



Edition électronique réalisée par Vincent Gouysse à partir de l'ouvrage publié en 1994 aux Editions EPO (Lange Pastoorstraat 25-27 ; 2600 Anvers (Berchem) ; Belgique — Tél. : + 32 (0)3 239 68 74 — www.epo.be). Cette édition électronique ne comprend pas d'index (du fait de la pagination différente). Ce livre est à prendre en compte à titre documentaire (Cf. « Impérialisme et anti-impérialisme ».)

WWW.MARXISME.FR

En fermant ce livre pas comme les autres, le lecteur dira probablement : beaucoup de ce que je croyais savoir sur Staline n'était que mensonge... *Un autre regard sur Staline* analyse une série de "médiamentonges" : la famine-holocauste en Ukraine, les douze millions de morts du Goulag. L'ouvrage réfute les attaques les plus fréquentes contre Staline : le testament de Lénine, la collectivisation imposée par un Parti totalitaire, l'industrialisation forcée, la liquidation de la vieille garde bolchevique, la terreur aveugle et absurde des épurations, la collusion de Staline et Hitler, etc. Le chapitre sur la collectivisation décrit en détail les luttes complexes par lesquelles des paysans, vivant jusqu'alors dans des conditions moyenâgeuses, sont entrés dans la société moderne. L'analyse des procès de Moscou montre, preuves à l'appui, que des défaitistes se sont liés à des conspirateurs militaires pour renverser la direction bolchevique, les positions de Trotski sont discutées, y compris son appel à l'insurrection, lancé en mai 1940, en pleine guerre mondiale. La contribution essentielle de Staline à la grande guerre antifasciste est mise en lumière. Au prix de 23 millions de morts, Staline et le peuple soviétique ont porté presque tout le poids de la guerre anti-fasciste. Aujourd'hui, Staline couvert d'opprobre, c'est Hitler qui est réhabilité... Le livre examine la critique faite par Staline, au cours des années 1948-1953, de l'opportunisme à la Khrouchtchev. Les pays de l'ex-Union soviétique connaissent maintenant la restauration du capitalisme sauvage et la montée du fascisme. Cette catastrophe fait dire au dissident Alexandre Zinoviev : «En fait, Staline a été le plus grand génie politique de ce siècle.» Le lecteur trouvera dans *Un autre regard sur Staline* quantité d'informations provenant de sources académiques occidentales, mais inédites en français et inconnues du grand public.



Ludo Martens est l'auteur de *l'argent du PSC-CVP* (1984), de *Pierre Mulele ou la seconde vie de Patrice Lumumba* (1985), de *Sankara, Compaoré et la révolution burkinabé* (1989), de *Une femme du Congo* (1991) et de *L'URSS et la contre-révolution de velours* (1991).

«J'ai été un anti-stalinien convaincu dès l'âge de dix-sept ans. L'idée d'un attentat contre Staline envahit mes pensées et mes sentiments. Nous étudîâmes les possibilités 'techniques' d'un attentat. Nous passâmes à la préparation pratique.»

«S'ils m'avaient condamné à mort en 1939, cette décision aurait été juste. J'avais conçu le plan de tuer Staline, et ceci était un crime, non?»

Lorsque Staline était encore en vie, je voyais ça autrement, mais maintenant que je peux survoler ce siècle, je dis: Staline a été la plus grande personnalité de notre siècle, le plus grand génie politique. Adopter une attitude scientifique à l'égard de quelqu'un est autre chose que manifester son attitude personnelle.»

Alexandre Zinoviev, 1993

Alexandre Zinoviev, *Les confessions d'un homme en trop*, Ed. Olivier Orban, 1990, pp.104, 120.

Interview *Humo*, 25 février 1993, pp.48-49.

«A mon avis, il y a deux 'épées': l'une est Lénine et l'autre, Staline.

L'épée qu'est Staline, les Russes l'ont maintenant jetée.

Gomulka et certains Hongrois l'ont ramassée pour frapper l'Union soviétique, pour combattre ce qu'on appelle le stalinisme. Les impérialistes se servent aussi de cette épée pour tuer les gens; Dulles par exemple l'a brandie un moment. Cette arme n'est pas prêtée, elle est jetée.

Nous autres Chinois, nous ne l'avons pas rejetée.

Quant à l'épée qu'est Lénine, n'a-t-elle pas été, elle aussi, rejetée en quelque sorte par les dirigeants soviétiques? A mon avis, elle l'a été dans une assez large mesure.

La révolution d'octobre est-elle toujours valable? Peut-elle encore servir d'exemple aux différents pays? Le rapport de Khrouchtchev dit qu'il est possible de parvenir au pouvoir par la voie parlementaire; cela signifie que les autres pays n'auraient plus besoin de suivre l'exemple de la révolution d'octobre. Une fois cette porte grande ouverte, le léninisme est pratiquement rejeté.»

Mao Zedong, 15 novembre 1956

Mao Zedong, *Œuvres choisies*, tome V, Ed. en Langues étrangères, Beijing, 1977, p.369.

Sommaire :

Avant-propos (p. 4)

Introduction. L'actualité de Staline (p. 5)

Chapitre 1. Le jeune Staline fait ses armes (p. 11)

Chapitre 2. La construction du socialisme dans un seul pays (p. 22)

Chapitre 3. L'industrialisation socialiste (p. 26)

Chapitre 4. La collectivisation (p. 32)

- Du rétablissement de la production à l'affrontement social (p. 32)
- La première vague de la collectivisation (p. 36)
- La ligne organisationnelle de la collectivisation (p. 39)
- L'orientation politique de la collectivisation (p. 41)
- La «dékoulakisation» (p. 44)
- «Le vertige du succès» (p. 47)
- L'essor de l'agriculture socialiste (p. 51)
- Le «génocide» de la collectivisation (p. 54)

Chapitre 5. La collectivisation et «l'holocauste ukrainien» (p. 57)

Chapitre 6. La lutte contre le bureaucratisme (p. 67)

Chapitre 7. La Grande Purge (p. 71)

- Comment se posait le problème des ennemis de classe? (p. 72)
- La lutte contre l'opportunisme dans le Parti (p. 75)
- Les Procès et la lutte contre le révisionnisme et l'infiltration ennemie (p. 77)
 - Le Procès du centre trotskiste-zinoviéviste (p. 77)
 - Le Procès de Piatakov et des trotskistes (p. 81)
 - Le Procès du groupe social-démocrate boukhariniste (p. 86)
 - Le Procès Toukhatchevski et la conspiration anti-communiste dans l'armée (p. 96)
- L'épuration de 1937-1938 (p. 105)
- La rectification (p. 107)
- La bourgeoisie occidentale et l'épuration (p. 110)

Chapitre 8. Le rôle de Trotski à la veille de la Seconde Guerre mondiale (p. 111)

Chapitre 9. Staline et la guerre antifasciste (p. 118)

- Le Pacte germano-soviétique (p. 118)
- Staline a-t-il mal préparé la guerre antifasciste? (p. 121)
- Le jour de l'attaque allemande (p. 124)
- Staline face à la guerre d'extermination des nazis (p. 128)
- Staline, sa personnalité, ses capacités militaires (p. 131)

Chapitre 10. De Staline à Khrouchtchev (p. 138)

- Les Etats-Unis prennent la relève de l'Allemagne nazie (p. 138)
- Staline contre l'opportunisme (p. 145)
- Le coup d'Etat de Khrouchtchev (p. 151)

Notes (p. 155)

Photos (p. 167)

Avant-propos

Qu'un dissident soviétique célèbre, vivant en Allemagne «réunifiée», un homme qui dans sa jeunesse poussait l'anti-stalinisme jusqu'à la préparation d'un attentat terroriste contre Staline, qui a rempli des livres pour dire tout le mal qu'il pensait de la politique stalinienne, qu'un tel homme se voie obligé, dans ses vieux jours, de rendre hommage à Staline, voilà qui laisse songeur.

Beaucoup d'hommes qui se proclament communistes n'ont pas fait preuve d'autant de courage. En effet, il n'est pas facile d'élever sa faible voix contre l'ouragan de la propagande anti-stalinienne.

D'ailleurs, un grand nombre de communistes se sentent fort mal à l'aise sur ce terrain. Tout ce que les ennemis du communisme avaient affirmé pendant trente-cinq ans, Khrouchtchev est venu le confirmer en 1956. Depuis lors, l'unanimité dans la condamnation de Staline, qui va des nazis aux trotskistes et du tandem Kissinger-Brzezinski au duo Khrouchtchev-Gorbatchev, semble s'imposer comme preuve de vérité. Défendre l'œuvre historique de Staline et du Parti bolchevik devient impensable, devient chose monstrueuse. Et beaucoup d'hommes qui s'opposent pourtant sans équivoque à l'anarchie meurtrière du capitalisme mondial ont plié sous l'intimidation.

Aujourd'hui, le constat de la folie destructrice qui s'est emparée de l'ex-Union soviétique, avec son cortège de famine, de chômage, de criminalité, de misère, de corruption, de dictature ouverte et de guerres interethniques, a conduit un homme comme Zinoviev à la remise en question de préjugés ancrés depuis l'adolescence.

Il ne fait aucun doute que ceux qui veulent défendre les idéaux du socialisme et du communisme devront au moins en faire autant. Toutes les organisations communistes et révolutionnaires de par le monde se verront obligées de réexaminer les opinions et les jugements qu'elles ont formulés depuis 1956 sur l'œuvre de Staline. Personne ne peut échapper à cette évidence: lorsqu'après 35 ans de dénonciations virulentes du «stalinisme», Gorbatchev en eut réellement fini avec toutes les réalisations de Staline, on constata que Lénine était, du même coup, devenu «persona non grata» en Union soviétique. Avec l'enterrement du stalinisme, le léninisme avait lui aussi disparu sous terre.

Redécouvrir la vérité révolutionnaire sur la période des pionniers est une tâche collective qui incombe à tous les communistes du monde. Cette vérité révolutionnaire sortira de la confrontation des sources, des témoignages et des analyses. L'apport des marxistes-léninistes soviétiques, qui seuls peuvent avoir accès à certaines sources et témoins, sera capital. Mais ils doivent travailler aujourd'hui dans des conditions des plus difficiles.

Nos analyses et réflexions sur le sujet, nous les publions sous le titre *Un autre regard sur Staline*. La classe dont l'intérêt fondamental consiste à maintenir le système d'exploitation et d'oppression nous impose quotidiennement sa vision de Staline. Adopter un autre regard sur Staline, c'est regarder le personnage historique de Staline à travers les yeux de la classe opposée, celle des exploités et des opprimés.

Ce livre n'est pas conçu comme une biographie de Staline. Son intention est d'aborder de front les attaques contre Staline auxquelles nous sommes le plus habitués: le «testament de Lénine», la collectivisation imposée, la bureaucratie étouffante, l'extermination de la vieille garde bolchevique, les grandes purges, l'industrialisation forcée, la collusion de Staline avec Hitler, son incompétence dans la guerre, et cetera. Nous nous sommes attelés à démonter certaines «grandes vérités» sur Staline, celles qui sont résumées des milliers de fois en quelques phrases dans les journaux, dans les cours d'histoire, dans les interviews et qui sont, pour ainsi dire, entrées dans le subconscient.

«Mais comment est-ce possible», nous disait un ami, «de défendre un homme comme Staline?»

Il y avait de l'étonnement et de l'indignation dans sa question. Elle me rappelait ce que m'avait dit, l'autre jour, un vieil ouvrier communiste. Il me parlait de l'année 1956, lorsque Khrouchtchev avait lu son fameux rapport secret. Cela provoqua des débats houleux au sein du Parti communiste. Au cours d'une de ces altercations, une femme âgée, communiste issue d'une famille juive communiste, qui avait perdu deux enfants pendant la guerre et dont la famille en Pologne avait été exterminée, s'était écriée:

«Mais comment pourrions-nous ne pas soutenir Staline, lui qui a construit le socialisme, lui qui a défait le fascisme, lui qui a incarné tous nos espoirs?»

Dans la tempête idéologique qui déferlait sur le monde, là où d'autres avaient flanché, cette femme restait fidèle à la révolution. Et pour cette raison, elle avait un autre regard sur Staline. Une nouvelle génération de communistes partagera son regard.

Introduction – L'actualité de Staline

Le 20 août 1991, l'écho du coup d'Etat farfelu de Yannaïev a résonné à travers le monde comme le prélude dissonant à la liquidation des derniers vestiges du communisme en Union soviétique. Les statues de Lénine ont été renversées et ses idées dénoncées. Cet événement a provoqué de nombreux débats au sein du mouvement communiste.

Certains ont dit qu'il s'est produit de façon totalement inattendue.

En avril 1991, nous avons publié le livre *L'URSS et la contre-révolution de velours*¹ qui traite essentiellement de l'évolution politique et idéologique de l'URSS et de l'Europe de l'Est depuis 1956. Après le coup d'Etat professionnel d'Eltsine et sa proclamation vociférée du rétablissement capitaliste, nous n'avons rien à y changer.

En effet, les dernières escarmouches confuses entre Yannaïev, Gorbatchev et Eltsine n'étaient que les convulsions d'un système moribond, des extériorisations de décisions prises lors du 28^e Congrès de juillet 1990.

«Ce congrès, écrivions-nous à l'époque, affirme nettement la rupture avec le socialisme et le passage à l'économie capitaliste.»²

Une analyse marxiste des bouleversements précipités en URSS avait conduit, fin 1989 déjà, à la conclusion suivante:

«Gorbatchev prône l'évolution lente, progressive mais systématique vers la restauration capitaliste. Le dos au mur, il cherche de plus en plus des appuis, tant politiques qu'économiques, du côté du monde impérialiste. En échange, il laisse les Occidentaux faire pratiquement tout ce qu'ils veulent en Union soviétique.»³

Une année plus tard, fin 1990, nous pouvions conclure notre analyse en ces termes:

«Depuis 1985, vague après vague, la droite a attaqué et, à chaque nouvelle étape, Gorbatchev a été entraîné plus loin vers la droite. Devant une agressivité redoublée des nationalistes et des fascistes, épaulés par Eltsine, il n'est pas impossible que Gorbatchev choisisse à nouveau la reculade. Ce qui provoquera sans doute l'effritement du Parti communiste, comme de l'Union soviétique.»⁴

«La balkanisation de l'Afrique et du monde arabe a assuré les conditions optimales pour la domination impérialiste. Les esprits les plus imaginatifs de l'Occident commencent à rêver, au-delà de la restauration du capitalisme en URSS, à son assujettissement économique et politique.»⁵

C'est à dessein que nous rappelons ces conclusions auxquelles beaucoup de marxistes-léninistes étaient arrivés en 1989 et en 1990. En effet, le dynamitage des statues de Lénine s'est accompagné d'une explosion de propagande clamant l'échec du marxisme-léninisme. Pourtant, il a été prouvé que l'analyse marxiste est au fond la seule valable, la seule qui a permis de découvrir les forces sociales réelles à l'œuvre derrière les mots d'ordre démagogiques «démocratie et liberté», «glasnost et perestroïka».

En 1956, lors de la contre-révolution sanglante en Hongrie, les statues de Staline furent détruites; trente-cinq ans plus tard, les statues de Lénine ont été réduites en poussière. Les déboulonnages des statues de Staline et de Lénine marquent les deux points de rupture avec le marxisme. En 1956, Khrouchtchev s'attaqua à l'œuvre de Staline pour changer la ligne fondamentale de la direction du Parti communiste. La dégénérescence progressive du système politique et économique qui s'ensuivit a conduit à la rupture définitive avec le socialisme, rupture consommée en 1990 par Gorbatchev.

Bien sûr, les médias nous entretiennent chaque jour de l'échec définitif du communisme dans le monde. Mais nous devons souligner que, si échec en Union soviétique il y a, c'est bien l'échec du révisionnisme, introduit en Union soviétique par Khrouchtchev, il y a 35 ans. Ce révisionnisme a abouti à l'effondrement du système politique, à la capitulation devant l'impérialisme, à la catastrophe économique. L'éruption actuelle du capitalisme sauvage et du fascisme en URSS montre bien à quoi mène finalement le rejet des principes révolutionnaires du marxisme-léninisme.

Pendant trente-cinq ans, les révisionnistes ont peiné pour démolir Staline. Une fois Staline démoli, Lénine a été liquidé en un tour de main. Khrouchtchev s'est acharné contre Staline. Gorbatchev l'a relayé en menant, au cours des cinq années de sa glasnost, une véritable croisade contre le stalinisme. Avez-vous noté que le démontage des statues de Lénine n'a pas été précédé d'une campagne politique contre son œuvre? La campagne contre Staline y avait suffi. Une fois toutes les idées politiques de Staline attaquées, dénigrées, démolies, on fit simplement le constat qu'on en avait fini, par la même occasion, avec les idées de Lénine.

Khrouchtchev a commencé son œuvre destructrice en affirmant qu'il critiquait les erreurs de Staline dans le but de «rétablir le léninisme dans sa pureté originelle» et d'améliorer le système communiste. Gorbatchev fit les mêmes promesses démagogiques pour désorienter les forces de gauche. Aujourd'hui, on doit se rendre à

l'évidence: sous le prétexte de «retourner à Lénine», on a fait rentrer le tsar; sous prétexte d'«améliorer le communisme», on a ressuscité le capitalisme sauvage.

La plupart des hommes de gauche ont lu quelques ouvrages consacrés aux activités de la CIA et des services secrets occidentaux. Ils ont tous appris que la guerre psychologique et politique est une branche à part et extrêmement importante de la guerre totale moderne. La calomnie, l'intoxication, la provocation, l'exploitation de divergences, l'exacerbation des contradictions, la diabolisation de l'adversaire, la perpétration de crimes mis sur le dos de l'adversaire sont des tactiques habituelles auxquelles recourent les services secrets occidentaux.

Or, depuis 1945, l'impérialisme «démocratique» a investi des moyens colossaux dans les guerres anticommunistes, guerres militaires, guerres clandestines, guerres politiques et guerres psychologiques. N'est-il pas évident que la campagne anti-Staline a été au centre de tous les combats idéologiques menés contre le socialisme? Les porte-parole officiels de la machine de guerre américaine, Kissinger et Brzezinski, ont fait l'éloge des ouvrages de Soljénitsyne et de Conquest, qui sont aussi, par hasard, deux auteurs en vogue parmi les sociaux-démocrates, les trotskistes et les anarchistes. Au heu de «découvrir la vérité sur Staline» chez ces spécialistes de l'anticommunisme, n'auraient-ils pas mieux fait d'y découvrir les ficelles de la guerre psychologique et politique menée par la CIA?

Ce n'est vraiment pas un hasard si l'on retrouve de nos jours, dans presque toutes les publications bourgeoises et petites-bourgeoises «en vogue», les calomnies et les mensonges à propos de Staline qu'on pouvait lire dans la presse nazie pendant la guerre. C'est un signe que la lutte des classes au niveau mondial devient de plus en plus âpre et que la grande bourgeoisie mobilise toutes ses forces pour la défense tous azimuts de sa «démocratie». Lors de quelques conférences que nous avons données sur la période de Staline, nous avons lu un long texte antistalinien et demandé aux personnes présentes ce qu'elles en pensaient. Presque toujours, les intervenants soulignaient que le texte, quoique violemment anticommuniste, montrait clairement l'enthousiasme des jeunes et des pauvres pour le bolchevisme ainsi que les réalisations techniques de l'URSS et qu'il était, somme toute, assez nuancé. Ensuite, nous révélions à l'auditoire que le texte qu'il venait de commenter était un texte nazi, publié dans *Signal* n° 24 de 1943, en pleine guerre... Les campagnes antistaliniennes menées par les «démocraties» occidentales en 1989-1991 étaient parfois plus violentes et calomnieuses que celles menées au cours des années trente par les nazis. De nos jours, il n'y a plus les grandes réalisations communistes des années trente pour faire contrepoids aux calomnies. Il n'y a plus de forces politiques significatives pour prendre la défense de l'expérience soviétique sous Staline.

Lorsque la bourgeoisie clame l'échec définitif du communisme, elle utilise la faillite lamentable du révisionnisme pour réaffirmer sa haine de l'œuvre grandiose réalisée par Lénine et Staline. Mais ce faisant, elle pense plus à l'avenir qu'au passé. La bourgeoisie veut faire croire que le marxisme-léninisme est définitivement enterré, parce qu'elle se rend parfaitement compte de l'actualité et de la vitalité de l'analyse communiste. La bourgeoisie dispose d'une pléthore de cadres capables de faire des évaluations scientifiques de l'évolution du monde. Aussi envisage-t-elle des crises majeures, des bouleversements d'ampleur planétaire et des guerres en tout genre. Après le rétablissement du capitalisme en Europe de l'Est et en Union soviétique, toutes les contradictions du système impérialiste mondial se trouvent exacerbées. Face aux gouffres du chômage, de la misère, de l'exploitation et de la guerre qui s'ouvrent devant les masses travailleuses du monde entier, seul le marxisme-léninisme pourra montrer la voie du salut. Seul le marxisme-léninisme peut apporter aux masses travailleuses du monde capitaliste et aux peuples opprimés du tiers monde les armes de leur libération. Tout le tapage sur la fin du communisme vise ainsi à désarmer, en vue des grandes luttes futures, les masses opprimées du monde entier.

La défense de l'œuvre de Staline, qui est pour l'essentiel la défense du marxisme-léninisme, est une tâche actuelle et pressante pour faire face à la réalité de la lutte des classes sous le Nouvel Ordre mondial.

L'œuvre de Staline est d'une actualité brûlante dans les anciens pays socialistes comme dans les pays qui maintiennent leur orientation socialiste, dans les pays du tiers monde comme dans les pays impérialistes.

Staline est au centre de l'actualité dans les anciens pays socialistes.

Après la restauration capitaliste en URSS, l'œuvre de Staline a pris une grande importance pour comprendre les mécanismes de la lutte des classes sous le socialisme.

Il existe un lien entre la restauration du capitalisme à laquelle nous avons assisté et la virulente campagne contre Staline qui l'a précédée. Les éclatements de haine contre un homme qui est décédé en 1953 peuvent, de prime abord, sembler étranges sinon incompréhensibles. Pendant les vingt années qui ont précédé l'arrivée de Gorbatchev, Brejnev a incarné la bureaucratie, la stagnation, la corruption et le militarisme. Mais ni en Union soviétique ni dans le monde «libre», on n'a assisté à cette critique violente, acharnée, rageuse contre Brejnev, qui a caractérisé la croisade anti-Staline. Il est évident qu'au cours des dernières années, tous les fanatiques du

capitalisme et de l'impérialisme, pour en finir avec ce qui restait du socialisme en URSS, ont pris Staline pour cible.

La dérive désastreuse entamée par Khrouchtchev montre, par opposition, la pertinence de la plupart des idées énoncées par Staline. Staline affirmait que la lutte des classes continue sous le socialisme, que les anciennes forces féodales et bourgeoises n'ont pas cessé le combat pour la restauration et que les opportunistes au sein du parti, les trotskistes, les boukhariniens et les nationalistes bourgeois aident les classes et couches antisocialistes à regrouper leurs forces. Khrouchtchev a déclaré que ces thèses étaient aberrantes et conduisaient à l'arbitraire. Mais en 1992, la figure massue du tsar Boris se dresse comme un monument témoignant de la justesse de l'analyse de Staline.

Les adversaires de la dictature du prolétariat n'ont cessé d'affirmer que Staline incarnait, non pas la dictature des travailleurs, mais sa propre dictature autocratique. Le mot Goulag devint synonyme de «dictature stalinienne». Or, ceux qui étaient dans le Goulag du temps de Staline font maintenant partie de la nouvelle bourgeoisie au pouvoir. Démolir Staline, c'était faire renaître la démocratie socialiste. Mais Staline enterré, Hitler a ressurgi de sa tombe. Et on réhabilite en Russie, en Ukraine, en Roumanie et en Slovaquie tous les héros noirs, les Vlassov, les Bandera, les Antonescu, les Tiso et autres collaborateurs nazis. La chute du mur de Berlin marque la montée du néo-nazisme en Allemagne. Aujourd'hui, confronté au déchaînement du capitalisme et du fascisme à l'Est, on comprend mieux que Staline a effectivement défendu le pouvoir ouvrier.

Staline est au centre du débat politique dans les pays qui maintiennent le socialisme.

Les médias ne manquent pas de nous rappeler régulièrement qu'il existe encore, malheureusement, un dernier carré de staliniens sur la planète. Fidel Castro se maintient dans sa petite île comme un dinosaure stalinien. Kim Il Sung surpasse Staline dans le domaine du culte de la personnalité. Les bourreaux chinois de la place Tien An Men sont les dignes héritiers de Staline. Quelques dogmatiques Vietnamiens affichent toujours les photos de Hô Chi Minh et de Staline. Bref, les quatre pays qui maintiennent, d'une façon ou d'une autre, la voie socialiste sont excommuniés du monde «civilisé» au nom de Staline. Ce tapage incessant vise aussi à susciter et à renforcer des courants «antistaliniens», c'est-à-dire bourgeois et petits-bourgeois dans ces pays.

L'œuvre de Staline gagne en actualité dans le tiers monde.

De nos jours, dans le tiers monde toutes les forces qui s'opposent à la barbarie impérialiste sont traquées et pourfendues au nom de la lutte contre le «stalinisme».

Ainsi, le Parti communiste des Philippines vient d'être, «saisi du démon stalinien des purges» d'après les termes du journal *Le Monde*.⁶ Selon un tract du groupe Meisone, les «staliniens» du Front populaire de libération du Tigre ont pris le pouvoir à Addis-Abeba. Au Pérou aussi, on entend encore les thèses mao-staliniennes, «cette langue de bois d'un autre âge», dicit monsieur Marcel Niedergang dans *Le Monde*. Il nous fut même donné de lire que le Baath syrien dirige «une société fermée, presque stalinienne»!⁷ En pleine guerre du Golfe, un journal nous rapportait les informations d'une feuille soviétique qui, en comparant des photos de Staline et de Saddam Hussein, croyait savoir que Saddam était un fils illégitime du grand Géorgien. Et les énergumènes qui ont chassé le brave père Aristide de Haïti, affirment tout à fait sérieusement que ce dernier avait installé «une dictature totalitaire»!

L'œuvre de Staline est d'une brûlante actualité pour tous les peuples qui se sont engagés dans le combat pour leur affranchissement de la domination impérialiste.

Staline représente, tout comme Lénine, la fermeté dans les luttes des classes les plus acharnées, les plus impitoyables. Staline a montré que, dans les situations les plus difficiles, seule une attitude ferme et inflexible envers l'ennemi de classe permet de résoudre les problèmes fondamentaux des masses travailleuses. L'attitude conciliante, opportuniste, défaitiste et capitularde conduit nécessairement à la catastrophe et à la revanche sanguinaire des forces réactionnaires.

Aujourd'hui, les masses travailleuses du tiers monde se trouvent dans une situation des plus difficiles, apparemment sans issue, qui ressemble aux conditions de l'Union soviétique en 1920-1933. Au Mozambique, les forces les plus rétrogrades de la société ont été utilisées par la CIA et par les services sud-africains pour massacrer 900.000 Mozambicains. Les fondamentalistes hindous, protégés depuis longtemps par le Congrès et soutenus par une partie de la grande bourgeoisie indienne, plongent l'Inde dans la terreur. En Colombie, la collusion-rivalité entre l'armée et la police réactionnaires, la CIA et les trafiquants de drogue, provoque des bains de sang parmi les masses populaires. En Irak, où une agression criminelle a fait 200.000 morts, l'embargo imposé par nos grands défenseurs des droits de l'homme continue à tuer à petit feu des dizaines de milliers d'enfants.

Dans toutes ces situations extrêmes, l'exemple de Staline montre comment mobiliser les masses pour un combat impitoyable et victorieux contre des ennemis prêts à tout.

Mais un certain nombre de partis révolutionnaires du tiers monde, engagés dans des combats acharnés avec l'impérialisme, ont progressivement dévié vers le défaitisme et la capitulation et ce processus de dégénérescence a presque toujours débuté par des attaques contre l'œuvre de Staline. L'évolution récente des partis qui constituent le FMNL au Salvador est exemplaire à ce propos.

Au sein du Parti communiste des Philippines s'est développée, depuis au moins 1985, une tendance opportuniste qui voulait mettre fin à la guerre populaire et entrer dans un processus de «réconciliation nationale». Partisans de Gorbatchev, les défenseurs de cette ligne s'attaquaient avec acharnement à Staline. Ce même opportunisme s'est exprimé sous une forme de «gauche»: voulant rapidement arriver au pouvoir, certains ont proposé une ligne militariste et une politique d'insurrection urbaine. Des responsables de cette tendance ont organisé une épuration du Parti à Mindanao, pour mettre fin à des infiltrations policières: ils ont exécuté plusieurs centaines de personnes dans des conditions contraires à toutes les règles du Parti. Mais quand le Comité central a décidé de mener une campagne de rectification, tous ces opportunistes se sont unis contre «la purge stalinienne»! José Maria Sison écrit:

«Ceux qui s'opposent le plus âprement au mouvement de rectification, sont ceux qui portaient la plus grande responsabilité pour la tendance militariste, pour la réduction importante de notre base de masse, pour la chasse aux sorcières qui a pris des proportions monstrueuses et pour la dégénérescence vers le gangstérisme. Ils étaient engagés depuis longtemps dans des campagnes de calomnies et d'intrigues. Ces renégats se sont en fait joints aux agents secrets et aux spécialistes de la guerre psychologique du régime U.S.-Ramos dans une tentative pour empêcher le Parti communiste des Philippines de se renforcer idéologiquement, politiquement et organisationnellement.»⁸

Le journal *Démocratie Palestine* du Front populaire pour la libération de la Palestine a ouvert une discussion sur Staline.

«Les aspects négatifs de l'époque de Staline qui ont été mis en avant comprennent: la collectivisation forcée; la répression de l'expression libre et de la démocratie dans le parti et la société; l'ultracentralisme dans la prise des décisions dans le parti, dans l'Etat soviétique et dans le mouvement communiste international.»⁹

Toutes ces prétendues «critiques» de Staline ne sont rien d'autre que la reprise, telles quelles, des vieilles attaques anticommunistes de la social-démocratie. Prendre ce chemin et le suivre jusqu'au bout signifie, à terme, la mort du FDLP en tant qu'organisation révolutionnaire. Le parcours de tous ceux qui ont pris cette route dans le passé ne laisse aucun doute à ce propos.

L'évolution récente du Front sandiniste de libération nationale est instructive à ce sujet. Dans son interview avec Fidel Castro, Thomas Borge s'en prend dans des termes très vifs au «stalinisme»: c'est sous ce camouflage que s'est accomplie la transformation du FSLN en formation sociale-démocrate bourgeoise.

L'œuvre de Staline prend aussi une nouvelle signification dans la situation créée en Europe depuis la restauration capitaliste à l'Est.

La guerre civile en Yougoslavie montre dans quels carnages l'ensemble du continent européen pourrait à nouveau sombrer si les rivalités croissantes entre puissances impérialistes devaient provoquer une nouvelle grande guerre. Une telle éventualité ne peut plus être exclue. La carte mondiale d'aujourd'hui montre certaines ressemblances avec la situation entre 1900 et 1914, lorsque des puissances impérialistes rivalisaient pour la domination économique mondiale. Aujourd'hui, les rapports entre les six grands centres capitalistes, les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, le Japon, l'Allemagne, la Russie et la France, sont devenus très instables. Nous sommes entrés dans une période où des alliances se nouent et se dénouent et où les batailles dans le domaine économique et commercial se mènent avec une vigueur croissante. La formation de nouveaux blocs impérialistes prêts à s'affronter par les armes entre dans le domaine des possibilités. Une guerre entre grandes puissances impérialistes ferait de toute l'Europe une gigantesque Yougoslavie. En face d'une telle éventualité, l'œuvre de Staline mérite une nouvelle étude.

Dans les partis communistes de par le monde, la lutte idéologique autour de la question de Staline présente de nombreuses caractéristiques communes.

Dans tous les pays capitalistes, la pression économique, politique et idéologique exercée par la bourgeoisie sur les communistes est extrêmement forte. Elle est une source permanente de dégénérescence, de trahison, de glissement lent vers l'autre camp. Mais toute trahison nécessite une justification idéologique aux yeux de celui-là même qui la commet. En général, un révolutionnaire qui s'est engagé sur la pente glissante de l'opportunisme «découvre la vérité sur le stalinisme». Il reprend, telle quelle, la version bourgeoise de l'histoire du mouvement révolutionnaire sous Staline. En fait, les renégats ne font aucune découverte, ils copient simplement la bourgeoisie. Pourquoi tant de renégats ont-ils «découvert la vérité sur Staline» (pour améliorer le mouvement communiste, bien sûr), mais pourquoi aucun parmi eux n'a-t-il «découvert la vérité sur Churchill»? Une

découverte qui serait autrement plus importante pour «améliorer» le combat anti-impérialiste! Ayant à son actif un demi-siècle de crimes au service de l'Empire britannique (guerre en Afrique du Sud, terreur aux Indes, Première Guerre mondiale inter-impérialiste suivie de l'intervention militaire contre la République soviétique, guerre contre l'Irak, terreur au Kenya, déclenchement de la guerre froide, agression contre la Grèce antifasciste, etc.), Churchill est sans doute le seul politicien bourgeois de ce siècle à avoir égalé Hitler.

Tout écrit politique et historique est marqué par la position de classe de son auteur. Des années vingt jusqu'en 1953, la majorité des publications occidentales sur l'Union soviétique servaient le combat de la bourgeoisie et de la petite-bourgeoisie contre le socialisme soviétique. Les écrits des membres des partis communistes et des intellectuels de gauche défendant l'expérience soviétique constituaient un faible contre-courant de défense de la vérité sur l'expérience soviétique. Or, à partir de 1956, Khrouchtchev et le Parti communiste de l'Union soviétique ont repris pour leur compte, morceau par morceau, toute l'historiographie bourgeoise sur la période Staline.

Depuis lors, tous les révolutionnaires du monde occidental subissent une pression idéologique incessante concernant les périodes cruciales de l'essor du mouvement communiste, surtout la période de Staline. Si Lénine a dirigé la révolution d'Octobre et a tracé les grandes orientations pour la construction du socialisme, c'est Staline qui a réalisé l'édification socialiste pendant une période de trente ans. Toute la haine de la bourgeoisie s'est concentrée sur le travail titanesque accompli sous la direction de Staline. Un communiste qui n'adopte pas une position de classe ferme vis-à-vis de l'information orientée, unilatérale, tronquée ou mensongère que répand la bourgeoisie, se perdra irrémédiablement. Pour aucun autre sujet de l'histoire récente, la bourgeoisie n'a un tel intérêt à noircir et dénigrer ses adversaires. Tout communiste doit adopter une attitude de méfiance systématique envers toutes les «informations» que lui livre la bourgeoisie (et les khrouchtchéviens) sur la période Staline. Et il doit tout mettre en œuvre pour découvrir les rares sources d'informations alternatives qui défendent l'œuvre révolutionnaire de Staline.

Or, les opportunistes dans les différents partis n'osent pas contrecarrer de front l'offensive idéologique anti-Staline dont le but anticommuniste est pourtant évident. Les opportunistes plient sous la pression, ils disent «oui à la critique de Staline», mais prétendent critiquer Staline «par la gauche».

Aujourd'hui, nous pouvons faire le bilan de soixante-dix années de «critiques de gauche» formulées contre l'expérience du Parti bolchevik sous Staline. Nous disposons de centaines d'ouvrages écrits par des sociaux-démocrates et des trotskistes, par des boukhariniens et des intellectuels de gauche «indépendants». Leurs points de vue ont été repris et développés par les khrouchtchéviens et les titistes. Nous pouvons mieux comprendre aujourd'hui le véritable sens de classe de cette littérature. Toutes ces critiques ont-elles abouti à des pratiques révolutionnaires plus conséquentes que celle incarnée dans l'œuvre de Staline? Les théories sont jugées, en fin de compte, par la pratique sociale qu'elles suscitent. La pratique révolutionnaire du mouvement communiste mondial sous Staline a bouleversé le monde entier et a imprimé une nouvelle orientation à l'histoire de l'humanité. Au cours des années 1985-1990, nous avons pu voir que toutes les prétendues «critiques de gauche» contre Staline, tel d'innombrables ruisseaux, se sont jetées dans le grand fleuve de l'anticommunisme. Sociaux-démocrates, trotskistes, anarchistes, boukhariniens, titistes, khrouchtchéviens, écologistes se sont tous retrouvés dans le mouvement «pour la liberté, la démocratie et les droits de l'homme» qui a liquidé ce qui restait du socialisme en URSS. Toutes ces «critiques de gauche» de Staline ont pu aller jusqu'aux conséquences finales de leur option politique et toutes ont contribué à la restauration d'un capitalisme sauvage, à l'instauration d'une dictature bourgeoise impitoyable, à la destruction des acquis sociaux, politiques et culturels des masses travailleuses et, dans de nombreux cas, à l'émergence du fascisme et des guerres civiles réactionnaires.

Parmi les communistes qui, en 1956, ont résisté au révisionnisme et ont pris la défense de Staline, les campagnes antistaliniennes se sont fait sentir d'une manière particulière.

En 1956, le Parti communiste chinois a eu le courage de défendre l'œuvre de Staline. Son document *A nouveau à propos de l'expérience de la dictature du prolétariat* a apporté une aide considérable aux marxistes-léninistes du monde entier. Sur la base de leur propre expérience, les communistes chinois ont aussi émis des critiques sur certains aspects de l'œuvre de Staline. Ceci est tout à fait normal dans une discussion entre communistes.

Cependant, avec le recul du temps, il apparaît que beaucoup de leurs critiques ont été formulées sous des formes trop générales. Ceci a influencé négativement beaucoup de communistes qui ont accordé de la crédibilité à toutes sortes de critiques opportunistes.

Ainsi, par exemple, les camarades chinois ont dit que, parfois, Staline ne distinguait pas nettement les deux types de contradictions, celles au sein du peuple, qui peuvent être surmontées par l'éducation et la lutte, et celles entre le peuple et l'ennemi, qui nécessitent des formes de lutte adéquates. De cette critique générale, certains ont conclu que Staline n'a pas bien traité les contradictions avec Boukharine, et ils ont fini par embrasser la ligne politique sociale-démocrate de Boukharine.

Les camarades chinois ont affirmé aussi que Staline s'ingérait parfois dans les affaires des autres partis et qu'il niait leur indépendance. De cette critique générale, certains ont conclu que Staline avait eu tort de condamner la politique de Tito et ils ont fini par accepter le titisme comme la «forme spécifiquement yougoslave du marxisme-léninisme». Les événements récents en Yougoslavie font mieux comprendre comment Tito, depuis sa rupture avec le Parti bolchevik, a suivi une politique nationaliste-bourgeoise et est tombé sous la coupe américaine.

Les tâtonnements et les errements idéologiques relatifs à la question de Staline, que nous venons d'évoquer, se sont produits dans presque tous les partis marxistes-léninistes.

Nous pouvons en tirer une conclusion de portée générale. Dans notre jugement de tous les épisodes de la période 1923-1953, il faut s'efforcer de connaître dans leur intégralité la ligne et la politique défendues par le Parti bolchevik et par Staline. On ne peut souscrire à aucune critique de l'œuvre de Staline sans avoir vérifié les données primaires de la question débattue et sans avoir pris connaissance de la version donnée par la direction bolchevique.

Chapitre 1 – Le jeune Staline fait ses armes

Au début de ce siècle, le tsarisme était le régime le plus rétrograde et le plus oppressif d'Europe. Il s'agissait d'un pouvoir féodal, médiéval, absolu, régnant sur une population essentiellement paysanne et analphabète. La paysannerie russe vivait dans l'obscurantisme et dans la misère la plus noire, dans un état de famine chronique. De temps en temps éclataient de grandes famines et des révoltes de la faim.

Entre 1800 et 1854, le pays avait connu trente-cinq ans de disette; entre 1891 et 1910, il y eut treize ans de mauvaises récoltes et trois années de famine.

Le paysan travaillait de petits lopins qui, redistribués à intervalles réguliers, diminuaient d'année en année. Souvent, il s'agissait de bandes étroites séparées l'une de l'autre par des distances importantes. Un tiers des ménages n'avait pas de charrue en fer, un quart n'avait ni cheval ni boeuf pour travailler la terre. La moisson se faisait à la faucille. En comparaison avec la France et la Belgique, la majorité des paysans russes vivaient, en 1900, comme au quatorzième siècle.¹

Au cours des cinq premières années de ce siècle, il y eut dans la partie européenne de la Russie plusieurs centaines de révoltes paysannes. Des châteaux et des bâtiments furent brûlés, des propriétaires fonciers assassinés. Ces luttes étaient toujours locales et la police et l'armée les écrasaient sans pitié. En 1902, des luttes d'envergure s'approchant de l'insurrection se sont produites à Kharkov et à Poltava. Cent quatre-vingts villages participaient au mouvement, quatre-vingts domaines seigneuriaux ont été attaqués. Commentant les jacqueries de Saratov et Balashov, le commandant militaire de la région note:

«Avec une violence étonnante, les paysans ont tout brûlé et détruit; pas une brique n'est restée en place. Tout a été pillé — le blé, les magasins, le mobilier, les ustensiles de maison, les bêtes, les plaques en fer des toits — en un mot, tout ce qui pouvait être emporté; et ce qui restait a été livré aux flammes.»²

Cette paysannerie misérable et crédule a été jetée dans la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle le tsar, toujours adoré comme un demi-dieu par une majorité de paysans, entendait conquérir de nouveaux territoires, principalement en direction de la Méditerranée. En Russie, la Première Guerre mondiale a fait 2.500.000 morts, surtout parmi les paysans engagés dans l'armée. A la misère permanente, se sont ajoutés les destructions de la guerre et les innombrables morts.

Mais dans cette Russie féodale, de nouvelles forces productives s'étaient implantées dès la fin du dix-neuvième siècle. De grandes entreprises, des chemins de fer et des banques appartenant pour l'essentiel au capital étranger. Exploitée de façon féroce, fortement concentrée, cette classe ouvrière, sous l'impulsion du Parti bolchevik, est devenue la force dirigeante dans le combat anti-tsariste.

Début 1917, la revendication principale de toutes les forces révolutionnaires était la cessation de cette guerre criminelle. Les bolcheviks ont avancé deux mots d'ordre à l'intention des paysans: la paix immédiate et la distribution de la terre. Le vieux système rétrograde du tsarisme, complètement miné, s'est brusquement effondré en février 1917, et les partis qui prônaient un régime bourgeois plus moderne se sont emparés des rênes du pouvoir. Leurs dirigeants étaient davantage liés aux bourgeoisies anglaise et française qui dominaient la coalition anti-allemande.

Dès que le gouvernement bourgeois s'est mis en place, les représentants de différents partis «socialisants» y sont entrés, les uns après les autres. Le 27 février 1917, Kerensky était le seul «socialiste» parmi les onze ministres du nouveau régime.³ Le 29 avril, les socialistes-révolutionnaires, les mencheviks, les socialistes-populistes et les travaillistes votèrent l'entrée au gouvernement.⁴ Ces quatre formations appartenaient, grosso modo, à la mouvance sociale-démocrate européenne. Le 5 mai, Kerensky devint ministre de la Guerre et de la Marine... Dans ses *Mémoires*, il résume ainsi le programme de tous ses amis «socialistes»:

«Aucune armée au monde ne peut se permettre le luxe de s'interroger sur le but du combat. Nous devons dire la simple vérité: 'Vous devez vous sacrifier pour le salut de la patrie'.»⁵

Et effectivement, les «socialistes» ont renvoyé les paysans et les ouvriers à la boucherie, se sacrifier pour les propriétaires fonciers et pour le capital. A nouveau, des centaines de milliers d'hommes ont été fauchés.

Dans ce contexte, les bolcheviks ont réalisé les aspirations profondes des masses ouvrières et paysannes en organisant l'insurrection du 25 octobre sous les mots d'ordre «la terre aux paysans», «la paix immédiate» et «la nationalisation des banques et des grandes entreprises». La grande révolution d'Octobre, la première révolution socialiste, fut victorieuse.

Les activités de Staline en 1900-1917

Sur ce fond historique, nous voulons retracer brièvement certains épisodes de la vie du jeune Staline entre 1900 et 1917. Ils permettent de mieux comprendre le rôle qu'il a joué par la suite.

Nous reprenons ces quelques éléments de la vie de Staline de l'ouvrage *Stalin, Man of History* écrit par Ian Grey et qui est, à notre connaissance, la meilleure biographie rédigée par un non-communiste.⁶

Josef Vissarionovich Dzhugashvili est né le 21 décembre 1879 à Gori, Géorgie. Son père, Vissarion, cordonnier de son métier, venait d'une famille de paysans-serfs. Sa mère, Ekaterina Georgievna Geladze, était elle aussi fille de serfs. Les parents de Staline, pauvres et analphabètes, appartenaient au petit peuple. Staline fut un des rares dirigeants bolcheviks ayant des origines modestes. Toute sa vie, il s'est efforcé d'écrire et de parler de façon compréhensible pour les simples travailleurs.

Pendant ses cinq ans d'école primaire à Gori, Jozef Dzhugashvili se fait remarquer par son intelligence et sa mémoire exceptionnelle. A sa sortie, en 1894, il est recommandé comme «meilleur élève» pour l'entrée au Séminaire de Tiflis, la plus importante institution d'éducation supérieure en Géorgie... à la fois centre d'opposition au tsarisme. En 1893, Ketskhoveli y avait dirigé une grève et 87 étudiants avaient été renvoyés.⁷

Staline a 15 ans et est en deuxième année du séminaire lorsqu'il entre en contact avec des cercles marxistes clandestins. Il fréquente une librairie, tenue par un certain Chelidze, où de jeunes radicaux viennent lire des ouvrages progressistes. En 1897, l'assistant superviseur écrit une note, disant qu'il avait attrapé Dzhugashvili en train de lire *L'évolution littéraire des nations* de Letourneau, qu'il l'avait attrapé précédemment avec *Les travailleurs de la mer*, puis avec *Quatre-vingt-treize* de Victor Hugo, au total treize fois avec des livres interdits.⁸

En 1897, à l'âge de dix-huit ans, Dzhugashvili est introduit dans la première organisation socialiste de Géorgie, dirigée par Zhordania, Tchkeidze et Tseretelli qui deviendront trois mencheviks renommés. L'année suivante, Staline dirige un cercle d'étude pour ouvriers. A ce moment, Staline lit déjà les oeuvres de Plékanov et les premiers écrits de Lénine.

En 1899, il est exclu du Séminaire. Ainsi commence sa carrière de révolutionnaire professionnel.⁹

Dans sa jeunesse, Staline faisait donc preuve d'une grande intelligence et sa mémoire était remarquable; par ses propres efforts, il avait acquis des connaissances politiques très larges en lisant abondamment.

Pour dénigrer son oeuvre, presque tous les auteurs bourgeois reprennent les pitreries de Trotski qui écrit:

«L'étendue des vues politiques de Staline est extrêmement limitée. Son niveau théorique est tout à fait primitif. Par sa formation d'esprit, cet empirique entêté manque d'imagination créatrice.»¹⁰

Le 1^{er} mai 1900, Staline prend la parole devant un rassemblement illégal de 500 ouvriers, réunis dans les montagnes autour de Tiflis. Sous les portraits de Marx et Engels, ils écoutent des discours en géorgien, en russe et en arménien. Au cours des trois mois qui suivent, des grèves éclatent dans les usines et aux chemins de fer de Tiflis et Staline en est un des principaux organisateurs. Début 1901, Staline diffuse le premier numéro du journal clandestin *l'Iskra*, publié par Lénine à Leipzig.

Le 1^{er} mai 1901, deux mille ouvriers organisent pour la première fois une manifestation ouverte à Tiflis et la police intervient violemment. Lénine écrit dans *l'Iskra* que cet événement revêt «une importance historique pour tout le Caucase».¹¹ Au cours de la même année, Staline, Ketskhoveli et Krassine dirigent l'aile radicale de la social-démocratie en Géorgie. Ils se procurent une presse, réimpriment *l'Iskra* et sortent le premier journal clandestin géorgien, *Brdzola*, La Lutte. Dans le premier numéro, ils défendent l'unité supranationale du Parti et attaquent les «modérés», partisans d'un parti géorgien indépendant, associé au parti russe.¹²

En novembre 1901, Staline est élu dans le premier Comité du Parti ouvrier social-démocrate russe et envoyé à Batum, ville dont la moitié de la population est turque. En février 1902, il a déjà organisé onze cercles clandestins dans les entreprises principales de la ville. Le 27 février, six mille ouvriers de la raffinerie de pétrole participent à une marche dans la ville. L'armée ouvre le feu, tuant quinze manifestants. Il y a cinq cents arrestations.¹³

Un mois plus tard, Staline est lui-même arrêté et emprisonné jusqu'en avril 1903, puis condamné à trois ans de Sibérie. Il s'échappe et revient à Tiflis en février 1904.¹⁴

Pendant son séjour en Sibérie, Staline écrit à un ami à Leipzig pour lui demander des copies de la *Lettre à un camarade sur nos tâches organisationnel-les* et pour lui exprimer son soutien aux positions de Lénine. Depuis le congrès d'août 1903, le Parti social-démocrate est divisé en bolcheviks et mencheviks et les délégués géorgiens se rangent parmi ces derniers. Staline, qui a lu *Que Faire?*, soutient les bolcheviks sans hésitation.

«C'était une décision qui demandait conviction et courage. Lénine et les bolcheviks avaient peu de soutien en Transcaucasie», écrit Ian Grey.¹⁵ En 1905, le chef des mencheviks géorgiens, Zhordania, publie une critique des thèses bolcheviques défendues par Staline, ce qui souligne la place importante que ce dernier occupe désormais dans le mouvement révolutionnaire géorgien. Au cours de la même année, dans *L'insurrection armée et notre tactique*, Staline défend, contre les mencheviks, la nécessité de la lutte armée pour renverser le tsarisme.¹⁶

Staline a 26 ans lorsqu'il rencontre Lénine pour la première fois en Finlande. C'est en décembre 1905, à l'occasion de la Conférence bolchevique.¹⁷

Entre 1905 et 1908, le Caucase est le théâtre d'une intense activité révolutionnaire: pendant cette période, la police dénombre 1.150 «actes terroristes». Staline y joue un grand rôle. En 1907-1908, Staline dirige, avec Ordzhonikidze et Vorochilov, le secrétaire du syndicat du pétrole, une lutte légale de grande envergure parmi les 50.000 travailleurs de l'industrie pétrolière à Bakou. Ils arrachent le droit d'élire des représentants des travailleurs qui se réunirent en conférence pour discuter d'une convention collective portant sur les salaires et les conditions de travail. Lénine salue cette lutte qui se produit à un moment où la plupart des cellules révolutionnaires en Russie ont cessé toute activité.¹⁸

En mars 1908, Staline est arrêté pour la deuxième fois et condamné à deux ans d'exil. Mais en juin 1909, il s'échappe et retourne à Bakou où il trouve le parti en crise, le journal ayant cessé de paraître.

Trois semaines après son retour, Staline en relance la publication et critique dans un article «les organes publiés à l'étranger, éloignés de la réalité russe et qui ne peuvent pas unifier le travail du Parti». Staline défend le maintien du parti clandestin, demande la création d'un comité de coordination à l'intérieur de la Russie et la publication d'un journal national sur place pour informer, encourager et rétablir le sens du Parti. Pressentant un nouvel essor du mouvement ouvrier, il répète ces propositions au début 1910.¹⁹

Mais en pleine préparation d'une grève générale de l'industrie pétrolière, il est arrêté pour la troisième fois en mars 1910, renvoyé en Sibérie puis banni pour cinq ans. En février 1912, il s'échappe à nouveau et revient à Bakou.²⁰

Staline apprend qu'à la Conférence de Prague, les bolcheviks ont créé leur parti indépendant et qu'un Bureau russe a été mis en place, dont il fait partie. Le 22 avril 1912, à Saint-Pétersbourg, Staline publie la première édition du journal bolchevik *Pravda*.

Le même jour, il est arrêté pour la quatrième fois, avec le secrétaire de rédaction, Molotov. Ils ont été dénoncés par Malinovski, un agent provocateur élu au Comité central! Chernomazov, qui remplace Molotov comme secrétaire, est, lui aussi, un agent de la police... Banni pour trois ans en Sibérie, Staline s'échappe à nouveau et reprend la direction de la *Pravda*.

Convaincu de la nécessité d'une rupture avec les mencheviks, son opinion sur la tactique à suivre diffère de celle de Lénine. Il faut selon lui défendre la ligne des bolcheviks, sans attaquer de front les mencheviks, puisque les ouvriers aspirent à l'unité. Sous sa direction, la *Pravda* atteint bientôt le chiffre record de 80.000 exemplaires.²¹

Fin 1912, Lénine appelle Staline et d'autres responsables à Varsovie pour faire passer sa ligne de rupture immédiate avec les mencheviks, puis il envoie Staline à Vienne pour y écrire l'ouvrage *Le Marxisme et la question nationale*. Staline y attaque l'«autonomie culturelle-nationale» au sein du parti, qu'il dénonce comme la voie du séparatisme et de la subordination du socialisme au nationalisme. Il défend l'unité des différentes nationalités au sein d'un seul parti centralisé.

De retour à Saint-Pétersbourg, Malinovski le fait arrêter pour la cinquième fois. Il est alors relégué dans les régions les plus inaccessibles de la Sibérie où il doit rester cinq ans.²²

Ce n'est qu'après la révolution de février 1917 que Staline peut retourner à Saint-Pétersbourg où il est élu au présidium du Bureau russe et reprend la direction de la *Pravda*. En avril 1917, à la Conférence du Parti, il occupe la troisième position en nombre de voix pour le Comité Central. Au mois de juillet, lorsque la *Pravda* est fermée par le gouvernement provisoire et plusieurs dirigeants bolcheviks arrêtés, Lénine doit se cacher en Finlande et Staline dirige le parti. En août, il fait rapport au sixième Congrès, au nom du Comité central; la ligne politique est adoptée à l'unanimité des 267 délégués moins quatre abstentions. Staline déclare:

«On ne peut pas exclure la possibilité que la Russie sera le pays qui fraiera le chemin vers le socialisme. Il faut abandonner la vieille idée que seule l'Europe peut nous montrer la route.»²³

Au moment de l'insurrection du 25 octobre, Staline fait partie du Centre révolutionnaire militaire qui comprend cinq membres du Comité central. Kaménev et Zinoviev se sont publiquement opposés à la prise de pouvoir par le parti bolchevik; Rykov, Nogin, Lunacharski et Milyoutin les ont soutenus. Mais c'est Staline qui fait rejeter la proposition de Lénine d'expulser Kaménev et Zinoviev du Parti. Après la révolution, les mêmes «bolcheviks de droite» exigent un gouvernement de coalition avec les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires. Menacés à nouveau d'expulsion, ils se rallient.²⁴

Staline devient le premier Commissaire du Peuple aux Affaires des Nationalités. Saisissant très vite que la bourgeoisie internationale appuie les bourgeoisies locales des minorités nationales, Staline écrit:

«Le droit à l'autodétermination est le droit, non pas de la bourgeoisie mais des masses travailleuses d'une nation donnée. Le principe de l'autodétermination doit être utilisé comme un moyen de lutte pour le socialisme, il doit être subordonné aux principes du socialisme.»²⁵

Ainsi, nous pouvons conclure qu'entre 1901 et 1917, dès les origines du parti bolchevik jusqu'à la victoire de la révolution d'Octobre, Staline a été un partisan conséquent de la ligne élaborée par Lénine. Aucun autre dirigeant bolchevik ne pouvait se targuer d'une activité aussi constante et variée. Staline avait suivi Lénine dès le début, au moment où ce dernier ne comptait qu'un nombre limité de partisans parmi les intellectuels socialistes. Contrairement à la plupart des autres dirigeants bolcheviks, Staline avait été constamment en contact avec la réalité russe et avec les militants de l'intérieur. Il connaissait ces militants pour les avoir fréquentés dans la lutte ouverte et dans la clandestinité, dans les prisons et en Sibérie. Staline avait des compétences très larges, ayant dirigé la lutte armée dans le Caucase ainsi que les luttes clandestines; il avait organisé des luttes syndicales, édité des journaux, clandestins et légaux, dirigé le travail légal et parlementaire et il connaissait aussi bien les minorités nationales que le peuple russe.

Trotsky s'est efforcé de dénigrer systématiquement le passé révolutionnaire de Staline et presque tous les auteurs bourgeois ont repris ses médisances. Trotsky déclare:

«Staline est la plus éminente médiocrité de notre parti.»²⁶

Lorsque Trotsky parle de «notre parti», c'est de l'escroquerie: il n'a jamais appartenu à ce parti bolchevik que Lénine, Zinoviev, Staline, Sverdlov et d'autres ont forgé entre 1903 et 1917. Trotsky entra au parti en juillet 1917.

Il écrit aussi:

«Pour les affaires courantes, Lénine s'en remet à Staline, à Zinoviev ou à Kaménev. Je ne valais rien pour faire des commissions. Lénine avait besoin, dans la pratique, d'adjoints dociles; dans ce rôle, je ne valais rien.»²⁷

Cela ne dit vraiment rien sur Staline, mais tout sur Trotsky: il prête à Lénine sa propre conception aristocratique et bonapartiste du Parti, un chef entouré d'adjoints dociles qui traitent les affaires courantes!

Les «socialistes» et la révolution

La révolution a donc lieu le 25 octobre 1917.

Or le lendemain, les «socialistes» font voter par le Soviet des députés paysans une motion qui sera le premier appel à la contre-révolution.

«Camarades paysans, toutes les libertés gagnées au prix du sang de vos fils courent actuellement un grave danger. Un nouveau coup mortel est porté à notre armée, qui défend la patrie et la Révolution contre la défaite extérieure. (Les bolcheviks) divisent les forces des travailleurs. Le coup porté contre l'armée est le premier et le pire des crimes commis par le Parti bolchevik. En deuxième lieu, ce parti a déchaîné la guerre civile et s'est emparé du pouvoir par la violence. (Les bolcheviks) n'apporteront pas la paix, mais l'esclavage.»²⁸

Ainsi, au lendemain de la révolution d'Octobre, les «socialistes» se prononcent pour la poursuite de la guerre impérialiste et, déjà, ils accusent les bolcheviks de provoquer la guerre civile et d'apporter la violence et l'esclavage!

Immédiatement, les forces de la bourgeoisie, les anciennes forces tsaristes, toutes les forces réactionnaires cherchent à se regrouper et à se réorganiser, derrière «l'avant-garde» socialiste... Dès 1918, des insurrections anti-bolcheviques ont lieu. Début 1918, Plékanov, un chef éminent du Parti menchevik, forme «l'Union pour la résurrection de la Russie», avec des socialistes-révolutionnaires et des socialistes-populistes, ainsi que des chefs du parti bourgeois des Cadets. Kerensky écrit:

«Ils considéraient qu'on devait former un gouvernement national, fondé sur les principes démocratiques les plus larges, et qu'il fallait reconstituer un front contre l'Allemagne, en coopération avec les alliés occidentaux de la Russie.»²⁹

Le 20 juin 1918, Kerensky fait son apparition à Londres au nom de cette Union, pour négocier avec les Alliés. Au premier ministre Lloyd George, il déclare:

«Le but du gouvernement en formation est de poursuivre la guerre aux côtés des Alliés, de libérer la Russie de la tyrannie bolchevique et de restaurer le système démocratique.»

Ainsi, il y a plus de soixante-dix ans, la bourgeoisie belliqueuse russe utilisait déjà le terme «démocratie» pour couvrir sa domination barbare.

Au nom de l'Union, Kerensky demande une «intervention» des Alliés en Russie. Peu après, un Directoire est installé en Sibérie, comprenant les socialistes-révolutionnaires, les socialistes-populistes, le parti bourgeois des Cadets et les généraux tsaristes Alexeïev et Boldyrev. Les gouvernements anglais et français ont failli le reconnaître comme gouvernement légal avant de se décider à jouer la carte du général tsariste Koltchak.³⁰

Ainsi se regroupent les forces qui ont défendu la réaction tsariste et la bourgeoisie lors de la guerre civile en Russie: les troupes tsaristes et toutes les forces de la bourgeoisie — des Cadets aux socialistes — liées aux troupes interventionnistes étrangères.

En 1918, la guerre civile fait rage partout. Même à Pétrograd et Moscou, la sécurité des personnes et de la propriété n'est nullement assurée. La flotte anglaise maintient un blocus avec l'appui des autres pays impérialistes, empêchant l'entrée de nourriture, de vêtements, de médicaments, d'anesthésiques. Les armées anglaises, françaises, japonaises, italiennes et américaines débarquent à Mourmansk et Arkhangelsk au Nord, à Vladivostok en Extrême-Orient, à Batoum et Odessa dans le Sud. Elles soutiennent les troupes tsaristes de Dénikine, de Koltchak, de Joudenitch et de Wrangel qui opèrent sur l'ensemble du territoire. Les troupes d'anciens prisonniers tchécoslovaques contrôlent la plus grande partie de la Sibérie. Les armées allemandes et polonaises ravagent la partie occidentale et occupent l'Ukraine.³¹

De 1918 à 1921, cette guerre civile a fait neuf millions de morts, essentiellement victimes de la famine. Ces neuf millions de morts sont dus surtout aux interventions militaires étrangères et au blocus organisé par les puissances occidentales. Mais, perfidement, la droite les classera sous la rubrique «victimes du bolchevisme»!

Il tient du miracle que le Parti bolchevik — qui ne comptait que 33.000 membres en 1917 — ait réussi à mobiliser des forces populaires d'une ampleur telle qu'elles ont réussi à défaire les forces supérieures de la bourgeoisie et de l'ancien régime tsariste, soutenues par les «socialistes» et renforcées par des armées étrangères interventionnistes. C'est dire que, sans une mobilisation exhaustive des masses paysannes et ouvrières, et sans leur ténacité et leur volonté farouche de liberté, les bolcheviks n'auraient jamais pu obtenir la victoire finale.

Il est à souligner que depuis le début de la guerre civile, les mencheviks dénoncent la «dictature bolchevique», le «régime arbitraire, terroriste» des bolcheviks, la «nouvelle aristocratie» bolchevique. Nous sommes en 1918 et il n'y a pas encore de «stalïnisme» dans l'air! «La dictature d'une nouvelle aristocratie»: c'est en ces termes que la social-démocratie s'en prend, dès le début, au régime socialiste que Lénine vient d'instaurer.

Plékanov a développé la base théorique qui sous-tend ces accusations en affirmant que les bolcheviks ont mis en oeuvre une politique «objectivement réactionnaire», allant à l'encontre de l'histoire, une utopie réactionnaire consistant à introduire le socialisme dans un pays qui n'y est pas mûr. Plékanov parla d'«anarchisme paysan» traditionnel. Mais lorsque l'intervention étrangère se développa, Plékanov fut un des rares dirigeants mencheviks à s'y opposer.³²

Le ralliement des dirigeants socialistes à la bourgeoisie était basé sur deux arguments. Le premier: il est impossible d'«imposer» le socialisme dans un pays arriéré. Le second: puisque les bolcheviks veulent quand même imposer «de force» le socialisme, ils apporteront la tyrannie et la dictature et constitueront une nouvelle aristocratie au-dessus des masses.

Ces premières «analyses» faites par les contre-révolutionnaires sociaux-démocrates, luttant les armes à la main contre le socialisme, valent la peine qu'on s'y attarde: ces attaques calomnieuses contre le léninisme seront simplement amplifiées, plus tard, contre le «stalïnisme».

Staline lors de la guerre civile

Penchons-nous un instant sur le rôle joué par Staline au cours de la guerre civile.

Nombre de publications bourgeoises placent Trotski, le «créateur et organisateur de l'Armée rouge», sur pied d'égalité avec Lénine, comme les deux artisans de la victoire militaire des bolcheviks. L'apport de Staline au combat contre les armées blanches est le plus souvent négligé. Pourtant, au cours des années 1918-1920, Staline a dirigé personnellement le combat militaire sur plusieurs fronts décisifs. L'intervention de Zinoviev, de Kaménev ou de Boukharine fut nulle dans le domaine militaire.

En novembre 1917, le Comité central crée un comité restreint pour les affaires urgentes composé de Lénine, Staline, Sverdlov et Trotski. Pestovski, l'adjoint de Staline, écrit:

«Au cours de la journée, Lénine appelait Staline d'innombrables fois. Staline passait la plus grande partie de la journée avec Lénine.»³³

Lors des négociations de paix avec l'Allemagne, en décembre 1917, Lénine et Staline, dans le but de sauver coûte que coûte le pouvoir soviétique, insistaient pour accepter les conditions humiliantes posées par les Allemands. Ils estimaient que l'armée russe était, de toute façon, incapable de se battre. Boukharine et Trotski

voulaient refuser les conditions et déclarer la «guerre révolutionnaire». Pour Lénine, c'était tomber dans le piège de la bourgeoisie qui prêchait un ultra-nationalisme dans le but de faire tomber le pouvoir bolchevik. Lors des négociations avec les Allemands, Trotski déclara:

«Nous nous retirons de la guerre, mais nous refusons de signer le traité de paix...»

Staline affirma qu'il n'y avait pas de signes d'une révolution imminente en Allemagne et que le geste spectaculaire de Trotski n'était pas une politique. Les Allemands reprirent effectivement l'offensive et les bolcheviks furent bientôt obligés de signer des conditions de paix encore plus mauvaises. Dans cette affaire, le Parti avait frôlé la catastrophe.³⁴

En janvier 1918, le général tsariste Alexeiev leva une armée de volontaires en Ukraine et dans la région du Don. En février, l'armée allemande occupa l'Ukraine pour «garantir son indépendance». En mai 1918, trente mille soldats tchécoslovaques occupèrent une grande partie de la Sibérie. Au cours de l'été, sous l'impulsion de Winston Churchill, l'Angleterre, la France, les Etats-Unis, l'Italie, le Japon intervinrent militairement contre les bolcheviks.

Depuis mars 1918, Trotski était commissaire du peuple pour la défense. Sa tâche était de former une nouvelle armée d'ouvriers et de paysans, encadrée par 40.000 officiers de l'ancienne armée tsariste.³⁵

En juin 1918, le Caucase du Nord, seule région céréalière importante aux mains des bolcheviks, fut menacé par l'armée de Krasnov. Staline fut envoyé à Tsaritsyne, la future Stalingrad, pour assurer les livraisons de céréales. Il y trouva un chaos général.

«Moi-même, sans formalités, je chasserai ces commandants de l'armée et ces commissaires qui sont en train de ruiner la situation», écrit-il à Lénine en réclamant l'autorité militaire sur la région.

Le 19 juillet, Staline fut nommé président du Conseil de guerre du Front Sud. Plus tard, Staline entra en conflit avec l'ancien général d'artillerie tsariste Sytin, que Trotski avait nommé commandant du Front Sud, et avec le commandant en chef, l'ancien colonel tsariste Vatsetis. Tsaritsyne fut défendue avec succès.³⁶ Lénine considérait les mesures prises par Staline à Tsaritsyne comme un modèle à suivre.³⁷

En octobre 1918, Staline fut nommé au Conseil militaire de l'Ukraine qui avait pour tâche de renverser le régime de Sporopadsky, installé par les Allemands.

En décembre, la situation se détériora gravement dans l'Oural à cause de l'avancée des troupes réactionnaires de Koltchak. Staline fut envoyé avec les pleins pouvoirs pour mettre fin à l'état catastrophique de la Troisième armée et pour la purger des commissaires incapables. Dans son enquête sur place, Staline critiqua la politique de Trotski et de Vatsetis. Au Huitième Congrès en mars 1919, Trotski fut critiqué par de nombreux délégués pour ses «attitudes dictatoriales», son «adoration pour les spécialistes militaires» et ses «torrents de télégrammes mal conçus».³⁸

En mai 1919, Staline fut à nouveau envoyé avec pleins pouvoirs pour organiser la défense de Pétrograd contre l'armée de Joudenitch. Le 4 juin, Staline envoya un télégramme à Lénine, affirmant, sur la base de documents saisis, que de nombreux officiers supérieurs de l'Armée rouge travaillaient en secret pour les armées blanches.³⁹

Sur le front de l'Est, un grave conflit éclata entre son commandant, S. Kaménev, et le commandant en chef, Vatsetis. Le Comité central soutint finalement le premier et Trotski donna sa démission, qui fut refusée. Vatsetis fut arrêté pour enquête.⁴⁰

En août 1919, l'armée blanche de Dénikine gagna du terrain sur le Don, en Ukraine et en Russie du Sud, progressant en direction de Moscou. D'octobre 1919 à fin 1920, Staline dirigea le Front Sud et défit Dénikine.⁴¹

En mai 1920, Staline fut envoyé sur le front sud-ouest, où les armées polonaises menaçaient la ville de Lvov en Ukraine, et les troupes de Wrangel la Crimée. Les Polonais avaient occupé une grande partie de l'Ukraine, y compris Kiev. Sur le front occidental, Toukhatchevski contre-attaqua, repoussa les agresseurs et les poursuivit jusqu'aux environs de Varsovie. Lénine espérait gagner la guerre contre la Pologne réactionnaire et un gouvernement soviétique polonais provisoire fut formé. Staline mit en garde contre cette opération:

«Les conflits de classe n'ont pas encore atteint la force pour briser le sens de l'unité nationale polonaise.»⁴²

Mal coordonnées, recevant des ordres contradictoires, les troupes de Toukhatchevski subirent une contre-attaque polonaise sur leur flanc non protégé et furent mises en déroute.

Au même moment, Staline dut concentrer le gros de ses forces contre Wrangel qui avait occupé les territoires au nord de la mer d'Azov et qui menaçait de faire la jonction avec les anticommunistes du Don.⁴³ Les armées blanches de Wrangel furent liquidées avant la fin de 1920.⁴⁴

En novembre 1919, Staline et Trotski reçurent pour leurs exploits militaires l'Ordre du Drapeau Rouge, une distinction nouvellement créée. Lénine et le Comité central estimaient que les mérites de Staline, dans la direction de la lutte armée aux endroits les plus difficiles, égalaient ceux de Trotski qui avait organisé et dirigé l'Armée rouge au niveau central. Mais pour mieux faire ressortir sa propre grandeur, Trotski écrit:

«Pendant toute la durée de la guerre civile, Staline resta une figure de troisième ordre.»⁴⁵

McNeal, qui est souvent plein de parti pris contre Staline, écrit à ce propos:

«Staline avait émergé comme un chef politique et militaire dont la contribution à la victoire rouge ne le cédait qu'à celle de Trotski. Staline avait joué un moindre rôle que son rival dans l'organisation générale de l'Armée rouge, mais il avait été plus important en dirigeant des fronts cruciaux. Si sa réputation comme héros était loin derrière celle de Trotski, ce n'était pas tellement en raison du mérite objectif de ce dernier mais plutôt du manque de sens de l'auto-publicité chez Staline.»⁴⁶

En décembre 1919, Trotski avait proposé «la militarisation de la vie économique» et il voulait appliquer à la mobilisation des travailleurs les méthodes qu'il avait utilisées pour diriger l'armée. Dans cette optique, les cheminots avaient été mobilisés sous la discipline militaire. Une vague de protestations traversait le mouvement syndical. Lénine déclara que Trotski avait commis des erreurs qui mettaient en danger la dictature du prolétariat: par ses tracasseries bureaucratiques à l'égard des syndicats, il risquait de couper le Parti des masses ouvrières.⁴⁷

L'individualisme outrancier de Trotski, son mépris affiché pour tous les cadres bolcheviques, son style de direction autoritaire et son goût pour la discipline militaire effrayaient beaucoup de cadres du Parti. Ils estimaient que Trotski pourrait bien jouer le rôle d'un Napoléon Bonaparte, réaliser un coup d'Etat et instaurer un régime autoritaire contre-révolutionnaire.

Le «testament» de Lénine

Si Trotski avait connu sa brève heure de gloire en 1919, au cours de la guerre civile, il est incontestable qu'en 1921-1923 Staline était la deuxième personnalité du Parti, après Lénine.

Depuis le Huitième Congrès en 1919, Staline était membre du bureau politique, à côté de Lénine, Kaménev, Trotski et Krestinsky. Cette composition resta inchangée jusqu'en 1921. Staline fut également membre du bureau d'organisation, composé lui aussi de cinq membres du Comité central.⁴⁸ Lorsqu'au Onzième Congrès, en 1922, Préobrajenski critiqua le fait que Staline dirigeât le Commissariat aux nationalités ainsi que l'Inspection ouvrière et paysanne (chargée de contrôler tout l'appareil d'Etat), Lénine lui répondit:

«Il nous faut un homme que n'importe quel représentant des nationalités puisse aller trouver pour lui raconter en détail ce qui se passe. Préobrajenski ne pourrait pas proposer une autre candidature que celle de Staline. Il en va de même pour l'Inspection ouvrière et paysanne. C'est un travail gigantesque. Il faut qu'il y ait à la tête un homme qui a de l'autorité, sinon nous allons nous embourber.»⁴⁹

Le 23 avril 1922, sur proposition de Lénine, Staline fut aussi nommé à la tête du secrétariat comme secrétaire général.⁵⁰

Staline fut la seule personne à faire partie du Comité central, du bureau politique, du bureau organisationnel et du secrétariat du Parti bolchevik.

Lénine avait subi une première attaque de paralysie en mai 1922. Le 16 décembre 1922, il eut une nouvelle attaque grave. Les médecins savaient qu'il ne s'en remettrait plus.

Le 24 décembre, les médecins dirent à Staline, Kaménev et Boukharine, les représentants du bureau politique, que toute controverse politique pouvait provoquer une nouvelle attaque, fatale cette fois. Ils décidèrent que Lénine «a le droit de dicter chaque jour pendant cinq à dix minutes. Il ne peut pas recevoir de visiteurs politiques. Ses amis et ceux qui l'entourent ne peuvent pas l'informer des affaires politiques».⁵¹

Le bureau politique avait chargé Staline des relations avec Lénine et avec les médecins. C'était une tâche ingrate puisque Lénine ne pouvait pas ne pas se sentir frustré au plus haut point en raison de sa paralysie et de son éloignement des affaires politiques. Son irritation devait nécessairement se tourner contre l'homme chargé de la liaison avec lui. Ian Grey écrit:

«Le journal que les secrétaires de Lénine ont tenu du 21 novembre 1922 au 6 mars 1923 contient jour après jour les détails de son travail, de ses visites, de sa santé et, après le 13 décembre, il contient ses moindres actions. Lénine, la jambe et le bras droits paralysés, devait alors rester au lit, coupé des affaires gouvernementales et, en fait, du monde extérieur. Les médecins interdisaient qu'on le dérange. Incapable de renoncer aux habitudes du pouvoir, Lénine se battait pour obtenir les dossiers qu'il voulait. Il s'appuyait sur sa femme, Kroupskaïa, sa soeur, Maria Ilyichna et trois ou quatre secrétaires.»⁵²

Habitué à diriger tous les aspects essentiels de la vie du Parti et de l'Etat, Lénine tenta désespérément d'intervenir dans les débats dont, physiquement, il ne pouvait plus maîtriser tous les éléments. Les médecins lui interdirent tout travail politique, ce qui l'agaçait fortement. Sentant sa fin proche, Lénine chercha à régler des questions qu'il jugeait essentielles mais qu'il ne maîtrisait plus. Le bureau politique lui interdisait tout travail politique stressant, mais sa femme s'efforçait de lui procurer les documents qu'il demandait. Tout médecin ayant connu de telles situations dira que des conflits psychologiques et personnels pénibles étaient inévitables.

Vers la fin de décembre 1922, Kroupskaïa avait écrit une lettre que Lénine lui avait dictée. Staline l'en réprimanda par téléphone. Elle se plaignit auprès de Lénine et de Kaménev.

«Je sais mieux que les médecins ce qu'on peut dire et ne pas dire à Ilyich, parce que je sais ce qui le dérange et ce qui ne le dérange pas et de toute façon, je sais cela mieux que Staline.»⁵³

A propos de cette période, Trotski écrit:

«Au milieu de décembre 1922, la santé de Lénine empira de nouveau. Staline agit immédiatement pour tirer profit de la situation en cachant à Lénine une grande partie des informations centralisées au secrétariat du Parti. Il s'efforçait de l'isoler. Kroupskaïa faisait tout ce qu'elle pouvait pour défendre le malade contre ces manoeuvres hostiles.»⁵⁴

Ce sont des paroles inqualifiables, dignes d'un intrigant. Les médecins avaient défendu que Lénine reçoive des rapports, et voilà que Trotski accuse Staline de procéder à des «manoeuvres hostiles» contre Lénine et de lui «cacher des informations»!

C'est dans ces circonstances que, du 23 au 25 décembre 1922, a été dicté ce que les ennemis du communisme appellent «le testament de Lénine». Ces notes sont suivies d'un post-scriptum daté du 5 janvier 1923.

Les auteurs bourgeois font grand cas de ce prétendu «testament» de Lénine dont le but aurait été d'éliminer Staline en faveur de Trotski. Henri Bernard, professeur émérite de l'Ecole royale militaire, écrit:

«Trotski devait normalement succéder à Lénine. Lénine pensait à lui comme successeur. Il trouvait Staline trop brutal.»⁵⁵

Le trotskiste américain Max Eastman publia en 1925 le «testament» accompagné de propos élogieux à l'adresse de Trotski. A cette époque, Trotski se vit obligé de publier une mise au point dans la revue *Bolchevik* où il dit:

«Eastman affirme que le Comité central a caché le prétendu 'Testament' au Parti; on ne peut appeler cela autrement qu'une calomnie contre le Comité central de notre Parti. (...) Vladimir Ilyitch n'a laissé aucun 'testament' et le caractère même de ses rapports avec le Parti, ainsi que le caractère du Parti lui-même exclut toute idée de 'testament'. Généralement, la presse des émigrés et la presse étrangère bourgeoise et menchevique désignent sous ce nom, en la déformant au point de la rendre méconnaissable, une des lettres de Vladimir Ilyitch qui contient des conseils d'ordre organisationnel. Le XIII^e Congrès du Parti l'a traitée avec la plus grande attention. Tout le bavardage selon lequel on a caché ou rejeté un 'Testament' sont des inventions malveillantes.»⁵⁶

Quelques années plus tard, ce même Trotski, dans son autobiographie, poussera des cris d'indignation à propos du «Testament de Lénine que l'on cache au Parti»!⁵⁷

Venons-en à ces fameuses notes que Lénine dicta entre le 23 décembre 1922 et le 5 janvier 1923.

Lénine propose d'élargir le Comité central «à une centaine de membres»:

«Ce serait nécessaire pour accroître l'autorité du Comité central et pour améliorer sérieusement notre appareil, ainsi que pour empêcher que les conflits de certains petits groupes du Comité central puissent prendre une trop grande importance. Notre Parti peut bien demander pour le Comité central 50 à 100 membres à la classe ouvrière.»

Il s'agit de «mesures à prendre contre la scission»:

«Le point essentiel dans le problème de la cohésion, c'est l'existence de membres du Comité central tels que Staline et Trotski. Les rapports entre eux constituent à mon sens le principal danger de cette scission.»

Voilà pour la partie «théorique».

Ce texte est d'une incohérence étonnante, manifestement dicté par un homme malade et diminué. En quoi cinquante à cent ouvriers, ajoutés au Comité central, pourraient-ils «accroître son autorité» ou diminuer le danger de scission? Ne disant rien des conceptions politiques et des conceptions du Parti de Staline et de Trotski, Lénine affirme que ce sont les rapports personnels entre ces deux dirigeants qui menacent l'unité.

Puis Lénine émet des «jugements» sur les cinq principaux dirigeants du Parti. Nous les citons presque intégralement.

«Le camarade Staline, devenu secrétaire général, a concentré entre ses mains un pouvoir démesuré, et je ne suis pas sûr qu'il puisse toujours s'en servir avec assez de circonspection.

D'autre part, le camarade Trotski, comme l'a déjà montré sa lutte contre le Comité central dans la question du Commissariat du peuple des voies de communication, ne se fait pas remarquer seulement par des capacités éminentes. Il est peut-être l'homme le plus capable de l'actuel Comité central, mais il pêche par excès d'assurance et par un engouement exagéré pour le côté purement administratif des choses.

Ces deux qualités des deux chefs éminents du Comité central actuel seraient capables d'amener incidemment la division. (...)

Je me contenterai de rappeler que l'épisode d'octobre de Zinoviev et de Kaménev n'était assurément pas un fait accidentel, mais qu'il ne faut pas davantage leur imputer ce crime à titre personnel que le non-bolchevisme de Trotski.

Boukharine n'est pas seulement un théoricien de très haute valeur, parmi les plus marquants du Parti: il jouit à bon droit de l'affection du Parti tout entier. Cependant, ses vues théoriques ne peuvent être tenues pour parfaitement marxistes qu'avec la plus grande réserve, car il y a en lui quelque chose de scolastique (il n'a jamais étudié et, je le présume, n'a jamais compris entièrement la dialectique).»

Remarquons tout d'abord que le premier dirigeant à être nommé par Lénine est Staline, «cet empirique destiné à jouer des rôles de deuxième et de troisième ordre», comme le dit Trotski.⁵⁸ Trotski dira encore:

«Le sens du Testament est la création de conditions qui m'auraient donné la possibilité de devenir remplaçant de Lénine, d'être son successeur.»⁵⁹

Or, rien de semblable ne figure dans ces brouillons de Lénine. Grey dit ajuste titre:

«Staline émerge dans la meilleure lumière. Il n'a rien fait pour salir son bilan politique. Le seul point d'interrogation est: pourra-t-il faire preuve d'un bon jugement dans l'exercice des larges pouvoirs concentrés dans ses mains?»⁶⁰

En ce qui concerne Trotski, Lénine note quatre défauts majeurs: il a des côtés fort mauvais, comme l'a montré sa lutte contre le Comité central dans l'affaire de la «militarisation des syndicats»; il a une idée exagérée de lui-même; il aborde les problèmes de façon bureaucratique et son non-bolchevisme n'est pas un fait accidentel.

Sur Zinoviev et Kaménev, la seule chose que Lénine retient est que leur trahison au moment de l'insurrection n'était pas un hasard.

Boukharine est un grand théoricien... dont les idées ne sont pas parfaitement marxistes, mais plutôt scolastiques et non dialectiques!

Lénine a dicté ces notes dans l'intention d'éviter une scission à la direction. Mais les propos qu'il tient à l'adresse des cinq dirigeants principaux semblent faits pour miner leur prestige et pour les brouiller entre eux.

Lorsqu'il dicta ces lignes, «Lénine se sentait mal», écrit Fotieva, sa secrétaire, et «les médecins s'opposèrent aux entretiens de Lénine avec sa secrétaire et la sténographe».⁶¹

Puis, dix jours plus tard, Lénine dicta un «complément» qui fait apparemment référence à la réprimande que Staline avait adressée à Kroupskaïa douze jours auparavant.

«Staline est trop brutal et ce défaut parfaitement tolérable dans notre milieu et dans les relations entre nous, communistes, ne l'est plus dans les fonctions de secrétaire général. Je propose donc aux camarades d'étudier un moyen pour démettre Staline de ce poste et pour nommer à sa place une autre personne qui n'aurait en toutes choses sur le camarade Staline qu'un seul avantage, celui d'être plus tolérant, plus loyal, plus poli et plus attentif envers les camarades, d'humeur moins capricieuse, etc. Ces traits peuvent sembler n'être qu'un infime détail. Mais, à mon sens, pour nous préserver de la scission et en tenant compte de ce que j'ai écrit plus haut sur les rapports de Staline et de Trotski, ce n'est pas un détail, ou bien c'en est un qui peut prendre une importance décisive.»

Gravement malade, à moitié paralysé, Lénine est de plus en plus dépendant de sa femme. Quelques mots trop rudes de Staline à Kroupskaïa l'amènent à demander la démission du secrétaire général. Pour le remplacer par qui? Par un homme qui a toutes les qualités de Staline et «un seul avantage» en plus: être plus tolérant, poli et attentif! Il ressort clairement du texte que Lénine ne pense surtout pas à Trotski. A qui alors? A personne.

La «brutalité» de Staline est «parfaitement tolérable entre communistes»... mais elle ne l'est pas «en sa fonction de secrétaire général». Pourtant, à l'époque, le secrétaire général s'occupait essentiellement des questions d'organisation interne du parti!

En février 1923, «l'état de Lénine avait empiré, il souffrait de violents maux de tête. Le médecin lui avait catégoriquement défendu la lecture des journaux, les visites et les informations politiques. Vladimir Ilyitch demanda le compte rendu du X^e Congrès des Soviets. On ne le lui donna pas et cela le chagrina beaucoup». ⁶² Apparemment, Kroupskaïa essaya de se procurer les documents que Lénine demandait. Dimitrievsky rapporta un nouvel incident entre elle et Staline:

«Comme Kroupskaïa lui téléphonait une fois encore pour obtenir de lui quelque information, Staline lui répondit dans un langage outrageant. Kroupskaïa, tout en larmes, alla immédiatement se plaindre à Lénine. Celui-ci, dont les nerfs étaient déjà tendus au plus haut point, ne put se contenir plus longtemps.» ⁶³

Le 5 mars, Lénine dicta une nouvelle note:

«Respecté camarade Staline. Vous avez eu la rudesse de convoquer ma femme au téléphone pour la réprimander. Je n'ai pas l'intention d'oublier aussi vite ce qui est fait contre moi, et inutile de souligner que je considère que ce qui est fait contre ma femme est fait aussi contre moi. Pour cette raison, je demande que vous pesiez sérieusement si vous acceptez de retirer ce que vous avez dit et de présenter vos excuses, où si vous préférez rompre les relations entre nous. Lénine.» ⁶⁴

Il est assez pénible de lire cette lettre privée d'un homme qui est physiquement à bout. Kroupskaïa elle-même demanda à la secrétaire de ne pas transmettre cette note à Staline. ⁶⁵ Ce sont d'ailleurs les dernières lignes que Lénine a pu dicter: le lendemain, il eut un grave accès de sa maladie et il fut incapable de tout travail pour le reste de ses jours. ⁶⁶

Que Trotski se voie obligé d'exploiter les paroles d'un malade au bord de la paralysie totale montre bien la physionomie morale de cet individu. En effet, en véritable faussaire, Trotski a présenté ce texte comme la preuve finale que Lénine l'avait bel et bien choisi comme successeur! Il écrit:

«Cette note, le dernier texte de Lénine, est en même temps la conclusion définitive de ses relations avec Staline.» ⁶⁷

Des années plus tard, en 1927, l'opposition unifiée de Trotski, Zinoviev et Kaménev tenta une nouvelle fois d'utiliser le «testament» contre la direction du Parti. Dans une déclaration publique, Staline put alors dire ceci:

«Les opposants ont soulevé ici une grande clameur et ils ont prétendu que le Comité central du Parti a 'caché' le 'Testament' de Lénine. Cette question a été traitée plusieurs fois lors des plénums du Comité central et de la Commission centrale de contrôle. (Une voix: 'Des milliers de fois!') Il a été prouvé et encore prouvé que personne ne cache quoi que ce soit, que ce 'testament' de Lénine fut adressé au XIII^e Congrès, que ce 'Testament' a été lu à ce Congrès (Une voix: 'Absolument') et que le Parti a décidé à l'unanimité de ne pas le publier, entre autres parce que Lénine lui-même ne l'avait pas voulu et souhaité.» «On dit que, dans ce 'Testament', Lénine a proposé qu'on discute, au vu de la 'grossièreté' de Staline, si on ne pouvait pas remplacer Staline comme secrétaire général par un autre camarade. Cela est tout à fait exact. Oui, camarades, je suis grossier envers ceux qui brisent et divisent le Parti de façon grossière et traîtresse. Déjà lors de la première session du plénum du Comité central après le XIII^e Congrès, j'ai demandé que le plénum me décharge de ma fonction de secrétaire général. Le Congrès lui-même avait traité de cette question. Chaque délégation a traité cette question et toutes les délégations, parmi lesquelles Trotski, Zinoviev et Kaménev, ont obligé Staline à rester à son poste. Une année plus tard, j'ai adressé à nouveau une demande au plénum pour me décharger de ma fonction, mais on m'a obligé à nouveau de rester à mon poste.» ⁶⁸

Comme si toutes ces intrigues autour du «testament» ne suffisaient pas, Trotski n'a pas hésité, à la fin de sa vie, à accuser Staline d'avoir tué Lénine!

Pour étayer cette révélation inqualifiable, il avance comme seul et unique argument «sa ferme conviction»!

Dans son livre *Staline*, Trotski écrit:

«Quel fut le rôle réel de Staline au temps de la maladie de Lénine? Le 'disciple' ne fit-il rien pour hâter la mort de son 'maître'? (...) Seule la mort de Lénine pouvait laisser la voie libre pour Staline. (...) Je suis fermement convaincu que Staline n'aurait pu attendre passivement alors que son destin était en jeu.» ⁶⁹

Bien sûr, Trotski ne nous fournit aucune preuve à l'appui de cette accusation, mais il nous apprend toutefois comment l'idée lui est venue...

«Vers la fin de février 1923, à une réunion du bureau politique, Staline nous informa que Lénine l'avait fait soudainement appeler et lui avait demandé du poison. Il considérait son état désespéré, prévoyait une nouvelle attaque, n'avait pas confiance en ses médecins. Ses souffrances étaient intolérables.»

A l'époque, en écoutant cette communication de Staline, Trotski faillit démasquer le futur assassin de Lénine! Il écrit:

«L'expression du visage de Staline me sembla extraordinairement énigmatique. Un sourire malsain errait sur son visage comme sur un masque.»

Suivons donc l'inspecteur Clouseau-Trotski dans son enquête. Nous apprenons ceci:

«Pourquoi Lénine, qui à ce moment se méfiait extrêmement de Staline, s'adressa-t-il à lui pour une telle requête? Lénine voyait en Staline le seul homme capable de lui apporter du poison parce qu'il avait un intérêt direct à le faire. Il connaissait les sentiments réels de Staline à son égard.»⁷⁰

Essayez d'écrire, avec ce genre d'arguments, un livre accusant le prince Albert d'avoir empoisonné le roi Baudouin: «Il avait un intérêt direct à le faire.» Vous serez condamné à la prison. Trotski, lui, peut se permettre des bassesses inqualifiables pour calomnier le principal chef communiste, et toute la bourgeoisie le félicite pour «sa lutte sans bavure contre Staline»!⁷¹

Voici maintenant le point d'orgue de l'enquête criminelle du fin limier, le détective Trotski:

«J'imagine que les choses se passèrent à peu près de la sorte. Lénine demanda du poison à la fin de février 1923. Vers l'hiver, l'état de Lénine commença à s'améliorer lentement. L'usage de la parole revenait. Staline voulait le pouvoir. Le but était proche, mais le danger émanant de Lénine était plus proche encore. Staline dut prendre la résolution qu'il était impératif d'agir sans délai. Si Staline envoya le poison à Lénine après que les médecins eurent laissé entendre à demi-mot qu'il n'y avait plus d'espoir, ou s'il eut recours à des moyens plus directs, je l'ignore.»⁷²

Même les mensonges de Trotski sont mal conçus: s'il n'y avait plus d'espoir, pourquoi Staline devait-il «assassiner» Lénine?

Du 6 mars 1923 jusqu'à sa mort, Lénine fut presque sans interruption paralysé et privé de la parole. Sa femme, sa soeur et ses secrétaires étaient à son chevet. Lénine n'aurait pas pu prendre du poison sans qu'elles le sachent. Les bulletins médicaux de cette période expliquent parfaitement que la mort de Lénine était inexorable.

La façon dont Trotski a fabriqué ses accusations contre «Staline, l'assassin», ainsi que la manière dont il a utilisé frauduleusement le prétendu «testament» discréditent complètement toute son agitation contre Staline.

Chapitre 2 – La construction du socialisme dans un seul pays

A la charnière entre la période de Lénine et celle de Staline, se situe le grand débat sur la construction du socialisme en URSS.

Après la défaite des interventionnistes étrangers et des armées réactionnaires, le pouvoir de la classe ouvrière, s'appuyant sur la paysannerie pauvre et moyenne, s'est fermement établi.

La dictature du prolétariat a vaincu politiquement et militairement ses adversaires. Mais sera-t-elle capable de construire le socialisme? Le pays est-il «mûr» pour le socialisme? Le socialisme est-il possible dans un pays arriéré et ruiné?

La réponse de Lénine à cette question est condensée dans cette formule célèbre:

«Le communisme, c'est le pouvoir des Soviets, plus l'électrification de tout le pays.»¹

Les Soviets sont la forme du pouvoir de la classe ouvrière alliée aux masses fondamentales de la paysannerie.

L'électrification, c'est essentiellement la création de moyens de production modernes. Avec ces deux éléments, on peut construire le socialisme.

Lénine a exprimé ainsi sa confiance dans la construction socialiste en Union soviétique et sa détermination à la réaliser:

«Sans électrification, il est impossible de relever l'industrie. Tâche de longue haleine qui demandera au moins dix ans. (...) Le succès économique ne peut être garanti que le jour où l'Etat prolétarien russe aura effectivement concentré entre ses mains tous les ressorts d'une grande machine industrielle construite sur les bases de la technique moderne. (...) Tâche énorme, dont l'accomplissement exigera un temps beaucoup plus long que celui que nous avons mis à défendre notre existence contre l'envahisseur. Mais ce délai ne nous fait pas peur.»²

Selon Lénine, les paysans travailleront, dans une première phase, en tant que producteurs individuels; mais l'Etat les aidera à s'engager dans la voie de la coopérative. En regroupant les paysans, on pourra les intégrer dans l'économie socialiste.

Lénine a rejeté l'argument avancé par les mencheviks selon lequel la population paysanne était trop barbare et culturellement trop arriérée pour comprendre le socialisme. Maintenant, disait Lénine, que nous avons le pouvoir du prolétariat, qu'est-ce qui peut nous empêcher de réaliser parmi ce peuple «barbare» une véritable révolution culturelle?³

Lénine a ainsi formulé les trois tâches essentielles pour édifier la société socialiste en URSS: développer l'industrie moderne aux mains de l'Etat socialiste, organiser des coopératives paysannes et lancer une révolution culturelle, alphabétiser les masses paysannes, hausser le niveau technique et scientifique de la population.

Dans un de ses derniers textes, *De la coopération*, Lénine a encore précisé sa pensée:

«Le pouvoir de l'Etat sur tous les principaux moyens de production, le pouvoir d'Etat aux mains de la classe ouvrière, l'alliance du prolétariat avec les millions et les millions de petits et de tout petits paysans, la direction de la paysannerie assurée par la classe ouvrière, n'est-ce pas tout ce qu'il faut pour construire, à partir de la coopération, une société socialiste intégrale?»⁴ Grâce à cette perspective, Lénine et le Parti bolchevik ont pu susciter un enthousiasme débordant parmi les masses, surtout parmi les masses ouvrières. Aux travailleurs, ils ont inculqué un esprit de sacrifice dans le travail et donné confiance dans l'avenir du socialisme. La NEP est aux yeux de Lénine un pas en arrière qui permettra, demain, de faire trois pas en avant. En faisant des concessions à la petite bourgeoisie, Lénine n'oublia jamais les perspectives socialistes. En novembre 1922, Lénine prononça un discours devant le soviet de Moscou, consacré à la NEP.

«Nouvelle politique économique! Etrange appellation. Cette politique a été appelée nouvelle parce qu'elle retourne en arrière. Actuellement, nous reculons, nous semblons reculer, mais nous agissons ainsi pour reculer d'abord, et ensuite prendre notre élan et faire un bond plus puissant en avant.»⁵

Il clôtura ce discours par ces paroles:

«De la Russie de la nouvelle politique économique sortira la Russie socialiste.»⁶

Pourtant, c'est la question de la possibilité de construire le socialisme en Union soviétique qui a provoqué, à partir de 1922, le grand débat idéologique et politique, débat qui s'est prolongé jusqu'en 1926-1927. Trotski est monté en première ligne pour combattre les idées de Lénine.

En 1919, Trotski avait jugé opportun de rééditer *Bilan et perspectives*, un de ses textes capitaux qu'il avait publié en 1906. Dans sa préface de 1919, il note:

«Le développement des idées qu'on y trouve, approche de très près, dans ses principales ramifications, les conditions de notre époque.»⁷

Or, quelles sont les brillantes idées contenues dans son ouvrage de 1906, que Trotski veut voir triompher au sein du Parti bolchevik?

Trotski note que la paysannerie est caractérisée par «la barbarie politique, le manque de maturité sociale et de caractère, l'arriération. Il n'y a là rien qui soit susceptible de fournir, pour une politique prolétarienne cohérente et active, une base à laquelle on puisse se fier». Après la prise du pouvoir, «le prolétariat sera contraint de porter la lutte de classe au village. (...) Mais le degré insuffisant atteint par la différenciation de classe de la paysannerie créera des obstacles à l'introduction en son sein d'une lutte de classe développée sur laquelle le prolétariat urbain puisse s'appuyer. Le refroidissement de la paysannerie, sa passivité politique et, plus encore, l'opposition active de ses couches supérieures ne pourront pas ne pas influencer une partie des intellectuels et de la petite bourgeoisie des villes. Ainsi, plus la politique du prolétariat se fera précise et résolue, et plus le terrain se rétrécira et deviendra périlleux sous ses pas».⁸ Les difficultés de la construction socialiste énumérées par Trotski sont réelles. Elles expliquent l'âpreté de la lutte des classes à la campagne, lorsqu'en 1929, le parti s'engage sur la voie de la collectivisation. Il faudra la détermination inébranlable de Staline et ses capacités organisationnelles, pour que le régime socialiste traverse cette épreuve terrible. Chez Trotski, les difficultés seront le point de départ d'une politique de capitulation et de défaitisme, assaisonnée d'appels «super-révolutionnaires» à la fuite en avant.

Retournons à la stratégie politique que Trotski développa en 1906 et qu'il confirme en 1919.

«Jusqu'à quel point la politique socialiste de la classe ouvrière peut-elle être appliquée dans les conditions économiques de la Russie? Il y a une chose que l'on peut dire avec certitude: elle se heurtera à des obstacles politiques bien avant de buter sur l'arriération technique du pays. Sans le soutien étatique direct du prolétariat européen, la classe ouvrière russe ne pourra rester au pouvoir et transformer sa domination temporaire en dictature socialiste durable. A ce sujet, aucun doute n'est permis.»⁹

«Laisée à ses propres ressources, la classe ouvrière russe sera inévitablement écrasée par la contre-révolution dès que la paysannerie se détournera d'elle. Elle n'aura pas d'autre possibilité que de lier le sort de son pouvoir politique et, par conséquent, le sort de toute la révolution russe, à celui de la révolution socialiste en Europe. Elle jettera dans la balance de la lutte des classes du monde capitaliste tout entier, l'énorme poids politique et étatique que lui aura donné un concours momentané de circonstances dans la révolution bourgeoisie russe.»¹⁰

Répéter ces paroles en 1919, c'est déjà virer vers le défaitisme: il n'y a «aucun doute» que la classe ouvrière «ne pourra maintenir son pouvoir», il est certain qu'elle «sera inévitablement écrasée» si la révolution socialiste ne triomphe pas en Europe. Cette thèse capitulaire s'accompagne d'un appel aventuriste à «exporter la révolution».

«Le prolétariat russe (doit) porter, de sa propre initiative, la révolution en territoire européen.» «La révolution russe se lancera à l'assaut de la vieille Europe capitaliste.»¹¹

Pour montrer à quel point il tient à ses anciennes conceptions anti-léninistes, Trotski publie en 1922 une nouvelle édition de son livre de 1906, enrichie d'une préface où il réaffirme la justesse de ses perspectives politiques. Après cinq années de pouvoir socialiste, il déclare ceci:

«C'est précisément dans l'intervalle du 9 janvier à la grève d'octobre 1905, que se sont formées chez l'auteur les conceptions sur le caractère du développement révolutionnaire de la Russie, qui furent désignées sous le nom de la théorie de la 'révolution permanente'. (...) Pour assurer sa victoire, l'avant-garde prolétarienne devrait, dès les premiers jours de sa domination, opérer des incursions les plus profondes non seulement dans la propriété féodale, mais aussi bourgeoise. Ce faisant, elle entrerait en collisions hostiles, non seulement avec tous les groupements de la bourgeoisie qui l'auraient soutenue au début de sa lutte révolutionnaire, mais aussi avec les grandes masses de la paysannerie dont le concours l'aurait poussée au pouvoir. Les contradictions dans la situation du gouvernement ouvrier d'un pays arriéré, où la majorité écrasante de la population est composée de paysans, pourront trouver leur solution uniquement sur le plan international, dans l'arène de la révolution mondiale du prolétariat.»¹²

A ceux qui demandent si tout cela n'est pas en contradiction avec le fait que la dictature du prolétariat se maintient depuis cinq ans, Trotski répond, dans une préface de 1922 à son texte *Le Programme de Paix*:

«Le fait que l'Etat ouvrier dans un seul pays, pays arriéré au surplus, s'est maintenu contre le monde entier, témoigne de la puissance colossale du prolétariat, une puissance qui, dans les autres pays plus avancés, plus civilisés, sera réellement capable d'accomplir des prodiges. Mais nous étant maintenus politiquement et militairement en tant qu'Etat, nous n'avons pas abouti à la création d'une société socialiste, nous ne nous en sommes même pas approchés... Des négociations commerciales avec les Etats bourgeois, les concessions, la Conférence de Genève, etc. sont des preuves trop claires de l'impossibilité d'une construction socialiste isolée

dans le cadre d'un Etat national... Le véritable essor de l'économie socialiste en Russie ne sera possible qu'après la victoire du prolétariat dans les principaux pays d'Europe.»¹³

Ce qui signifie en clair: les ouvriers soviétiques ne sont pas capables d'accomplir de miracles dans l'édification socialiste; mais le jour où les Belges, les Hollandais, les Luxembourgeois et autres Allemands se lèveront, alors le monde verra de véritables prodiges. Trotski met tous ses espoirs dans le prolétariat des pays «plus avancés et plus civilisés». Mais il n'attache guère d'importance au fait qu'en 1922, seul le prolétariat russe a prouvé être réellement révolutionnaire jusqu'au bout tandis que la vague révolutionnaire qui déferlait en 1918 en Europe occidentale appartient déjà, pour l'essentiel, au passé...

Depuis 1902, et de façon constante, Trotski a combattu les perspectives que Lénine a tracées pour la révolution démocratique et la révolution socialiste en Russie. En réaffirmant, juste avant la mort de Lénine, que la dictature du prolétariat doit entrer en collision hostile avec la masse de la paysannerie et que, par conséquent, il n'y a pas de salut pour le socialisme soviétique en dehors de la révolution victorieuse dans les pays «plus civilisés», Trotski tente de substituer son propre programme à celui de Lénine.

Derrière un verbiage gauchiste sur la «révolution mondiale», Trotski a repris l'idée fondamentale des mencheviks: il est impossible de construire le socialisme en Union soviétique. Les mencheviks disaient ouvertement que ni les masses ni les conditions objectives n'étaient mûres pour le socialisme. Trotski, quant à lui, dit que le prolétariat, en tant que classe distincte, et la masse des paysans individualistes, doivent inévitablement entrer en collision. Sans le soutien extérieur d'une révolution européenne victorieuse, la classe ouvrière soviétique sera incapable d'édifier le socialisme. Sur cette conclusion, Trotski rejoint ses amis de jeunesse, les mencheviks.

En 1923, dans sa lutte pour prendre le pouvoir au sein du Parti bolchevik, Trotski lance une deuxième offensive. Il cherche à évincer les vieux cadres du Parti au profit déjeunes qu'il espère pouvoir manipuler. Pour préparer la prise de pouvoir à la direction du Parti, Trotski retourne presque mot pour mot aux conceptions anti-léninistes du parti qu'il avait développées en 1904.

De son livre *Nos tâches politiques*, publié en 1904, à sa brochure *Cours nouveau*, écrite en 1923, nous retrouvons une même hostilité aux principes que Lénine a définis pour la construction du parti.

Ceci montre bien la persistance des conceptions petites-bourgeoises de Trotski.

En 1904, Trotski avait combattu avec une virulence particulière la conception léniniste du parti. Il avait traité Lénine de «scissionniste fanatique», de «révolutionnaire démocrate bourgeois», de «fétichiste de l'organisation», de partisan du «régime de caserne» et de la «mesquinerie organisationnelle», de «dictateur voulant se substituer au Comité central», de «dictateur voulant instaurer la dictature sur le prolétariat» pour qui «toute immixtion d'éléments pensant autrement est un phénomène pathologique».¹⁴ Le lecteur aura remarqué que tout ce verbiage haineux n'était pas adressé à l'infâme Staline, mais au maître adoré, Lénine. Ce livre que Trotski publia en 1904 est crucial pour comprendre son idéologie. Il s'y fait connaître comme un individualiste bourgeois invétéré. Toutes les calomnies et les insultes qu'il déversera pendant plus de vingt-cinq ans sur Staline, il les a crachées dans cet ouvrage à la figure de Lénine.

Trotski s'est acharné à peindre Staline comme un dictateur régnant sur le Parti. Or, lorsque Lénine créa le Parti bolchevik, Trotski l'accusa d'instaurer une «théocratie orthodoxe» et un «centralisme autocrate-asiatique».¹⁵

Trotski n'a cessé d'affirmer que Staline a adopté une attitude pragmatique envers le marxisme qu'il a réduit à des formules toutes faites. En 1904, critiquant l'ouvrage *Un pas en avant...*, Trotski écrit:

«On ne peut manifester plus de cynisme à l'égard du meilleur patrimoine idéologique du prolétariat que ne le fait le camarade Lénine! Pour lui, le marxisme n'est pas une méthode d'analyse scientifique.»¹⁶

Dans son livre de 1904, Trotski inventa le terme «substitutionnisme» pour attaquer le parti du type léniniste et sa direction.

«Le groupe des 'révolutionnaires professionnels' agissait à la place du prolétariat.» «L'organisation se 'substitue' au parti, le Comité central à l'organisation et finalement, le dictateur se substitue au Comité central.»¹⁷

Or, en 1923, souvent dans les mêmes termes qu'il utilisa contre Lénine, Trotski s'attaque à la direction du Parti bolchevik et à Staline.

«L'ancienne génération s'est habituée et s'habitue à penser et à décider pour le parti.» Trotski note «une tendance de l'appareil à penser et à décider pour l'organisation tout entière».¹⁸

En 1904, Trotski attaqua la conception léniniste du parti en affirmant qu'elle «sépare l'activité consciente de l'activité exécutive. (Il y a) le Centre, et, en dessous, il n'y a que les exécutants disciplinés de fonctions techniques». Dans sa conception petite-bourgeoise, Trotski rejeta la hiérarchie et les différents niveaux de

responsabilité, ainsi que la discipline. Son idéal était «la personnalité politique globale, faisant respecter face à tous les 'centres' sa volonté et ceci sous toutes les formes possibles, jusqu'au boycott inclus!»¹⁹ C'était le credo d'un individualiste, d'un anarchiste.

Cette critique, Trotski la relance en 1923.

«L'appareil manifeste une tendance à opposer quelques milliers de camarades formant les cadres dirigeants au reste de la masse, qui n'est pour eux qu'un moyen d'action.»²⁰

En 1904, Trotski accusa Lénine d'être un bureaucrate qui faisait dégénérer le Parti en organisation révolutionnaire-bourgeoise. Lénine est aveuglé devant «la logique bureaucratique de tel ou tel 'plan' organisationnel», mais «le fiasco du fétichisme organisationnel» est certain.

«Le chef de l'aile réactionnaire de notre Parti, le camarade Lénine, donne de la social-démocratie une définition qui est un attentat théorique contre le caractère de classe de notre parti.» Lénine «a formulé une tendance qui s'est dessinée dans le Parti, la tendance révolutionnaire-bourgeoise.»²¹

En 1923, contre Staline, Trotski dit la même chose, mais sur un ton plus modéré...

«La bureaucratisation menace de provoquer une dégénérescence plus ou moins opportuniste de la vieille garde.»²²

En 1904, le bureaucrate Lénine était accusé de «terroriser» le Parti.

«La tâche de *l'Iskra* (journal de Lénine) consistait à terroriser théoriquement l'intelligentsia. Pour les sociaux-démocrates éduqués à cette école, l'orthodoxie est quelque chose de très proche de cette 'Vérité' absolue qui inspirait les Jacobins (révolutionnaires bourgeois). La Vérité orthodoxe prévoit tout. Celui qui conteste cela doit être exclu; celui qui en doute est près d'être exclu.»²³

En 1923, Trotski lance un appel à «remplacer les bureaucrates momifiés» afin que «personne désormais n'ose plus terroriser le Parti.»²⁴

Pour conclure, ajoutons que la brochure *Cours nouveau* nous fait connaître Trotski également comme un arriviste sans principes et sans scrupules. En 1923, pour prendre le pouvoir au sein du Parti bolchevik, Trotski veut «liquider» la vieille garde bolchevique qui connaît trop bien son passé d'opposant aux idées de Lénine. Aucun vieux bolchevik n'était prêt à abandonner le léninisme pour le trotskisme. D'où la tactique de Trotski: il déclare que les vieux bolcheviks «dégènèrent» et il flatte la jeunesse qui ne connaît pas son passé anti-léniniste. Sous le mot d'ordre de «démocratisation» du Parti, Trotski veut mettre à la direction des jeunes qui le soutiennent.

Or, dix ans plus tard, lorsque des hommes comme Zinoviev et Kaménev auront complètement dévoilé leur caractère opportuniste, Trotski déclarera qu'ils représentent «la vieille garde bolchevique» persécutée par Staline et il se liera à ces opportunistes en invoquant le passé glorieux de la «vieille garde»!

Au cours des années 1924-1926, la position de Trotski au sein du parti continua de s'affaiblir et il s'attaqua avec une rage croissante à la direction du Parti.

Partant de l'idée qu'il était impossible de construire le socialisme dans un seul pays, Trotski conclut que la politique prônée en 1925-1926 par Boukharine, sa bête noire à l'époque, représentait les intérêts des koulaks et des nouveaux bourgeois, appelés Nep-man. Le pouvoir, dit-il, tend à devenir un pouvoir koulak. La discussion était à nouveau entamée sur la «dégénérescence» du Parti bolchevik. Comme on évoluait vers la dégénérescence et le pouvoir koulak, Trotski s'accordait le droit de créer des fractions et de faire un travail clandestin au sein du Parti.

Le débat a été mené ouvertement et franchement pendant cinq années. Quand la discussion a été clôturée en 1927 par des votes au sein du Parti, ceux qui défendaient la thèse de l'impossibilité de la construction du socialisme en Union soviétique et soutenaient les activités fractionnistes de Trotski ont obtenu entre 1 et 1,5% des voix. Trotski a été exclu du Parti, puis relégué en Sibérie et finalement banni de l'Union soviétique.

Chapitre 3 – L'industrialisation socialiste

A la sortie de la guerre civile, les bolcheviks héritent un pays complètement ruiné dont l'industrie est ravagée par huit années d'opérations militaires. Les banques et les grandes entreprises sont nationalisées et, par un effort extraordinaire, l'Union soviétique remet sur pied l'appareil industriel.

En 1928, la production d'acier, de charbon, de ciment, de métiers à tisser et de machines-outils atteint ou dépasse le niveau d'avant-guerre. C'est alors que l'Union soviétique lance un défi qui semble impossible à relever: jeter, grâce à un plan quinquennal national, les bases d'une industrie moderne, en comptant essentiellement sur les forces intérieures du pays. Pour y réussir, le pays est mis sur pied de guerre pour entreprendre une marche forcée vers l'industrialisation.

L'industrialisation socialiste est la pièce maîtresse de l'édification socialiste en Union soviétique. Tout dépend de sa réussite.

L'industrialisation doit jeter les bases matérielles du socialisme.

Elle permettra de transformer radicalement l'agriculture sur la base de machines et de techniques modernes.

Elle ouvrira un avenir de bien-être matériel et culturel pour les travailleurs.

Elle donnera les moyens d'une véritable révolution culturelle.

Elle produira l'infrastructure d'un Etat moderne et efficace.

Et elle seule pourra livrer au peuple travailleur les armes modernes pour défendre son indépendance contre les puissances impérialistes agressives.

Le 4 février 1931, Staline explique pourquoi le pays doit maintenir des rythmes extrêmement rapides pour son industrialisation:

«Voulez-vous que notre Patrie socialiste soit battue et qu'elle perde son indépendance? Nous retardons de cinquante à cent ans sur les pays avancés. Nous devons parcourir cette distance en dix ans. Ou nous le ferons, ou nous serons broyés.»¹

Au cours des années trente, les fascistes allemands, tout comme les impérialistes français et anglais, peignent dans des couleurs criardes la «terreur» qui accompagne «l'industrialisation forcée». Tous ruminent leur revanche pour la défaite de 1918-1921, lorsqu'ils étaient intervenus militairement en Union soviétique. Tous veulent voir une Union soviétique facile à broyer.

En demandant des efforts extraordinaires aux travailleurs, Staline a constamment devant les yeux la menace terrifiante de la guerre et de l'agression impérialiste qui plane sur le premier pays socialiste...

L'effort gigantesque pour industrialiser le pays au cours des années 1928-1932 a été appelé «la révolution industrielle de Staline», titre d'un livre consacré à cette période par Hiroaki Kuromiya, enseignant à Indiana University.² On parle aussi de «la seconde révolution» ou de «la révolution d'en haut». En effet, les révolutionnaires les plus conscients et énergiques se trouvaient à la tête de l'Etat et à partir de cette position, ils éveillaient, mobilisaient, disciplinaient des dizaines de millions de travailleurs-paysans restés jusqu'alors dans les ténèbres de l'analphabétisme et de l'obscurantisme religieux. On peut résumer le thème central du livre de Kuromiya de la façon suivante: Staline a réussi à mobiliser les ouvriers et les travailleurs pour l'industrialisation accélérée en la présentant comme une guerre de classe des opprimés contre les anciennes classes exploiteuses et contre les saboteurs surgis de leurs propres rangs.

Pour être en mesure de diriger l'effort gigantesque de l'industrialisation, le Parti a dû élargir ses rangs. Le nombre d'adhérents est passé de 1.300.000 en 1928 à 1.670.000 en 1930. Pendant la même période, le pourcentage de membres d'origine ouvrière est passé de 57% à 65%. Quatre-vingts pour cent des nouvelles recrues étaient des travailleurs de choc: il s'agissait en général de travailleurs relativement jeunes ayant reçu une formation technique, activistes dans le Komsomol, qui s'étaient distingués comme travailleurs modèles, qui aidaient à rationaliser la production et obtenaient une haute productivité.³ Ceci réfute bien la fable de la «bureaucratisation» du parti stalinien: le Parti renforça son caractère ouvrier et sa capacité de combat.

L'industrialisation s'est accompagnée de bouleversements extraordinaires. Des millions de paysans analphabètes furent arrachés au Moyen Age et propulsés dans le monde de la machinerie moderne.

«A la fin de 1932, la force de travail industrielle avait doublé par rapport à 1928 pour atteindre 6 millions de personnes.»⁴

Sur la même période de quatre ans et pour l'ensemble des secteurs, 12,5 millions de personnes avaient trouvé une occupation nouvelle en ville; 8,5 millions parmi eux étaient d'anciens paysans.⁵

Héroïsme et enthousiasme

Haïssant le socialisme, la bourgeoisie se plaît à souligner le caractère «forcé» de l'industrialisation. Mais ceux qui ont vécu ou observé l'industrialisation socialiste du côté des masses travailleuses en soulignent les caractéristiques suivantes: l'héroïsme au travail, l'enthousiasme et la combativité.

Au cours du premier plan quinquennal, Anna Louise Strong, une jeune journaliste américaine engagée par le journal soviétique *Les Nouvelles de Moscou*, a parcouru le pays dans tous les sens. Lorsqu'en 1956, Khrouchtchev lança son attaque perfide contre Staline, elle tint à rappeler certains faits essentiels. Parlant du premier plan quinquennal, elle émit le jugement suivant:

«Jamais au cours de l'histoire un tel progrès n'a été réalisé aussi vite.»

En 1929, année de lancement du plan, l'enthousiasme des masses travailleuses est tel que même un vieux spécialiste de la Russie ancienne, qui avait craché en 1918 sa haine des bolcheviks, dut reconnaître que le pays était méconnaissable. Le Dr Emile Joseph Dillon a vécu en Russie de 1877 à 1914 et il a enseigné dans plusieurs universités russes. A son départ en 1918, il écrit:

«Dans le mouvement bolchevik, il n'y a pas l'ombre d'une idée constructive ou sociale. Le bolchevisme, c'est le tsarisme à l'envers. Il impose aux capitalistes des traitements aussi mauvais que ceux réservés par les tsars à leurs serfs.»⁶

Mais lorsque Dillon retourne en Russie dix années après, il n'en croit pas ses yeux:

«Partout le peuple pense, travaille, s'organise, fait des découvertes scientifiques et industrielles. Jamais on a été témoin d'une chose pareille, d'une chose qui s'en approcherait dans la variété, l'intensité, la ténacité dans la poursuite de ses idéaux. L'ardeur révolutionnaire fait fondre des obstacles colossaux et fait fusionner des éléments hétérogènes dans un seul grand peuple; en effet, il ne s'agit pas d'une nation dans le sens du vieux monde, mais d'un peuple fort, cimenté par un enthousiasme quasi religieux. Les bolcheviks ont réalisé beaucoup de ce qu'ils ont proclamé et plus que ce qui semblait réalisable par n'importe quelle organisation humaine dans les conditions difficiles sous lesquelles ils ont dû opérer. Ils ont mobilisé plus de 150.000.000 d'êtres humains apathiques, morts vivants et leur ont insufflé un esprit nouveau.»⁷

Anna Louise Strong se souvient comment les miracles de l'industrialisation furent réalisés.

«L'usine de tracteurs de Kharkov avait un problème. Elle était construite 'en dehors du plan'. (En 1929), les paysans s'engageaient plus vite dans les fermes collectives que prévu. On ne pouvait pas satisfaire leurs demandes de tracteurs. Kharkov, fièrement ukrainien, construisait sa propre usine en dehors du plan. Tout l'acier, les briques, le ciment, la force de travail étaient déjà attribués pour cinq ans. Kharkov ne pouvait obtenir son acier qu'en amenant certaines entreprises sidérurgiques à produire 'au-dessus du plan'. Pour pallier le manque de bras, des dizaines de milliers de gens, employés, étudiants, professeurs, faisaient du travail volontaire pendant leurs jours libres. 'Chaque matin à six heures et demie', disait M. Raskin, l'ingénieur américain en charge de Kharkov, 'nous voyons arriver le train spécial. Ils viennent avec des drapeaux et des fanfares, chaque jour un groupe différent mais toujours joyeux.' La moitié du travail non spécialisé a été effectuée par des volontaires.»⁸

En 1929, la collectivisation ayant pris une extension imprévue, l'usine de tracteurs de Kharkov n'est pas la seule «correction» du plan. L'usine Poutilov de Leningrad avait produit 1.115 tracteurs en 1927 et 3.050 en 1928. Après de chaudes discussions à l'usine, on décide d'un plan de 10.000 tracteurs pour 1930! Et on en livre effectivement 8.935.

Le miracle de l'industrialisation en une décennie, a en effet été influencé par les bouleversements qui se produisent dans les campagnes arriérées, mais aussi par l'accentuation de la menace de guerre.

La sidérurgie de Magnitogorsk avait été conçue pour une production de 656.000 tonnes. En 1930, on conçoit un plan pour en produire 2.500.000.⁹ Mais bientôt les plans de production d'acier sont à nouveau revus à la hausse: en 1931, l'armée japonaise occupe la Mandchourie et menace les frontières sibériennes! L'année suivante, les nazis, au pouvoir à Berlin, affichent leurs prétentions sur l'Ukraine. John Scott était un ingénieur américain, travaillant à Magnitogorsk. Il évoque les efforts héroïques des travailleurs et leur importance décisive pour la défense de l'Union soviétique.

«En 1942, la région industrielle de l'Oural devint le coeur de la résistance soviétique. Ses mines, ses usines, ses entrepôts, ses champs et ses forêts fournissaient à l'Armée rouge d'énormes quantités de matériel militaire et tous les produits nécessaires au maintien des divisions motorisées de Staline. Au centre de l'immense Russie, un carré de 800 kilomètres contenait d'immenses richesses en fer, charbon, cuivre, aluminium, plomb, amiante, manganèse, potasse, or, argent, platine, zinc et pétrole. Avant 1930, on avait à peine exploité ces trésors. Au cours des dix années suivantes, on avait construit des usines. Elles n'avaient pas tardé à entrer en activité. Tout cela, on le devait à la sagacité politique de Joseph Staline, à sa persévérance, à sa ténacité. Il avait brisé toute

résistance pour réaliser son programme malgré les dépenses fantastiques et les difficultés inouïes qu'il lui en avait coûté. Il voulut créer avant tout une puissance industrielle lourde. Il la plaça dans l'Oural et la Sibérie, à des milliers de kilomètres de la frontière la plus proche, hors des atteintes de n'importe quel ennemi. D'autre part, la Russie ne devait plus être tributaire de l'étranger pour presque tout son approvisionnement en caoutchouc, produits chimiques, outils, tracteurs, etc. Elle devait produire tout cela elle-même, assurant ainsi son indépendance technique et militaire. Boukharine et plusieurs autres anciens bolcheviks n'étaient pas de cet avis. Avant de se lancer dans un programme d'industrialisation à outrance, ils voulaient assurer le ravitaillement du peuple. L'un après l'autre, ces dissidents furent réduits au silence. L'opinion de Staline l'emporta. En 1932, 56% du revenu national russe fut réservé à ces grandes dépenses. C'était un effort financier extraordinaire. Aux Etats-Unis, soixante-dix ans auparavant, on n'avait investi dans les grosses entreprises industrielles que 12% du revenu national annuel. Du reste, l'Europe avait fourni la plus grande part des capitaux, tandis que la Chine, l'Irlande, la Pologne, etc. avaient exporté la main-d'oeuvre. L'industrie soviétique fut créée presque sans recourir au capital étranger.»¹⁰

La vie dure, les sacrifices de l'industrialisation furent acceptés par une majorité des travailleurs avec conviction et en toute conscience. Ils trimaient durement mais ils trimaient pour leur propre cause, pour un avenir de dignité et de liberté pour tous les travailleurs. Hiroaki Kuromiya fait ce commentaire:

«Aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'accumulation forcée n'était pas seulement une source de privations et de troubles, mais aussi d'héroïsme soviétique. Dans les années trente, la jeunesse soviétique trouva de l'héroïsme dans le travail sur les sites de construction et dans les usines, comme à Magnitogorsk et à Kouznetsk.»¹¹

«L'industrialisation rapide du premier plan quinquennal symbolisait le but grandiose et dramatique de la construction d'une nouvelle société. Sur fond de dépression et de chômage massif en Occident, la marche vers l'industrialisation soviétique évoquait des efforts héroïques, romantiques, enthousiastes et 'surhumains'. 'Le mot enthousiasme, comme beaucoup d'autres, a été dévalué par inflation', a écrit Ilya Ehrenbourg, 'et pourtant, il n'y a pas d'autre mot pour peindre les jours du premier plan quinquennal; c'était purement et simplement l'enthousiasme qui inspirait aux jeunes des actes de bravoure quotidiens et non spectaculaires'. D'après un autre contemporain, ces jours étaient 'réellement un temps romantique et enivrant. (...) Les gens créaient de leurs propres mains ce qui apparaissait auparavant comme un rêve et ils étaient convaincus que ces plans de rêve étaient une chose absolument réalisable'.»¹²

Une guerre de classe

Kuromiya montre comment Staline a présenté l'industrialisation comme une guerre de classe des opprimés contre les anciennes classes exploiteuses. Cette idée est juste. Pourtant, à force d'ouvrages littéraires et historiques, on nous pousse à l'identification avec ceux qui furent réprimés lors des guerres de classe qui s'appellent industrialisation et collectivisation. On nous apprend que la répression est «toujours inhumaine» et qu'il n'est pas permis à une nation civilisée de faire du mal à un groupe social, fût-il exploiteur ou taxé comme tel.

Que peut-on objecter à cet argument prétendument humaniste?

Mais comment a été réalisée l'industrialisation du «monde civilisé»? Comment nos banquiers et capitaines d'industrie londoniens et parisiens ont-ils créé leur base industrielle? Leur industrialisation aurait-elle été possible sans le pillage de l'or et de l'argent des rois indiens? Pillage qui s'accompagna de l'extermination de soixante millions d'Indiens aux Amériques? Aurait-elle été possible sans cette saignée monstre, pratiquée sur l'Afrique, qui s'appelle la traite des Noirs? Des experts de l'Unesco estiment les pertes africaines à 210 millions de personnes, tuées lors des razzias, mortes en route, vendues en esclavage. Notre industrialisation aurait-elle été possible sans la colonisation qui a rendu des peuples entiers prisonniers sur leur propre terre natale?

Et ceux qui ont industrialisé ce petit coin du monde appelé Europe à coups de dizaines de millions de morts «indigènes», nous disent que la répression bolchevique contre les classes possédantes fut une abomination? Ceux qui ont industrialisé leur pays en chassant les paysans de leur terre à coups de fusils, qui ont massacré femmes et enfants à coups de journées de travail de quatorze heures, qui ont imposé aux ouvriers un travail de forçat à coups de chômage et de famine, fulminent à longueur de livres contre l'industrialisation «forcée» en Union soviétique?

Si l'industrialisation soviétique a bien dû être réalisée à travers la répression contre les cinq pour cent de riches et de réactionnaires, l'industrialisation capitaliste est née de la terreur exercée par cinq pour cent de nantis contre l'ensemble des masses travailleuses de leur propre pays et des pays dominés.

L'industrialisation fut une guerre de classe contre les anciennes classes exploiteuses qui mirent tout en oeuvre pour empêcher la réussite de l'expérience socialiste. Elle s'accomplit à travers des luttes parfois âpres au sein de la classe ouvrière elle-même: des paysans analphabètes furent arrachés à leur monde traditionnel et précipités

dans la production moderne où ils amenaient tous leurs préjugés et leurs conceptions rétrogrades. Des koulaks se firent engager sur les chantiers pour s'y livrer au sabotage. Les anciens réflexes de la classe ouvrière elle-même, habituée à être exploitée par un patron et à lui résister, durent faire place à une nouvelle attitude au travail, maintenant que les travailleurs étaient les maîtres de la société.

A ce propos, nous disposons d'un témoignage très vivant sur la lutte des classes à l'intérieur des usines soviétiques, rédigé par l'ingénieur américain, John Scott, qui a travaillé pendant de longues années à Magnitogorsk.

Scott n'est pas communiste et il critique souvent le système bolchevique. Mais en rapportant ce qu'il a vécu dans cette entreprise de grande portée stratégique que fut le complexe de Magnitogorsk, il nous fait saisir plusieurs problèmes essentiels auxquels Staline a été confronté.

Scott nous décrit avec quelle facilité un contre-révolutionnaire qui avait servi dans les armées blanches mais qui faisait preuve de dynamisme et d'intelligence, pouvait se faire passer pour un élément prolétarien et gravir les échelons du Parti. Son récit montre aussi que la plupart des contre-révolutionnaires actifs étaient des espions potentiels des puissances impérialistes. Il n'était pas du tout facile de distinguer les contre-révolutionnaires conscients des bureaucrates corrompus et des «suiveurs» qui cherchent simplement la vie facile.

Scott nous fait comprendre que l'épuration de 1937-1938 n'a nullement constitué une entreprise purement «négative», comme on la présente en Occident: elle a surtout représenté une grande mobilisation politique de masse qui a renforcé la conscience antifasciste de tous les travailleurs, qui a poussé les bureaucrates à améliorer leur travail et qui a permis un développement considérable de la production industrielle. L'épuration faisait partie de la préparation en profondeur des masses populaires à la résistance contre les interventions impérialistes à venir.

Voici le témoignage de John Scott sur Magnitogorsk.

«Schevchenko dirigeait en 1936 les usines à gaz et leurs deux mille ouvriers. C'était un homme bourru, extrêmement énergique et orgueilleux, souvent rude et vulgaire. Pourtant, Schevchenko n'était pas un mauvais directeur. Les ouvriers le respectaient et s'empresaient d'obéir à ses ordres. Schevchenko venait d'un petit village ukrainien. En 1920, alors que l'armée blanche de Dénikine occupait le pays, le jeune Schevchenko — il avait alors dix-neuf ans —, fut enrôlé comme gendarme. Plus tard, Dénikine fut repoussé et l'Armée rouge reprit le pays. L'instinct de conservation poussa Schevchenko à renier son passé, à émigrer dans une autre partie du pays où il s'engagea dans une usine. Grâce à son énergie et à son activité, l'ancien gendarme, instigateur de pogroms, s'était transformé extraordinairement vite en un fonctionnaire du syndicat aux qualités prometteuses. Faisant étalage d'un grand enthousiasme prolétarien, il travaillait bien et ne reculait devant aucun moyen pour avancer dans la carrière aux dépens de ses camarades, si c'était nécessaire. Puis il entra au parti, à l'Institut des Directeurs rouges, obtint divers postes importants à la tête des syndicats et fut envoyé finalement, en 1931, à Magnitogorsk comme assistant du directeur des constructions.

En 1935, un ouvrier arriva de quelque ville ukrainienne et raconta certains faits relatifs à l'activité de Schevchenko en 1920. Schevchenko lui graissa la patte et lui procura une bonne place. Mais les racontars avaient fait leur chemin.

Un soir, Schevchenko organisa un festin sans précédent à Magnitogorsk. Le maître de céans et ses compagnons faisant honneur aux victuailles, festoyèrent toute la nuit et une bonne partie de la nuit suivante.

Un beau jour, Schevchenko fut destitué, en même temps qu'une demi-douzaine de ses subordonnés directs. Quinze mois plus tard, Schevchenko fut jugé et condamné à dix ans de travaux forcés.

Shevchenko était un demi-bandit, un opportuniste malhonnête et dénué de tout scrupule. Ses idéaux ne ressemblaient aucunement à ceux des fondateurs du socialisme. Cependant, il n'était certainement pas un espion au service du Japon, ainsi que ses juges le prétendaient; il ne nourrissait aucune intention terroriste à l'égard du gouvernement et des leaders du parti; enfin, il n'avait pas provoqué délibérément l'explosion (survenue en 1935 et qui causa la mort de quatre ouvriers).

Une vingtaine de personnes formaient la bande Schevchenko. Ils subirent tous de lourdes peines. Certains d'entre eux étaient également des opportunistes et des chevaliers de l'industrie. D'autres étaient en vérité des contre-révolutionnaires qui cherchaient délibérément à faire tout leur possible pour abattre la puissance des Soviets. Mais d'autres avaient eu simplement la malchance de travailler sous les ordres d'un chef qui devait attirer sur lui les foudres de la NKVD. Nicolas Michaelovitch Udline, un des collègues de Schevchenko, était l'aîné d'une famille ukrainienne. Il avait le sentiment que l'Ukraine avait été conquise, que ses nouveaux maîtres la menaient à la ruine. Il pensait que le système capitaliste était préférable au socialisme. C'était un homme qui, peut-être, aurait aidé les Allemands à libérer l'Ukraine en 1941. Il écopa, lui aussi, de dix ans de travaux forcés.»¹³

«Nombreux furent les bureaucrates qui tremblèrent dans leurs bottes au temps de l'épuration. Des fonctionnaires, des directeurs, qui auparavant n'étaient jamais venus au chantier avant dix heures du matin, y arrivaient à quatre heures et demie. Autrefois, ils ne s'étaient guère souciés des erreurs, des plaintes ou des difficultés; maintenant, du petit jour à la nuit tombée, ils étaient à leur poste. Avec un zèle sincère, ils s'efforçaient de veiller à la réalisation du plan, aux économies, au bien-être de leurs ouvriers et employés.»¹⁴

«En général, la production augmenta de 1938 à 1941. A la fin de 1938, les effets néfastes immédiats de l'épuration avaient presque disparu. Les industries de Magnitogorsk produisaient au mieux de leur capacité. Dans toutes les usines, chaque travailleur était conscient de la tension qui, depuis Munich, régnait dans toute l'URSS.»
«L'attaque capitaliste contre l'Union soviétique, préparée depuis des années, va se déclencher d'un instant à l'autre, répétaient partout la radio, la presse, les instituteurs, les orateurs, le parti, les syndicats. Chaque année, on doublait le budget de la défense nationale. On emmagasina d'énormes réserves d'armements, de machines, de combustibles, de denrées alimentaires. Les effectifs de l'Armée rouge passèrent de deux millions d'hommes en 1938 à six ou sept millions au printemps 1941. Les usines de wagons et de constructions mécaniques de l'Oural, de l'Asie centrale et de la Sibérie travaillèrent plus intensément. Tout cela absorba le petit excédent de production dont les ouvriers avaient commencé à bénéficier de 1935 à 1938 sous forme de bicyclettes, montres-bracelets, postes de radio, bonne charcuterie ou autres produits d'alimentation.»¹⁵

Un miracle économique

Au cours de l'industrialisation, les travailleurs soviétiques ont réalisé des miracles économiques qui forcent toujours l'admiration.

Kuromiya conclut son étude sur l'industrialisation stalinienne en ces termes.

«La percée réalisée par la révolution de 1928-1931 a jeté les bases de l'expansion industrielle remarquable des années trente qui a sauvé le pays pendant la Seconde Guerre mondiale. A la fin de 1932, le Produit Industriel Brut avait plus que doublé par rapport à 1928. A mesure que les projets du premier plan quinquennal entraient, l'un après l'autre, en opération vers la mi-1930, la production industrielle connut une expansion extraordinaire. Au cours des années 1934-1936, l'index officiel montrait une augmentation de 88% pour la production industrielle brute. Au cours de la décennie de 1927-28 à 1937, la production industrielle brute augmentait de 18.300 millions de roubles à 95.500 millions; la production d'acier montait de 3,3 millions de tonnes à 14,5; le charbon de 35,4 millions de mètres cubes à 128; la puissance électrique de 5,1 milliards de kilowattheures à 36,2; les machines-outils de 2.098 unités à 36.120. Même en éliminant les exagérations, on peut dire avec certitude que les réalisations donnent le vertige.»¹⁶

Lénine avait exprimé sa confiance en la capacité du peuple soviétique à construire le socialisme dans un seul pays en déclarant:

«Le communisme, c'est le pouvoir soviétique plus l'électrification du pays entier.»¹⁷

Dans cette optique, en 1920, Lénine avait proposé un plan général d'électrification qui prévoyait, au cours des quinze années à venir, la construction de 30 centrales électriques d'une puissance de 1,75 millions de kW. Or, grâce à la volonté et la ténacité de Staline et de la direction bolchevique, en 1935, l'Union soviétique disposait d'une puissance de 4,07 millions de kW. Le rêve téméraire de Lénine avait été réalisé à 233 pour cent par Staline!¹⁸

Cinglant démenti à tous ces renégats instruits qui avaient lu quelque part que la construction socialiste dans un seul pays, paysan de surcroît, était chose impossible. La théorie de l'«impossibilité du socialisme en URSS», répandue par les mencheviks et les trotskistes, n'exprimait rien d'autre que le pessimisme et l'esprit de capitulation d'une certaine petite-bourgeoisie. A mesure que progressait la cause socialiste, leur haine pour le socialisme réel, cette chose qui n'aurait pas dû être, ne faisait que s'aiguïser.

L'accroissement des fonds fixes entre 1913 et 1940 offre une idée assez précise de l'effort incroyable réalisé par le peuple soviétique. A partir d'un index 100 pour l'année précédant la Première Guerre mondiale, les fonds fixes dans l'industrie ont atteint le chiffre de 136 au moment du lancement du plan quinquennal en 1928. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, douze ans plus tard, en 1940, l'index était de 1.085 points, soit une multiplication par huit en douze ans. Les fonds fixes de l'agriculture avaient évolué de 100 à 141, juste avant la collectivisation en 1928, pour atteindre 333 points en 1940.¹⁹

Pendant onze ans, de 1930 à 1940, l'Union soviétique a connu une croissance moyenne de la production industrielle de 16,5 %.²⁰

Au cours de l'industrialisation, l'effort essentiel fut consacré à la création des conditions de la liberté et de l'indépendance de la patrie socialiste. En même temps, le régime socialiste a jeté les bases du bien-être et de la prospérité futurs. La plus grande partie de l'accroissement du revenu national était destinée à l'accumulation. On

ne pouvait guère penser à améliorer le bien-être matériel dans l'immédiat. Oui, la vie des ouvriers et des paysans fut dure.

Le fonds d'accumulation est passé de 3,6 milliards de roubles en 1928 — ce qui représentait 14,3 % du revenu national — à 17,7 milliards en 1932, soit 44,2 % du revenu national! Le fonds de consommation, en revanche, a diminué légèrement — de 23,1 milliards roubles en 1930 à 22,3 milliards deux années plus tard. D'après Kuromiya, en 1932, les salaires réels des ouvriers de Moscou n'atteignaient plus que 53 % de leur niveau de 1928.²¹ Pendant que les fonds fixes de l'industrie se multipliaient par dix par rapport à l'avant-guerre, l'index de la construction des logements n'atteignait que 225 points en 1940. Les conditions de logement ne s'étaient guère améliorées.²²

Il n'est pas vrai que l'industrialisation s'est soldée par une «exploitation militaro-féodale de la paysannerie», comme l'affirma Boukharine: l'industrialisation socialiste, qui, évidemment, ne pouvait se faire par une exploitation de colonies, fut réalisée grâce aux sacrifices de tous les travailleurs, des ouvriers aussi bien que des paysans et des intellectuels.

Staline était-il «insensible aux terribles difficultés de la vie des travailleurs»? Staline comprenait parfaitement qu'il fallait d'abord assurer la survie de la patrie socialiste et de ses hommes avant qu'il puisse être question d'une amélioration substantielle et durable du niveau de vie. Construire des logements? Mais les agresseurs nazis ont détruit et incendié 1.710 villes et plus de 70.000 villages et hameaux, laissant 25 millions d'habitants sans abri...²³

En 1921, l'Union soviétique était un pays ruiné, menacé dans son indépendance par toutes les puissances impérialistes. En vingt ans d'efforts titanesques, les travailleurs ont bâti un pays qui pouvait tenir tête à la puissance capitaliste la plus développée d'Europe, l'Allemagne hitlérienne. Que les anciens et futurs nazis s'acharnent contre l'industrialisation «forcée» et les «terribles souffrances imposées au peuple», cela se comprend. Mais quel homme réfléchi d'Inde, du Brésil, du Nigeria, d'Égypte peut s'empêcher de rêver? Depuis les indépendances, combien le peuple de ces pays, les quatre-vingt-dix pour cent de travailleurs, a-t-il souffert? Et qui a tiré profit de ces souffrances? Est-ce que les travailleurs de ces pays ont accepté ces sacrifices en pleine conscience, comme c'était le cas en Union soviétique? Et les sacrifices de l'ouvrier indien, brésilien, nigérian, égyptien, ont-ils permis de mettre sur pied un système économique indépendant, capable de résister à l'impérialisme le plus féroce, comme le fit l'ouvrier soviétique des années vingt et trente?

Chapitre 4 – La collectivisation

La collectivisation qui débuta en 1929 a été une période extraordinaire de luttes de classe aussi complexes qu'acharnées. Elle a tranché la question de savoir qui serait la force dirigeante à la campagne: la bourgeoisie rurale ou le prolétariat. La collectivisation a détruit la base économique de la dernière classe bourgeoise en Union soviétique, celle qui émergeait constamment de la petite production et du marché libre à la campagne. La collectivisation a réalisé un bouleversement politique, économique et culturel extraordinaire et elle a engagé les masses paysannes dans la voie socialiste.

Du rétablissement de la production à l'affrontement social

Pour comprendre la collectivisation, il faut se rappeler la situation prévalant dans la campagne soviétique des années vingt.

A partir de 1921, les bolcheviks avaient concentré leurs efforts sur l'objectif principal que constituait la remise en marche de l'industrie sur une base socialiste.

En même temps, ils voulaient reconstituer les forces productives à la campagne grâce au développement de l'économie individuelle et du petit capitalisme, qu'ils s'efforçaient de contrôler et d'aiguiller vers des formes coopératives.

Ces objectifs ont été atteints vers 1927-1928. R.W. Davies, professeur à l'université de Birmingham, note:

«Entre 1922 et 1926, la nouvelle politique économique était dans l'ensemble un succès éclatant. La production de l'économie paysanne était, en 1926, égale à celle de toute l'agriculture, y compris celle des domaines des propriétaires fonciers, avant la révolution. La production de céréales atteignait à peu près le niveau d'avant-guerre et la production de pommes de terre surpassait ce niveau de 45 pour cent.» «La proportion de la production agricole brute et des terrains ensemencés consacrés aux céréales était plus basse en 1928 qu'en 1913 — un bon indicateur général du progrès agricole.» «En 1928, le nombre des animaux dépassait de 7 à 10 pour cent le niveau de 1914 pour ce qui concerne les vaches et les porcs.»¹

La révolution socialiste avait apporté de grands avantages aux masses paysannes. Les paysans sans terre avaient reçu un terrain. Les familles trop nombreuses avaient pu se diviser. En 1927, il y avait 24 à 25 millions de familles paysannes, contre 19,5 en 1917. Le nombre de personnes par famille avait diminué de 6,1 à 5,3. Les taxes directes et les loyers étaient nettement inférieurs par rapport à l'ancien régime. Les paysans gardaient et consommaient une partie beaucoup plus grande de leurs récoltes.

«En 1927, les céréales destinées aux villes, à l'armée, à l'industrie et à l'exportation, ne se chiffraient qu'à 10 millions de tonnes, alors que ce chiffre était de 18,8 millions de tonnes en moyenne en 1909-1913, pour une récolte au moins aussi grande.»²

En même temps les bolcheviks ont encouragé les paysans à former toutes sortes de coopératives et ils ont créé à titre d'essai les premiers kolkhozes — des fermes collectives. Il s'agissait de voir comment, à l'avenir, on pourrait conduire les paysans sur la voie du socialisme, sans en déterminer d'avance les délais. Mais, dans l'ensemble, il existait, en 1927, très peu d'éléments du socialisme à la campagne. Celle-ci restait dominée par des paysans travaillant individuellement leur lopin de terre. En 1927, on avait réussi à regrouper 38 pour cent des paysans en coopératives de consommation, mais les paysans riches y tenaient le premier rôle. Ces coopératives recevaient 50% du crédit agricole, le reste étant investi dans des exploitations privées, en général de type koulak.³

Faiblesse du Parti à la campagne

Il faut noter qu'au début de la construction socialiste, le Parti bolchevik disposait de peu de forces à la campagne.

En 1917, il y avait dans toute l'URSS 16.700 paysans bolcheviks. Pendant les quatre années suivantes, qui furent des années de guerre civile, un grand nombre de jeunes paysans furent admis au Parti. En 1921, on en comptait 185.300. Mais il s'agissait surtout de fils de paysans entrés dans l'Armée rouge. La paix revenue, il fallait vérifier les conceptions politiques de tous ces jeunes combattants. Lénine a organisé la première vérification-épuration, comme prolongement nécessaire à la première campagne de recrutement massif. Il fallait déterminer qui répondait aux normes. Des 200.000 paysans, 44,7 % ont été exclus.⁴

Le 1^{er} octobre 1928, sur 1.360.000 membres et candidats, 198.000 étaient des paysans et des travailleurs agricoles, c'est-à-dire 14,5 %.⁵ A la campagne, on comptait un membre du Parti pour 420 habitants, et 20.700 cellules du Parti, une pour quatre villages. Ce chiffre prend encore plus de relief lorsqu'on le compare aux «permanents» de la réaction tsariste, les prêtres orthodoxes et autres religieux à plein temps, qui étaient 60.000!⁶

La jeunesse rurale constituait la plus grande réserve du Parti. En 1928, on comptait un million de jeunes paysans dans le Komsomol.⁷ Les soldats qui avaient servi dans l'Armée rouge pendant la guerre civile et les 180.000 fils

de paysans qui entraient chaque année dans l'armée où ils recevaient une éducation communiste, étaient en général des partisans du régime.⁸

Ce qu'était le paysan russe...

C'est dire le problème auquel le Parti bolchevik était confronté.

En fait, la campagne était toujours, pour une large partie, sous l'emprise des anciennes classes privilégiées et de la vieille idéologie orthodoxe et tsariste. La masse de la paysannerie restait plongée dans son état d'arriération et continuait à travailler en utilisant largement des instruments en bois. Souvent, les koulaks prenaient le pouvoir au sein des coopératives, des associations de crédit et même des soviets ruraux. Sous Stolypine, des spécialistes bourgeois de l'agriculture s'étaient installés à la campagne pour impulser la réforme agraire. Ils continuaient à exercer une grande influence en tant que promoteurs de l'exploitation agricole privée moderne. Quatre-vingt-dix pour cent de la terre furent gérés selon le système traditionnel de la commune villageoise, dans laquelle les paysans riches prédominaient.⁹

L'extrême pauvreté et ignorance qui caractérisaient la masse paysanne furent parmi les pires ennemis des bolcheviks. Il avait été relativement simple de vaincre le tsar et les propriétaires fonciers. Mais comment vaincre la barbarie, l'abrutissement, la superstition? La guerre civile avait bouleversé la campagne; dix années de régime socialiste y avaient introduit les premiers éléments d'une culture de masse moderne et un encadrement communiste minimal. Mais les caractéristiques traditionnelles de la paysannerie pesaient toujours de tout leur poids.

Le Dr Emile Joseph Dillon a vécu en Russie de 1877 à 1914. Il a voyagé dans toutes les parties de l'empire. Il connaissait les ministres, la noblesse, les bureaucrates et les générations successives de révolutionnaires. Son témoignage sur la paysannerie russe mérite d'être médité.

Il décrit d'abord dans quelle misère matérielle vivait la majorité de la paysannerie.

«Le paysan russe va dormir à six ou même à cinq heures, pendant l'hiver, parce qu'il ne peut pas acheter du pétrole pour allumer la lumière. Il n'a pas de viande, pas d'oeufs, pas de beurre, pas de lait et souvent pas de choux et vit surtout de pain noir et de pommes de terre. Vit? Il se meurt avec une quantité insuffisante de nourriture.»¹⁰

Puis Dillon parle de l'arriération culturelle et politique dans lesquelles étaient maintenus les paysans.

«La population paysanne était médiévale dans ses institutions, asiatique dans ses aspirations et préhistorique dans ses conceptions de la vie. Les paysans croyaient que les Japonais avaient gagné la guerre de Mandchourie (1905) en prenant la forme de microbes qui entraient dans les bottes des soldats russes, leur mordaient les jambes et causaient ainsi leur mort. Quand il y avait une épidémie dans un district, ils tuaient souvent les médecins pour avoir 'empoisonné les sources et répandu la maladie'. Ils brûlent toujours avec enthousiasme les sorcières. Ils déterrent un mort pour calmer un esprit. Ils mettent des femmes infidèles complètement nues, les lient derrière une charrette et les promènent à travers le village. Et quand les seules contraintes qui maintiennent une telle masse dans l'ordre sont tout à coup enlevées, les conséquences pour la communauté sont catastrophiques. Entre le peuple et l'anarchie se trouvait pendant des générations l'écran fragile de l'idée primitive de Dieu et du tsar; et depuis la campagne de la Mandchourie, cet écran s'effritait à toute allure.»¹¹

Nouvelle différenciation des classes

En 1927, à la suite de l'évolution spontanée du marché libre, 7 % des paysans, c'est-à-dire 2.700.000 chefs de familles, se retrouvèrent à nouveau sans terre. Ils étaient 3.200.000 en 1929. Chaque année, un quart de million de pauvres perdaient leur champ. Ajoutons que ces hommes sans terre n'étaient plus acceptés dans la commune villageoise traditionnelle... En 1927 toujours, on comptait 7 millions de paysans pauvres qui ne disposaient ni de cheval, ni de charrue. En Ukraine, 2,1 millions de familles sur 5,3 ne possédaient ni cheval, ni boeuf. Ces paysans pauvres constituaient 35 % de la population paysanne. Les chiffres indiqués proviennent du Rapport de Molotov au XV^e Congrès.

La grande majorité était formée de paysans moyens: 51 à 53 %. Mais ces derniers travaillaient toujours avec leurs instruments primitifs. En 1929, 60 % des familles en Ukraine ne possédaient aucun type de machine; 71 % des familles au Caucase du Nord, 87,5 % dans la Basse Volga et 92,5 % dans la Région Centrale des Terres noires étaient dans la même situation. Ce sont les régions céréalières.

Dans l'ensemble de l'Union soviétique, entre 5 % et 7 % des paysans ont réussi à s'enrichir: les koulaks.¹² D'après le recensement de 1927, 3,2 % des familles possèdent en moyenne 2,3 bêtes de trait et 2,5 vaches, contre une moyenne à la campagne de 1,0 et 1,1. Il y avait au total 950.000 familles, soit 3,8 %, qui engageaient des ouvriers agricoles ou louaient des moyens de production.¹³

Qui contrôle le blé marchand?

Pour être en mesure de nourrir les villes en pleine expansion et donc d'industrialiser le pays, il fallait assurer leur approvisionnement en blé marchand.

Comme les paysans n'étaient plus exploités par les propriétaires fonciers, ils consommaient une plus grande partie de leur blé. Les ventes sur les marchés extra-ruraux étaient tombées à 73,2 pour cent de la quantité vendue en 1913.¹⁴

Mais ces céréales commercialisées avaient aussi une tout autre origine. Avant la révolution, 72 % du blé marchand provenait des grandes exploitations (propriétaires fonciers et koulaks). En 1926, en revanche, les paysans pauvres et moyens livrent 74 % du blé marchand. Ils consomment 89 % de leur production, n'amenant que 11 % de leurs céréales sur le marché. Les grandes exploitations socialistes, les kolkhozes et sovkhoses, ne représentaient que 1,7 % de la production totale de blé et 6 % du blé marchand. Mais elles commercialisaient 47,2 %, presque la moitié de leur récolte.

En 1926, les koulaks, force montante, contrôlaient 20 % du blé marchand.¹⁵

Selon une autre statistique, dans la partie européenne de l'URSS, les koulaks et la couche supérieure des paysans moyens, c'est-à-dire 10 à 11 % des familles, réalisaient 56 % des ventes de céréales en 1927-1928.¹⁶

En 1927, le rapport de force entre l'économie socialiste et l'économie capitaliste peut être mesuré ainsi: l'agriculture collectivisée livre 0,57 million de tonnes de blé au marché, les koulaks 2,13 millions.¹⁷

La force sociale qui contrôlera le blé destiné au marché décidera du ravitaillement des ouvriers et des citoyens et donc du sort de l'industrialisation. La lutte sera farouche.

Vers l'affrontement

Pour réserver les fonds nécessaires à l'industrialisation, l'Etat a payé, depuis le début des années vingt, un prix relativement bas pour le blé.

En automne 1924, après une récolte assez maigre, l'Etat n'arrive pas à acheter les céréales au prix fixé. Les koulaks et les commerçants privés les achètent au prix du marché libre, spéculant sur la hausse des prix au printemps et en été.

En mai 1925, l'Etat doit doubler ses prix d'achat par rapport à décembre 1924. Cette année-là, l'URSS connaît une bonne récolte. Le développement de l'industrie dans les villes entraîne une demande supplémentaire de céréales. Les prix d'achat payés par l'Etat restent élevés d'octobre à décembre 1925. Mais comme il y a pénurie de produits de l'industrie légère, les paysans mieux lotis refusent de vendre leur blé. L'Etat se voit obligé de capituler et d'abandonner ses plans pour l'exportation des céréales et de réduire l'importation des équipements industriels, puis de diminuer les crédits à l'industrie.¹⁸ Tels sont les premiers signes d'une crise grave et d'un affrontement entre classes sociales.

En 1926, la récolte des céréales atteint 76,8 millions de tonnes, alors qu'elle était de 72,5 l'année précédente. L'Etat réalise la collecte à des prix plus bas qu'en 1925.¹⁹

En 1927, la récolte de céréales chute au niveau de 1925. Dans les villes, la situation est loin d'être brillante. Le chômage reste élevé et s'aggrave par l'arrivée de paysans ruinés. La différenciation des salaires entre les ouvriers et les techniciens s'accroît. Les commerçants privés, qui contrôlent toujours la moitié de la viande vendue en ville, s'enrichissent de façon ostentatoire. Une nouvelle menace de guerre pèse sur l'URSS, après la décision de Londres de rompre les relations diplomatiques avec Moscou.

La position de Boukharine

L'affrontement social à venir a trouvé son reflet au sein du Parti. Boukharine, à l'époque l'allié principal de Staline à la direction, souligne l'importance d'avancer vers le socialisme par les relations du marché. En 1925, il appelle les paysans à s'enrichir, en y ajoutant:

«Nous avancerons à l'allure d'un escargot.»

Dans une lettre du 2 juin 1925, Staline lui écrit:

«Le mot d'ordre 'enrichissez-vous', n'est pas le nôtre, il est erroné... Notre mot d'ordre est l'accumulation socialiste.»²⁰

L'économiste bourgeois Kondratiev était à l'époque le spécialiste le plus influent dans les Commissariats à l'Agriculture et aux Finances. Il prônait une plus grande différenciation à la campagne, des taxes moins lourdes pour les paysans riches, la réduction «des taux insupportables de développement industriel» et une réorientation

de ressources de l'industrie lourde vers l'industrie légère.²¹ Chayanov, un économiste bourgeois appartenant à une autre école, prônait le développement de «coopératives verticales», d'abord pour la vente, puis pour la transformation industrielle des produits agricoles, au lieu d'une orientation vers les coopératives de production, c'est-à-dire des kolkhozes. Cette politique aurait affaibli les bases économiques du socialisme et développé de nouvelles forces capitalistes à la campagne et dans l'industrie légère. En protégeant le capitalisme au niveau de la production, la bourgeoisie rurale aurait aussi dominé les coopératives de vente.

Boukharine était directement influencé par ces deux spécialistes, notamment lorsqu'il déclarait, en février 1925:

«Les fermes collectives ne sont pas la ligne principale, l'autoroute, la route principale par laquelle les paysans arriveront au socialisme.»²²

En 1927, la campagne connaît une récolte médiocre. La quantité de blé vendue aux villes diminue de façon dramatique. Les koulaks, qui ont renforcé leur position, gardent leur blé pour spéculer sur la pénurie et susciter une hausse de prix encore plus considérable. Boukharine est d'avis qu'il faut accroître les prix d'achat officiels et ralentir l'industrialisation.

«Pratiquement tous les économistes non-membres du Parti soutenaient ces conclusions», déclare Davies.²³

Miser sur le kolkhoze...

Staline comprend que le socialisme est menacé de trois côtés. Il y a risque d'émeutes de la faim dans les villes; le renforcement de la position des koulaks à la campagne peut rendre impossible l'industrialisation socialiste et des interventions militaires étrangères sont à craindre.

D'après Kalinine, le président de l'URSS, une commission du bureau politique pour le développement des kolkhozes dirigée par Molotov a réalisé, en 1927, «une révolution mentale».²⁴ Son travail débouche sur l'adoption d'une résolution au XV^e Congrès du Parti, en décembre 1927. On y lit:

«Où est la voie de sortie? La voie consiste à transformer les fermes paysannes, petites et désintégréées, en fermes étendues et intégrées, sur la base du labour commun de la terre; à passer au travail collectif sur la base d'une nouvelle technique plus développée. La voie de sortie consiste à réunir les fermes paysannes petites et réduites, de façon graduelle mais constante, non pas par des méthodes de pression, mais par l'exemple et le travail de conviction, pour en faire des entreprises larges sur la base du travail commun et fraternel de la terre, en leur livrant des machines agricoles et des tracteurs, en appliquant des méthodes scientifiques pour l'intensification de l'agriculture.»²⁵

Toujours en 1927, est décidée l'accentuation de «la politique de la limitation des tendances exploiteuses de la bourgeoisie rurale». Le gouvernement impose des taxes plus élevées sur l'ensemble des revenus des koulaks. Ces derniers doivent remplir des quotas plus élevés lors de la collecte des céréales. Le soviet de village peut leur enlever les excédents de terre. Le nombre d'ouvriers qu'ils peuvent engager est limité.²⁶

... ou miser sur le paysan individuel?

En 1928 comme en 1927, la récolte de céréales est inférieure d'environ 3,5 à 4,5 millions de tonnes à celle de 1926 en raison de conditions climatologiques très mauvaises. En janvier 1928, le bureau politique, unanime, décide de recourir à des méthodes exceptionnelles en réquisitionnant le blé chez les koulaks et les paysans aisés, pour éviter ainsi la famine dans les villes.

«Le mécontentement ouvrier allait grandissant. On observait des tensions dans les campagnes. La situation était jugée sans issue. Il fallait à tout prix du pain pour nourrir les villes», écriront deux boukhariniens en 1988.²⁷

La direction du Parti autour de Staline ne voit qu'une issue: développer aussi vite que possible le mouvement kolkhozien.

Boukharine s'y oppose. Le 1^{er} juin 1928, il envoie une lettre à Staline. Les kolkhozes, dit-il, ne peuvent être l'issue, parce qu'il faudra plusieurs années pour les mettre en place; d'autant plus qu'on n'est pas en mesure de leur fournir immédiatement des machines.

«Il faut favoriser les exploitations paysannes individuelles et normaliser les rapports avec la paysannerie.»²⁸

Le développement de l'exploitation individuelle deviendra l'axe de la politique de Boukharine. Ce dernier dit accepter que l'Etat s'approprie une partie des produits de l'exploitation individuelle au profit du développement de l'industrie, mais ce «pompage» doit se faire par l'intermédiaire... des mécanismes du marché. Staline dira en octobre de cette année à l'adresse de Boukharine:

«Il y a dans les rangs de notre parti des gens qui tentent, peut-être sans s'en rendre compte eux-mêmes, d'adapter l'oeuvre de notre construction socialiste aux goûts et aux besoins de la bourgeoisie 'soviétique'.»²⁹

La situation dans les villes continue à se dégrader. Au cours des années 1928 et 1929, on doit rationner d'abord le pain, ensuite le sucre, le thé et la viande. Entre le 1er octobre 1927 et 1929, les prix des produits agricoles augmentent de 25,9 %; le prix du blé sur le marché libre augmente même de 289 %.³⁰

Début 1929, Boukharine parle des «anneaux d'une chaîne unique de l'économie socialiste» et il précise:

«Les foyers coopératifs koulaks s'intégreront de la même façon, par l'intermédiaire de banques, etc. dans le même système.» «Dans les campagnes, la lutte de classes éclate ici et là, sous sa forme ancienne, et cette aggravation est provoquée d'ordinaire par les éléments koulaks. (...) Cependant, les cas de ce genre se produisent ordinairement là où l'appareil soviétique local est encore faible. A mesure que cet appareil s'améliore, à mesure que s'améliorent et se fortifient les organisations locales du parti et des Jeunesses communistes à la campagne, les phénomènes de ce genre deviendront de plus en plus rares et finalement disparaîtront sans laisser de traces.»³¹

Par ces positions, Boukharine développe déjà une politique social-démocrate de «paix de classe». Il est aveugle devant la volonté farouche des koulaks de s'opposer par tous les moyens à la collectivisation. Il cherche la cause de la lutte de classe dans des «faiblesses» de l'appareil du gouvernement et du Parti et ne comprend pas qu'à la campagne, ces appareils sont lourdement infiltrés et influencés par les koulaks. L'épuration de ces appareils sera donc elle-même une lutte de classe, liée à l'offensive contre les koulaks.

Au plénum du Comité central d'avril 1929, Boukharine propose d'importer du blé, de mettre fin aux mesures d'exception contre «les paysans», d'augmenter les prix des produits agricoles, d'affirmer «la légalité révolutionnaire», de réduire le rythme de l'industrialisation et d'accélérer la fabrication des moyens de production agricole. Kaganovitch lui répond:

«Vous n'avez fait aucune proposition nouvelle, et vous en êtes incapable parce qu'elles sont inexistantes, parce que nous avons affaire à l'ennemi de classe, qui lance une offensive contre nous, qui refuse de donner ses surplus de blé pour l'industrialisation socialiste et qui déclare: donne-moi un tracteur, donne-moi des droits électoraux, alors tu auras du blé.»³²

La première vague de la collectivisation

Staline décide de relever le gant, de porter la révolution socialiste à la campagne, et d'engager la lutte finale avec la dernière classe capitaliste en Union soviétique, celle des koulaks, la bourgeoisie agraire.

Le koulak

La bourgeoisie a toujours affirmé que la collectivisation en URSS a «détruit les forces dynamiques à la campagne» et causé une stagnation permanente de l'agriculture. Elle décrit les koulaks comme des paysans individuels «dynamiques et entrepreneurs». Ce n'est qu'une fable idéologique destinée à noircir le socialisme et glorifier l'exploitation. Pour comprendre la lutte des classes qui s'est déroulée en URSS, il est nécessaire de se faire une image plus réaliste du koulak russe.

Voici ce qu'écrivit, à la fin du dix-neuvième siècle, un des meilleurs spécialistes russes de la vie paysanne.

«Chaque commune villageoise a toujours trois à quatre koulaks et aussi une bonne demi-douzaine de moindres suce-sangs de la même espèce. Ils n'ont besoin ni de qualifications, ni de travail ardu, seulement des réactions promptes à utiliser dans leur propre intérêt les besoins, les soucis, la misère et le malheur des autres.» «La caractéristique dominante de cette classe est la cruauté dure et imperturbable d'un homme complètement sans éducation qui a fait son chemin de la pauvreté vers la richesse et en est arrivé à croire que faire de l'argent, par n'importe quels moyens, est le seul but auquel un homme rationnel peut se consacrer.»³³

Et l'Américain E.J. Dillon, qui a une connaissance approfondie de la vieille Russie, écrit:

«De tous les monstres humains que j'ai jamais rencontrés lors de mes voyages, je ne peux pas me rappeler un seul qui fut si mauvais et odieux que le koulak russe.»³⁴

Les kolkhozes dépassent les koulaks

Si les koulaks, qui représentent déjà 5 % des paysans, parviennent à élargir leur base économique et à s'imposer définitivement comme force dominante à la campagne, le pouvoir socialiste dans les villes ne pourra pas se maintenir devant cet encerclement de forces bourgeoises. L'URSS reste un pays paysan à 82 %. Si le Parti bolchevik n'arrive plus à assurer le ravitaillement des ouvriers à des prix relativement bas, le pouvoir de la classe ouvrière sera menacé dans ses fondements mêmes.

D'où la nécessité d'accélérer la collectivisation de certains secteurs à la campagne de manière à augmenter, sur une base socialiste, la production de céréales marchandes. Maintenir un prix relativement bas du blé marchand est essentiel pour la réussite de l'industrialisation accélérée. Une bourgeoisie rurale montante n'acceptera jamais une telle politique. Seuls les paysans pauvres et moyens, regroupés en coopératives, peuvent la soutenir.

L'industrialisation permettra en même temps de moderniser la campagne, d'augmenter sa productivité, d'améliorer son niveau culturel. Il faut produire des tracteurs, des camions, des moissonneuses pour donner une base matérielle solide au socialisme à la campagne. Pour y arriver, il est impérieux d'accroître le rythme de l'industrialisation.

Le 1^{er} octobre 1927, on compte 286.000 familles paysannes dans les kolkhozes. Elles sont 1.008.000 au 1^{er} juin 1929.³⁵ Au cours de quatre mois, entre juin et octobre, le pourcentage des paysans kolkhoziens augmente de 4 % à 7,5 %.³⁶

En 1929, l'agriculture collectivisée produit 2,20 millions de tonnes de blé marchand, autant que les koulaks deux ans auparavant. Staline prévoit qu'elle donnera, au cours de l'année à venir, 6,60 millions de tonnes aux villes.

«Maintenant, dit Staline le 27 décembre 1929, nous avons une base matérielle suffisante pour frapper le koulak, briser sa résistance, le liquider comme classe et remplacer sa production par celle des kolkhozes et des sovkhoses.»³⁷

Un mouvement de masse impétueux

Une fois l'idée d'une accélération de la collectivisation lancée par le Comité central du Parti bolchevik, un mouvement spontané se déclenche, porté dans les régions par des activistes, des jeunes, des anciens soldats de l'Armée rouge et par l'appareil local du Parti.

Début octobre, 7,5 pour cent des paysans étaient déjà entrés dans les kolkhozes et le mouvement s'accroît. Le Parti, qui avait indiqué l'orientation générale vers la collectivisation, prenait acte d'un mouvement de masse, plutôt qu'il ne l'organisait.

«Le fait essentiel de notre vie sociale et économique à l'heure actuelle, c'est la croissance prodigieuse du mouvement de collectivisation agricole», dit Staline le 27 décembre. «Maintenant, la dépossession du koulak est faite par les masses mêmes de paysans pauvres et moyens, qui réalisent la collectivisation intégrale.»³⁸

Lors de l'adoption du premier plan quinquennal, en avril, le Parti avait tablé sur une collectivisation de 10 % des paysans en 1932-1933. Les kolkhozes et sovkhoses produiraient alors 15,5 % des céréales. Cela suffirait pour évincer les koulaks.³⁹ Mais en juin, le secrétaire du Parti du Caucase du Nord, Andreev, affirme que 11,8 % des familles sont déjà entrées dans les kolkhozes et qu'on pourrait atteindre les 22 % fin 1929.⁴⁰

Le 1^{er} janvier 1930, 18,1 % des familles paysannes étaient membres d'un kolkhoze.

Un mois plus tard, elles sont 31,7 %.⁴¹ Lynne Viola note:

«La collectivisation connaît très vite une dynamique propre, provenant essentiellement de l'initiative des cadres ruraux. Le centre court le risque de perdre le contrôle du mouvement.»⁴²

Les objectifs fixés par le Comité central dans sa résolution du 5 janvier 1930 sont fortement «corrigés» à la hausse par les comités régionaux. Puis, les comités de district surenchérisent encore et fixent des rythmes époustouffants. En janvier 1930, les régions de l'Oural, de la Basse Volga et de la Moyenne Volga enregistrent déjà des chiffres de collectivisation compris entre 39 et 56 pour cent. Plusieurs régions adoptent un plan pour la collectivisation intégrale en une année, voire en quelques mois.⁴³ Un commentateur soviétique contemporain écrit:

«Si le centre parle de 15 % de familles à inclure dans les kolkhozes, la région augmente le chiffre à 25, l'okrug à 40 et le district à 60 %.»⁴⁴ (L'okrug était une unité administrative, disparue en 1930. Il y avait, au début de cette année, 13 régions divisées en 207 okrugs, subdivisés en 2.811 districts et 71.780 soviets de village.)

La guerre contre le koulak

Cette course effrénée vers la collectivisation s'accompagne d'un mouvement de «dékoulakisation»: les koulaks sont expropriés et, parfois, exilés. En fait, on assiste à une nouvelle manche dans le combat séculaire et féroce entre les paysans pauvres et les paysans riches. Depuis des siècles, les pauvres ont été systématiquement battus et écrasés lorsque, de désespoir, ils osaient se révolter et s'insurger. Mais cette fois-ci, ils ont, pour la première fois, la force légale de l'Etat à leur côté. Un étudiant, travaillant dans un kolkhoze, dit en 1930 à l'Américain Hindus:

«C'était et c'est encore une guerre. Le koulak doit être écarté de notre chemin aussi complètement qu'un ennemi au front. Il est l'ennemi au front. Il est l'ennemi du kolkhoze.»⁴⁵ Préobrajenski, qui avait soutenu Trotski à fond, appuie maintenant avec enthousiasme la bataille pour la collectivisation.

«Les masses travailleuses à la campagne ont été exploitées pendant des siècles. Maintenant, après une longue série de défaites sanglantes qui ont commencé avec les insurrections du Moyen Age, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, leur mouvement puissant a une chance de victoire.»⁴⁶

Le radicalisme à la campagne est aussi stimulé par la mobilisation et l'effervescence générales dans le pays en vue de l'industrialisation.

Le rôle essentiel des masses les plus opprimées

D'innombrables livres anticommunistes nous apprennent que la collectivisation a été «imposée» par la direction du Parti et par Staline et réalisée sous la terreur. C'est une contre-vérité. L'impulsion essentielle pour les épisodes violents de la collectivisation venait des masses paysannes les plus opprimées. Elles ne voyaient pas d'issue en dehors de la collectivisation. Un paysan de la région des Terres noires déclare:

«J'ai vécu toute ma vie parmi les ouvriers agricoles. La révolution d'Octobre m'a donné de la terre, j'ai reçu des crédits d'année en année, j'ai acheté un mauvais cheval, je ne peux pas travailler la terre, mes enfants sont misérables et ont faim, je n'arrive simplement pas à améliorer ma ferme, malgré l'aide des autorités soviétiques. Je crois qu'il n'y a qu'une seule issue: rejoindre une colonne de tracteurs et faire que ça marche.»⁴⁷

Lynne Viola écrit:

«La collectivisation, quoiqu'elle fût initiée et appuyée par le centre, se concrétisait, dans une large mesure, dans une série de mesures politiques ad hoc, en réponse aux initiatives débridées des organes du parti et du gouvernement au niveau de la région et du district. La collectivisation et l'agriculture collective ont été modelées, moins par Staline et les autorités centrales, que par l'activité indisciplinée et irresponsable de fonctionnaires ruraux, par l'expérimentation des dirigeants des fermes collectives qui devaient se débrouiller et par les réalités d'une campagne arriérée.»⁴⁸

Lynne Viola met, à juste titre, l'accent sur la dynamique propre de la base. Mais son interprétation des faits est unilatérale. Elle saisit mal la ligne de masse, appliquée de façon conséquente par Staline et le Parti bolchevik. Le Parti élaborait l'orientation générale, puis laissait la base et les cadres intermédiaires expérimenter; ce matériel servait alors à l'élaboration de nouvelles directives, de corrections, de rectifications.

Lynne Viola poursuit:

«L'Etat dirigeait par des circulaires et des décrets, mais il n'avait ni l'infrastructure organisationnelle ni le personnel pour imposer sa voie ou pour assurer l'application correcte de sa politique dans la gestion de la campagne. Les racines du système de Staline à la campagne ne se trouvent pas dans l'expansion des contrôles de l'Etat, mais dans l'absence même de ces contrôles et d'un système d'administration ordonné, ce qui, en retour, avait comme résultat que la répression devenait l'instrument principal du pouvoir à la campagne.»⁴⁹

Cette conclusion, tirée d'une observation attentive de la marche réelle de la collectivisation, permet de faire deux remarques.

La thèse du «totalitarisme communiste» exercé par une «bureaucratie du parti omniprésente» n'a aucun rapport avec la réalité de l'exercice du pouvoir soviétique sous Staline. C'est une formule par laquelle la bourgeoisie crache simplement sa haine aveugle contre le socialisme réel. En 1929-1933, l'Etat soviétique n'avait ni les moyens techniques ni le personnel qualifié nécessaire ni l'encadrement communiste suffisant pour diriger de façon planifiée et ordonnée la collectivisation; le décrire comme un Etat tout-puissant et totalitaire est absurde.

A la campagne, l'impulsion essentielle de la collectivisation provenait des paysans les plus opprimés. Le Parti a préparé et initié la collectivisation, des communistes de la ville l'ont encadrée, mais ce bouleversement gigantesque des habitudes paysannes ne pouvait réussir que si les paysans les plus opprimés étaient convaincus de sa nécessité.

Le jugement de Lynne Viola selon lequel «la répression devenait l'instrument principal du pouvoir» ne correspond pas à la réalité. L'instrument principal était la mobilisation, la conscientisation, la formation, l'organisation des masses fondamentales de la paysannerie. Mais cette oeuvre constructive nécessitait, effectivement, «la répression», c'est-à-dire qu'elle s'est réalisée et qu'elle ne pouvait se réaliser autrement qu'à travers des luttes de classes âpres contre les hommes et les habitudes de l'ancien régime.

Tous les anticommunistes affirment que Staline était le représentant de la bureaucratie toute-puissante qui étouffait la base. C'est tout le contraire de la vérité. Pour appliquer sa ligne révolutionnaire, la direction bolchevique a dû souvent faire appel aux forces révolutionnaires de la base pour court-circuiter certaines fractions de l'appareil bureaucratique. Viola le reconnaît:

«La révolution n'a pas été réalisée à travers des canaux administratifs réguliers; au contraire, l'Etat en appelait directement à la base du Parti et à des secteurs clés de la classe ouvrière dans le but de contourner les fonctionnaires ruraux. Le recrutement massif d'ouvriers et de cadres urbains et le contournement de la bureaucratie visaient à faire des percées politiques pour jeter les fondements d'un système nouveau.»⁵⁰

La ligne organisationnelle de la collectivisation

Comment Staline et la direction du Parti bolchevik ont-ils réagi au déferlement spontané et violent de la collectivisation et de la «dékoulakisation»?

Ils ont essentiellement essayé d'orienter politiquement et pratiquement, de discipliner et de rectifier le mouvement en marche.

La direction du Parti a fait tout ce qui était en son pouvoir pour que la grande révolution de la collectivisation se déroule dans les conditions optimales et aux moindres frais. Mais elle ne pouvait pas empêcher les antagonismes profonds d'éclater ni «sauter» par-dessus l'état d'arriération de la campagne.

L'appareil du Parti à la campagne

Pour comprendre la politique du Parti bolchevik lors de la collectivisation, il est essentiel de savoir qu'au seuil de l'année 1930, l'appareil du Parti et du gouvernement à la campagne restait extrêmement faible — l'exact opposé de la «terrible machine totalitaire» imaginée par les adversaires du communisme. La faiblesse de l'appareil communiste était une des conditions qui ont permis aux koulaks de lancer toutes leurs forces dans un combat enragé contre la nouvelle société.

Au 1er janvier 1930, on compte 339.000 communistes sur une population rurale d'environ 120 millions de personnes! Vingt-huit communistes pour une région de 10.000 habitants.⁵¹ Des cellules du Parti n'existent qu'au sein de 23.458 des 70.849 soviets de village et, d'après le secrétaire de la région de la Volga Centrale, Khataevich, certains soviets de village sont «des agences directes des koulaks».⁵² Les anciens koulaks et les anciens fonctionnaires du tsar, mieux au courant des ficelles de la vie publique, ont largement infiltré le Parti. Le noyau du Parti est constitué de jeunes paysans qui ont combattu dans l'Armée rouge lors de la guerre civile. Cette expérience politique a façonné leur manière de voir et d'agir. Ils ont l'habitude de commander et savent à peine ce qu'éducation et mobilisation politiques veulent dire.

«La structure de l'administration rurale était lourde, les lignes de commandement confuses, la démarcation des responsabilités et des fonctions vague et peu définie. Par conséquent, dans l'application de la politique rurale, on virait souvent soit vers l'inertie extrême, soit vers le style de mobilisation comme lors de la guerre civile.»⁵³ C'est avec cet appareil, qui sabotait ou dénaturait souvent les instructions du Comité central, qu'il fallait livrer combat aux koulaks et à la vieille société.

«Pour l'essentiel, dit Kaganovitch le 20 janvier 1930, nous avons à créer une organisation du Parti à la campagne, capable de gérer le grand mouvement pour la collectivisation.»⁵⁴

Mesures organisationnelles extraordinaires

Confronté avec le radicalisme de la base, avec une vague violente de collectivisation anarchique, la direction du Parti s'efforce tout d'abord d'avoir une emprise réelle sur les événements.

Etant donné les faiblesses et le peu de fiabilité de l'appareil du Parti à la campagne, le Comité central prend plusieurs mesures organisationnelles extraordinaires.

D'abord au niveau central.

A partir de la mi-février 1930, une partie des membres du Comité central, notamment Ordjonikidze, Kaganovitch et Iakovlev, sont envoyés à la campagne pour y faire des enquêtes.

Puis, trois importantes assemblées nationales seront convoquées, sous la direction du Comité central, pour concentrer l'expérience acquise. Celle du 11 février est consacrée aux problèmes de la collectivisation dans les régions des minorités nationales, et celle du 21 février traite des régions déficitaires en blé. Le 24 février, se tient une conférence nationale pour analyser les erreurs et les excès commis au cours de la collectivisation.

Ensuite au niveau de la base, de la campagne.

250.000 communistes sont mobilisés dans les villes pour se rendre à la campagne et y apporter leur concours lors de la collectivisation.

Ces militants travaillent sous la direction d'un «quartier général» de la collectivisation, créé spécialement au niveau de l'okrug et du district. Ces «quartiers généraux» sont assistés par des responsables du Comité régional ou du Comité central.⁵⁵ Ainsi, dans l'okrug de Tambov, les envoyés participent à des conférences et des cours de courte durée au niveau de l'okrug puis au niveau du district, avant de descendre sur le terrain. D'après leurs instructions, ils doivent «suivre les méthodes du travail de masse»: convaincre d'abord les activistes locaux, le soviets du village et les réunions de paysans pauvres, puis des petits groupes mixtes de paysans pauvres et moyens et, finalement, organiser une réunion générale du village, à l'exclusion des koulaks. Leurs instructions

stipulent aussi que «la contrainte administrative ne doit pas être utilisée pour pousser les paysans moyens à rejoindre le kolkhoze».⁵⁶

Dans le même okrug de Tambov sont organisés, au cours de l'hiver 1929-30, des conférences et des cours de 2 à 10 jours à l'intention de 10.000 paysans, femmes kolkhoziennes, paysans pauvres et présidents de soviets.

Pendant les premières semaines de 1930, l'Ukraine organise 3.977 cours de courte durée pour 275.000 paysans.

En automne 1929, trente mille activistes ont été formés, les dimanches, pendant leurs loisirs, par l'Armée rouge, qui se charge d'un autre contingent de 100.000 personnes dans les premiers mois de 1930. En plus, elle forme un grand nombre des conducteurs de tracteurs, des spécialistes de l'agriculture, des opérateurs de cinéma et de radio.⁵⁷

La plupart des personnes venues de la ville travaillent pendant quelques mois à la campagne. Ainsi, en février 1930, on décrète la mobilisation de 7.200 membres des Soviets urbains pour travailler pendant au moins un an à la campagne. Mais des hommes de l'Armée rouge et des ouvriers industriels sont transférés de façon permanente dans les kolkhozes.

C'est en novembre 1929 qu'a été décidée la campagne la plus célèbre, celle des «25.000».

Les 25.000

Le Comité central lance un appel à 25.000 ouvriers expérimentés des grandes usines pour se rendre à la campagne et pour y soutenir la collectivisation. Ils sont plus de 70.000 à se présenter. On en sélectionne 28.000: des jeunes qui avaient combattu lors de la guerre civile, des membres du Parti et du Komsomol.

Ces ouvriers sont conscients du rôle dirigeant de la classe ouvrière dans les transformations socialistes à la campagne. Lynne Viola écrit:

«Ils voyaient dans la révolution de Staline un moyen d'arracher la victoire finale du socialisme après des années de guerre, de souffrance et de privation. Ils voyaient la révolution comme une solution aux problèmes de l'arriération, des déficits apparemment chroniques de nourriture, et de l'encerclement capitaliste.»⁵⁸

Avant de partir, on leur explique qu'ils sont les yeux et les oreilles du Comité central: grâce à leur présence en première ligne, la direction espère acquérir une connaissance matérialiste des bouleversements à la campagne et des problèmes de la collectivisation. On les enjoint aussi de communiquer aux paysans leur expérience de l'organisation, acquise en tant qu'ouvriers industriels: l'habitude séculaire du travail individuel constitue un handicap sérieux pour l'exploitation collective de la terre. Finalement, on leur dit qu'ils auraient à juger de la qualité communiste des fonctionnaires du Parti et, si nécessaire, à épurer le Parti des éléments étrangers et indésirables.

C'est au cours du mois de janvier 1930 que les 25.000 arrivent sur le front de la collectivisation. L'analyse détaillée de leurs activités et du rôle qu'ils ont joué permet de se faire une idée réaliste de cette grande lutte de classe révolutionnaire que fut la collectivisation. Ces ouvriers ont entretenu une correspondance régulière avec leur usine et leur syndicat et ces lettres permettent de savoir avec précision ce qui se passait dans les villages.

Les 25.000 contre la bureaucratie

D'abord, dès leur arrivée, les 25.000 doivent se lancer dans le combat ingrat contre le bureaucratisme de l'appareil local et contre les excès commis lors de la collectivisation.

Lynne Viola écrit:

«Quelle que fût leur position, les 25.000 étaient unanimes dans leur critique du comportement des organes du district lors de la collectivisation. Ils affirmaient que ceux-ci portaient la responsabilité pour la course aux plus hauts pourcentages dans la collectivisation.»⁵⁹

Zakharov, un des 25.000, écrit qu'aucun travail préparatoire n'a été fait parmi les paysans qui, par conséquent, n'étaient pas du tout prêts pour la collectivisation.⁶⁰ Beaucoup se plaignent des actes illégaux et de la brutalité des cadres ruraux. Makovskaia s'en prend à «l'attitude bureaucratique des cadres envers les paysans» et elle dit que les fonctionnaires parlent de la collectivisation «avec un revolver en main».⁶¹ Baryshev affirme qu'un grand nombre de paysans moyens ont été «dékoulakisés». Naumov se range du côté des paysans dans leur lutte contre des cadres du Parti qui «se sont appropriés des biens confisqués chez les koulaks». Lynne Viola conclut:

«Les 25.000 voyaient les fonctionnaires ruraux comme des gens rudes, indisciplinés, souvent corrompus et, dans pas mal de cas, des représentants des classes hostiles.»⁶²

En s'opposant aux bureaucrates et à leurs excès, ils réussissent à gagner la confiance des masses paysannes.⁶³

Tout cela vaut la peine d'être souligné, puisque ces ouvriers étaient, pour ainsi dire, les envoyés de Staline. Ce sont précisément ces «staliniens» qui ont combattu de façon conséquente le bureaucratisme et les excès et défendu une voie correcte de collectivisation.

Les 25.000 contre les koulaks

Ensuite, les 25.000 ont joué un rôle prépondérant dans le combat contre les koulaks.

Ils ont dû, avant tout, affronter l'arme terrible des rumeurs et des dénigrements, appelée «l'agit-prop des koulaks». La masse paysanne analphabète, vivant dans des conditions barbares, soumise à l'influence des popes, pouvait facilement être manipulée. Le pape prétendait que le règne de l'antéchrist était venu. Le koulak y ajoutait que celui qui entrait dans le kolkhoze faisait un pacte avec l'antéchrist.⁶⁴

Parmi les 25.000, nombreux sont ceux qui ont été agressés et battus. Plusieurs dizaines ont été assassinés, tués par balle ou achevés à la hache par des koulaks.

Les 25.000 et l'organisation de la production agricole

Mais l'apport essentiel des 25.000 à la campagne a été l'introduction d'un système complètement nouveau de gestion de la production, l'introduction d'un style nouveau de vie et de travail.

Les paysans pauvres, qui se trouvaient en première ligne du combat pour la collectivisation, n'avaient pas la moindre idée de l'organisation de la production collective. Ils avaient la haine de l'exploitation et pour cette raison, ils étaient des alliés solides de la classe ouvrière. Mais en tant que producteurs individuels, ils ne pouvaient pas créer un nouveau mode de production: c'est une des raisons pour lesquelles la dictature du prolétariat est nécessaire. La dictature du prolétariat s'exprimait, notamment, dans la direction idéologique et organisationnelle de la classe ouvrière et du Parti Communiste, sur les paysans pauvres et moyens.

Les ouvriers ont institué le jour de travail à heures régulières, avec l'appel du matin. Ils ont inventé des systèmes de paiement «à la pièce» et des échelles salariales. Partout, il leur fallait introduire de l'ordre et de la discipline. Souvent, un kolkhoze ne connaissait même pas ses frontières. Il n'y avait pas d'inventaires des machines, des outils, des pièces de rechange. Les machines n'étaient pas entretenues, il n'y avait pas d'étables ni de réserves de fourrage. Les ouvriers ont introduit des conférences de production où les kolkhoziens échangeaient leur expérience pratique, ils ont organisé la compétition socialiste entre différentes brigades, installé des tribunaux de travail où les infractions aux règlements et les fautes par négligence étaient jugées.

Les 25.000 ouvriers incarnaient aussi le soutien du prolétariat à la paysannerie kolkhozienne. A la demande de «leurs» ouvriers, les usines envoyaient des équipements agricoles, des pièces de rechange, des générateurs, des livres, des journaux et d'autres objets introuvables à la campagne. Des brigades de travailleurs venaient de la ville pour faire certains travaux techniques ou de réparation, pour aider à la récolte.

L'ouvrier est aussi devenu maître d'école. Il enseignait les connaissances techniques. Souvent, il devait faire la comptabilité en formant en même temps, sur le tas, de jeunes comptables. Il donnait des cours politiques et agricoles élémentaires. Parfois, il s'occupait de l'alphabétisation.

L'apport des 25.000 à la collectivisation a été énorme. Dans les années vingt, «pauvreté, analphabétisme et prédisposition chronique à la famine périodique caractérisaient en grande partie le paysage rural».⁶⁵ Les 25.000 ont aidé à élaborer les structures organisationnelles de base de l'agriculture socialiste pour le quart de siècle à venir. Viola écrit:

«Un nouveau système de production agricole fut établi, et, quoiqu'il eût aussi ses problèmes, il a mis fin aux crises périodiques qui caractérisaient les relations de marché qui existaient auparavant entre la campagne et les villes.»⁶⁶

L'orientation politique de la collectivisation

En même temps que toutes ces dispositions organisationnelles, le Comité central a élaboré des mesures et des directives politiques pour orienter la collectivisation.

Il importe tout d'abord de noter que des discussions vives et prolongées eurent lieu dans le Parti sur la rapidité et l'envergure de la collectivisation.

En octobre 1929, l'okrug Khoper, dans la région de la Basse Volga, qui avait enregistré 2,2 % de familles collectivisées en juin, en comptait déjà 55%. Une commission de la Kolkhozsentr (l'Union des kolkhozes), qui se méfiait de la rapidité et de l'envergure de la collectivisation, fut envoyée mener une enquête. Baranov, son vice-président déclara:

«Les autorités locales opèrent selon un système de 'travail de choc' et avec une approche de 'campagne'. Le mot d'ordre est: plus il y en a, mieux ça vaut. Les directives sont parfois transformées dans le slogan: ceux qui ne rejoignent pas le kolkhoze sont des ennemis du pouvoir soviétique. Il n'y a pas eu d'activité extensive parmi les masses. Dans certains cas, des promesses étourdissantes de tracteurs et de crédits ont été faites: Vous aurez tout, rejoignez le kolkhoze.»⁶⁷

En revanche, Shéboldayev, le secrétaire du Parti de la région de la Basse Volga, soutint dans la *Pravda* l'expansion rapide de la collectivisation à Khover. Il salua «l'enthousiasme et l'entrain énormes des labours collectifs». Seulement 5 à 10 % des villageois s'opposent à la collectivisation, affirme-t-il. Celle-ci constitue «un grand mouvement de masse qui dépasse de loin le cadre de nos notions sur le travail de la collectivisation».⁶⁸

Des opinions contradictoires existaient dans toutes les unités, y compris dans cette unité «vedette» de Khover. Le 2 novembre 1929, le journal *Krasnyi Khover* rapportait avec enthousiasme les labours collectifs et la formation de nouveaux kolkhozes. Mais dans le même numéro, un article mettait en garde contre une collectivisation à la hâte et contre le recours aux menaces pour pousser les paysans pauvres dans les kolkhozes. Un autre article affirmait que, dans certains endroits, des koulaks avaient poussé en toute hâte le village entier dans le kolkhoze pour discréditer la collectivisation.⁶⁹

Lors du plénum du Comité central de novembre 1929, Shéboldayev défend l'expérience de Khover avec ses «colonnes de chevaux». En l'absence de tracteurs, «la simple unification et le rassemblement de fermes peut augmenter la productivité du travail». Il déclare que la collectivisation à Khover est «un mouvement spontané des masses des paysans pauvres et moyens» et que seulement 10 à 12 pour cent ont voté contre.

«Le parti ne doit pas «freiner» ce mouvement. Ce serait faux du point de vue politique et économique. Le parti doit tout faire pour se mettre à la tête du mouvement et le diriger dans des canaux organisés. A l'heure actuelle, ce mouvement de masse a indiscutablement dépassé les autorités locales, et là existe le danger qu'il puisse être discrédité.» Shéboldayev affirme que 25 % des familles sont déjà collectivisées et que vers la fin 1930, mi-1931, la collectivisation sera achevée pour l'essentiel.⁷⁰

Kossior qui, au plénum, parle de la situation en Ukraine, rapporte que dans des douzaines de villages, la collectivisation a été «gonflée et créée artificiellement»: la population n'y participe pas et n'a pas été dûment informée. Mais «les nombreuses taches d'ombre ne doivent pas empêcher de voir le tableau général de la collectivisation».⁷¹

Il est donc clair que beaucoup d'opinions contradictoires ont été exprimées dans le Parti au moment où le mouvement pour la collectivisation s'est déclenché. Les révolutionnaires avaient le devoir de découvrir et de protéger la volonté des masses les plus opprimées. Celles-ci cherchaient à se débarrasser de leur état d'arriération politique, culturelle et technique séculaire. Il fallait encourager les masses à avancer dans la lutte, seule méthode pour ébranler et détruire des relations sociales et économiques profondément ancrées. L'opportunisme de droite s'efforça de freiner autant que possible cette prise de conscience difficile et contradictoire. Néanmoins, on pouvait aussi forcer outre mesure la rapidité de la collectivisation en rejetant dans la pratique la plupart des principes avancés par le Parti. Cette tendance regroupait aussi bien le gauchisme qui maintenait des méthodes léguées par la guerre civile — lorsqu'on avait l'habitude de «commander» la révolution — que le bureaucratisme qui cherchait à plaire à la direction par de «grandes réalisations»; mais les exagérations pouvaient aussi être l'oeuvre de la contre-révolution qui voulait compromettre la collectivisation en la poussant à l'absurde.

La résolution de novembre 1929

La résolution du Comité central du 17 novembre 1929, qui lance la collectivisation, fait le bilan des discussions dans le Parti.

Elle part du constat que le nombre de familles paysannes dans les kolkhozes est passé de 445.000 en 1927-1928 à 1.040.000 un an plus tard. La part des kolkhozes dans la production des céréales commercialisées est passée de 4,5 % à 12,9 % dans la même période.

«Cette avance sans précédent de la collectivisation, qui dépasse les projections les plus optimistes, témoigne du fait que les véritables masses de familles de paysans moyens, convaincues dans la pratique des avantages des formes collectives de l'agriculture, ont rejoint le mouvement (...). Cette percée décisive dans l'attitude des masses de paysans pauvres et moyens envers les kolkhozes (...) marque une nouvelle étape historique dans la construction du socialisme dans notre pays.»⁷²

Ce progrès de la collectivisation a été rendu possible par la mise en pratique de la ligne du Parti pour l'édification socialiste sur les différents fronts.

«Les succès significatifs du mouvement kolkhozien sont un résultat direct de l'application conséquente de la ligne générale du Parti, qui a assuré une croissance très forte de l'industrie, un renforcement de l'unité entre la

classe ouvrière et les masses fondamentales de la paysannerie, la formation d'une communauté coopérative, le renforcement de l'activisme politique des masses et la croissance des ressources matérielles et culturelles de l'Etat prolétarien.»⁷³

Rejeter l'opportunisme de Boukharine

Le Comité central souligne que ce progrès formidable ne se fait pas «en toute tranquillité», mais qu'il se réalise à travers une lutte des classes très âpre.

«Dans la situation de notre pays, caractérisée par l'encerclement capitaliste, on peut dire que l'intensification de la lutte des classes et la résistance obtuse des éléments capitalistes à l'avancée du socialisme renforcent la pression des éléments petits-bourgeois sur la partie la moins stable de notre Parti; elles suscitent une idéologie de capitulation face aux difficultés, provoquent la désertion et des tentatives d'arriver à un accord avec les éléments koulaks et capitalistes dans la ville et à la campagne. (...) Ceci est à la base de l'incompréhension totale, chez le groupe de Boukharine, de l'intensification de la lutte des classes qui s'est produite; c'est la base de sa sous-estimation de la capacité de résistance des koulaks et des nep-man, de sa théorie anti-léniniste selon laquelle le koulak va «s'intégrer» dans le socialisme et de son opposition à la politique d'attaquer les éléments capitalistes à la campagne.»⁷⁴

«Les droitiers déclaraient que les taux de croissance planifiés de la collectivisation et de la construction des sovkhozes étaient irréalistes; ils déclaraient que les conditions matérielles et techniques manquaient et que les paysans pauvres et moyens ne voulaient pas passer à des formes collectives d'agriculture. En fait, nous assistons à une croissance tellement impétueuse de la collectivisation et à une course tellement téméraire vers les formes socialistes de l'agriculture de la part des paysans pauvres et moyens, que le mouvement kolkhozien a déjà atteint le point du passage vers la collectivisation intégrale de districts entiers.» «Les opportunistes de droite servent, objectivement, de porte-parole aux intérêts économiques et politiques des éléments petits-bourgeois et des groupes de koulaks capitalistes.»⁷⁵

Le Comité central indique qu'il faut être attentif aux changements des formes de la lutte des classes: si, auparavant, les koulaks faisaient tout pour empêcher le mouvement kolkhozien de démarrer, ils cherchent maintenant aussi à le détruire de l'intérieur.

«Le développement large du mouvement kolkhozien s'est produit dans une situation de lutte de classes intense à la campagne, qui change par ailleurs ses formes et méthodes. Les koulaks intensifient leur lutte directe et ouverte contre la collectivisation, allant jusqu'à la véritable terreur (assassinats, incendies et destructions); en même temps, ils recourent de plus en plus à des formes de lutte et d'exploitation camouflées et clandestines, pénétrant les kolkhozes et même leurs directions dans le but de les corrompre et de les faire exploser de l'intérieur.»

C'est pour cette raison qu'il faut entreprendre un travail politique en profondeur pour former un noyau sûr qui puisse diriger le kolkhoze sur la voie socialiste.

«Le parti doit assurer la cristallisation d'un noyau d'ouvriers agricoles et de paysans pauvres dans les kolkhozes par un travail assidu et régulier.»⁷⁶

Nouvelles difficultés, nouvelles tâches

Le Parti ne doit pas se laisser tourner la tête par les succès obtenus, puisqu'il y a de «nouvelles difficultés et des manquements» à vaincre. Le plénum les énumère:

«Le bas niveau de la base technique des kolkhozes; le niveau inapproprié d'organisation et la faible productivité du travail dans les kolkhozes; le manquement grave de cadres kolkhoziens et l'absence presque totale de spécialistes dont on a besoin; la composition sociale très mauvaise dans une partie des kolkhozes; le fait que les formes de gestion sont peu adaptées à l'envergure du mouvement kolkhozien, que la direction ne suit pas la vitesse et l'ampleur du mouvement, et le fait que les agences qui dirigent le mouvement kolkhozien sont souvent fort insuffisantes.»⁷⁷

Le Comité central décide le démarrage immédiat de la construction de deux nouvelles usines de tracteurs d'une capacité de 50.000 unités chacune et de deux nouvelles usines de combinés, l'expansion des usines de fabrication de machines agricoles complexes et des usines chimiques et le développement des Stations de machines et de tracteurs.⁷⁸

«La construction des kolkhozes est impensable sans une amélioration conséquente des standards culturels du peuple kolkhozien.»

Ce qu'il y a à faire: lancer des campagnes d'alphabétisation, créer des bibliothèques, organiser la formation pour les kolkhoziens et des cours par correspondance, réaliser la scolarisation des jeunes et la diffusion massive des connaissances agricoles, l'intensification du travail culturel et politique parmi les femmes et l'organisation de

crèches et de cuisines publiques pour leur faciliter la vie, construire des routes et des centres culturels, introduire la radio et le cinéma, les services du téléphone et de la poste à la campagne, publier une presse générale et une presse spécialisée destinée aux paysans, etc.⁷⁹

Finalement, le Comité central évoque le danger des déviations de gauche. Le radicalisme des paysans pauvres peut conduire à une sous-estimation de l'alliance avec les paysans moyens.⁸⁰

«Le plénum du Comité central met en garde contre la sous-estimation des difficultés dans la construction des kolkhozes et en particulier contre une attitude formelle et bureaucratique envers elle et envers l'évaluation de ses résultats.»⁸¹

La résolution du 5 janvier 1930

Six semaines plus tard, le Comité central se réunit à nouveau pour évaluer le développement impétueux du mouvement kolkhozien. Le 5 janvier 1930, il prend une décision capitale, intitulée *A propos du degré de collectivisation et de l'assistance de l'Etat à la construction de kolkhozes*.

Elle note qu'au printemps 1930, plus de 30 millions d'hectares ont été ensemencés sur une base collectivisée, dépassant déjà les 24 millions qu'on espérait atteindre à la fin du plan quinquennal.

«Ainsi, nous disposons de la base matérielle pour remplacer la production à grande échelle des koulaks par la production à grande échelle des kolkhozes.» «Nous pouvons accomplir la tâche de collectiviser l'écrasante majorité des fermes paysannes» à la fin du premier plan. La collectivisation des régions céréalières les plus importantes pourra être achevée entre l'automne 1930 et le printemps 1932.

Le Parti doit soutenir le mouvement spontané de la base et intervenir activement pour l'orienter et le diriger.

«Le mouvement kolkhozien se développe spontanément à partir de la base; les organisations du Parti doivent le diriger et lui donner forme, dans le but d'assurer l'organisation d'une production authentiquement collective dans les kolkhozes.»

La résolution met en garde contre des erreurs gauchistes. Il ne faut pas «sous-estimer le rôle du cheval» et se débarrasser des chevaux dans l'espoir de recevoir bientôt des tracteurs... Il ne faut pas vouloir tout collectiviser.

«La forme de collectivisation la plus répandue est l'artel, dans lequel les instruments de production fondamentaux (les bêtes de trait, les machines et le matériel agricole, les bâtiments agricoles, les animaux pour la production commerciale) sont collectivisés.»

Et surtout ceci:

«Le Comité central met en garde très sérieusement les organisations du Parti contre une direction du mouvement kolkhozien 'par décret', d'en haut: ceci pourrait faire apparaître le danger de remplacer l'émulation socialiste authentique dans l'organisation des kolkhozes, par une forme de 'jouer' à la collectivisation.»⁸²

La «dékoulakisation»

Pour réussir la collectivisation, il faut convaincre les paysans pauvres et moyens de la supériorité du travail collectif de la terre, qui permettra d'introduire des machines à grande échelle. Puis, l'industrie socialiste doit être en mesure de produire les tracteurs et les machines qui constituent le support matériel de la collectivisation. Enfin, il faut définir une attitude correcte envers les koulaks, les adversaires irréductibles du socialisme à la campagne. Ce dernier problème a donné lieu à d'amples discussions dans le Parti.

Voici dans quels termes se posait la question, avant le tournant vers les kolkhozes. C'est Mikoyan qui parle, le 1er mars 1929.

«En dépit de l'autorité politique du Parti à la campagne, le koulak a plus d'autorité dans le domaine économique: sa ferme est meilleure, son cheval est meilleur, ses machines sont meilleures et on l'écoute pour les affaires économiques. Le paysan moyen penche vers l'autorité économique du koulak. Et son autorité sera forte aussi longtemps que nous n'avons pas de kolkhozes.»⁸³

Rumeurs et intoxications koulak

L'autorité du koulak s'appuie en grande partie sur l'arriération culturelle, l'analphabétisme, la superstition, les croyances religieuses médiévales de la grande masse des paysans. Ainsi, son arme la plus terrible et la plus difficile à contrer est la rumeur, l'intoxication.

En 1928-1929, des rumeurs identiques couraient sur l'immense territoire soviétique. Dans le kolkhoze, femmes et enfants seront collectivisés. Dans le kolkhoze, tout le monde dormira sous un énorme drap commun. Le gouvernement bolchevik obligera les femmes à couper leurs cheveux pour l'exportation. Les bolcheviks

marqueront les femmes sur le front pour identification. Ils viendront russifier les populations locales.⁸⁴ Bien d'autres «informations» terrifiantes circulaient. Dans les kolkhozes, une machine spéciale brûlera les vieux pour qu'ils ne mangent plus de blé. Les enfants seront enlevés à leurs parents pour être envoyés dans des crèches. 4.000 jeunes femmes seront envoyées en Chine pour payer le chemin de fer oriental chinois. Les kolkhoziens seront envoyés les premiers à la guerre. Puis la rumeur annonça que, bientôt, les armées des Blancs reviendraient. Les croyants furent informés de la venue prochaine de l'antéchrist et de la fin du monde dans deux ans.⁸⁵

Dans l'okrug de Tambov, les koulaks mêlaient avec beaucoup d'expertise la rumeur à la propagande politique. Ils disaient que «créer les kolkhozes, c'était instaurer une sorte de servage où le paysan devra à nouveau travailler sous le fouet; le pouvoir soviétique devrait d'abord enrichir les paysans et ensuite pousser à l'établissement de kolkhozes, et ne pas faire ce qu'il fait maintenant, essayer de créer une ferme prospère à partir de fermes ruinées qui n'ont pas de céréales».⁸⁶ Nous voyons ici se dessiner l'alliance des koulaks avec les boukhariniens, les koulaks ne s'opposant pas ouvertement au pouvoir soviétique ni aux kolkhozes d'ailleurs, mais il faudra d'abord laisser les paysans s'enrichir, puis on pourra toujours voir pour la collectivisation. Comme Boukharine parle d'«exploitation féodale de la paysannerie», les koulaks dénoncent «le servage»...

Que faire des koulaks?

Comment faut-il traiter le koulak? En juin 1929, Karpinsky, un haut responsable du Parti, écrit qu'il faut permettre aux koulaks, lorsque la collectivisation touche la majorité des familles, de rejoindre le kolkhoze à condition qu'ils remettent leurs moyens de production au fonds indivisible. Il était soutenu par Kaminsky, le président de l'Union des kolkhozes. Le 4 juillet 1929, eut lieu une conférence du Département rural du Comité central. Le même point de vue y fut développé par la direction. Mais une majorité des délégués, responsables locaux du Parti, était «catégoriquement opposée» à l'admission des koulaks dans les kolkhozes. Un délégué déclara:

«S'il entre dans le kolkhoze, le koulak retournera d'une manière ou d'une autre l'association pour le travail en commun de la terre en une association visant à en finir avec le pouvoir soviétique.»⁸⁷

En juillet 1929, le secrétaire de la Région de la Volga Centrale, Khataevich, déclara qu'il fallait accepter les koulaks qui remettent leurs moyens de production au kolkhoze, sous la condition que le kolkhoze soit correctement axé sur les paysans pauvres et moyens et qu'il ait une bonne direction.⁸⁸

Pourtant, il existait déjà certaines expériences allant en sens contraire. Au Kazakhstan, en août 1928, 700 familles de bai, seigneurs sémi-féodaux, avaient été exilées. Chaque famille possédait au moins cent bêtes qui furent distribuées aux kolkhozes déjà constitués et aux paysans individuels qu'on incitait en même temps à former des kolkhozes. En février 1929, une conférence régionale en Sibérie avait décidé de ne pas admettre les koulaks. En juin, le Caucase du Nord avait pris la même décision.⁸⁹

La *Pravda* du 17 septembre présentait un reportage explosif sur le kolkhoze «L'agriculteur rouge», dans la Basse Volga. Etabli en 1924, ce kolkhoze modèle avait reçu 300.000 roubles de crédits de l'Etat. Mais en 1929, sa propriété socialisée ne valait que 1.800 roubles... Les crédits avaient été détournés ou utilisés à des fins personnelles. Les économies privées des paysans riches avaient été subsidiées avec ces fonds. Le président du kolkhoze était un ancien socialiste-révolutionnaire; la direction comptait parmi ses membres des anciens commerçants, un fils de pope et quatre autres anciens socialistes-révolutionnaires.⁹⁰ Molotov formula la conclusion de cette affaire:

«Des éléments koulaks et socialistes-révolutionnaires se cacheront souvent derrière l'écran de fumée du kolkhoze.»

Il faut donc une «lutte sans merci» contre le koulak et une amélioration de l'organisation des paysans pauvres et de l'alliance entre les paysans pauvres et moyens.⁹¹

En novembre 1929, Azizyan, un journaliste spécialisé en agriculture, a analysé les motivations des koulaks pour entrer dans le kolkhoze: ils veulent tout d'abord éviter la pression des taxes et des livraisons obligatoires de blé; garder la meilleure terre; garder leurs outils et leurs machines; assurer l'éducation de leurs enfants.⁹² Au même moment, un autre journaliste rapporte que «la moitié faible de l'espèce humaine» sympathise avec les koulaks, mais que les fermiers collectifs sont fort catégoriques en disant qu'il faut «renvoyer les koulaks du village dans la steppe et les maintenir en quarantaine pour cinquante ans».⁹³

La résolution du Comité central du 5 janvier 1930 tire les conclusions de tous ces débats et affirme qu'il faut «passer, dans le travail pratique du Parti, d'une politique de limitation des tendances exploiteuses des koulaks à une politique de liquidation des koulaks en tant que classe». «Il est inadmissible de permettre aux koulaks de rejoindre les kolkhozes.»⁹⁴

Lutte à mort

Après cette résolution qui annonçait la fin des relations capitalistes à la campagne, les koulaks se sont lancés dans un combat à mort. Pour saboter la collectivisation, des koulaks incendiaient la récolte, mettaient le feu aux granges, aux maisons et aux bâtiments, tuaient des militants bolcheviks.

Mais surtout, les koulaks voulaient rendre impossible le démarrage des fermes collectives en détruisant une partie essentielle des forces productives à la campagne, les chevaux et les boeufs. Tout le travail de la terre s'effectuait encore avec des animaux de trait. Les koulaks en ont exterminé la moitié. Pour ne pas devoir céder leur bétail à la collectivité, ils l'abattaient et incitaient les paysans moyens à faire de même.

Des trente-quatre millions de chevaux que comptait le pays en 1928, quinze millions seulement étaient encore en vie en 1932. Un bolchevik laconique parla de l'élimination des chevaux en tant que classe. Des 70,5 millions de bovins, il en restait 40,7 millions en 1932, des 31 millions de vaches, 18 millions. 11,6 millions de porcs sur 26 passèrent l'épreuve de la collectivisation.⁹⁵

Cette destruction de forces productives eut, bien sûr, des conséquences désastreuses: en 1932, la campagne connut une grande famine, causée en partie par le sabotage et les destructions effectuées par les koulaks. Mais les anti-communistes attribuent à Staline et à la «collectivisation forcée» les morts provoquées par l'action criminelle des koulaks...

La résolution sur la dékoulakisation

En janvier 1930, un mouvement spontané pour exproprier les koulaks se produisit. Le 28 janvier 1930, Kossior le salua comme «un large mouvement de masse des paysans pauvres, moyens et des ouvriers agricoles». Il appela les organisations du Parti à ne pas restreindre ce mouvement mais à l'organiser afin de «porter un coup réellement écrasant à l'influence politique et en particulier à l'avenir économique de la couche des koulaks dans le village».⁹⁶ Peu auparavant, Odintsev, vice-président de l'Union des kolkhozes de la République de Russie, avait dit:

«Nous devons agir avec le koulak comme nous avons agi avec la bourgeoisie en 1918.»⁹⁷

Krylenko avoua un mois plus tard:

«Un mouvement spontané de dékoulakisation s'est produit localement; en quelques endroits seulement, il était bien organisé.»⁹⁸

Le 30 janvier 1930, le Comité central prit des décisions pour diriger la dékoulakisation spontanée en publiant une résolution intitulée *A propos des mesures pour l'élimination des fermes de koulaks dans les districts de collectivisation avancée*.

Selon la résolution, le nombre total des familles koulaks, de toutes les catégories, ne dépassait pas 3 à 5 % dans les régions céréalières et 2 à 3 % dans les régions non céréalières.

La catégorie 1 comprenait les contre-révolutionnaires actifs. La OGPU (police politique) devait déterminer si un koulak appartenait à cette catégorie. La résolution fixait une limite de 63.000 familles pour toute l'URSS. Leurs moyens de production et leurs propriétés personnelles devaient être confisqués. Les chefs de famille seraient condamnés à la prison ou enfermés dans un camp. Les «organiseurs d'actes terroristes, de démonstrations contre-révolutionnaires et de formations insurrectionnelles» pouvaient être condamnés à mort. Les membres de leur famille devaient être exilés, comme les personnes de la catégorie 2.

La catégorie 2 englobait les autres koulaks politiquement actifs, surtout les koulaks les plus riches et les anciens propriétaires fonciers. Cette catégorie «manifestait une moindre opposition active à l'Etat soviétique, mais était constituée d'archi-exploiteurs et ils soutenaient naturellement la contre-révolution». Les listes de ceux inclus dans cette catégorie devaient être préparées par le soviét du district et approuvées par l'okrug sur la base de décisions prises par les assemblées de fermiers collectifs ou de groupes de paysans pauvres et d'ouvriers agricoles. Leur nombre pour l'ensemble de l'URSS était fixé à 150.000 familles. La majeure partie des moyens de production et une partie de leurs propriétés privées devaient être confisquées. Ils gardaient aussi une quantité de nourriture et une somme pouvant atteindre 500 roubles. Ils devaient être exilés en Sibérie, au Kazakhstan, dans l'Oural.

Dans la catégorie 3 se trouvaient la majorité des koulaks qui pouvaient être ralliés au pouvoir soviétique. Cette catégorie comptait entre 396.000 et 852.000 familles. Une partie seulement de leurs moyens de production était confisquée et on les réinstallait sur des terres vierges du district.⁹⁹

Le lendemain, 31 janvier, un éditorial de *Bolchevik* expliqua que l'élimination des koulaks en tant que classe était «la dernière bataille avec le capitalisme interne, qui doit être menée à bout; rien ne doit nous barrer cette voie; les koulaks en tant que classe ne quitteront pas la scène historique sans une opposition des plus sauvages».¹⁰⁰

L'offensive koulak redouble de force

En Sibérie, on a enregistré mille actes de terrorisme de la part des koulaks pendant les six premiers mois de 1930. Entre le 1er février et le 10 mars, dix-neuf «organisations contre-révolutionnaires insurrectionnelles» et 465 «groupements antisoviétiques de koulaks» comptant plus de 4.000 membres furent dénoncés. Selon des historiens soviétiques écrivant en 1975, «dans la période de janvier au 15 mars 1930, les koulaks organisèrent dans tout le pays (à l'exception de l'Ukraine) 1.678 démonstrations armées, accompagnées d'assassinats de membres du Parti et des soviets et d'activistes kolkhoziens et de destructions de propriétés kolkhoziennes». Dans l'okrug Sal'sk dans le Caucase du Nord, des émeutes eurent lieu pendant plus d'une semaine en février 1930. Des bâtiments des soviets et du Parti ainsi que des magasins furent détruits. Des koulaks qui attendaient leur départ pour l'exil avançaient les slogans:

«Pour le pouvoir des soviets, sans communistes et sans kolkhozes», «La dissolution des cellules du Parti et des kolkhozes» et «La libération des koulaks arrêtés et la restitution de leurs propriétés confisquées». Ailleurs, on criait: «Vive Lénine et le pouvoir des soviets, à bas les kolkhozes.»¹⁰¹

Fin 1930, dans les catégories 1, 2 et 3, on avait exproprié 330.000 familles koulaks; la plupart l'avaient été entre février et avril. On ne connaît pas le nombre de koulaks de la première catégorie qui ont été exilés, mais il est probable que ces 63.000 familles furent les premières à être frappées; le nombre d'exécutions dans cette catégorie n'est pas connu non plus. Les familles exilées de la deuxième catégorie auraient été au nombre de 77.975 à la fin de 1930.¹⁰² La grande majorité des expropriés se trouvaient dans la troisième catégorie; certains furent réinstallés dans leur village même, la majorité dans leur district.

Kautsky et la «révolution koulak»

Au moment où les koulaks se lançaient dans leur dernier combat contre le socialisme, ils ont reçu, au niveau international, un soutien inattendu. En 1930, la social-démocratie belge, allemande, française s'est mobilisée contre le bolchevisme... au moment-même où une crise effrayante frappait tous les pays impérialistes. En 1930, Kautsky écrit un livre, *Le bolchevisme dans l'impasse*.¹⁰³ Kautsky affirme qu'il fallait en Union soviétique une révolution démocratique contre «l'aristocratie soviétique».¹⁰⁴ Il exprime l'espoir qu'une «insurrection paysanne victorieuse contre le régime bolchevik» éclatera bientôt en URSS.¹⁰⁵ Il parle de «la dégénérescence fasciste du bolchevisme» qui «est un fait depuis environ dix ans»!¹⁰⁶

Ainsi, à partir de 1930, la social-démocratie chante la rengaine «communisme = fascisme». Cette social-démocratie qui soutient le colonialisme, qui s'efforce de sauver le capitalisme de la crise de 1929, qui organise ou soutient la répression anti-ouvrière et dont une grande partie s'apprête à collaborer avec les nazis!

Kautsky conclut:

«Notre revendication principale, c'est la démocratie pour tous.» Il prône un large front uni avec la droite russe pour une «république démocratique parlementaire», disant que «la démocratie bourgeoise est moins intéressée au capitalisme en Russie qu'elle ne l'est en Europe occidentale.»¹⁰⁷

Kautsky a parfaitement résumé la ligne de la social-démocratie de 1930, en lutte contre l'URSS: une «révolution démocratique» contre «l'aristocratie soviétique» et contre la «dégénérescence fasciste du bolchevisme», afin de réaliser la «démocratie pour tous» et d'établir une «république démocratique parlementaire». On reconnaît le programme adopté en 1989 par les restaurateurs capitalistes en Europe de l'Est et en URSS.

«Le vertige du succès»

Au 1^{er} mars 1930, 57,2 pour cent des familles paysannes étaient entrées dans les kolkhozes. La région centrale des Terres Noires atteignait un taux de 83,3 %, le Caucase du Nord 79,4 % et l'Oural 75,6 %. La région de Moscou comptait 74,2 % de familles collectivisées; le secrétaire du Parti, Bauman, avait exigé la collectivisation complète pour le 10 mars.¹⁰⁸ La Basse Volga comptait 70,1 % de familles collectivisées, la Volga centrale 60,3 et l'Ukraine 60,8 %.¹⁰⁹

Ce développement impétueux du mouvement kolkhozien ainsi que la résistance violente des koulaks, entraînant une partie des paysans moyens, provoquèrent à nouveau des discussions animées et firent apparaître des points de vue opposés au sein du Parti.

Pas plus tard que le 31 janvier, Staline et Molotov avaient envoyé un télégramme au bureau du Parti pour l'Asie centrale indiquant qu'il fallait «avancer la cause de la collectivisation dans la mesure où les masses y sont réellement impliquées».¹¹⁰

Le 4 février, sur instruction du Comité central, le comité de la Volga centrale avait envoyé une directive aux organisations locales disant que «la collectivisation doit être réalisée sur la base du développement d'un travail

de masse large parmi les paysans pauvres et moyens, en menant une lutte décisive contre les moindres tentatives de pousser les paysans pauvres et moyens dans les kolkhozes en recourant à des méthodes administratives».¹¹¹

Le 11 février, lors de la Conférence des régions des minorités nationales (l'Asie centrale et le Transcaucase), Molotov mit en garde contre «des kolkhozes sur papier». Suite à cette conférence, les méthodes administratives utilisées en Ouzbékistan et dans la région des Tchéchénes furent critiquées, ainsi que le manque de préparation des masses.¹¹²

Le 13 février, le comité du Parti de la région du Caucase du Nord démettait un certain nombre de responsables des districts et des soviets de village, accusés «de l'utilisation criminelle de méthodes administratives, de distorsions de la ligne de classe en ignorant complètement les directives des organes supérieurs, de faiblesse inadmissible du travail des soviets et de l'absence complète de travail de masse, d'une attitude rude et brutale envers la population». Le 18 février, le comité critiquait la socialisation complète et forcée des vaches, des poules, des jardins, des crèches d'enfants et la désobéissance aux directives sur la dékoulakisation. Ces critiques avaient reçu l'approbation de Staline.¹¹³

Staline rectifie

Le 2 mars 1930, Staline publie un article retentissant intitulé *Le vertige du succès*.

Staline affirme que, dans certains cas, on «a violé le principe léniniste de la libre adhésion lors de la formation des kolkhozes». Il faut que les paysans puissent se convaincre, par leur propre expérience, de «la force et de l'importance de la nouvelle technique, de l'organisation nouvelle, collective». En Turkménistan, on a menacé de recourir à l'armée si les paysans n'entraient pas dans les kolkhozes. En plus, il faut tenir compte des conditions différentes selon les régions.

«On cherche souvent à substituer au travail préparatoire d'organisation des kolkhozes, la proclamation du mouvement kolkhozien à coups de décrets bureaucratiques, de résolutions paperassières sur la croissance des kolkhozes, l'organisation de kolkhozes fictifs, qui n'existent pas encore en réalité, mais sur 'l'existence' desquels on possède une foule de résolutions fanfaronnes.»¹¹⁴

Puis, certains ont voulu «tout collectiviser», ils se sont lancés dans des «tentatives grotesques de vouloir sauter par-dessus soi-même». Cette «précipitation absurde et nuisible» ne peut que «porter de l'eau au moulin de nos ennemis de classe». La forme prédominante du mouvement kolkhozien doit être l'artel agricole.

«Dans l'artel sont collectivisés les principaux moyens de production, notamment ceux qui servent à la culture des céréales: le travail, la jouissance du sol, les machines et autre matériel, les bêtes de trait, les dépendances. N'y sont pas collectivisés les terres attenantes aux fermes (petits potagers, jardins), les habitations, une partie du bétail laitier, le menu bétail, la volaille, etc. L'artel est le maillon principal du mouvement kolkhozien parce qu'il est la forme la plus rationnelle permettant de résoudre le problème des céréales. Or, le problème des céréales est le maillon principal de tout le système de l'agriculture.»¹¹⁵

Le 10 mars, une résolution du Comité central reprenait ces points et indiquait que «dans certains districts le pourcentage des 'dékoulakisés' avait monté jusqu'à 15 %».¹¹⁶ Une commission du Comité central examinait le cas des «dékoulakisés» envoyés en Sibérie. Sur 46.261 cas examinés, 6 % avaient été exilés à tort. En trois mois, 70.000 familles ont été réhabilitées dans les cinq régions pour lesquelles on dispose d'informations.¹¹⁷ Ce chiffre doit être comparé aux 330.000 familles expropriées dans les trois catégories, fin 1930.

Rectifier et consolider

Hindus, un Américain d'origine russe, se trouvait dans son village natal lorsque l'article de Staline y parvint. Voici son témoignage.

«Au marché, des paysans s'attroupaient, lisaient à haute voix l'article et le discutaient longuement et avec violence, et certains étaient si exaltés qu'ils achetaient toute la vodka qu'ils pouvaient se payer et se saoulaient.»¹¹⁸

«Staline devenait pendant un certain temps un héros populaire avec la publication de son *Vertige du succès*», note Lynne Viola.¹¹⁹

Au moment où Staline écrit son article, 59 % des paysans étaient entrés dans les kolkhozes. Il espérait, de toute évidence, que la majorité y resterait.

«La tâche du Parti (est de) consolider les succès obtenus et de les utiliser méthodiquement pour continuer notre avance.»¹²⁰

Un décret du 3 avril comportait plusieurs mesures spéciales destinées à consolider les kolkhozes existants. Les fermiers collectifs pouvaient avoir un certain nombre d'animaux et travailler un lopin de terre pour leur compte.

Un crédit de 500 millions de roubles fut libéré au profit des kolkhozes pour l'année en cours. Plusieurs dettes des kolkhozes et des kolkhoziens, ainsi que des paiements dus, furent annulés. Des diminutions de taxes furent annoncées pour les deux années à venir.¹²¹ Fin mars, Molotov mettait en garde contre la débandade et insistait pour qu'on maintienne autant que possible le degré de collectivisation tout en rectifiant les erreurs:

«Notre approche... c'est de manoeuvrer, et, en garantissant un certain niveau d'organisation, même s'il n'était pas complètement volontaire, de consolider les kolkhozes». Molotov soulignait que le «principe volontaire bolchevik» diffère du «principe volontaire socialiste-révolutionnaire et koulak» qui présupposait l'égalité des conditions pour le kolkhoze et pour le paysan individuel.¹²²

Mais il était aussi nécessaire de corriger de main ferme les erreurs gauchistes et bureaucratiques. Le 4 avril, Bauman, le secrétaire du comité de Moscou, un des bastions du «gauchisme», reçut sa démission. Kaganovich, qui le remplaça, démit 153 responsables de district et d'okrug.¹²³

L'opportunisme de droite relève la tête

Dans un monde rural dominé par des petits producteurs, la critique faite par Staline comportait nécessairement de graves dangers. L'enthousiasme peut facilement se transformer en abattement; l'opportunisme de droite, toujours présent, peut relever la tête lorsque les erreurs gauchistes sont mises au pilori. Chez un nombre considérable de responsables locaux, on nota un sentiment de panique et de désarroi; leur moral et leur confiance furent ébranlés. Certains affirmaient que l'article de Staline avait détruit beaucoup de kolkhozes viables, qu'il faisait trop de concessions aux koulaks et qu'il marquait un retrait vers le capitalisme.¹²⁴

Dans l'ensemble du Parti, les tendances opportunistes de droite, battues en 1928-1929, restaient toujours bien enracinées. Certains, effrayés par l'âpreté et la violence de la lutte des classes à la campagne, profitaient de la critique des excès de la collectivisation pour relancer la critique de la collectivisation même. Syrtsov avait appartenu au groupe opportuniste de droite de Boukharine en 1927-1928. Mais en juillet 1930, il avait été promu membre suppléant du bureau politique. Le 20 février 1930, il parlait de «l'apathie et du nihilisme dans la production constatés chez une partie considérable des paysans qui sont entrés dans les kolkhozes»; il attaquait «la centralisation et le bureaucratisme» qui prévalaient au sein des kolkhozes et disait qu'il fallait «développer l'initiative des paysans sur une base nouvelle».¹²⁵ C'était une position de capitulation et un virage vers la position des koulaks. En août 1930, Syrtsov mettra en garde contre une relance de la collectivisation et dira que les kolkhozes ne valent pas grand-chose s'ils n'ont pas une base technique solide. En même temps, il exprimera son scepticisme face aux perspectives de l'usine de tracteurs de Stalingrad. En décembre 1930, il sera exclu du Comité central.¹²⁶

Les anti-communistes se précipitent

Tous les éléments anti-parti tentaient de tourner la critique des excès contre la direction du Parti et contre Staline. En attaquant tantôt avec des arguments de droite tantôt avec des phrases de «gauche» la direction léniniste, ils voulaient ouvrir les portes aux positions anticommunistes. Lors d'un meeting à l'Académie de l'Agriculture Timiryazev à Moscou, un homme dans la salle s'écria:

«Où était le Comité central pendant les excès?» Un éditorial de la *Pravda* du 27 mai dénonçait les démagogues qui essaient d'utiliser les critiques des erreurs pour «discréditer la direction léniniste du parti».¹²⁷

Un certain Mamaev, dans une tribune de discussion, écrit:

«Involontairement, la question survient: qui a eu des vertiges à la tête? On devrait parler de sa propre maladie, et non pas faire la leçon aux masses du parti.» Mamaev dénonce «l'application à une échelle de masse de mesures répressives contre les paysans pauvres et moyens». La campagne n'est pas mûre pour la collectivisation aussi longtemps qu'on ne peut pas la mécaniser. Puis il critique la «bureaucratisme avancée» du Parti et il condamne «l'excitation artificielle de la lutte des classes».¹²⁸ Mamaev fut dénoncé, à juste titre, comme «un agent des koulaks au sein du Parti».

Expulsé d'Union soviétique, Trotski prendra désormais presque systématiquement le contre-pied de toutes les positions adoptées par le Parti. En février 1930 déjà, il dénonce la collectivisation et la dékoulakisation comme une «aventure bureaucratique». La tentative d'établir le socialisme dans un seul pays, sur la base de l'équipement du paysan arriéré, est condamnée à l'échec, dit-il. En mars, Trotski parle du «caractère utopique et réactionnaire d'une collectivisation à cent pour cent». «L'organisation forcée de grandes fermes collectives sans la base technologique qui seule pourrait assurer leur supériorité sur les petites fermes» est une utopie réactionnaire.

«Les kolkhozes, prophétise-t-il, vont s'effondrer pendant qu'ils attendent la base technique.»¹²⁹

Ces critiques de Trotski, qui se prétendait représenter «la gauche», ne se distinguaient plus en rien de celles lancées par les opportunistes de droite.

Rakovsky, le principal trotskiste resté en URSS en exil intérieur, appelle au renversement de la «direction centriste, dirigée par Staline». Les kolkhozes vont éclater et il se constituera un front de la campagne contre l'Etat socialiste. Il ne faut pas trop décourager le koulak de produire, tout en limitant ses moyens. Il faut importer des produits industriels destinés aux paysans et diminuer la croissance de l'industrie soviétique. Rakovsky reconnaît que ses propositions ressemblent à celles de la droite boukharinienne, mais «nous sommes une armée qui se retire en bon ordre, eux sont des déserteurs qui fuient le champ de bataille»...¹³⁰

Recul et acquis

Finalement, le taux de collectivisation s'effondre de 57,2 % au 1^{er} mars 1930 à 21,9 %, le 1^{er} août, pour remonter à 25,9 % en janvier 1931.

Dans la région centrale des Terres Noires, ce chiffre tombe de 83,3 % le 1^{er} mars à 15,4 % le 1^{er} juillet. La région de Moscou enregistre une chute de 74,6 % à 7,5 % le 1^{er} mai. La qualité du travail politique et organisationnel se reflète clairement dans le nombre de paysans qui se retirent des kolkhozes. La Basse Volga, partie de 70,1 % le 1^{er} mars, garde un taux de 35,4 % au 1^{er} août et remonte à 57,5 % au 1^{er} janvier 1931. Le Caucase du Nord obtient les meilleurs résultats: 79,4 % le 1^{er} mars, 50,2 % le 1^{er} juillet et 60 % le 1^{er} janvier 1931.¹³¹

Pourtant, dans l'ensemble, les acquis de cette première grande vague de la collectivisation restent remarquables.

Le taux de collectivisation dépasse déjà largement ce qui était prévu pour la fin du premier plan quinquennal, en 1933. En mai 1930, après les départs massifs des kolkhozes, 6 millions de familles en font toujours partie, au lieu de 1 million en juin 1929. Le kolkhoze moyen compte maintenant 70 familles au lieu de 18 en juin 1929. Le niveau de collectivisation est plus élevé, les kolkhozes sont surtout des artels, au lieu d'associations pour le travail collectif de la terre. Le nombre des bêtes de trait est de 2,11 millions en janvier 1930 et de 4,77 millions en mai 1930. Dans les kolkhozes, il y a 81.957 membres du Parti, le 1^{er} juin 1929; ils sont 313.220 en mai 1930. Avant la grande vague de la collectivisation, les kolkhozes comprenaient surtout des paysans sans terre et des paysans pauvres. Maintenant, un grand nombre de paysans moyens y participent. En mai, 32,7% des membres de la direction sont des anciens paysans moyens.¹³² En mai 1930, les fonds indivisibles des kolkhozes s'élèvent à 510 millions de roubles dont 175 millions proviennent de l'expropriation des koulaks.¹³³

Résultats remarquables

Malgré les bouleversements énormes de la collectivisation, la récolte de 1930 a été excellente. Les bonnes conditions climatologiques y avaient contribué, ce qui a pu conduire le Parti à sous-estimer les difficultés encore à venir.

La production de céréales se chiffrait, selon différents calculs, de 77,2 à 83,5 millions de tonnes, alors qu'elle était de 71,7 en 1929.¹³⁴ Grâce à la planification nationale, les récoltes industrielles, surtout celles du coton et des betteraves, avaient augmenté de 20 %. En revanche, en raison de l'abattement d'un grand nombre de bêtes, la production animale était passée de 5,68 milliards de roubles à 4,40: une baisse de 22 %.

En 1930, l'ensemble du secteur collectif (kolkhozes, sovkhoses et lopins individuels des kolkhoziens) réalisait 28,4 % de la production agricole brute, contre 7,6 % l'année précédente.¹³⁵

Les livraisons de céréales aux villes passaient de 7,47 millions de tonnes en 1929-1930 à 9,09 millions en 1930-1931, soit une augmentation de 21,7 %. Mais, étant donné le développement fulgurant de l'industrie, le nombre de citadins qui recevaient le rationnement de pain était passé de 26 millions à 33, un accroissement de 27 %.¹³⁶

La consommation de produits alimentaires diminuait légèrement à la campagne, passant de 60,55 roubles par personne en 1928 à 61,95 en 1929 et à 58,52 en 1930. Mais la consommation de produits industriels passait de 28,29 roubles en 1928 à 32,20 l'année suivante et à 32,33 en 1930. La consommation totale de la population rurale évoluait d'un indice 100 en 1928 à 105,4 en 1929 et à 102,4 en 1930. Le niveau de vie à la campagne avait donc légèrement augmenté, tandis qu'il avait diminué d'autant en ville. La consommation totale par personne en ville était passée d'un indice 100 en 1928 à 97,6 en 1929 et 97,5 l'année suivante.¹³⁷

Ceci contredit l'accusation de Boukharine que Staline avait organisé «l'exploitation féodale-bureaucratique» de la paysannerie: toute la population travailleuse faisait des sacrifices énormes pour l'industrialisation et ceux demandés aux ouvriers étaient souvent plus lourds que ceux demandés aux paysans.

Pour nourrir les villes et réussir l'industrialisation, l'Etat soviétique suivait une politique de prix extrêmement bas pour les céréales. Mais en 1930, on notait des augmentations considérables des revenus paysans provenant des ventes sur les marchés libres et du travail saisonnier. Comme le dit Davies:

«L'Etat assurait des ravitaillements en produits agricoles essentiels à des prix très loin au-dessous du niveau du marché. Mais, quand on considère les collectes (par l'Etat) et les ventes au marché comme un ensemble, les prix

reçus par le producteur agricole se sont accrus beaucoup plus rapidement que les prix des produits industriels. Les termes d'échange étaient modifiés en faveur de l'agriculture.»¹³⁸

«Le contrôle centralisé de la production agricole semble avoir eu un certain succès dans son but premier qui était d'assurer l'approvisionnement en nourriture de la population urbaine et des matières premières agricoles pour l'industrie.»¹³⁹

L'essor de l'agriculture socialiste

En octobre 1930, 78 % des familles paysannes restent toujours des producteurs individuels, orientés vers le marché. La *Pravda* du 21 octobre écrit:

«Dans les circonstances actuelles de l'automne où nous avons eu une bonne récolte, dans les circonstances de prix spéculatifs très élevés pour les céréales, la viande et les légumes sur le marché, certaines familles de paysans moyens se transforment rapidement en familles de paysans moyens riches et en koulaks.»¹⁴⁰

La seconde vague de la collectivisation

Entre septembre et décembre 1930, une campagne de propagande pour les kolkhozes est entreprise. Les directions des kolkhozes distribuent des rapports d'activité aux paysans individuels des alentours. On convoque des meetings spéciaux pour ceux qui ont quitté les kolkhozes après mars. 5.625 «commissions de recrutement» composées de kolkhoziens se rendent en septembre dans des districts à faible collectivisation pour y convaincre les paysans. Dans la région centrale des Terres Noires, 3,5 millions de paysans individuels sont invités aux assemblées générales des kolkhozes où le rapport annuel est discuté.

On continue à exiler des koulaks qui sabotent la collectivisation, surtout en Ukraine où, début 1931, le nombre total des exilés des trois catégories est de 75.000.¹⁴¹

Mais la campagne pour la collectivisation de l'automne 1930 est dirigée avec prudence par la direction du Parti, elle n'est pas menée avec la rigueur et la poigne de la première vague et il n'y a pas de campagne centrale pour exiler les koulaks.¹⁴²

Du 1er septembre au 31 décembre 1930, 1.120.000 familles entrent dans les kolkhozes. 25,9 % des familles ont désormais opté pour l'agriculture collective.¹⁴³

En accordant les meilleures terres et différents types d'avantages aux kolkhoziens, la pression économique sur les paysans individuels s'accroît au cours de l'année 1931.

Entre juin 1930 et juin 1931 la deuxième grande vague de la collectivisation porte le nombre de familles collectivisées de 23,6 % à 57,1 %.

Les trois années suivantes, on connaît un léger accroissement de 4,6 % en moyenne, pour atteindre 71,4 % en juin 1934.

De juin 1935 à juin 1936, on passe de 83,2 % à 90,3 achevant pour l'essentiel la collectivisation de l'agriculture.¹⁴⁴

Créativité économique et sociale

La collectivisation de l'année 1930 est souvent décrite comme imposée par la force à la masse paysanne. Nous voudrions souligner l'extraordinaire créativité sociale et économique de cette période, une créativité révolutionnaire dont ont fait preuve les masses, les cadres intellectuels et les dirigeants du Parti. La plupart des traits essentiels du système agricole socialiste ont été «inventés» au cours de la lutte en 1929-1931. Davies doit le reconnaître:

«C'était un processus d'apprentissage à grande échelle, dans un laps de temps extrêmement court, dans lequel les dirigeants du Parti et leurs conseillers, les responsables locaux du Parti, les paysans et les institutions économiques contribuaient tous au résultat final... Les traits majeurs du système des kolkhozes, établis en 1929-1930, se sont maintenus jusqu'à la mort de Staline, et un certain temps après.»¹⁴⁵

D'abord, le kolkhoze a été conçu comme la forme organisationnelle permettant d'introduire la grande production mécanisée dans un pays agricole arriéré. Les kolkhozes étaient essentiellement axés sur la culture des céréales et sur les cultures industrielles, surtout le coton et les betteraves. La production des kolkhozes était livrée à l'Etat à des prix très bas, ce qui a permis d'impulser l'industrialisation socialiste: les sommes dépensées par l'Etat pour assurer le ravitaillement des citadins et l'approvisionnement de l'industrie en matières premières agricoles étaient maintenues très basses. Les kolkhoziens recevaient des compensations grâce à des revenus considérables tirés de la vente au marché libre et des occupations subsidiaires.

Ensuite, le système des Stations machines-tracteurs a été créé comme voie principale de l'introduction des machines à la campagne. Bettelheim écrit:

«Sur la base juridique de la collectivisation, l'agriculture a pu bénéficier d'investissements massifs qui ont transformé totalement les conditions techniques des exploitations agricoles.» «Ce bouleversement total de la technique agricole n'a été possible que grâce à la substitution de la grande exploitation à la petite et moyenne exploitation.»¹⁴⁶

Mais comment a-t-on réussi à introduire la technique moderne dans les kolkhozes? La question n'était pas simple.

Au cours de l'été 1927, Markevitch avait créé à Shevchenko un système original, la Station machines-tracteurs, qui maintenait un contrôle central sur les machines et les mettait à la disposition des kolkhozes.

Début 1929, il y avait deux Stations de machines et tracteurs, propriétés de l'Etat, avec 100 tracteurs. Il y avait aussi 50 «colonnes de tracteurs», appartenant aux coopératives céréalières avec 20 tracteurs chacune. 800 tracteurs appartenaient à 147 grands kolkhozes et la majorité des 20.000 tracteurs étaient éparpillés dans les petits kolkhozes.¹⁴⁷

En juillet 1929, la plupart des tracteurs étaient donc aux mains des coopératives agricoles et des kolkhozes. Lors d'une conférence, certains proposaient que les tracteurs et machines soient vendus aux kolkhozes: si les paysans n'ont pas la possession directe des machines, ils ne vont pas se mobiliser pour en réunir le financement. Mais l'Inspection ouvrière et paysanne critiquait en août 1929 les expériences où les tracteurs appartenaient aux coopératives. Ce système rendait impossible une planification sérieuse, il n'y avait pas de préparation adéquate de la population et l'on manquait d'ateliers de réparation, les pannes étaient fréquentes par manque de soin.¹⁴⁸

En février 1930, le Parti abandonnait l'expérience des kolkhozes géants, très populaire jusqu'alors chez les activistes, pour prendre le village-kolkhoze comme base de la collectivisation. En septembre 1930, le Parti décidait de concentrer tous les tracteurs utilisés par les kolkhozes dans des Stations de machines-tracteurs, propriétés d'Etat.¹⁴⁹ Markevitch proposait de concentrer 200 tracteurs pour servir 40 à 50.000 hectares de terre arable, avec un atelier de réparation. Il soulignait qu'il était nécessaire que la technologie agricole soit gérée par un «centre organisationnel unifié» pour toute l'URSS. Il fallait sélectionner les districts prioritaires, étudier la technologie mondiale pour trouver les meilleurs types de machines, standardiser et centraliser l'offre de machines.¹⁵⁰

Déjà au printemps 1930, ce système prouva sa supériorité. Les SMT ne servaient que 8 % des kolkhozes, mais 62 % de leurs paysans restèrent dans le kolkhoze au moment du «retrait». La collecte centrale des récoltes était grandement facilitée par les SMT, puisque les kolkhozes leur remettaient un quart de la récolte comme paiement.¹⁵¹ Les travailleurs des SMT avaient le statut d'ouvrier industriel. Représentant la classe ouvrière à la campagne, ils exerçaient une influence déterminante sur les kolkhoziens dans le domaine de l'éducation politique et technique et dans celui de l'organisation. 25.000 tractoristes reçurent leur formation en 1930. Au printemps 1931, des cours furent organisés pour 200.000 jeunes paysans et paysannes qui entreraient dans les SMT, dont 150.000 comme tractoristes.¹⁵²

Troisièmement, un système ingénieux de rémunération des kolkhoziens fut mis sur pied, celui des «journées-travail».

Un décret du 28 février 1933 avait réparti les principaux travaux agricoles en sept catégories tarifaires, dont la valeur, exprimée en «journées-travail», variait de 0,5 à 1,5. C'est-à-dire que le travail le plus dur ou le plus difficile était rémunéré trois fois plus que le travail léger et facile. Le revenu disponible du kolkhoze était réparti, en fin d'année, entre les kolkhoziens d'après leur nombre de journées-travail. Le revenu moyen par famille, dans les régions céréalières, était de 600,2 kilos de céréales et 108 roubles en 1932. En 1937, il était de 1.741,7 kilos de céréales et 376 roubles.¹⁵³

Finalement, on trouva un équilibre entre le travail collectif et l'activité individuelle des paysans kolkhoziens. Le statut type du kolkhoze, adopté le 7 février 1935, fixe les grands principes du kolkhoze tels qu'ils se sont dégagés de cinq années de luttes et d'expérience.¹⁵⁴ En 1937, les surfaces cultivées sous forme de parcelles individuelles des kolkhoziens représentaient 3,9 % des surfaces cultivées, mais les kolkhoziens en retiraient 20 % de leurs revenus. Chaque famille pouvait posséder trois bêtes à cornes dont une vache, puis une truie avec porcelets, dix moutons et brebis et une quantité illimitée de volailles et de lapins.¹⁵⁵

Les investissements à la campagne

Fin 1930, les SMT contrôlaient 31.114 tracteurs. Selon le plan, ils devraient en avoir 60.000 en 1931. Ce chiffre n'a pas été atteint. En 1932, les SMT possédaient 82.700 tracteurs. Le reste des 148.500 unités se trouvait dans les sovkhozes.

Le nombre total des tracteurs augmentera de façon constante au cours des années trente: de 210.900 en 1933, il passera à 276.400 l'année suivante, pour faire un bond à 360.300 en 1935 et à 422.700 en 1936. En 1940, l'URSS compte 522.000 tracteurs.¹⁵⁶

Une autre statistique indique le nombre de tracteurs en unités de 15 chevaux. Elle confirme l'effort extraordinaire fait au cours des années 1930-1932.

Début 1929, l'URSS rurale comptait 18.000 tracteurs calculés en unités de 15 chevaux, 700 camions et 2 (deux!) moissonneuses. Début 1933, il y avait 148.000 tracteurs, 14.000 camions et autant de moissonneuses. Au début de la guerre, en 1941, les kolkhozes et sovkhozes utilisaient 684.000 tracteurs (toujours en unités 15 cv), 228.000 camions et 182.000 moissonneuses.¹⁵⁷

La bourgeoisie a beau fulminer contre la répression qu'ont subie les paysans riches à cause de la collectivisation, il reste qu'en une décennie, le paysan russe est passé du Moyen Age en plein vingtième siècle. Son développement culturel et technique a été phénoménal.

Ces progrès reflètent l'augmentation continue des investissements dans l'agriculture. De 379 millions de roubles en 1928, ils passent à 2.590 millions en 1930, à 3.645 millions en 1931 et se maintiennent pendant deux ans à ce niveau, pour atteindre leur point culminant en 1934 avec 4.661 millions et en 1935 avec 4.983 millions de roubles.¹⁵⁸

Ces chiffres réfutent la théorie selon laquelle l'agriculture soviétique a été «exploitée» par la ville: jamais une économie capitaliste n'aurait pu réaliser des investissements aussi importants à la campagne. La part de l'agriculture dans l'ensemble des investissements passait de 6,5 % en 1923-1924 à 25 % et 20 % au cours des années cruciales 1931 et 1932; en 1935, sa part était de 18 %.¹⁵⁹

La percée de l'agriculture socialiste

La production agricole a connu un essor général à partir de l'année 1933. L'année précédant la collectivisation, la récolte céréalière a atteint 71,7 millions de tonnes. 1930 a connu une récolte exceptionnelle de 83,5 millions de tonnes. En 1931 et 1932, l'Union soviétique était au creux de la crise, à la suite des bouleversements socio-économiques, de la résistance acharnée des koulaks, du peu d'avantages qu'on avait pu accorder aux paysans en ces années cruciales pour l'investissement industriel, de l'introduction lente de machines et de la sécheresse. La production céréalière chutait à 69,5 et à 69,9 millions de tonnes. Puis, il y eut trois bonnes récoltes consécutives de 1933 à 1935 avec 89,8, 89,4 et 90,1 millions de tonnes. Des conditions climatiques extraordinairement mauvaises produisirent une mauvaise récolte de 69,3 millions de tonnes en 1936, mais les effets en furent atténués grâce aux réserves et à une bonne planification de la répartition. L'année suivante, il y eut une récolte record de 120,9 millions de tonnes, puis on a continué à enregistrer des chiffres élevés de 94,99, de 105 et de 118,8 millions entre 1938 et 1940.

L'agriculture socialiste a pris son élan dès que les effets des investissements industriels considérables se sont fait sentir. La valeur de l'ensemble de la production agricole a stagné entre 1928 et 1934, oscillant entre un maximum de 14,7 et un minimum de 13,1 milliards de roubles. Puis elle a monté de 16,2 milliards en 1935 à 20,1 en 1937 et à 23,2 en 1940.¹⁶⁰

Une population paysanne passant de 120 à 132 millions de personnes entre 1926 et 1940 a pu nourrir une population urbaine qui est passée de 26,3 à 61 millions dans la même période.¹⁶¹

La consommation des kolkhoziens, en 1938, représentait les pourcentages suivants de la consommation des paysans sous l'ancien régime: pain et farine, 125; pommes de terre, 180; fruits et légumes, 147; lait et produits laitiers, 148; viande et salaisons, 179.¹⁶²

«Un soutien colossal»

La collectivisation de la campagne a coupé court à la tendance spontanée de la petite production marchande à polariser la société en riches et en pauvres, en exploités et exploités. Les koulaks, les bourgeois ruraux, ont été réprimés et éliminés en tant que classe sociale. Le développement d'une bourgeoisie rurale dans un pays où 80 % de la population vivait toujours à la campagne aurait asphyxié et tué le socialisme soviétique. La collectivisation l'a empêché.

La collectivisation et l'économie planifiée ont permis à l'Union soviétique de résister à l'agression fasciste et de faire face à la guerre totale déclenchée par les nazis allemands. Pendant les premières années de la guerre, la consommation de blé a dû être réduite de moitié mais, grâce à la planification, les quantités disponibles étaient équitablement distribuées. Les régions occupées et ravagées par les nazis représentaient 47 % de la superficie des terres cultivées. Les fascistes y détruisirent 98.000 exploitations collectives. Mais entre 1942 et 1944, 12 millions d'hectares de terres nouvelles ont été mis en culture à l'Est du pays.¹⁶³

Grâce au système socialiste, la production agricole a pu, pour l'essentiel, rattraper le niveau de 1940 dès l'année 1948.¹⁶⁴

En quelques années, un système complètement nouveau d'organisation du travail, un bouleversement total de la technique et une révolution culturelle profonde ont su gagner le coeur des paysans. Bettelheim note:

«La majorité écrasante des paysans s'est montrée très attachée au nouveau régime d'exploitation. On en a eu la preuve au cours de la guerre, puisque dans les régions occupées par les troupes allemandes, et en dépit des efforts faits par les autorités nazies, la forme d'exploitation kolkhozienne s'est maintenue.»¹⁶⁵

C'est l'avis d'un sympathisant du système communiste, qui peut être utilement complété par cet autre témoignage d'Alexandre Zinoviev, un adversaire de Staline. Enfant, Zinoviev avait été témoin de la collectivisation. Il écrit:

«Lors de mes retours au village, et aussi bien plus tard, je demandais souvent à ma mère et à d'autres kolkhoziens s'ils auraient accepté de reprendre une exploitation individuelle au cas où cette possibilité leur aurait été offerte. Tous me répondirent par un refus catégorique.» «L'école du bourg ne comptait que sept classes mais servait de passerelle vers les écoles techniques de la région qui formaient des vétérinaires, des agronomes, des mécaniciens, des conducteurs de tracteurs, des comptables. A Tchoukhoma, il y avait une école secondaire. Tous ces établissements et ces professions étaient des éléments d'une révolution culturelle sans précédent. La collectivisation avait contribué directement à ce bouleversement. Outre ces spécialistes locaux relativement formés, les villages virent en effet affluer des techniciens venant des villes, dotés d'une formation secondaire ou même supérieure. La structure de la population rurale se rapprocha de celle de la société urbaine. Je fus témoin de cette évolution dès mon enfance. Cette transformation extrêmement rapide de la société rurale fournit au nouveau système un soutien colossal dans les larges masses de la population. Et cela malgré toutes les horreurs de la collectivisation et de l'industrialisation.»¹⁶⁶

En réalité, les réalisations extraordinaires du régime soviétique lui ont valu «un soutien colossal» parmi les travailleurs et un «dégoût des horreurs» parmi les classes exploiteuses. Et Zinoviev balance constamment entre ces deux positions.

Etudiant après la guerre, Zinoviev rapporte une discussion qu'il a eue avec un autre étudiant adversaire du communisme:

«- S'il n'y avait pas eu la collectivisation et l'industrialisation, aurions-nous pu gagner la guerre contre les Allemands?

- Non.

- Sans les rigueurs staliniennes, aurait-on pu maintenir le pays dans un ordre relatif?

- Non.

- Si nous ne développons pas l'industrie et les armements, saurions-nous préserver l'intégrité et l'indépendance de notre Etat?

- Non.

- Alors, que proposes-tu?

- Mais rien!»¹⁶⁷

Le «génocide» de la collectivisation

Au cours des années quatre-vingt, la droite a repris beaucoup de thèmes que les nazis avaient développés au cours de la guerre psychologique contre l'URSS. En général, depuis 1945, les efforts pour réhabiliter le nazisme commencent par l'affirmation que «le stalinisme était au moins aussi barbare que le nazisme». Ernst Nolte, suivi en cela par un Jürgen Habermas, affirma en 1986 que l'extermination des koulaks par Staline pouvait être comparée à l'extermination des Juifs par Hitler!

«Auschwitz n'est pas, au départ, le résultat de l'antisémitisme traditionnel. Au fond, ce n'était pas essentiellement un 'génocide', mais avant tout une réaction née de l'anxiété face aux actes d'extermination de la révolution russe. La copie était beaucoup plus irrationnelle que l'original.»¹⁶⁸

Ainsi, les hitlériens auraient été tourmentés par «l'anxiété» face aux crimes staliniens; et l'extermination des Juifs n'a été qu'une «réaction» à cette «anxiété». Hitler, en son temps, a tenu des propos comparables: l'agression contre l'URSS était une mesure d'«autodéfense» contre la menace judéo-bolchevique. Et certains s'étonnent que le fascisme remonte en Allemagne?

Le terme soviétique «la liquidation des koulaks en tant que classe», indique parfaitement qu'il s'agit d'éliminer l'exploitation de type capitaliste appartenant aux koulaks et pas du tout de liquider physiquement les koulaks.

Mais spéculant sur le mot «liquidation», des hommes sans scrupules comme Nolte et Conquest prétendent que les koulaks exilés ont été «exterminés»!

Stefan Merl, un chercheur allemand, décrit les conditions précaires dans lesquelles les premiers koulaks furent expropriés et renvoyés en Sibérie, pendant la grande vague de la collectivisation en janvier-mars 1930.

«Avec le début du printemps, la situation dans les camps d'accueil s'est aggravée. Des épidémies se sont répandues, faisant beaucoup de victimes surtout parmi les enfants. Pour cette raison, tous les enfants ont été retirés des camps en avril 1930 et renvoyés dans leur village d'origine. A ce moment, on avait déjà déporté au Nord quelque 400.000 personnes; jusqu'à l'été 1930, probablement entre 20.000 et 40.000 personnes sont décédées.»¹⁶⁹

Ici, Merl nous apprend en passant qu'un grand nombre des «victimes de la terreur» ont péri à cause des épidémies et que le Parti a réagi promptement pour protéger les enfants.

Merl affirme que les transports de l'automne 1930 «se sont effectués dans des conditions moins barbares». La majorité était envoyée en Sibérie et au Kazakhstan, «des régions où il y avait un déficit considérable en forces de travail». Au cours des années 1930-1935, l'Union soviétique manquait de forces de travail, surtout dans les régions nouvellement mises en exploitation. Le régime essayait d'utiliser toutes les forces disponibles. On voit mal pourquoi il aurait «tué» des hommes qui, depuis un ou deux ans, travaillaient la terre en Sibérie et au Kazakhstan. Pourtant, Merl estime que les 100.000 chefs de famille koulak de la première catégorie, renvoyés dans le système goulag, sont tous morts. Or, le Parti n'avait rangé que 63.000 koulaks dans la première catégorie et seuls ceux coupables d'actes terroristes et contre-révolutionnaires devaient être exécutés. Merl continue:

«100.000 autres personnes ont probablement perdu la vie, début 1930, par l'expulsion de leurs maisons, par la déportation vers le Nord et par des exécutions.» Puis il ajoute encore à ce nombre 100.000 personnes «mortes dans les régions de déportation jusqu'à la fin des années 30». Sans autre précision ou indication.¹⁷⁰

Le chiffre de 300.000 morts est donc basé sur des estimations fort approximatives et les décès sont largement dus à des causes naturelles, à la vieillesse et la maladie, aux conditions générales du pays.

Pourtant, Merl s'est vu obligé de défendre ses estimations «trop faibles», face à un crypto-fasciste du genre Conquest. Ce dernier a en effet «calculé» que 6.500.000 de koulaks ont été «massacrés» lors de la collectivisation, dont 3.500.000 dans les camps en Sibérie!¹⁷¹ Conquest fait «autorité» chez toute la droite. Mais Merl constate que Conquest fait preuve d'une «absence effrayante de critique des sources». Conquest «utilise des écrits obscurs d'émigrés reprenant des informations transmises de deuxième ou de troisième main». «Souvent, ce qu'il présente comme des 'faits' n'est appuyé que par une seule source discutable.»¹⁷² «Le nombre de victimes avancé par Conquest dépasse de plus du double le nombre des déportés, d'après ses 'preuves'.»¹⁷³

Depuis longtemps, les écrits d'auteurs étrangers au communisme, comme Merl, permettaient donc de réfuter les grossières calomnies de Conquest.

Or en 1990, Zemskov et Dougin, deux historiens soviétiques, ont publié les statistiques détaillées du Goulag. Ainsi, les chiffres exacts sont maintenant disponibles et ils réfutent la plupart des falsifications de Conquest.

Au cours de la période la plus violente de la collectivisation, en 1930-1931, les paysans ont exproprié 381.026 koulaks et ils ont renvoyé leurs familles sur les terres vierges à l'Est. Il s'agissait de 1.803.392 personnes. Au 1er janvier 1932, on en a recensé 1.317.022 dans les lieux d'établissement. La différence est de 486.000. La désorganisation aidant, une grande partie des déportés se sont échappés au cours du voyage qui durait souvent trois mois ou plus. (A titre de comparaison: des 1.317.022 installés, 207.010 ont réussi à s'enfuir au cours de l'année 1932.)¹⁷⁴

D'autres, dont le cas a été revu, ont pu retourner chez eux. Un nombre indéterminé, qu'on peut estimer à 100.000, sont décédés en cours de route, surtout à cause des épidémies. Le nombre considérable de décès lors des déplacements doit être vu dans le contexte de l'époque: une administration très faible, des conditions de vie précaires pour toute la population, des luttes de classes parfois chaotiques dans un milieu paysan porté au gauchisme. Bien sûr, pour chaque mort en déplacement, la droite affirme que le coupable, c'est le Parti, c'est Staline. Or, le contraire est vrai. L'approche du Parti s'exprime clairement dans un des nombreux rapports concernant ce problème, rédigé le 20 décembre 1931 par le responsable d'une colonie de travail à Novossibirsk.

«La forte mortalité observée pour les convois n° 18 à 23 en provenance du Caucase du Nord — 2.421 personnes sur 10.086 au départ — peut s'expliquer par les raisons suivantes:

1. une approche négligente, criminelle dans la sélection des contingents de déportés, parmi lesquels figuraient de nombreux enfants, vieillards de plus de soixante-cinq ans et malades;

2. le non-respect des directives concernant le droit pour les déportés de prendre avec eux des provisions pour deux mois de transfert;

3. l'absence d'eau bouillie, qui a obligé les déportés à boire de l'eau souillée. Beaucoup sont morts de dysenterie et d'autres épidémies.»¹⁷⁵

Toutes ces morts sont rangées dans la rubrique «crimes staliniens». Mais ce rapport montre que deux causes des décès sont liées au non-respect des directives du Parti et la troisième a un rapport avec les conditions et les habitudes sanitaires déplorables dans l'ensemble du pays.

Conquest a «calculé» que 3.500.000 koulaks ont été «exterminés» dans les colonies.¹⁷⁶ Mais le nombre total de dékoulakisés dans les colonies n'a jamais dépassé 1.317.022! Et entre 1932 et 1935, le nombre des départs a dépassé de 299.889 celui des nouveaux arrivés. De 1932 à fin 1940, le nombre exact de tous les décès, essentiellement dus à des causes naturelles, était 389.521. Et ce chiffre ne concerne pas uniquement les dékoulakisés, puisque depuis 1935 d'autres catégories peuplaient les colonies.

Que dire de l'affirmation de Conquest que 6.500.000 koulaks ont été «massacrés» lors des différentes phases de la collectivisation? Seule une partie des 63.000 contre-révolutionnaires de la première catégorie ont été exécutés. Le nombre de morts lors des déplacements, dû largement à la famine et aux épidémies, était d'environ 100.000. Entre 1932 et 1940, on peut estimer que 200.000 koulaks sont décédés dans les colonies de causes naturelles. Les exécutions et ces décès ont eu lieu au cours de la lutte de classe la plus vaste que la campagne russe a jamais vue, une lutte qui a bouleversé une campagne arriérée et primitive. Dans ce branle-bas gigantesque, 120 millions de paysans sont sortis du Moyen-âge, de l'analphabétisme et de l'obscurantisme. Ce sont les forces réactionnaires, intéressées au maintien de l'exploitation et des conditions de vie et de travail dégradantes et inhumaines, qui ont reçu des coups. La répression de la bourgeoisie et des réactionnaires était absolument nécessaire pour réaliser la collectivisation: seul le travail collectif rendait possible la mécanisation socialiste, permettant ainsi aux masses paysannes de mener une vie libre, digne et cultivée.

Par la haine du socialisme, des intellectuels occidentaux ont propagé les calomnies absurdes de Conquest sur les 6.500.000 koulaks «exterminés». Ils ont pris ainsi la défense de la démocratie bourgeoise, de la démocratie impérialiste. Au Mozambique, le Renamo, organisé par la CIA et les services secrets de l'Afrique du Sud, a massacré et affamé 900.000 villageois, depuis 1980. Le but: empêcher que le Mozambique émerge comme pays indépendant à orientation socialiste. Au Mozambique, les intellectuels occidentaux ne devaient pas inventer des cadavres, il fallait simplement constater la barbarie de l'impérialisme. Mais ces 900.000 morts sont un non-fait: on n'en parle pas.

L'Unita, soutenue et encadrée ouvertement, elle aussi, par la CIA et l'Afrique du Sud, a tué plus d'un million d'Angolais lors de la guerre civile contre le gouvernement nationaliste du MPLA. Après avoir perdu les élections de 1992, Savimbi, l'homme de la CIA, a pu se permettre de relancer sa guerre destructrice.

«La tragédie angolaise menace la vie de 3 millions de personnes... Savimbi a refusé d'accepter la victoire électorale du gouvernement par 129 sièges contre 91 et il a plongé l'Angola à nouveau dans un conflit féroce qui a exigé jusqu'à présent 100.000 vies en plus (depuis 12 mois).»¹⁷⁷

Cent mille morts africains, bien sûr, ce n'est rien. Combien d'intellectuels occidentaux qui aiment, aujourd'hui encore, hurler contre la collectivisation, n'ont simplement pas pris note des deux millions de paysans mozambicains et angolais, massacrés par l'Occident pour empêcher que leurs pays soient réellement indépendants et échappent au contrôle du capital internationale?

Chapitre 5 – La collectivisation et «l'holocauste ukrainien»

Les mensonges débités sur la collectivisation ont toujours été, pour la bourgeoisie, des armes de prédilection dans la guerre psychologique contre l'Union soviétique.

Nous analysons le mécanisme d'un des mensonges les plus «populaires», celui de l'holocauste commis par Staline contre le peuple ukrainien. Cette calomnie brillamment élaborée, nous la devons au génie de Hitler. Dans *Mein Kampf*, écrit en 1926, il avait déjà indiqué que l'Ukraine appartenait au «lebensraum» allemand. La campagne lancée par les nazis en 1934-1935 sur le thème du «génocide» bolchevik en Ukraine devait préparer les esprits à la «libération» projetée de l'Ukraine. Nous verrons pourquoi ce mensonge a survécu à ses créateurs nazis, pour devenir une arme américaine. Voici comment naissent les fabulations sur les «millions de victimes du stalinisme».

Le 18 février 1935, aux Etats-Unis, la presse de Hearst — le grand magnat de presse et sympathisant des nazis — commence la publication d'une série d'articles de Thomas Walker. Grand voyageur et journaliste, ce dernier a traversé l'Union soviétique pendant plusieurs années. En tête de la première page du *Chicago American* du 25 février, un titre immense: «La famine en Union soviétique fait six millions de morts. Récolte des paysans saisie, les hommes et leurs bêtes crèvent.» Au milieu de la page, un autre titre: «Un journaliste risque sa vie pour obtenir des photos du carnage.» En bas de page: «Famine — crime contre l'humanité.»¹

A l'époque, Louis Fischer travaille à Moscou pour le journal *The Nation*. Le scoop de son collègue, un illustre inconnu, l'intrigue au plus haut point. Il entreprend quelques recherches dont il fait part aux lecteurs de son journal.

«Monsieur Walker, nous informe-t-on, est entré en Russie au printemps dernier, le printemps de 1934 donc. Il a vu la famine. Il a photographié ses victimes. Il a eu des comptes rendus de première main sur les ravages de la faim, qui vous déchirent le coeur. Aujourd'hui, la famine en Russie est un sujet très chaud. Pourquoi monsieur Hearst a-t-il gardé ces articles sensationnels pendant dix mois avant de les publier? Donc, j'ai consulté les autorités soviétiques. Thomas Walker a été une seule fois en Union soviétique. Il a reçu un visa de transit du consulat soviétique à Londres, le 29 septembre 1934. Il est entré en URSS à partir de la Pologne par train à Negoreloye, le 12 octobre 1934. Pas au printemps, comme il dit. Le 13, il était à Moscou. Il est resté à Moscou du samedi 13 au jeudi 18 et il a pris ensuite le Transsibérien qui l'a amené à la frontière entre l'Union soviétique et la Mandchourie, le 25 octobre 1934... Il aurait été impossible pour M. Walker, dans les cinq jours compris entre le 13 et le 18 octobre, de parcourir un tiers des points qu'il 'décrit' de sa propre expérience. Mon hypothèse est qu'il a séjourné assez longtemps à Moscou pour obtenir d'étrangers aigris la 'couleur locale' ukrainienne dont il avait besoin pour donner à ses articles la fausse véracité qu'ils possèdent.»

Fischer a un ami, Américain lui aussi, Lindsay Parrott, qui a séjourné en Ukraine au début 1934. Il n'y a remarqué aucune des séquelles de la famine dont parle la presse de Hearst. Au contraire, la récolte de 1933 a été abondante. Fischer conclut:

«L'organisation de Hearst et les nazis entreprennent une coopération de plus en plus étroite. Je n'ai pas vu que la presse de Hearst a publié les récits de M. Parrott sur une Ukraine soviétique prospère. M. Parrott est le correspondant de M. Hearst à Moscou...»²

Au-dessous d'une photo d'une petite fille et d'un enfant squelettiques, Walker écrit:

«Effroyable! Au-dessus de Kharkov, une fille très maigre et son frère de deux ans et demi. Cet enfant rampait par terre comme un crapaud et son pauvre petit corps était si déformé par manque de nourriture qu'il ne ressemblait pas à un être humain.»

Douglas Tottle, syndicaliste et journaliste canadien qui a consacré un livre remarquablement bien documenté au mythe du «génocide ukrainien», a retrouvé cette photo de l'enfant-crapaud, datée du printemps 1934... dans une publication de 1922 sur la famine en Russie.

Une autre photo de Walker a été identifiée comme étant celle d'un soldat de la cavalerie autrichienne, à côté d'un cheval mort, prise au cours de la Première Guerre mondiale.³

Triste monsieur Walker: son reportage est un faux, ses photos sont des faux... et lui-même est un faux. De son vrai nom, l'homme s'appelait Robert Green. Il s'était échappé de la prison d'Etat du Colorado après y avoir purgé deux ans d'une peine de huit ans. Puis il s'en est allé inventer son reportage en Union soviétique. A son retour aux Etats-Unis, il fut arrêté et il reconnut devant le tribunal ne jamais avoir mis les pieds en Ukraine.

Le multimillionnaire William Randolph Hearst avait rencontré Hitler à la fin de l'été 1934 pour conclure avec lui un accord stipulant que l'Allemagne achèterait désormais ses nouvelles internationales chez International News Service, une société appartenant à Hearst. A cette époque, la presse nazie avait déjà entrepris une campagne sur

«la famine en Ukraine». Hearst y apportera sa contribution grâce à l'imagination de son grand explorateur, monsieur Walker.⁴

D'autres témoignages du même genre sur la famine suivent dans la presse de Hearst. Ainsi, un certain Fred Beal prend la plume. Ouvrier américain condamné à 20 ans de prison à la suite d'une grève, il s'enfuit en Union soviétique au cours de l'année 1930 et y travaille pendant deux ans dans l'usine de tracteurs de Karkhov. En 1933, il publie un petit livre intitulé *Foreign workers in a soviet Tractor Plant*, où il relate avec sympathie les efforts du peuple soviétique. Fin 1933, il est de retour aux Etats-Unis où l'attendent le chômage mais aussi la prison. En 1934, il se met à écrire sur la famine en Ukraine, à la suite de quoi les autorités réduisent de façon significative sa peine de prison. Lorsque son «témoignage» est publié par Hearst, en juin 1935, J. Wolyneec, un autre ouvrier américain qui a travaillé cinq ans dans la même usine à Karkhov, montrera les mensonges dont ce texte est parsemé. A propos des nombreuses conversations que Beal prétend avoir captées, Wolyneec note que Beal ne parlait ni le russe ni l'ukrainien. En 1948, Beal offre toujours ses services à l'extrême droite comme témoin à charge contre des communistes, devant le Comité McCarthy.⁵

Un livre de chez Hitler

En 1935 sort un livre en langue allemande du Dr Ewald Ammende *Muss Russland hungern?* Ses sources: la presse nazie allemande, la presse fasciste italienne, la presse des émigrés ukrainiens et des «voyageurs» et «experts» cités sans autre forme de précision. Il publie des photos dont il affirme qu'elles «comptent parmi les sources les plus importantes sur la réalité actuelle en Russie». «La plupart ont été prises par un spécialiste autrichien», dit Ammende laconiquement. Puis, il y a des photos appartenant au Docteur Ditloff qui fut jusqu'en août 1933 directeur de la Concession agricole du gouvernement allemand au Caucase du Nord. Ditloff prétend avoir réalisé les photos en été 1933 «dans les régions agricoles de la zone de famine». Fonctionnaire du gouvernement nazi, comment Ditloff aurait-il pu se déplacer du Caucase en Ukraine pour y faire la chasse aux images? Parmi les photos de Ditloff, sept, dont celle de «l'enfant-crapaud», avaient déjà été publiée par... Walker. Une autre photo présente deux garçons squelettiques, symboles de la famine ukrainienne de 1933. Nous avons pu voir la même image dans la série télévisée *La Russie* de Peter Ustinov: elle provient d'un film documentaire sur la famine en 1922 en Russie! Une autre photo d'Ammende a d'abord été publiée par l'organe nazi, le *Volkischer Beobachter*, du 18 août 1933. Cette photo aussi a pu être identifiée dans des livres datant de 1922.

Ammende avait travaillé dans la région de la Volga en 1913. Pendant la guerre civile de 1917-1918, il avait occupé des postes dans les gouvernements contre-révolutionnaires pro-allemands d'Estonie et de Lettonie. Puis il a travaillé pour le gouvernement Skoropadski, installé par l'armée allemande en Ukraine en mars 1918. Il affirme avoir participé aux campagnes d'aide humanitaire lors de la famine en Russie en 1921-1922... d'où sa familiarité avec le matériel photographique de cette époque. Pendant des années, Ammende a été le secrétaire général du prétendu «Congrès européen des nationalités», proche du parti nazi, qui regroupait des émigrés d'Union soviétique. Fin 1933, Ammende devient secrétaire honoraire du «Comité d'aide aux régions touchées par la famine en Russie», dirigé par le cardinal profasciste Innitzer à Vienne. Ammende a donc été étroitement lié à toute la campagne antisoviétique des nazis.

Lorsque Reagan a lancé sa croisade anticommuniste au début des années quatre-vingt, le professeur James E. Mace de l'université de Harvard a jugé opportun de rééditer et d'introduire le livre d'Ammende sous le titre *Human Life in Russia*. C'était en 1984. Ainsi, toutes les falsifications nazies, les faux documents photographiques, le pseudo-reportage de Walker en Ukraine, ont reçu la respectabilité académique attachée au nom de Harvard.

L'année précédente, des émigrés d'extrême droite ukrainiens avaient publié aux Etats-Unis *The Great Famine in Ukraine: The Unknown Holocaust*. Douglas Tottle a pu vérifier que toutes les photos de ce livre datent des années 1921-1922. Ainsi, la photo de la couverture provient du Comité international d'aide à la Russie du docteur F. Nansen, publiée dans *Information* n° 22, Genève, 30 avril 1922, p.6.⁶

Le révisionnisme des néo-nazis «révise» l'histoire pour justifier, avant tout, les crimes barbares du fascisme contre l'Union soviétique. Les néo-nazis nient aussi les crimes commis par les hitlériens contre les Juifs. Ils nient l'existence des camps d'extermination où ont péri des millions de Juifs. Et ils inventent des «holocaustes» prétendument commis par les communistes et par le camarade Staline. Par ce mensonge, ils fabriquent une justification aux tueries bestiales que les nazis ont commises en Union soviétique. Et pour ce révisionnisme au service de la lutte anticommuniste, ils reçoivent le plein soutien de Reagan, de Bush, de Thatcher et C^{ie}.

Un livre de chez McCarthy

Des milliers de nazis ukrainiens ont réussi à entrer aux Etats-Unis après la Seconde Guerre mondiale. Lors de la période McCarthy, ils ont témoigné en leur qualité de victimes de la «barbarie communiste». Ils ont relancé la fable de la famine-génocide dans un livre en deux volumes, *Black Deeds of the Kremlin (Les actes criminels du*

Kremlin), publié en 1953 et 1955, édité par «L'Association ukrainienne des victimes de la terreur communiste russe» et par «L'Organisation démocratique des Ukrainiens persécutés sous le régime soviétique». Dans ce livre cher à Robert Conquest, qui le cite abondamment, on trouve une glorification de Petlioura, responsable du massacre de plusieurs dizaines de milliers de Juifs en 1918-1920, et un hommage à Shukhevych, le commandant nazi du bataillon Rossignol et de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne.

Les actes criminels du Kremlin contient aussi une série de photos de la famine-génocide de 1932-1933. Toutes des faux. Des faux délibérés. Une image est intitulée «Petit cannibale». Elle provient de *l'Information* n° 22 du Comité international pour l'aide à la Russie, publiée en 1922 où la photo a comme sous-titre «Cannibale de Zaporozhe: il a mangé sa soeur». A la page 155, *Black Deeds* montre une photo de quatre soldats et d'un officier qui viennent d'exécuter des hommes. Titre: «L'exécution des koulaks». Détail: les soldats portent l'uniforme tsariste! Ainsi, on nous montre des exécutions tsaristes comme preuve des «crimes de Staline».⁷

Un des auteurs du volume I des *Black Deeds of the Kremlin* est Alexandre Hay-Holowko qui fut ministre de la Propagande dans le gouvernement de l'Organisation des nationalistes ukrainiens de Bandera. Au cours de sa brève existence, ce gouvernement a tué plusieurs milliers de Juifs, de Polonais et de bolcheviks à Lvov.

Parmi les personnes citées comme «sponsors» de ce livre, il y a Anatole Bilotserkiwsky, alias Anton Shpak, un ancien officier de la police nazie à Bila Tserkva où il a, d'après le témoignage de l'écrivain Skrybnyak, dirigé l'extermination de deux mille civils.⁸

Entre 1 et 15 millions de morts

En janvier 1964, Dana Dalrymple publie un article, «La Famine soviétique de 1932-1934» dans *Soviet Studies*. Il prétend qu'il y a eu 5.500.000 morts, la moyenne de 20 estimations d'auteurs divers.

Une question vient d'emblée à l'esprit: de quelles sources proviennent les «estimations» du professeur?

La première source est Thomas Walker, l'homme du faux voyage en Ukraine, dont Dalrymple prétend qu'il «parlait probablement le Russe»!

La deuxième source: Nicolas Prychodko, un émigré d'extrême droite qui fut, sous l'occupation nazie, ministre de la Culture et de l'Education de l'Ukraine! Il cite le chiffre de 7.000.000 de morts.

Ensuite vient Otto Schiller, fonctionnaire nazi chargé de la réorganisation de l'agriculture en Ukraine occupée par les hitlériens. Son texte, publié à Berlin en 1943 et faisant état de 7.500.000 morts, est cité par Dalrymple.

La quatrième source est Ewald Ammende, le nazi qui n'avait plus été en Russie depuis 1922. Dans deux lettres publiées en juillet et août 1934 dans *The New York Times*, Ammende parle de 7.500.000 morts et prétend qu'en juillet, des gens mouraient dans les rues de Kiev. Quelques jours plus tard, le correspondant du journal new-yorkais, Harold Denny, démentit les affirmations d'Ammende:

«Votre correspondant était à Kiev pendant plusieurs jours, en juillet dernier, au moment où les gens étaient supposés y mourir, et ni dans la ville, ni dans la campagne environnante il n'y avait de la famine.» Quelques semaines plus tard, Harold Denny revient sur le sujet:

«Nulle part ne régnait la faim. Nulle part on ne craignait la faim. Il y avait de la nourriture, y compris du pain, dans les marchés locaux. Les paysans avaient le sourire et ils étaient généreux avec leur nourriture.»⁹

Puis, Frederick Birchall parle de plus de 4.000.000 de morts dans un article de 1933. A ce moment-là, il est, à Berlin, un des premiers journalistes américains à exprimer sa sympathie pour le régime hitlérien.

Les sources numéros six à huit sont William H. Chamberlain, deux fois, et Eugène Lyons. Chamberlain cite une première fois le chiffre de 4.000.000, une seconde fois celui de 7.500.000 morts, chiffres basés «sur des estimations de résidents étrangers en Ukraine» — sans autre précision. Les cinq millions de morts de Lyons sont aussi le fruit de bruits et de rumeurs, des «estimations d'étrangers et de Russes à Moscou»! Chamberlain et Lyons étaient deux anticommunistes professionnels. Ils sont devenus membres du comité de direction du «Comité américain pour la libération du bolchevisme», dont 90 % des revenus provenaient de la CIA. Ce comité dirigeait Radio Liberty.

Le chiffre le plus élevé, 10.000.000, est fourni, sans autre forme de précision, par Richard Sallet dans la presse pro-nazie de Hearst. En 1932, la population proprement ukrainienne était de 25 millions d'habitants...¹⁰

Parmi les vingt sources du travail «académique» de monsieur Dalrymple, trois proviennent de la presse pro-nazie de Hearst et cinq sortent de publications de droite des années McCarthy (1949-1953). Dalrymple utilise deux auteurs fascistes allemands, un ancien collaborateur ukrainien, un émigré russe de droite, deux collaborateurs de la CIA et un journaliste sympathisant de Hitler. Un grand nombre de chiffres proviennent de vagues «résidents étrangers en Union soviétique» non identifiés.

Les deux estimations les plus basses, datant de 1933, viennent de journalistes américains en place à Moscou, connus pour leur rigueur professionnelle, Ralph Barnes, du *New York Herald Tribune*, et Walter Duranty, du *New York Times*. Le premier parle de 1 million, le second de deux millions de morts par la famine.

Deux professeurs au secours des nazis ukrainiens

Pour appuyer sa nouvelle croisade anti-communiste et justifier sa course démentielle aux armements, Reagan a soutenu en 1983 une grande campagne de commémoration du «Cinquantième anniversaire de la famine-génocide en Ukraine». Pour faire sentir la menace terrifiante qui pesait sur l'Occident, il fallait des preuves que le communisme, c'est le génocide. Ces preuves, ce sont les nazis et les collaborateurs qui les livrèrent. Deux professeurs américains les ont couvertes de leur autorité académique: James E. Mace de Harvard, coauteur de *Famine in the Soviet Ukraine*, et Walter Dushnyck qui écrit *Il y a cinquante ans: l'holocauste par la famine en Ukraine. Terreur et misère comme instrument de l'impérialisme russe soviétique*, préfacé par Dana Dalrymple. L'ouvrage de Mace contient 44 photos «de la famine-génocide de 1932-1933». Vingt-quatre sont extraites de deux ouvrages nazis écrits par Laubenheimer. Ce dernier attribue la plupart de ses photos à Ditloff et il débute sa présentation par une citation de *Mein Kampf*.

«Si le Juif, grâce à sa religion marxiste, arrive à vaincre les autres peuples de ce monde, sa couronne sera la couronne funéraire de l'humanité et la planète évoluera dans l'univers, comme elle le fit il y a des millions d'années, sans êtres humains.» Toutes les photos de Laubenheimer-Ditloff sont des faux, provenant de la Première Guerre mondiale et de la famine de 1921-1922!¹¹

Le second professeur, Dushnyck, a été identifié comme cadre de l'Organisation nationaliste ukrainienne, d'obédience fasciste, actif dès la fin des années trente.

Calcul scientifique...

Dushnyck a inventé une méthode «scientifique» pour calculer les morts de la «famine-génocide» et Mace l'a suivi dans cette démarche.

«Quand nous prenons les données du recensement de 1926... et celles du recensement du 17 janvier 1939... et l'accroissement moyen d'avant la collectivisation (2,36 pour cent par an), nous pouvons calculer que l'Ukraine... a perdu 7.500.000 personnes entre les deux recensements.»¹²

Ces calculs ne valent absolument rien.

La guerre mondiale, les guerres civiles et la grande famine de 1920-1922 ont provoqué une baisse des naissances; or, cette nouvelle génération a 16 ans, l'âge de la procréation, à partir de 1930. La structure de la population devait donc nécessairement amener une chute des naissances au cours des années trente.

L'avortement libre a aussi provoqué une baisse notoire des naissances au cours des années trente, au point que le gouvernement a dû y mettre fin en 1936 dans le but d'augmenter la population.

Les années 1929-1933 furent caractérisées par de grandes et violentes luttes à la campagne, accompagnées à certains moments par la famine. De telles conditions économiques et sociales font chuter le taux des naissances.

Le nombre de gens enregistrés comme des Ukrainiens a changé par des mariages inter-ethniques, par des changements de la nationalité déclarée, par des migrations.

Les frontières de l'Ukraine ne sont pas les mêmes en 1939 qu'en 1926. Les cosaques du Kouban, entre 2 et 3 millions de personnes, étaient recensés comme Ukrainiens en 1926, mais ils furent re-classifiés comme Russes à la fin des années vingt. Cette nouvelle classification explique à elle seule déjà 25 à 40 pour cent des «victimes de la famine-génocide» calculées par Dushnyck-Mace.¹³

Ajoutons que, d'après les chiffres officiels, la population d'Ukraine s'est accrue de 3.339.000 personnes entre 1926 et 1939. A comparer avec l'accroissement de la population juive sous les conditions d'un réel génocide organisé par les nazis...¹⁴

Pour tester la validité de la «méthode Dushnyck», Douglas Tottle a fait un exercice sur la province du Saskatchewan, au Canada, où eurent lieu, au cours des années trente, de grandes luttes paysannes. La répression fut souvent sanglante. Tottle a voulu «calculer» les victimes de la «répression-génocide» pratiquée par l'armée bourgeoise canadienne dans la province du Saskatchewan.

Population en 1931:	921.785
Accroissement en 1921 -1931:	22 %
Projection de la population en 1941:	1.124.578
Population réelle en 1941:	895.992
Victimes de la répression-génocide:	228.586
Victimes en pourcentage de 1931:	25 %

Cette «méthode scientifique», appliquée sur le Canada, sera qualifiée par tout homme raisonnable de farce grotesque; pourtant, appliquée sur l'Union soviétique, elle est largement utilisée dans les publications de la droite comme une «preuve» de la terreur «stalinienne».

Du mauvais usage du cinéma

La campagne de la «famine-génocide» que les nazis lancèrent en 1933 a pris son plus haut vol un demi-siècle plus tard, en 1983, avec le film *Harvest of Despair*, pour le grand public, et en 1986 avec le livre *Harvest of Sorrow*, de Robert Conquest, pour l'intelligentsia.

Les films *La Récolte du Désespoir*, sur le «génocide» ukrainien, et *The Killing Fields* sur le «génocide» au Kampuchéa, furent les deux œuvres les plus importantes créées par l'entourage de Reagan pour convaincre les gens que communisme était synonyme de génocide.

Harvest of Despair obtint la médaille d'or au 28^e Festival international du film et de la TV de New York, en 1985.

Les plus importants témoignages sur le «génocide» apparaissant dans ce film sont présentés par des nazis allemands et leurs anciens collaborateurs. Le premier témoin, Stepan Skrypyk, fut le rédacteur en chef du journal nazi *Volyn*, sous l'occupation allemande. En trois semaines, avec la bénédiction des autorités hitlériennes, l'homme fut promu de l'état de laïc au rang d'évêque de l'Eglise orthodoxe ukrainienne, et au nom de la «morale chrétienne», il fit une propagande tapageuse pour l'Ordre Nouveau. A la fin de la guerre, il se réfugia aux Etats-Unis.

L'Allemand Hans Von Herwarth, autre témoin, travailla en Union soviétique dans le service qui recrutait, parmi les prisonniers soviétiques, des hommes pour l'armée du général Vlassov.

Son compatriote Andor Henke, qui figure aussi dans le film, était un diplomate nazi.

Pour illustrer la «famine-génocide» de 1932-1933, les auteurs ont utilisé des séquences des actualités d'avant 1917, des fragments des films *Le Tsar Famine*, de 1922, et *Arsenal*, de 1929, puis des séquences du *Siège de Leningrad*, filmées au cours de la Seconde Guerre mondiale...

Attaqué publiquement en 1986 pour ces falsifications, Marco Carynnik, qui était à la base de ce film et qui avait assuré les recherches, fit une déclaration publique:

«Aucun des fragments des archives filmées ne date de la famine ukrainienne et très peu de photos de 1932-1933 sont parues dont l'authenticité peut être prouvée. A la fin du film, une séquence dramatique d'une fille émaciée, qui a aussi été utilisée pour le matériel de promotion du film, ne date pas de la famine de 1932-1933.» «J'ai fait remarquer que ce genre d'inexactitudes n'est pas permis», disait Carynnik au cours d'une interview, «mais on n'a pas voulu m'écouter.»¹⁵

Harvest of Sorrow: Conquest et la reconversion des nazis ukrainiens

En janvier 1978, David Leigh publia un article dans le *Guardian* de Londres dans lequel il révélait que Robert Conquest avait travaillé pour le service de désinformation, appelé officiellement Information Research Department (IRD), des services secrets anglais. Dans les ambassades anglaises, le responsable de FIRD a comme tâche de mettre du matériel «truqué» à la portée des journalistes et des personnalités publiques. Leigh affirme:

«Robert Conquest était au service de l'Information Research Department. Il a travaillé pour le ministère des Affaires étrangères jusqu'en 1956.»¹⁶

Sur proposition de l'IRD, Conquest écrit un livre sur l'Union soviétique; un tiers de l'édition fut achetée par Praeger qui publie et distribue souvent des livres à la demande de la CIA.

En 1986, Conquest apportait une contribution significative à la campagne de Reagan pour mobiliser le peuple américain sur le thème d'une éventuelle occupation des Etats-Unis par l'Armée Rouge! Le livre de Conquest s'intitule *Que faire quand les Russes arrivent: un manuel de survie*.

Dans son livre *La Grande Terreur*, publié en 1973, Conquest avait estimé le nombre de morts lors de la collectivisation de 1932-1933 entre cinq et six millions, dont la moitié en Ukraine. Exactement dix ans plus tard, au cours des années Reagan, l'hystérie anticommuniste aidant, Conquest jugeait opportun d'étendre les conditions de la famine jusqu'en 1937 et de faire passer ses «estimations» à 14 millions de morts.

Son livre *Harvest of Sorrow* publié en 1986 est une version pseudo-académique de l'histoire telle qu'elle est racontée depuis les années trente par l'extrême droite ukrainienne.

Conquest prétend que l'extrême droite ukrainienne a mené un combat «anti-allemand et anti-soviétique», répétant ainsi le mensonge que les bandes criminelles ont inventé après leur défaite, lorsqu'elles cherchaient à émigrer aux Etats-Unis.

Conquest, traitant de l'histoire ukrainienne, mentionne l'occupation nazie en une phrase, comme une période entre deux vagues de terreur rouge!¹⁷ Il a éliminé complètement de son récit la terreur bestiale qu'exercèrent les fascistes ukrainiens pendant l'occupation allemande, parce qu'il a trouvé parmi eux ses meilleurs informateurs sur la «famine-génocide».

Roman Shukhevych commandait le bataillon Rossignol, composé d'Ukrainiens nationalistes portant l'uniforme allemand. Son bataillon occupa Lvov le 30 juin 1941 et y massacra, en trois jours, 7.000 Juifs. En 1943, Shukhevych fut nommé commandant de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne (AIU) de Stepan Bandera, dont les hommes prétendront, après la guerre, avoir combattu les Allemands et les Rouges.¹⁸

Tous leurs «récits» des combats qu'ils prétendaient avoir menés contre les Allemands se révélèrent faux. Ils auraient exécuté le chef de l'état-major de la SA, Victor Lutze. Or, celui-ci avait été tué dans un accident de voiture près de Berlin. Ils auraient livré combat contre 10.000 soldats allemands près de Volnia, au cours de l'été 1943. L'historien Reuben Ainsztein a prouvé qu'au cours de cette bataille, 5.000 nationalistes ukrainiens avaient participé, aux côtés de 10.000 soldats allemands, à une grande campagne d'encerclement et d'anéantissement de l'armée de partisans dirigée par le célèbre bolchevik Alexei Fédorov!¹⁹

Ainsztein note:

«Les bandes de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne, connues sous le nom de Bandéristes, se sont montrées les ennemis les plus dangereux et les plus cruels des Juifs survivants, des paysans et des colons polonais et de tous les partisans anti-allemands.»²⁰

La 14^e division Waffen-SS Galicie, ou division Halychyna, fut créée en mai 1943. Dans son appel aux Ukrainiens pour y prendre service, Kubijovych, chef de l'Organisation des nationalistes ukrainiens, tendance Melnyk, déclare:

«Le moment longtemps attendu est arrivé, maintenant que le peuple ukrainien a de nouveau la chance d'agir les armes à la main pour combattre son ennemi le plus affreux, le bolchevisme moscovite-juif. Le Führer du Grand Reich allemand a accepté la formation d'une unité séparée de volontaires ukrainiens.»²¹

Auparavant, les nazis avaient imposé leur autorité directe en Ukraine, ne laissant aucune autonomie à leurs alliés ukrainiens. C'est sur cette base de rivalité entre fascistes allemands et ukrainiens que les nationalistes ukrainiens construiront plus tard le mythe de leur «opposition aux Allemands». Repoussés par l'Armée rouge, les nazis changèrent de tactique en 1943, attribuant un plus grand rôle aux tueurs ukrainiens. La création d'une division «ukrainienne» de la Waffen-SS fut considérée comme une victoire du «nationalisme ukrainien»!

Le 16 mai 1944, le chef de la SS, Himmler, félicita la division Galicie pour avoir débarrassé l'Ukraine de tous ses Juifs.

Wasył Veryha, un vétéran de la 14^e division Waffen-SS, tendance Melnyk, écrit en 1968:

«Le personnel entraîné dans la division est devenu la colonne vertébrale de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne (...). Le commandement de l'AIU envoyait aussi ses hommes à la division pour recevoir l'entraînement militaire approprié. Ceci renforçait l'AIU, laissée sur le sol de la Patrie (après le retrait allemand), surtout dans le chef de ses commandants et instructeurs.»²²

Bien que l'Organisation des nationalistes ukrainiens (ONU) de la tendance Melnyk et l'ONU de la tendance Bandera fussent des concurrents qui se livraient parfois à des affrontements armés, nous voyons ici comment elles ont collaboré contre les communistes, sous la direction des nazis allemands.

L'officier nazi Shtolze révéla devant le tribunal de Nuremberg que Canaris, le chef de l'espionnage allemand, avait «donné des instructions pour mettre en place des réseaux clandestins pour continuer la lutte contre le pouvoir soviétique en Ukraine. (...) Des agents compétents étaient spécialement laissés derrière pour diriger le mouvement nationaliste».²³ Notons que le groupe trotskiste de Mandel soutient toujours la lutte armée «anti-stalinienne» que les bandes nazies de l'ONU ont menée entre 1944 et 1952.

Pendant la guerre, John Loftus était responsable, au Département de la Justice, du Service des recherches spéciales, chargé de détecter les nazis cherchant à s'infiltrer aux Etats-Unis. Dans son livre *The Belarus Secret*, il affirme que son service s'était opposé à l'entrée des nazis ukrainiens. Mais Frank Wisner, qui dirigeait l'Office de coordination politique, un service de renseignement, faisait systématiquement entrer des anciens nazis ukrainiens, croates, hongrois. Wisner, qui jouera plus tard un rôle important à la tête de la CIA, déclara:

«L'Organisation des nationalistes ukrainiens et l'armée de partisans qu'elle créa en 1942 (sic), l'Armée insurrectionnelle ukrainienne, ont lutté âprement aussi bien contre les Allemands que contre les Russes soviétiques.» Ici on voit comment les services de renseignement américains, immédiatement après la guerre, ont repris la version de l'histoire donnée par les nazis ukrainiens, dans le but d'utiliser ces anticommunistes pour la lutte clandestine contre l'Union soviétique. Loftus répond à Wisner:

«C'est complètement faux. Le U.S. Counter-Intelligence Corps avait un agent qui avait photographié onze tomes de fiches secrètes internes de l'ONU relatives à Bandera. Ces fiches montrent clairement que la plupart de ses membres travaillaient pour la Gestapo ou la SS comme policiers, exécuteurs, chasseurs de partisans et fonctionnaires municipaux.»²⁴

Aux Etats-Unis, d'anciens nazis ukrainiens ont créé des «instituts de recherche» d'où ils répandent leur histoire «révisée» de la Seconde Guerre mondiale. Loftus note:

«Le financement de ces 'instituts de recherche', qui n'étaient guère autre chose que des groupes de couverture pour d'anciens officiers de renseignement nazis, venait du American Committee for the Liberation from Bolchevism.»²⁵

«Contre Hitler et contre Staline», tel fut le mot d'ordre principal sur la base duquel les anciens hitlériens et la CIA unirent leurs efforts. Aux gens non avertis, la formule «contre le fascisme et contre le communisme» peut sembler être une «troisième voie», mais il n'en est rien. C'est la formule qui unit, après la défaite des nazis, les anciens partisans de la Grande Allemagne en déroute et leurs successeurs américains qui visaient l'hégémonie mondiale. Comme Hitler appartenait désormais au passé, l'extrême droite allemande, ukrainienne, croate, etc. rejoignit l'extrême droite américaine. Ils unirent leurs efforts contre le socialisme, contre l'Union soviétique qui avait porté l'essentiel du poids de la guerre antifasciste. Pour rallier toutes les forces bourgeoises, ils couvrirent le socialisme d'un déluge de mensonges, affirmant qu'il était pire que le nazisme. La formule «contre Hitler et contre Staline» servit à affabuler sur les «crimes» et les «holocaustes» de Staline, pour mieux camoufler et, ensuite, carrément nier les crimes monstrueux et les holocaustes d'Hitler. En 1986, les Vétérans de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne, ceux-là mêmes qui prétendaient avoir lutté «contre Hitler et contre Staline», publièrent un livre intitulé *Pourquoi un holocauste vaut-il mieux qu'un autre?*, écrit par un ancien de l'AIU, Yuri Choumatski. Regrettant que «des historiens révisionnistes qui nient l'existence de chambres à gaz et qui affirment que moins d'un million de Juifs sont morts ou ont été persécutés», Choumatski poursuit:

«Selon les déclarations des sionistes, Hitler a tué six millions de Juifs, mais Staline, soutenu par l'appareil d'Etat juif, a réussi à tuer dix fois plus de chrétiens.»²⁶

Les sources fascistes de Conquest

Si dans *Harvest of Sorrow*, Conquest reprend la version de l'histoire des nazis ukrainiens, c'est parce que les anciens de la division Waffen-SS Galicie et de l'Armée insurrectionnelle ukrainienne lui ont livré l'essentiel de ses «sources» sur la «famine-génocide» de 1932-1933!

En voici les preuves.

La partie cruciale, le douzième chapitre, de *Harvest of Sorrow*, a comme titre «La famine fait rage». Elle contient une liste impressionnante de 237 références.

Un regard un peu plus attentif nous apprend que plus de la moitié renvoient à des émigrés de droite ukrainiens. L'ouvrage des fascistes ukrainiens *Black Deeds of the Kremlin* est cité 55 fois!

Dans le même chapitre, Conquest cite 18 fois le livre *The Ninth Circle* d'Olexa Woropay, publié en 1953 par le mouvement de jeunesse de l'organisation fasciste de Stepan Bandera. L'auteur présente sa biographie détaillée pour les années trente... mais ne dit rien sur ce qu'il fit durant l'occupation! Un aveu à peine camouflé de son passé nazi. Il reprend sa biographie en 1948, à Munich, où beaucoup de fascistes ukrainiens ont trouvé refuge. C'est là qu'il a interviewé des Ukrainiens... sur la famine-génocide de 1932-1933. Aucun des «témoins» n'est identifié, ce qui rend l'ouvrage dépourvu de tout caractère scientifique. D'aucun témoin, il ne nous apprend ce qu'il fit pendant la guerre, ce qui rend probable l'hypothèse que ce sont des nazis ukrainiens en fuite qui «révèlent la vérité sur le stalinisme».²⁷

Beal, qui collabora avec la police américaine et écrivit dans la presse pro-nazie de Hearst, est cité cinq fois par Conquest.

Kravtchenko, l'émigré anti-communiste, sert dix fois de source, Lev Kopelev, un autre émigré russe, cinq fois.

Parmi les références scientifiques figure en bonne place un... roman de Grossman auquel Conquest se réfère quinze fois!

Conquest cite les interviews du *Projet Réfugiés*, de Harvard, financé par la CIA. Il cite le Comité du Congrès sur l'Aggression Communiste du temps de McCarthy, puis le livre nazi d'Ewald Ammende, publié en 1936. Conquest se réfère cinq fois à Eugène Lyons et à William Chamberlain, deux hommes qui siégèrent au comité de direction de *Radio Liberty*, la station de la CIA.

A la page 244, Conquest cite «un Américain» qui a vu des gens affamés «dans un village à trente kilomètres au sud de Kiev»:

«Dans une hutte, ils bouillaient des saloperies qu'il était impossible de décrire.» Référence: *New York Evening Journal*, 18 février 1933. En réalité, il s'agit de l'article de Thomas Walker dans la presse de Hearst, publié en 1935! Conquest a délibérément ant-daté le journal pour le faire correspondre à la famine de 1933. Conquest ne nomme pas l'Américain: il craint que certains puissent se rappeler que Thomas Walker était un faussaire qui ne mit jamais les pieds en Ukraine. Conquest est un faussaire.

Pour justifier l'utilisation de livres d'émigrés rapportant des bruits et des rumeurs, Conquest a déclaré:

«La vérité ne peut donc filtrer que sous la forme de bruits» et «sur des questions politiques, la meilleure source — quoique pas infaillible — est la rumeur.»²⁸

C'est élever l'intoxication, la désinformation, les mensonges fascistes au niveau de la respectabilité académique.

Les causes de la famine en Ukraine

Il y eut famine en Ukraine en 1932-1933. Mais elle fut principalement provoquée par la lutte à mort que l'extrême droite ukrainienne livrait contre le socialisme et contre la collectivisation de l'agriculture.

Au cours des années trente, cette extrême droite, liée aux hitlériens, a déjà utilisé à fond le thème de la «famine provoquée délibérément pour exterminer le peuple ukrainien». Mais après la Seconde Guerre mondiale, elle «ajustera» cette propagande dans le but principal de couvrir les crimes commis par les nazis et de mobiliser les forces de l'Occident contre le communisme.

En effet, depuis le début des années cinquante, la réalité de l'extermination de six millions de Juifs s'était imposée à la conscience mondiale. L'extrême droite mondiale avait besoin d'une quantité supérieure de morts «victimes de la terreur communiste». Et en 1953, l'année du maccarthysme triomphant, on a vu un accroissement spectaculaire du nombre de gens décédés en Ukraine... vingt ans auparavant. Comme les Juifs avaient été tués de façon délibérée, scientifique, il fallait que «l'extermination» du peuple ukrainien prenne aussi la forme d'un génocide commis de sang-froid. Et l'extrême droite, qui nie avec conviction l'holocauste des Juifs, inventa l'holocauste ukrainien!

La famine de 1932-1933 en Ukraine eut quatre causes.

Avant tout, elle fut provoquée par la véritable guerre civile déclenchée par les koulaks et les éléments réactionnaires contre la collectivisation de l'agriculture.

Frederick Schuman a voyagé en touriste en Ukraine pendant la période de la famine. Devenu professeur au Williams Collège, il publia en 1957 un livre sur l'Union soviétique. Il y parle de la famine.

«L'opposition (des koulaks) prenait au début la forme de l'abattage du bétail et des chevaux, plutôt que de les voir collectivisés. Le résultat fut un coup terrible pour l'agriculture soviétique, parce que la majorité des vaches et des chevaux appartenaient aux koulaks. Entre 1928 et 1933, le nombre des chevaux passa de presque 30.000.000 à moins de 15.000.000; de 70.000.000 de têtes de bétail à cornes, dont 31.000.000 de vaches, on tomba à 38.000.000, dont 20.000.000 de vaches; le nombre de moutons et de chèvres diminua de 147.000.000 à 50.000.000 et celui des pores de 20.000.000 à 12.000.000. L'économie rurale soviétique ne s'était pas encore remise de ces pertes terribles en 1941. (...) Certains (koulaks) ont assassiné des fonctionnaires, incendié la propriété des collectivités et même brûlé leur propre récolte et leurs semences. Un plus grand nombre encore ont refusé de semer et de récolter, peut-être dans la conviction que les autorités feraient des concessions et leur assureraient de toute façon la nourriture. Ce qui suivait était la 'famine' de 1932-1933. (...) Des récits lugubres, fictifs pour la plupart, sont apparus dans la presse nazie en Allemagne et dans la presse de Hearst aux Etats-Unis. (...) La 'famine' n'était pas, dans ses phases ultérieures, le résultat d'un déficit de nourriture, malgré la réduction importante des semences et des récoltes, conséquence des réquisitions spéciales au printemps de 1932, causées apparemment par la crainte d'une guerre avec le Japon. La plupart des victimes étaient des koulaks qui avaient refusé de semer leurs champs ou qui avaient détruit leur récolte.»²⁹

Il est intéressant de constater que ce témoignage est confirmé par un article d'Isaac Mazepa, chef du mouvement nationaliste ukrainien, ancien premier ministre de Petlioura en 1918, article publié en 1934. Il se vante qu'en Ukraine, la droite a réussi en 1930-1932 à saboter sur une grande échelle, les travaux agricoles.

«D'abord, il y eut des troubles dans les kolkhozes et, ailleurs, des fonctionnaires communistes et leurs agents furent tués. Mais plus tard, on développa plutôt un système de résistance passive qui visait à entraver systématiquement les plans des bolcheviks pour les semailles et pour les récoltes. Les paysans font partout de la résistance passive; mais en Ukraine la résistance a pris le caractère d'une lutte nationale. L'opposition de la population ukrainienne a causé l'échec du plan des collectes en 1931 et, plus encore, de celui de 1932. La catastrophe de 1932 était le coup le plus dur que l'Ukraine soviétique ait dû encaisser depuis la famine de 1921-1922. Les campagnes des semailles échouèrent aussi bien en automne qu'au printemps. Des terrains entiers furent laissés en friche. En plus, l'année passée, lors de la rentrée de la moisson, dans plusieurs régions surtout dans le sud, 20, 40 et même 50 pour cent de la récolte était laissée dans les champs, et n'était pas récoltée du tout ou détruite lors du battage.»³⁰

La deuxième cause de la famine fut la sécheresse qui frappa de grandes parties de l'Ukraine en 1930, 1931 et 1932. Pour James E. Mace de Harvard, il s'agit d'une fable inventée par le régime soviétique. Pourtant, dans son *Histoire de l'Ukraine*, Mikhail Hrushevsky, un des principaux historiens nationalistes, parlant de l'année 1932, affirme:

«Cette nouvelle année de sécheresse a coïncidé avec des conditions agricoles chaotiques.»³¹

Le professeur Nicholas Riasnovsky qui a enseigné au Russian Research Center à Harvard, écrit que les années 1931 et 1932 ont connu des conditions de sécheresse. Le professeur Michael Florinsky, qui lutta contre les bolcheviks au cours de la guerre civile, note:

«Des sécheresses sévères en 1930 et 1931, spécialement en Ukraine, ont aggravé la situation de l'agriculture et créé des conditions proches de la famine.»³²

La troisième cause de la famine a été une épidémie de typhus qui a ravagé l'Ukraine et le Caucase du Nord. Hans Blumenfeld, un architecte canadien renommé, se trouvait, à l'époque de la famine en Ukraine, dans la ville de Makayevka. Il écrit:

«Il n'y a pas de doute que la famine a coûté beaucoup de victimes. Je ne dispose pas de base pour estimer leur nombre. (...) Probablement la plupart des décès de 1933 ont-ils été causés par des épidémies de typhus, de fièvre typhoïde et de dysenterie. Des maladies transmises par l'eau étaient fréquentes à Makayevka; j'ai survécu de justesse à une attaque de fièvre typhoïde.»

Horsley Gantt, l'homme qui inventa l'estimation absurde de 15 millions de morts par la famine — 60 pour cent d'une population ethnique ukrainienne de 25 millions en 1932 — note quand même que «le sommet de l'épidémie de typhus coïncidait avec celui de la famine. (...) Il est impossible de séparer celle des deux causes qui fut la plus importante pour le nombre de victimes».³³

La quatrième cause de la famine fut le désordre provoqué inévitablement par une réorganisation de l'agriculture et le bouleversement aussi profond de toutes les relations économiques et sociales: le manque d'expérience, l'improvisation et la confusion dans les directives, le manque de préparation, le radicalisme gauchiste de certaines couches les plus pauvres et de certains fonctionnaires.

Le chiffre d'un à deux millions de morts par la famine est important. Ces pertes humaines sont largement dues à l'opposition farouche des classes exploiteuses à la réorganisation et à la modernisation de l'agriculture sur une base socialiste. Mais la bourgeoisie inscrira ces morts sur le compte de Staline et du socialisme. Ce chiffre d'un à deux millions doit être comparé avec les 9 millions de morts causées par la famine de 1920-1921. Celle-ci fut essentiellement provoquée par l'intervention militaire de huit puissances impérialistes et par le soutien qu'elles accordaient aux groupes armés réactionnaires.

La famine n'a pas dépassé la période précédant la récolte de 1933. Des mesures extraordinaires prises par le gouvernement soviétique ont garanti le succès de la récolte de cette année. Au printemps, seize millions de kg de semailles, de nourriture et de fourrage ont été envoyés en Ukraine. L'organisation et la gestion des kolkhozes ont été améliorées et plusieurs milliers de tracteurs, de combinés et de camions supplémentaires ont été livrés.

Hans Blumenfeld présente dans ses *Mémoires*, un résumé de ce qu'il a vécu à l'époque de la famine en Ukraine.

«Une conjonction d'un nombre de facteurs (la causa). D'abord, l'été chaud et sec de 1932, que j'avais vécu au nord de Vyatka, avait fait échouer la récolte dans les régions semi-arides du Sud. Puis, la lutte pour la collectivisation avait désorganisé l'agriculture. La collectivisation n'était pas un processus qui suivait un ordre et des règles bureaucratiques. Elle consistait dans des actions des paysans pauvres, encouragés par le Parti. Les paysans pauvres étaient enthousiastes pour exproprier les 'koulaks', mais moins chauds pour organiser une économie coopérative. En 1930, le Parti avait déjà envoyé des cadres pour contrecarrer et corriger les excès. (...) Après avoir fait preuve de prudence en 1930, le Parti déclencha une nouvelle offensive en 1932. Comme conséquence, l'économie des koulaks cessait de produire cette année-là, et la nouvelle économie collective ne

produisait pas encore à plein rendement. Avec une production inadéquate, on assurait d'abord les besoins de l'industrie urbaine et des forces armées; comme l'avenir de toute la nation, y compris des paysans, en dépendait, on ne pouvait guère faire autrement. (...) En 1933 les pluies étaient suffisantes. Le Parti envoyait ses meilleurs cadres pour aider au travail organisationnel dans les Kolkhozes. Ils ont réussi. Après la récolte de 1933 la situation s'améliora radicalement et avec une vitesse étonnante. J'avais le sentiment que nous avions poussé une charrette très lourde sur une montagne, incertains si nous pouvions réussir; mais en automne 1933 nous avions dépassé le sommet et depuis, nous pouvions avancer à un rythme accéléré.»³⁴

Hans Blumenfeld souligne que la famine a frappé aussi bien les régions russes de la Basse Volga et la région du Caucase du Nord que l'Ukraine.

«Ceci réfute le 'fait' d'un génocide anti-ukrainien parallèle à l'holocauste antisémite de Hitler. Pour tous ceux qui connaissent bien le déficit désespéré en forces de travail que l'Union soviétique connut à l'époque, l'idée que ses dirigeants réduiraient délibérément cette ressource rare est absurde.»³⁵

L'Ukraine sous l'occupation nazie

Les armées japonaises occupèrent la Mandchourie en 1931 et prirent position le long de la frontière soviétique. Hitler arriva au pouvoir en janvier 1933.

Les programmes de réorganisation industrielle et agricole entrepris par l'URSS dans la période 1928-1933 sont donc venus juste à temps. Seule leur réalisation, au prix d'une mobilisation totale des forces, a rendu possible la résistance victorieuse contre les nazis.

Ironie de l'histoire, les nazis ont commencé par croire leurs propres mensonges sur le génocide ukrainien et sur la précarité du système soviétique.

L'historien Heinz Hohne a écrit ceci:

«Deux années de guerre sanglante en Russie, qui ont fait déchanter plus d'un, constituent la preuve cruelle de l'inexactitude de la fable des 'unter-menschen'. Dès août 1942, le Sicherheits Dienst avait noté, dans ses 'Rapports du Reich', que parmi le peuple allemand croissait le sentiment d'avoir été victime de chimères. L'impression dominante et effrayante est celle de grandes masses d'armes soviétiques, de leur qualité technique, et l'effort gigantesque d'industrialisation entrepris par les Soviétiques — tout cela en contradiction aiguë avec l'image précédente de l'Union soviétique. Les gens se demandent comment le bolchevisme a réussi à produire tout cela.»³⁶

Le professeur américain William Mandel écrit en 1985:

«Dans la partie orientale, la plus étendue de l'Ukraine, qui était soviétique depuis vingt années, la loyauté était dominante et presque générale. Il y avait un demi-million de guérilleros soviétiques (...) et 4.500.000 hommes de l'ethnie ukrainienne se battaient dans l'armée soviétique. Il est évident que cette armée aurait été affaiblie à l'extrême, s'il y avait eu des désaffections importantes parmi une composante aussi large.»

Et l'historien Roman Szporluk avoue que les «zones opérationnelles du Nationalisme ukrainien organisé (...) étaient limitées aux anciens territoires polonais», c'est-à-dire à la Galicie. Sous l'occupation polonaise, le mouvement fasciste ukrainien y avait eu sa base jusqu'en 1939.³⁷

Le mensonge de l'holocauste ukrainien a été inventé par les hitlériens dans le cadre de leur préparation à la conquête des territoires ukrainiens. Mais dès qu'ils ont mis pied sur le sol ukrainien, les «libérateurs» nazis ont rencontré une résistance des plus acharnées. Alexei Fédorov dirigeait un groupe de partisans qui a éliminé 25.000 nazis pendant la guerre. Son livre *Partisans d'Ukraine* montre de façon admirable l'attitude du petit peuple ukrainien face aux nazis. On peut conseiller vivement sa lecture comme antidote à tous les racontars sur le «génocide ukrainien» de Staline.³⁸

Chapitre 6 – La lutte contre le bureaucratisme

Trotsky a inventé le terme infamant de «bureaucratie stalinienne». Du vivant de Lénine, fin 1923, il s'était déjà engagé dans des manœuvres pour prendre le pouvoir dans le Parti en affirmant ceci:

«Le bureaucratisme menace... de provoquer une dégénérescence plus ou moins opportuniste de la vieille garde.»¹

Dans sa plate-forme de l'opposition, écrite en juillet 1926, il s'en prenait essentiellement au «bureaucratisme monstrueusement développé». ² Et lorsque la Seconde Guerre mondiale avait déjà commencé, Trotsky se perdait en provocations en appelant le peuple soviétique à «agir envers la bureaucratie stalinienne comme il le fit jadis envers la bureaucratie tsariste et la bourgeoisie». ³

Le terme «bureaucratie» a toujours été utilisé par Trotsky pour dénigrer le socialisme.

Dans ce contexte, on découvrira sans doute avec un certain étonnement que, tout au cours des années trente, les dirigeants du Parti bolchevik, et principalement Staline, Kirov et Jdanov ont consacré beaucoup d'énergie à la lutte contre les tendances bureaucratiques au sein du Parti et de l'appareil d'Etat.

Comment le Parti bolchevik concevait-il cette lutte contre la bureaucratisme et le bureaucratisme?

Les anti-communistes contre le «bureaucratisme»

Disons d'emblée qu'il faut tout d'abord s'entendre sur le sens des mots.

Dès l'arrivée au pouvoir des bolcheviks, la droite a utilisé le mot «bureaucratie» pour décrire et dénigrer le régime révolutionnaire lui-même. Pour elle, toute entreprise socialiste et révolutionnaire est détestable et reçoit d'office l'épithète infamante de «bureaucratique». Dès le 26 octobre 1917, les mencheviks déclaraient leur hostilité irréconciliable à l'égard du régime «bureaucratique» des bolcheviks, issu d'un «coup d'Etat» et qui imposerait au peuple un «capitalisme d'Etat». Cette propagande visait clairement le renversement de la dictature du prolétariat instaurée par le Parti bolchevik.

Or, en 1922, face à la destruction des forces productives à la campagne, et dans le but de maintenir la dictature du prolétariat, les bolcheviks ont été obligés de reculer, de faire des concessions aux paysans individuels, de leur accorder la liberté du commerce. Les bolcheviks voulaient alors créer à la campagne une sorte de «capitalisme d'Etat», c'est-à-dire un développement du petit capitalisme encadré et contrôlé par l'Etat (socialiste). Au même moment, les bolcheviks déclaraient la guerre à la bureaucratie: ils combattaient les habitudes inchangées de l'ancien appareil bureaucratique et la tendance des nouveaux fonctionnaires soviétiques à s'y adapter.

Les mencheviks espéraient alors retourner sur la scène politique en clamant: «Vous, les bolcheviks, vous êtes maintenant contre la bureaucratie et vous avouez que vous faites du capitalisme d'Etat. C'est ce que nous, les mencheviks, avons toujours dit. Nous avons eu raison contre vous.»

Voici la réponse que Lénine leur adressait:

«Les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires disent: 'La révolution est allée trop loin. Nous avons toujours dit ce que vous dites aujourd'hui. Permettez-nous, pour cela, de le répéter encore une fois.' Nous leur répondons: 'Permettez-nous, pour cela, de vous coller au mur. Ou bien vous aurez la bonté de vous abstenir d'exprimer vos idées, ou bien, si vous voulez exprimer vos idées politiques dans la situation actuelle, alors que nous sommes dans des conditions beaucoup plus difficiles que pendant l'invasion directe des gardes blancs, vous nous excuserez, mais nous vous traiterons comme les pires et les plus nuisibles éléments de la clique des gardes blancs.'»⁴

Ainsi, Lénine a toujours traité les contre-révolutionnaires qui s'attaquaient soi-disant à la «bureaucratie» pour renverser en fait le régime socialiste, avec toute la rigueur nécessaire.

Les bolcheviks contre la bureaucratisme

Mais par ailleurs, Lénine et les bolcheviks ont toujours mené une lutte révolutionnaire contre les déviations bureaucratiques qui, dans un pays arriéré, se produisent inévitablement au sein de l'appareil socialiste. Ils estimaient que la dictature du prolétariat était aussi menacée «de l'intérieur» par la bureaucratisme de l'appareil d'Etat soviétique.

Les bolcheviks ont dû «reprendre» une partie de l'ancien appareil d'Etat tsariste. Sa transformation s'est faite avec beaucoup de difficultés et n'a pu être réalisée que partiellement.

Ensuite, l'appareil du Parti et du gouvernement à la campagne posait de grands problèmes. Entre 1928 et 1931, le Parti a accepté 1.400.000 nouveaux membres. Dans cette masse, beaucoup étaient en fait des analphabètes politiques. Ils avaient des sentiments révolutionnaires, mais pas de connaissances communistes réelles. Les koulaks, les anciens officiers tsaristes et tous les réactionnaires réussissaient facilement à infiltrer le Parti. Tous

ceux qui avaient une certaine capacité d'organisation, étaient d'office acceptés dans le Parti, tellement il manquait de cadres. Entre 1928 et 1933, le poids du Parti à la campagne est resté très faible et ses membres étaient fortement influencés par les paysans riches qui dominaient intellectuellement et économiquement le monde rural. Tout cela provoquait des phénomènes de dégénérescence bureaucratique.

La première génération de révolutionnaires paysans avait fait l'expérience de la guerre civile, lorsqu'elle luttait pour défaire les forces réactionnaires. L'état d'esprit du communisme de guerre, commander et donner des ordres militaires, s'est maintenu et a donné naissance à un style de travail bureaucratique qui ne s'appuyait guère sur un travail politique patient.

Pour toutes ces raisons, la lutte contre la bureaucratie a toujours été considérée par Lénine et Staline comme une lutte pour la défense de la pureté de la ligne bolchevique, contre les influences de la vieille société, contre les anciennes classes et structures oppressives.

Sous Lénine comme sous Staline, le Parti a veillé à concentrer les révolutionnaires les mieux formés, les plus clairvoyants, actifs, fermes, liés aux masses au sein du Comité central et des organes dirigeants. La direction du Parti s'est toujours appuyée sur la mobilisation des masses pour réaliser les tâches de la construction socialiste. C'est aux échelons intermédiaires, et particulièrement dans les appareils des Républiques, que les éléments bureaucratés, les carriéristes, les opportunistes pouvaient le plus facilement s'installer et se cacher. Tout au cours de sa carrière à la tête du Parti, Staline a affirmé que la direction et la base doivent se mobiliser pour traquer les bureaucrates d'en haut et d'en bas. Voici une directive de 1928, caractéristique de la conception de Staline.

«Un des ennemis les plus dangereux pour le progrès de notre cause est le bureaucratisme. Il vit dans chacune de nos organisations. (...) Ce qui est grave, c'est qu'il ne s'agit pas des anciens bureaucrates. Il s'agit des nouveaux bureaucrates qui sympathisent avec le pouvoir soviétique, il s'agit même de bureaucrates dans les rangs des communistes. Le bureaucrate communiste est le type de bureaucrate le plus dangereux. Pourquoi? Parce qu'il masque son bureaucratisme avec la carte du Parti.» Après avoir évoqué quelques cas particulièrement graves, Staline poursuit:

«Comment expliquer ces cas scandaleux de décadence et de dégénérescence morales? Là-bas, on a poussé le monopole du Parti à l'absurde, on a étouffé la voix des masses, éliminé la démocratie interne et encouragé le bureaucratisme. Le seul remède contre ce mal est l'organisation du contrôle par les masses du Parti depuis la base, le développement de la démocratie à l'intérieur du Parti. Il n'y a rien à redire, lorsque la colère des masses du Parti vise ces éléments démoralisés et lorsqu'elles ont la possibilité d'envoyer ces éléments au diable. (...) On parle de la critique d'en haut, critique de la part de l'Inspection ouvrière et paysanne, de la part du Comité central du Parti. Tout cela est bien, évidemment. Mais le principal est maintenant de susciter une grande vague de critique de la base contre le bureaucratisme en général et contre les fautes dans notre travail en particulier. (...) (Ainsi seulement) pourra-t-on obtenir des succès dans la lutte et réaliser l'élimination du bureaucratisme.»⁵

Renforcer l'éducation politique

D'abord, pour lutter contre le bureaucratisme, Staline et la direction bolchevique ont renforcé l'éducation politique.

Ils ont créé, au début des années trente, des écoles du Parti, pour donner des cours élémentaires à des gens qui, dans le monde rural, manquaient souvent d'une éducation politique élémentaire. Le premier cours systématique sur l'histoire du Parti a été publié en 1929 par Yaroslavski: *L'histoire du Parti communiste d'Union soviétique*. C'est un livre fort bien fait. En 1938 est parue, sous la direction de Staline, une seconde version plus courte: *L'histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS*.

Entre 1930 et 1933, le nombre d'écoles du Parti est passé de 52.000 à plus de 200.000 et le nombre d'étudiants d'un million à 4.500.000. C'est un effort remarquable en vue de donner un minimum de cohérence politique aux membres nouveaux.⁶

Epurer régulièrement le Parti

Une des méthodes les plus éprouvées dans la lutte contre la dégénérescence bureaucratique, était la vérification-épuration.

En 1917, le Parti comptait 30.000 membres. En 1921, il y en avait presque 600.000. En 1929, ils étaient 1.500.000. En 1932, ils sont 2.500.000.

Après chaque vague de recrutement massif, la direction a dû faire le tri. La première campagne de vérification s'est effectuée en 1921, sous Lénine. A ce moment, 45 % des membres du Parti à la campagne ont été exclus, 25 % dans l'ensemble du Parti. C'est la plus grande campagne d'épuration qui ait jamais été effectuée. Un quart des membres ne répondaient pas aux critères élémentaires.

En 1929, 11 % des membres ont quitté le Parti lors d'une deuxième campagne de vérification.

En 1933, il y eut une nouvelle épuration. On pensait qu'elle durerait quatre mois. En réalité, elle a pris deux ans. Les structures du Parti, les mécanismes de contrôle, l'autorité effective de la direction centrale étaient tellement défectueux, qu'on n'arrivait même pas à planifier et à réaliser une campagne de vérification. Finalement, 18 % des membres ont été exclus à cette époque.

Quels étaient les critères pour l'épuration?

On expulsait des gens qui, autrefois, avaient été koulaks, officiers blancs et contre-révolutionnaires.

Des gens corrompus, des arrivistes et des bureaucrates incorrigibles.

Des gens qui rejetaient la discipline du Parti et ignoraient simplement les directives du Comité central.

Des personnes qui avaient commis des crimes et des abus sexuels, des ivrognes.

Pendant la campagne de vérification de 1932-1933, la direction a dû constater, non seulement qu'elle n'arrivait pas à faire exécuter ses directives, mais également que l'administration du Parti à la campagne était très déficiente. On ne savait pas qui était membre et qui ne l'était pas. Les cartes perdues et les duplicata étaient au nombre de 250.000. Plus de 60.000 cartes vierges avaient disparu.

A ce moment, la situation était tellement grave que la direction centrale a dû menacer d'expulsion les dirigeants régionaux qui ne prenaient pas personnellement soin de cette campagne. Mais le «laisser-aller» des dirigeants régionaux se transforma assez souvent en interventionnisme bureaucratique: ils épuraient des membres de la base sans enquête politique approfondie. Ce problème a été régulièrement discuté au plus haut niveau entre 1933 et 1938. La *Pravda* du 18 janvier 1938 publie une directive du Comité central qui reprend un thème souvent développé par Staline.

«Certains dirigeants du Parti souffrent d'une mauvaise habitude qui n'attache pas suffisamment d'attention aux gens, aux membres du Parti, aux travailleurs. On peut dire plus, ils n'étudient pas les activistes du Parti, ils ne savent pas comment ils s'en sortent et comment ils se développent, ils ne connaissent pas du tout leurs cadres. (...) Et précisément parce qu'ils n'adoptent pas une approche individuelle dans l'évaluation des membres du Parti et des activistes, ils agissent habituellement sans but - ils les louent de façon indiscriminée et démesurée ou les réprimandent de la même façon — et les excluent du Parti par milliers et par dizaines de milliers. (...) Mais seulement des personnes qui sont au fond profondément anti-parti peuvent adopter une telle attitude envers les membres du Parti.»⁷

Dans ce document, Staline et la direction traitent de l'approche correcte pour épurer le Parti des éléments indésirables qui se sont infiltrés à la base. Mais le texte annonce déjà une épuration d'un tout autre type: celle qui devra nettoyer la direction du Parti des éléments irrémédiablement bureaucratifiés. Nous y trouvons deux préoccupations constantes de Staline: il faut adopter une approche individuelle envers tous les cadres et membres, et il faut connaître personnellement et à fond ses collaborateurs et subordonnés. Dans le chapitre sur la guerre antifasciste, nous montrerons comment Staline lui-même a mis en pratique ces consignes.

La lutte pour la démocratie révolutionnaire

Pour en finir avec le bureaucratisme, la direction a engagé la lutte pour la démocratie au sein du Parti. C'est sur la base des difficultés rencontrées pour appliquer les directives lors de la campagne d'épuration que, le 17 décembre 1934, le Comité central met, pour la première fois, l'accent sur des problèmes plus fondamentaux. Il critique «les méthodes bureaucratiques de direction», où les questions essentielles sont traitées par de petits groupes de cadres en dehors de toute participation de la base.

Le 29 mars 1935, Jdanov fait adopter une résolution à Leningrad critiquant certains dirigeants qui négligent le travail d'éducation pour ne s'occuper que des tâches économiques. Les tâches idéologiques se perdent dans la paperasserie et le bureaucratisme. La résolution souligne que les dirigeants doivent connaître les qualités et les aptitudes de leurs subordonnés. Il faut des rapports d'évaluation de leur travail, des contacts plus étroits entre les dirigeants et les cadres et une politique de promotion de nouveaux cadres.⁸

Le 4 mai 1935, Staline intervient sur le sujet. Il parle de l'«attitude scandaleuse à l'égard des hommes, des cadres, des travailleurs. Le mot d'ordre 'Les cadres décident de tout' exige de nos dirigeants qu'ils montrent la plus grande sollicitude pour nos travailleurs, 'petits' et 'grands', quel que soit le domaine où ils travaillent; qu'ils les forment avec soin; qu'ils les aident lorsqu'ils ont besoin d'un appui; qu'ils les encouragent lorsqu'ils remportent leurs premiers succès; qu'ils les fassent progresser, etc. Or, en fait, nous enregistrons nombre d'exemples de bureaucratisme sans coeur et une attitude franchement scandaleuse à l'égard des collaborateurs.»⁹

Arch Getty, dans sa brillante étude *Origins of the Great Purges*, fait le commentaire suivant.

«Le Parti était devenu bureaucratique, économique, mécanique et administratif au point que cela devint intolérable. Staline et d'autres dirigeants au centre ont vu cela comme une ossification, un échec, une perversion de la fonction du Parti. Les dirigeants locaux du Parti et du gouvernement n'étaient plus des dirigeants politiques mais des administrateurs économiques. Ils résistaient au contrôle politique aussi bien d'en haut que d'en bas et ne voulaient pas être embêtés avec des questions d'idéologie, d'éducation, de campagnes politiques de masse ou avec les droits et les carrières individuelles des membres du Parti. L'extension logique de ce processus aurait été la conversion de l'appareil du Parti en un réseau d'administrations économiques locales de type despotique. Le matériel disponible montre que Staline, Jdanov et d'autres préféraient faire revivre les fonctions d'éducation et d'agitation du parti, réduire l'autorité absolue des satrapes locaux et encourager certaines formes de participation de la base.»¹⁰

Les élections du Parti en 1937: une «révolution»

Finalement, en février 1937, un plénum du Comité central s'est penché sur la question de la démocratie et de la lutte contre la bureaucratisme. C'est à cette réunion que fut décidée aussi l'organisation de la «Grande Purge» dirigée contre des éléments ennemis. Il est important de noter que plusieurs journées du Comité central de février 1937 étaient consacrées au problème de la démocratie au sein du Parti, démocratie qui devait renforcer le caractère révolutionnaire de l'organisation et donc sa capacité à découvrir les éléments ennemis qui s'y étaient infiltrés. Des rapports de Staline et de Jdanov portaient sur le développement de la critique et de l'autocritique, sur la nécessité pour les cadres de soumettre des rapports à leur base. Pour la première fois, on décidait d'organiser des élections secrètes dans le Parti, avec plusieurs candidats et après une discussion publique de toutes les candidatures. La résolution du Comité central du 27 février 1937 indique:

«Il faut mettre fin à la pratique de coopter des membres des comités du Parti.» «Chaque membre du Parti doit avoir le droit illimité de contester et de critiquer des candidats.»¹¹

Lorsque les fascistes allemands ont occupé l'Union soviétique, ils ont découvert toutes les archives du Comité du Parti de la Région occidentale à Smolensk. Toutes les réunions, toutes les discussions, toutes les directives du comité régional, les directives du Comité central, tout y est. On y trouve aussi les procès-verbaux des réunions électorales qui font suite au plénum du Comité central dont nous parlons. On peut donc savoir comment les choses se sont passées dans la pratique, à la base.

Arch Getty décrit le déroulement de plusieurs élections qui ont eu lieu en 1937 dans la Région occidentale. Pour les postes d'un comité de district, on présentait, au départ, trente-quatre candidats pour sept places. Il y a eu une discussion sur chaque candidat. Si un candidat voulait se retirer, on votait d'abord pour savoir si les membres l'acceptaient. Le vote était secret.

En mai 1937, on disposait de données relatives à 54.000 organisations primaires du Parti. Au cours de la campagne électorale, 55 % du personnel de ces comités avaient été remplacés. Dans la région de Leningrad, 48 % des membres des comités de rayon étaient nouveaux.¹² Getty note que c'est la campagne anti-bureaucratique la plus importante, la plus générale et la plus effective que le Parti ait jamais menée. Il montre aussi qu'à l'échelon des Régions, qui constitue le niveau principal de décision sur le terrain, très peu de choses ont bougé. Dans les Régions, depuis le début des années vingt, des individus et des clans se sont solidement installés et ils ont pratiquement un monopole du pouvoir. Même cette campagne antibureaucratique massive n'a pas pu les déloger. Les archives de Smolensk en contiennent les preuves écrites.

Le secrétaire du comité du Parti de la Région occidentale s'appelait Roumiantsev. Il était membre du Comité central, comme plusieurs autres dirigeants régionaux. Le rapport sur l'élection du secrétaire de la Région, qui eut lieu en 1937, se trouve dans les archives de Smolensk. Les cinq premières pages affirment que la situation est bonne et satisfaisante. Puis suivent neuf pages de critiques acerbes qui indiquent que rien ne va. Toutes les critiques que le Comité central a formulées contre le bureaucratisme dans le Parti, ont apparemment été reprises par la base contre Roumiantsev: exclusions injustifiées, plaintes d'ouvriers qui n'ont jamais été traitées par le comité régional, manque d'attention pour le développement économique de la région, direction coupée de la base, etc. Les deux lignes antagoniques au sein de l'assemblée s'expriment nettement dans le compte rendu. Le document montre bien que la base a pu s'exprimer, mais qu'elle n'a pas réussi à s'imposer contre le clan qui tenait fermement en main tout l'appareil régional.¹³

La même chose s'est passée dans presque toutes les grandes villes. Krinitskii, le premier secrétaire de Saratov, avait été critiqué nommément par Jdanov dans la presse du Parti. Pourtant, il a réussi à se faire réélire. Pris sous le feu aussi bien de la direction centrale du Parti que de la base, les «féodalités» régionales ont pu se maintenir.¹⁴ Elles seront détruites lors de la Grande Purge de 1937-1938.

Chapitre 7 – La Grande Purge

Aucun épisode de l'histoire soviétique n'a autant mobilisé toutes les haines du vieux monde que l'épuration de 1937-1938. La dénonciation sans nuance de l'épuration peut se lire dans des termes identiques dans une feuille néo-nazie, dans un ouvrage à prétentions académiques de Zbigniew Brzezinski, dans un pamphlet trotskiste ou sous la plume de l'idéologue en chef de l'armée belge.

Limitons-nous à ce dernier, Henri Bernard, un ancien des services secrets belges, professeur émérite de l'Ecole royale militaire. Il publia en 1982 un livre intitulé *Le communisme et l'aveuglement occidental*. Dans cet ouvrage, Bernard mobilise les forces saines de l'Occident contre une invasion russe qu'il dit imminente. Abordant l'histoire de l'URSS, Bernard émet une opinion sur l'épuration de 1937 qui est intéressante à plus d'un titre. La voici.

«Staline emploiera des méthodes que Lénine aurait réprochées. Chez le Géorgien, nous ne trouvons nulle trace de sentiment humain. A partir de l'assassinat de Kirov (en 1934), l'Union soviétique vivra dans un bain de sang et l'on assistera au spectacle de la Révolution qui dévore ses propres fils. Staline, disait Deutscher, offrait au peuple un régime fait de terreur et d'illusions. Ainsi, les nouvelles mesures libérales coïncident avec la vague de sang des années 1936-1939. Ce fut le moment des affreuses épurations, du 'spasme d'épouvante'. Maintenant va commencer l'interminable série de procès. La 'vieille garde' des temps héroïques sera ainsi annihilée. Le principal accusé de tous ces procès était Trotski, l'absent. L'exilé continuait sans bavure à mener la lutte contre Staline, à démasquer ses méthodes, à dénoncer ses collusions avec Hitler.»¹

Ainsi donc, l'historien de l'armée belge aime citer abondamment Trotski et les trotskistes, il se fait le défenseur de la «vieille garde bolchevique» et il a même un bon mot pour Lénine; mais sous Staline, le monstre qui n'avait rien d'humain, dominaient la terreur aveugle et l'épouvante.

Avant d'énoncer les termes dans lesquels les bolcheviks ont défini l'épuration des années 1937-1938, voyons d'abord ce qu'un spécialiste bourgeois ayant un certain respect pour les faits sait à propos de cette période de l'histoire soviétique.

Gabor Tamas Rittersporn, né à Budapest, en Hongrie, a publié en 1988 une étude sur les Grandes Purges, sous le titre *Simplifications staliniennes et complications soviétiques*.² Il y affiche clairement son opposition au communisme et affirme qu'on ne peut pas «nier les horreurs bien réelles de l'époque étudiée, que nous serions sans doute parmi les premiers à exposer au grand jour si cela s'avérait encore nécessaire».³

Seulement, la version bourgeoise courante de cette période est si grossière et sa fausseté tellement évidente, que cela risque à terme de conduire à une mise en cause de toute l'interprétation occidentale de la révolution soviétique. Rittersporn définit de façon admirable les problèmes qu'il a rencontrés en voulant faire une mise au point concernant les falsifications bourgeoises les plus grossières.

«Qu'on essaie de rendre timidement publique l'analyse de matériaux presque totalement ignorés, et de replacer, à leur lumière, dans une perspective nouvelle l'histoire soviétique des années 1930 et le rôle que Staline y a joué, et l'on découvrira que l'opinion accepte la mise en question des idées reçues dans des limites beaucoup plus étroites qu'on ne l'aurait pensé. (...) L'image traditionnelle du 'phénomène stalinien' est en réalité si puissante, et les jugements de valeur politiques et idéologiques qui la sous-tendent sont d'un caractère tellement émotionnel, que toute tentative pour la corriger doit presque inévitablement apparaître comme une prise de position par rapport aux normes généralement acceptées qu'elle implique. (...) S'appliquer à montrer que la représentation traditionnelle de l' 'époque stalinienne' est, à bien des égards, fort inexacte, équivaut ainsi à lancer un défi désespéré, non seulement aux schémas consacrés selon lesquels il convient de penser les réalités soviétiques, mais aussi aux pratiques langagières les plus communes. (...) Ce qui peut justifier une recherche de ce genre, c'est avant tout l'extrême inconsistance de la littérature consacrée à l'un des phénomènes considérés comme majeurs par la vulgate historique, la 'Grande Purge' des années 1936-1938. Malgré les apparences, il y a pourtant peu de périodes de l'histoire soviétique qui aient été étudiées aussi superficiellement.» «Tout porte à croire que si l'on a eu tendance à négliger pendant aussi longtemps les règles, au fond élémentaires, de l'analyse des sources dans ce domaine important, ce fut très vraisemblablement parce que les finalités de ces travaux étaient, dans une large mesure, assez éloignées de celles des recherches historiques habituelles. En effet, après une lecture tant soit peu soigneuse de la littérature 'classique', on échappe difficilement à l'idée qu'à beaucoup d'égards, celle-ci est souvent plus inspirée par les états d'esprit qui prévalent dans certains milieux occidentaux que par les réalités soviétiques des 'temps staliniens'. Défense des valeurs consacrées de l'Occident contre toutes sortes de menaces réelles et imaginaires d'origine soviétique, affirmations d'expériences historiques indubitables aussi bien que *d'a priori* idéologiques de toutes sortes.»⁴

En langage clair, Rittersporn dit ceci: Je peux prouver que la plupart des idées courantes sur Staline sont absolument fausses. Mais vouloir dire cela est une entreprise presque désespérée. Si vous affirmez, même

timidement, certaines vérités indéniables sur l'Union soviétique des années trente, vous vous faites taxer de «stalinien». La propagande bourgeoise a inculqué une image fautive mais extrêmement puissante de Staline, image qu'il est presque impossible de corriger, tellement les émotions montent, dès que vous abordez le sujet. Les livres sur les Purges écrits par les grands spécialistes occidentaux tels Conquest, Deutscher, Schapiro et Fainsod, ne valent rien, ils sont superficiels et rédigés au mépris des règles les plus élémentaires que tout étudiant en histoire apprend en première candidature. En fait, ces ouvrages sont écrits pour donner une apparence académique et scientifique à la politique anticommuniste des milieux dirigeants occidentaux. Ils présentent sous des apparences scientifiques la défense des intérêts et des valeurs capitalistes et les *a priori* idéologiques de la grande bourgeoisie.

Voyons maintenant comment l'épuration a été représentée par les communistes qui ont jugé nécessaire de l'entreprendre en 1937-1938. Voici la thèse centrale développée par Staline dans son rapport du 3 mars 1937 qui initia l'épuration.

Staline affirme que certains dirigeants du Parti «se sont montrés insouciantes, débonnaires et naïfs» et qu'ils ont manqué de vigilance à l'égard des ennemis et des anticommunistes infiltrés dans le Parti. Staline parle de l'assassinat de Kirov, le numéro deux du Parti bolchevik à l'époque.

«L'assassinat de Kirov fut le premier avertissement sérieux attestant que les ennemis du peuple allaient jouer double jeu et que, ce faisant, ils se camouflaient en bolcheviks, en membres du Parti pour gagner la confiance et s'ouvrir l'accès de nos organisations. Le procès du Bloc zinovéviste-trotskiste (de 1936) a montré en toute évidence que les zinovévistes et les trotskistes groupent autour d'eux tous les éléments bourgeois hostiles, qu'ils sont devenus une agence d'espionnage de la Gestapo, que le double jeu et le camouflage sont pour eux l'unique moyen de pénétrer dans nos organisations, que la vigilance et la perspicacité politique constituent le moyen le plus sûr pour empêcher cette pénétration.» «Plus nous avancerons, plus nous remporterons de succès et plus la fureur des débris des classes exploiteuses en déroute sera grande, plus ils recourront vite aux formes de lutte plus aiguës, plus ils nuiront à l'Etat soviétique, plus ils se raccrocheront aux procédés de lutte les plus désespérés, comme au dernier recours d'hommes voués à leur perte.»⁵

Comment se posait le problème des ennemis de classe?

Alors, qu'en est-il en vérité, de ces ennemis du peuple, infiltrés dans le Saint des Saints bolchevik? Nous présentons quatre cas exemplaires.

Boris Bajanov

Pendant la guerre civile qui a fait neuf millions de morts, la bourgeoisie a combattu les bolcheviks les armes à la main. Défaite, que pouvait-elle faire? Se suicider? Noyer son désespoir dans la vodka? Se convertir au bolchevisme? Il y avait mieux à imaginer. Dès la victoire définitive de la révolution bolchevique, des éléments de la bourgeoisie ont consciemment infiltré le Parti pour le combattre de l'intérieur et pour préparer les conditions d'un coup d'Etat bourgeois.

Un certain Boris Bajanov a écrit un livre fort instructif à ce propos, intitulé *Avec Staline dans le Kremlin*. Boris est né en 1900. Il avait donc 17-19 ans au moment de la révolution en Ukraine, sa région natale. Dans son livre, Bajanov publie fièrement la photocopie d'un document le nommant adjoint de Staline. Il porte la date du 9 août 1923. La décision du bureau d'organisation dit ceci:

«Le camarade Bajanov est nommé adjoint du camarade Staline, secrétaire du CC.» Bajanov fait ce commentaire jubilant:

«Soldat de l'armée anti-bolchevique, je m'étais imposé la tâche difficile et périlleuse de pénétrer au sein de l'état-major ennemi. J'avais atteint mon but.»⁶

Le jeune Bajanov, en tant qu'adjoint de Staline, était secrétaire du bureau politique et devait prendre note de toutes ses réunions. Il avait 23 ans. Dans son livre, écrit en 1930, il explique comment sa carrière politique a commencé, lorsqu'il a vu arriver l'armée bolchevique à Kiev. Il avait dix-neuf ans.

«Les bolcheviks s'en emparent en 1919, semant l'épouvante. Leur crier mon mépris à la face ne m'eût valu que dix balles dans la peau. Je pris un autre parti. Pour sauver l'élite de ma ville, je m'affublai du masque de l'idéologie communiste.»⁷ «Dès 1920, la lutte ouverte contre le fléau bolchevik avait pris fin. Le combattre du dehors n'était plus possible. Il fallait le miner du dedans. Dans la forteresse communiste, il importait d'introduire un cheval de Troie. Tous les fils de la dictature se rassemblaient de plus en plus dans le noeud unique du Politburo. Le coup d'Etat ne pouvait désormais partir que de là.»⁸

Au cours des années 1923-1924, Bajanov a assisté à toutes les réunions du bureau politique. Il a su se maintenir à des postes différents jusqu'à sa fuite, en 1928.

Beaucoup d'autres intellectuels bourgeois ont eu le génie de ce jeune Ukrainien de 19 ans...

Les ouvriers et les paysans qui ont fait la révolution en versant leur sang, avaient peu de culture et d'éducation. Ils pouvaient vaincre la bourgeoisie avec leur courage, leur héroïsme, leur haine de l'oppression. Mais pour organiser la nouvelle société, il fallait de la culture et de l'éducation. Des intellectuels de la vieille société, jeunes et vieux, des gens suffisamment habiles et flexibles, reconnaissaient les opportunités. Ils décidaient de changer d'armes et de tactique de combat. Ils affronteraient ces brutes et ces incultes en entrant à leur service. A cet égard, le chemin pris par Boris Bajanov est exemplaire.

Georges Solomon

Prenons un autre livre-témoin. La carrière de son auteur, Georges Solomon, est encore plus intéressante. Solomon était cadre du Parti bolchevik, nommé, en juillet 1919, adjoint du commissaire du peuple au Commerce et à l'Industrie. Il était l'ami intime de Krassine, vieux bolchevik, qui cumulait alors les fonctions de commissaire des Voies et Communications et celles de commissaire du Commerce et de l'Industrie. Bref, nous avons là deux membres de la «vieille garde des temps héroïques» si chers à Henri Bernard de l'Académie militaire.

En décembre 1917, Solomon rentre de Stockholm à Pétersbourg où il se hâte d'interroger son ami Krassine sur la situation politique. D'après Solomon, ce dernier lui aurait dit ceci.

«Un résumé de la situation? Il s'agit d'une mise sur le socialisme immédiat, d'une utopie poussée jusqu'à la sottise la plus extrême. Ils sont tous devenus fous, Lénine compris! Oubliées les lois de l'évolution naturelle, oubliés nos avertissements quant au danger de tenter l'expérience socialiste dans les conditions actuelles. Quant à Lénine, c'est un délire continu. En réalité, nous vivons sous un régime nettement autocratique.»⁹

Cette analyse ne diffère en rien de celle des mencheviks: la Russie n'est pas mûre pour le socialisme, celui qui veut l'y introduire devra recourir à des méthodes autocratiques.

Début 1918, Solomon et Krassine se retrouvent ensemble à Stockholm. Les Allemands ont repris l'offensive, occupent l'Ukraine. Les insurrections antibolcheviques se multiplient. On ne sait qui gouvernera la Russie, les bolcheviks ou les mencheviks et leurs amis industriels... Solomon résume ses conversations avec Krassine.

«Nous comprenons que ce nouveau régime avait introduit une série de mesures absurdes, en détruisant les forces techniques, en démoralisant les techniciens experts et en leur substituant des comités ouvriers. Nous nous rendons compte que la tendance d'annihiler la bourgeoisie était non moins absurde. Cette bourgeoisie était encore destinée à nous apporter beaucoup d'éléments positifs. Cette classe était appelée à remplir sa mission historique et civilisatrice.»¹⁰

Solomon semble, à l'évidence, se demander s'il ne doit pas rejoindre les «vrais» marxistes, les mencheviks, avec lesquels il partage le souci de «sauver» la bourgeoisie, porteuse de progrès. Comment pourrait-on se passer d'elle? On ne pouvait quand même pas développer le pays avec des «usines régies par des comités d'ouvriers ignorants»?¹¹

Mais la situation du pouvoir bolchevik se stabilise et, dit Solomon, «un changement survint graduellement dans notre appréciation de la situation». «Nous nous demandions si nous avions le droit de demeurer à l'écart. Ne devons-nous pas, dans l'intérêt même du peuple que nous voulions servir, mettre à la disposition des soviets nos forces, notre expérience, afin d'apporter à cette entreprise, des éléments de santé? N'aurions-nous pas la possibilité de lutter contre cette politique de destruction générale, qui avait marqué l'activité des bolcheviks? Nous pourrions également nous opposer à la destruction totale de la bourgeoisie. Nous pensions que la reprise des relations normales avec l'Occident amènerait nécessairement nos dirigeants à se mettre au pas des autres nations et que la tendance vers un communisme immédiat commencerait à décroître et finirait par s'effacer complètement. En fonction de ces raisonnements, nous arrivâmes, Krassine et moi, à la résolution d'entrer au service des soviets.»¹²

Ainsi, d'après les affirmations de Solomon, lui et Krassine ont formulé un programme secret qu'ils ont poursuivi en accédant aux postes de ministre et de vice-ministre sous Lénine: ils se sont opposés à toutes les mesures de la dictature du prolétariat, ont protégé autant que faire se peut la bourgeoisie et ils avaient l'intention d'établir des rapports de confiance avec le monde impérialiste, le tout pour «effacer progressivement et complètement» l'orientation communiste du Parti! Joli bolchevik, le camarade Solomon.

Le 1^{er} août 1923, lors d'un séjour en Belgique, il saute le mur et passe de l'autre côté. Son témoignage paraît en 1930 sous les auspices de l'organisation belgo-française «Centre international de lutte active contre le communisme». Le vieux bolchevik Solomon a maintenant des idées très tranchées.

«Le gouvernement de Moscou, formé d'un petit groupe d'hommes, inflige, à l'aide de la Guépéou, l'esclavage et la terreur à notre grand pays. (...) Les satrapes soviétiques se voient encerclés de toute part par la colère, la

grande colère populaire. Saisis de folle terreur, ils deviennent de plus en plus féroces, ils versent des flots de sang humain.»¹³

Ce sont les mêmes termes qu'ont utilisés les mencheviks, quelques années auparavant. Ils seront bientôt repris par Trotski et cinquante ans plus tard, l'idéologue de l'armée belge ne dira pas mieux. Il est important de noter que les termes «folle terreur», «esclavage» et «flots de sang» sont utilisés par le «vieux bolchevik» Solomon pour décrire la situation en Union soviétique sous Lénine et au cours de la période «libérale» 1924-1929, avant la collectivisation. Toutes les calomnies sur le «régime terroriste et sanguinaire», adressées par la bourgeoisie au régime soviétique sous Staline, avaient été lancées, mot pour mot, contre l'Union soviétique de Lénine.

Solomon représente le cas intéressant d'un «vieux bolchevik» fondamentalement opposé à toute l'entreprise de Lénine, mais qui choisit de l'entraver et de la «détourner» de l'intérieur. En 1918 déjà, certains bolcheviks avaient accusé Solomon devant Lénine d'être un bourgeois, un spéculateur et un espion allemand... Solomon avait nié de façon indignée. Mais il est intéressant de noter que, dès son départ de l'URSS, il s'est affiché comme un anticommuniste farouche.

Frounzé

Le livre de Bajanov, mentionné plus haut, contient encore un autre passage fort intéressant. Il parle des contacts qu'il a eus avec des officiers supérieurs de l'Armée rouge.

«Frounzé, écrit-il, était peut-être le seul homme parmi les dirigeants qui eût désiré la liquidation du régime et le retour de la Russie à une existence plus humaine. Au début de la révolution, Frounzé était bolchevik. Mais il entra dans l'armée, tomba sous l'influence des anciens officiers et généraux, se pénétra de leurs traditions et devint jusqu'à la moelle des os un soldat. Plus il se passionnait pour l'armée, plus il se mettait à haïr le communisme. Mais il savait se taire et dissimuler ses pensées. Il se croyait appelé à jouer dans l'avenir le rôle de Napoléon. Frounzé avait un plan d'action bien défini. Il cherchait avant tout à ruiner la puissance du Parti dans l'armée rouge. Pour commencer, il obtint la suppression des commissaires, qui, en leur qualité de représentants du Parti, étaient placés au-dessus du commandement. Puis, poursuivant hardiment son projet de coup d'Etat bonapartiste, Frounzé choisit avec persévérance, pour les postes de commandement des divisions, des corps d'armée et des régions, des vrais militaires sur lesquels il comptait s'appuyer. Pour que l'armée pût accomplir un coup d'Etat, il fallait une situation exceptionnelle, une situation qu'aurait pu, par exemple, amener la guerre. Son habileté à donner une teinte communiste à tous ses actes était extrême. Pourtant Staline éventra ses desseins.»¹⁴

Il est difficile de dire si Bajanov a raison, en ce qui concerne son jugement sur Frounzé. Mais son texte montre au moins qu'en 1926 déjà, certains spéculaient sur des tendances militaristes et bonapartistes au sein de l'armée pour mettre fin au régime soviétique.

Tokaev écrira plus tard qu'en 1935, «l'Aéroport militaire central Frounzé était un des centres de ses (Staline) ennemis irrécyclables».¹⁵

Lorsque Toukhatchevski sera arrêté et fusillé en 1937, on lui attribuera exactement les mêmes intentions que Frounzé dans le témoignage de Bajanov, rédigé en 1930.

Alexandre Zinoviev

En 1939, Alexandre Zinoviev, brillant lycéen, a dix-sept ans.

«Je pouvais constater la différence entre la réalité et les idéaux du communisme, je rendais Staline responsable de cette fracture.»¹⁶

Cette phrase exprime parfaitement l'idéalisme petit-bourgeois qui veut bien accepter les idéaux communistes, mais qui fait abstraction de la réalité économique et sociale, puis du contexte international dans lesquels la classe ouvrière a dû entamer leur réalisation. Certains de ces petits-bourgeois rejettent les idéaux communistes lorsqu'ils doivent affronter l'âpreté de la lutte des classes et les difficultés au cours de la construction socialiste.

«J'étais un antistalinien convaincu dès l'âge de dix-sept ans», affirme Zinoviev.¹⁷ «Je me considérais comme un néo-anarchiste.»¹⁸ Il lut avec passion les ouvrages de Bakounine et de Kropotkine, puis ceux de Jeliabov et des populistes.¹⁹ La révolution d'Octobre avait été faite, en réalité, «pour que des fonctionnaires de l'appareil puissent avoir leur voiture de fonction à usage individuel, vivre dans des appartements et datchas somptueux»; elle visait «l'instauration d'un Etat centralisé et bureaucratique».²⁰ «L'idée de la dictature du prolétariat était une ineptie.»²¹

Puis Zinoviev continue:

«L'idée d'un attentat contre Staline envahit mes pensées et mes sentiments. Je m'étais déjà penché sur le terrorisme. (...) Nous étudiâmes les possibilités d'un attentat: lors du défilé sur la place Rouge, nous provoquerions une confusion artificielle qui me permettrait, armé d'un pistolet et de grenades, de me ruer vers les

dirigeants.» Peu après, avec son ami Alexéi, il prépare un nouvel attentat «programmé pour le 7 novembre 1939».²²

Zinoviev entre dans la faculté de philosophie d'un établissement d'élite.

«A mon entrée, je compris que, tôt ou tard, il me faudrait adhérer au PC. Je n'avais nullement l'intention d'exprimer ouvertement mes convictions: je n'obtiendrais rien que des ennuis. J'avais déjà choisi ma voie. Je voulais être un révolutionnaire en lutte contre la nouvelle société. Je décidai donc de me dissimuler pour un temps et de cacher ma vraie nature.»²³

Ces quatre cas nous donnent une idée de la grande difficulté qu'a rencontrée le pouvoir soviétique dans la lutte contre des ennemis acharnés, mais cachés et agissant en secret, des ennemis qui se sont efforcés par tous les moyens de miner et de détruire le Parti et le pouvoir soviétique de l'intérieur.

La lutte contre l'opportunisme dans le Parti

Au cours des années vingt et trente, Staline et les autres dirigeants bolcheviks ont mené de nombreuses luttes contre des tendances opportunistes au sein du Parti. La réfutation des idées anti-léninistes de Trotski, puis de Zinoviev et Kaménev et ensuite de Boukharine, y prend une place centrale. Ces luttes idéologiques et politiques ont été menées de façon correcte, selon les principes léninistes, d'une manière ferme et patiente.

Le Parti bolchevik a mené une lutte idéologique et politique décisive contre Trotski au cours de la période 1922-1927, sur la question de la possibilité de la construction du socialisme dans un seul pays, l'Union soviétique. Comme nous l'avons vu plus haut, les thèses défaitistes et capitulardes de Trotski rejoignaient en fait celles défendues depuis 1918 par les mencheviks, qui, eux aussi, avaient conclu à l'impossibilité d'instaurer le socialisme dans un pays paysan arriéré. De nombreux textes des dirigeants bolcheviks, essentiellement de Staline et de Boukharine, sont là pour attester que cette lutte a été correctement menée.

En 1926-1927, Zinoviev et Kaménev ont rejoint Trotski dans sa lutte contre le Parti. Ensemble, ils ont formé l'Opposition unifiée. Celle-ci dénonça la montée de la classe des koulaks, critiqua le «bureaucratisme» envahissant le Parti et organisa des fractions clandestines au sein du Parti. Lorsqu'un certain Ossovsky défendait le droit de créer des «partis d'opposition», Trotski et Kaménev votaient, au bureau politique, contre son exclusion du Parti. Zinoviev reprit la théorie de Trotski sur «l'impossibilité de construire le socialisme dans un seul pays», théorie qu'il avait violemment combattue deux ans auparavant et il parla du danger de «dégénérescence» du Parti.²⁴

Trotski évoqua en 1927 le «thermidor soviétique», par analogie avec la contre-révolution en France où les Jacobins de droite ont écrasé les Jacobins de gauche.

Puis Trotski expliqua qu'au début de la Première Guerre mondiale, au moment où l'armée allemande était à 80 kilomètres de Paris, Clemenceau renversa le gouvernement faiblard de Painlevé pour organiser une défense farouche et sans concessions. Il laissait entendre qu'en cas d'attaque impérialiste, lui, Trotski, pourrait bien faire un coup d'Etat à la Clemenceau.²⁵

Par ses agissements et ses thèses, l'opposition fut complètement discréditée et lors d'un vote elle ne reçut pas plus de 6.000 voix sur 725.000.²⁶ Le 27 décembre 1927, le Comité central déclara que l'opposition avait fait cause commune avec les forces antisoviétiques et que ceux qui maintiendraient ces positions seraient exclus du Parti. En conséquence de quoi tous les dirigeants trotskistes et zinoviévistes furent rayés du Parti.²⁷

Mais déjà en juin 1928, plusieurs zinoviévistes ont publié des autocritiques et ils furent réintégrés. Leurs chefs Zinoviev, Kaménev et Evdokimov ont suivi peu après.²⁸

Puis un grand nombre de trotskistes firent amende honorable: Préobrajenski, Radek, Piatakov.²⁹ Trotski, quant à lui, maintenait son opposition irréductible au Parti et fut expulsé de l'Union soviétique.

La troisième grande lutte idéologique a été dirigée contre la déviation de droite de Boukharine, lors de la collectivisation. Boukharine prôna une politique de type social-démocrate, basée sur l'idée de la réconciliation des classes. En fait, il protégea le développement des koulaks à la campagne et se fit l'interprète de leurs intérêts. Il exigea un ralentissement de l'industrialisation du pays. Boukharine était ébranlé par l'âpreté de la lutte des classes à la campagne dont il décrivit et dénonça les «horreurs».

Lors de cette lutte, on vit des anciens «opposants de gauche» nouer des alliances sans principe avec Boukharine dans le but de renverser Staline et la direction marxiste-léniniste. Le 11 juillet 1928, lors des débats violents qui ont précédé la collectivisation, Boukharine a eu un entretien clandestin avec Kaménev. Il se déclara partisan d'un «bloc avec Kaménev et Zinoviev pour remplacer Staline».³⁰ En septembre 1928, Kaménev a approché certains trotskistes pour leur demander de rentrer au Parti et d'attendre «que la crise mûrisse».³¹

Mais après la réalisation, pour l'essentiel, de la collectivisation en 1932-1933, les théories défaitistes de Boukharine étaient complètement déconsidérées.

Entre-temps, Zinoviev et Kaménev, quant à eux, avaient repris leur combat contre la ligne du Parti, notamment en soutenant le programme contre-révolutionnaire élaboré par Rioutine en 1931-1932, dont il sera question plus loin. Us furent, une seconde fois, exclus du Parti et exilés en Sibérie.

A partir de 1933, la direction estimait que les batailles les plus dures pour l'industrialisation et la collectivisation étaient derrière le dos. En mai 1933, Staline et Molotov signèrent la décision de libérer la moitié des personnes envoyées dans des camps de travail lors de la collectivisation. En novembre 1934, le système de gestion des kolkhozes prit sa forme définitive, les kolkhoziens ayant le droit de cultiver pour leur propre compte un lopin privé et d'élever du bétail.³² Une détente sociale et économique se fit sentir dans le pays.

L'orientation générale du Parti avait prouvé sa justesse. Kaménev, Zinoviev, Boukharine et un grand nombre de trotskistes avaient reconnu leurs torts. La direction du Parti était d'avis que les victoires éclatantes de la construction socialiste pouvaient amener tous les opposants à critiquer leurs conceptions erronées et à assimiler les conceptions léninistes. Elle espérait qu'ils appliqueraient les principes développés par Lénine concernant la critique et l'autocritique, cette méthode matérialiste et dialectique qui permet à chaque communiste de parfaire son éducation politique, de faire le bilan de ses propres conceptions et de renforcer l'unité politique du Parti. Pour cette raison, presque tous les dirigeants des trois courants opportunistes, les trotskistes Piatakov, Radek, Smirnov et Préobrajenski, puis Zinoviev et Kaménev et Boukharine — ce dernier était d'ailleurs resté toujours à un poste dirigeant —, ont été invités en 1934 au dix-septième Congrès en 1934, où ils ont prononcé des discours.

Ce congrès était celui de la victoire et de l'unité.

Dans son Rapport au XVII^e Congrès, présenté le 26 janvier 1934, Staline a exposé les réalisations impressionnantes dans le domaine de l'industrialisation, de la collectivisation et du développement culturel. Après avoir noté la victoire politique sur le groupe trotskiste et sur les nationalistes bourgeois, il dit:

«Le groupe anti-léniniste des fauteurs de la déviation de droite est battu et dispersé. Ses organisateurs ont depuis longtemps abandonné leur manière de voir, et maintenant ils s'efforcent par tous les moyens d'effacer leurs péchés devant le Parti.»³³

Au cours du congrès, tous les anciens opposants durent reconnaître les succès considérables obtenus depuis 1930. Dans son discours de conclusion, Staline affirma:

«Une parfaite cohésion, tant du point de vue idéologique et politique, qu'au point de vue de l'organisation, s'est manifestée dans les rangs de l'organisation.»³⁴

Staline était convaincu que les anciens déviationnistes travailleraient désormais loyalement à l'édification socialiste.

On pourrait dire que Staline a manqué de vigilance envers ceux qui à trois ou quatre reprises avaient viré vers un opportunisme des plus dangereux. Mais Staline estimait à juste titre que les grandes batailles de classe étaient derrière le dos et que les victoires obtenus pouvaient rallier à la ligne léniniste ceux qui s'étaient trompés dans le passé. Il croyait que l'homme peut tirer la leçon de ses erreurs. Néanmoins, Staline signalait deux dangers.

«Les ennemis du Parti, les opportunistes de tout poil sont battus. Mais des restes de leur idéologie subsistent dans l'esprit de certains membres du Parti et se manifestent assez souvent.»

Et il soulignait la persistance de «survivances du capitalisme dans l'économie» et, de façon encore plus marquée, de «survivances du capitalisme dans la conscience des hommes». «L'on ne peut dire que la lutte soit terminée et que la politique d'offensive du socialisme ne soit plus nécessaire.»³⁵

Puis il soulignait un autre danger qui avait surgi dans les rangs des bolcheviks mêmes. Depuis un certain temps, le Parti affirmait qu'on s'orientait vers la société sans classes. Or, dit Staline, certains «raisonnaient ainsi: puisque c'est la société sans classes, c'est qu'on peut atténuer la lutte de classes, relâcher la dictature du prolétariat et, en général, en finir avec l'Etat qui, de toute façon, doit disparaître prochainement. Et ils étaient aux anges à l'idée que bientôt il n'y aurait plus de classes; par conséquent, plus de lutte de classes; par conséquent, plus de soucis, ni d'alarmes; par conséquent, on peut déposer les armes et aller se coucher dans l'attente de l'avènement de la société sans classes».³⁶ Il s'agit, dit Staline, d'une nouvelle version de la déviation sociale-démocrate qui pourrait démobiliser et désarmer le Parti.

C'étaient des paroles clairvoyantes.

L'étude détaillée de la lutte idéologique et politique menée au sein de la direction bolchevique de 1922 à 1934 permet de réfuter pas mal de contrevérités et préjugés fort répandus. Il est complètement faux que Staline interdisait aux autres dirigeants de s'exprimer librement et qu'il faisait régner la «tyrannie» au sein du Parti. Les

débats et les luttes ont été menés de façon ouverte et sur une longue période. Des conceptions fondamentalement différentes se sont affrontées avec violence et l'avenir du socialisme en dépendait. En théorie aussi bien qu'en pratique, la direction autour de Staline a prouvé qu'elle suivait une ligne léniniste et que les différentes fractions opportunistes exprimaient les intérêts de la bourgeoisie ancienne et nouvelle. Staline a non seulement été prudent et patient dans la lutte, il a permis que des opposants, après avoir compris leurs erreurs, reviennent à la direction. Staline a réellement cru à l'honnêteté des autocritiques présentées par les anciens opposants.

Les Procès et la lutte contre le révisionnisme et l'infiltration ennemie

Le 1^{er} décembre 1934, le numéro deux du parti, Kirov, a été assassiné dans son bureau, au quartier général du Parti à Léninegrad. L'assassin était entré en montrant sa carte du Parti. Il s'appelait Nikolaev. Il avait été exclu du Parti, mais il avait simplement gardé sa carte...

Les contre-révolutionnaires, dans les prisons et les camps, s'adonnaient à leur jeu d'intoxication habituel:

«C'est Staline qui a. assassiné Kirov!» Cette «lecture» du meurtre de Kirov sera propagée en Occident par le dissident Orlov... en 1953. Au moment des faits, Orlov était en Espagne. Dans le livre qu'il publia après son passage à l'Occident en 1938, Orlov rapporte surtout des bruits de couloir captés lors de ses brefs séjours à Moscou. Mais il faudra attendre quinze ans, pour que, la guerre froide aidant, le dissident Orlov ait la présence d'esprit de nous faire sa révélation sensationnelle...

Tokaev, membre d'une organisation anticommuniste clandestine, écrit que Kirov a été tué par un groupe oppositionnel et que lui, Tokaev, avait suivi de près les préparatifs de l'attentat.³⁷ Liousskov, un homme de la NKVD qui prit la fuite au Japon, confirma que Staline n'avait rien à voir avec cet assassinat.³⁸

Le meurtre de Kirov tomba à un moment où la direction du Parti croyait que le plus dur était passé et que l'unité du Parti s'était consolidée. La première réaction de Staline fut désordonnée et refléta une panique certaine. La direction croyait que l'assassinat du numéro deux marquait le début d'un coup d'Etat. Un nouveau décret fut immédiatement pris, prévoyant une procédure expéditive pour l'arrestation et l'exécution de terroristes. Cette mesure draconienne résultait du sentiment de danger mortel pour le régime socialiste.

Dans un premier temps, le Parti cherchait les coupables dans les milieux de ses ennemis traditionnels, les Blancs. Un certain nombre d'entre eux furent exécutés.

Ensuite, la police retrouva le journal de Nikolaev. Elle n'y trouva aucune référence à une organisation oppositionnelle qui aurait préparé l'attentat. L'enquête aboutit finalement à la conclusion que le groupe de Zinoviev avait «influencé» Nikolaïevski et ses amis, mais elle ne trouva pas d'indices d'une implication directe de Zinoviev. Ce dernier fut simplement renvoyé en exil intérieur.

La réaction du Parti dénote donc un grand désarroi. Tous les faits indiqués démontrent l'inconsistance de la thèse selon laquelle Staline aurait «préparé» l'attentat pour lancer son «plan diabolique» d'extermination de l'opposition.

Le Procès du centre trotskiste-zinoviéviste

L'attentat entraîna une épuration du Parti des partisans de Zinoviev. Il n'y eut pas de violence massive. Les mois qui suivirent furent occupés par la grande campagne pour la préparation de la nouvelle Constitution, axée sur le thème de la démocratie socialiste.³⁹

Ce n'est que seize mois plus tard, en juin 1936, que le parquet rouvra le dossier Kirov sur la base d'informations nouvelles. Elles concernaient la création d'une organisation secrète, en octobre 1932, dont Zinoviev et Kaménev faisaient partie.

La police possédait des preuves que Trotski avait envoyé, début 1932, des lettres clandestines à Radek, Sokolnikov, Préobrajenski et autres, pour les inciter à des actions plus énergiques contre Staline. Getty en retrouva des traces dans les archives de Trotski.⁴⁰

En octobre 1932, l'ancien trotskiste Goltsman avait rencontré à Berlin, dans la clandestinité, le fils de Trotski, Sédov. Ils discutèrent une proposition de Smirnov de créer un Bloc de l'opposition unifiée, comprenant les trotskistes, les zinoviévistes et les partisans de Lominadzé. Trotski insistait sur la nécessité de «l'anonymat et de la clandestinité». Peu après, Sédov écrivit à son père que le Bloc avait été officiellement constitué et qu'on s'efforçait encore de rallier le groupe Safarov-Tarkhanov.⁴¹ Le Bulletin de Trotski publia même des rapports de Goltsman et Smirnov, écrivant sous des pseudonymes!

Ainsi, la direction du Parti se trouva devant des preuves irréfutables d'un complot visant à renverser la direction bolchevique et à hisser au pouvoir un ramassis d'opportunistes qui n'étaient que des marchepieds pour les anciennes classes exploiteuses.

L'existence de ce complot était un signe alarmant au plus haut point.

Trotsky et la contre-révolution

En effet, en 1936, il était évident pour toute personne analysant lucidement la lutte des classes au niveau international, que Trotsky avait dégénéré au point d'être devenu un jouet des forces anti-communistes de tout genre. Personnage imbu de lui-même, il s'attribua un rôle planétaire et historique de plus en plus grandiose, à mesure que la clique qui l'entourait devint plus insignifiante. Toutes ses forces visaient un seul objectif: la destruction du Parti bolchevik, qui permettrait la prise du pouvoir par Trotsky et les siens. En fait, connaissant parfaitement le Parti bolchevik et son histoire, Trotsky devint un des plus grands spécialistes mondiaux du combat anti-bolchevik.

Pour fixer les idées, nous citons quelques prises de position publiques faites par Trotsky avant la réouverture de l'affaire Kirov en juin 1936. Elles jettent une nouvelle lumière sur Zinoviev, Kaménev, Smirnov et tous ceux qui sont entrés dans le complot avec Trotsky.

«Détruire le mouvement communiste»

Trotsky a déclaré dès 1934 que Staline et les partis communistes étaient responsables de l'arrivée au pouvoir de Hitler; pour renverser Hitler, il fallait d'abord détruire «impitoyablement» les partis communistes!

«La victoire de Hitler a été provoquée par la politique méprisante et criminelle du Komintern. 'Sans Staline, il n'y aurait pas eu la victoire de Hitler'.»⁴²

«Le Komintern stalinien, comme la diplomatie stalinienne, ont chacun de leur côté aidé Hitler à se mettre en selle.»⁴³

«La bureaucratie du Komintern, de concert avec la social-démocratie, fait tout son possible pour transformer l'Europe et même le monde entier en camp de concentration fasciste.»⁴⁴

«Le Komintern a créé une des conditions les plus importantes de la victoire du fascisme. Pour renverser Hitler, il faut en finir avec le Komintern.»⁴⁵

«Travailleurs, apprenez à mépriser cette canaille bureaucratique!»⁴⁶ «(Les travailleurs) doivent extirper impitoyablement du mouvement ouvrier la théorie et la pratique de l'aventurisme bureaucratique.»⁴⁷

Ainsi, début 1934, Hitler étant au pouvoir depuis un an à peine, Trotsky estime que pour renverser le fascisme, il faut d'abord détruire le mouvement communiste international! Magnifique exemple de cette «unité antifasciste» dont parlent démagogiquement les trotskistes. Rappelons aussi qu'à la même époque, Trotsky affirma que le Parti communiste allemand avait «refusé de réaliser le front uni avec le Parti socialiste» et que, par conséquent, il était responsable, par son «sectarisme outrancier», de l'arrivée au pouvoir de Hitler. En réalité, c'est bien le Parti social-démocrate allemand qui, à cause de sa politique acharnée de défense du régime capitaliste allemand, a refusé toute unité anti-fasciste et anti-capitaliste. Et Trotsky se propose «d'extirper impitoyablement» la seule force qui a réellement livré combat contre le nazisme!

Toujours en 1934, pour exciter les couches populaires les plus arriérées contre le Parti bolchevik, Trotsky lance déjà sa fameuse thèse que l'Union soviétique ressemble, par de nombreux traits, à un Etat fasciste.

«Ces dernières années, la bureaucratie soviétique s'est appropriée de nombreux traits du fascisme victorieux, plus particulièrement l'affranchissement du contrôle du Parti et l'institution du culte du chef.»⁴⁸

La restauration du capitalisme est impossible

Début 1935, la position de Trotsky est la suivante: la restauration du capitalisme en URSS est virtuellement impossible; la base économique et politique du régime soviétique est saine, mais le sommet, c'est-à-dire la direction du Parti bolchevik, est la partie la plus corrompue, la plus anti-démocratique, la plus réactionnaire de la société.

Ainsi, Trotsky prend sous sa protection toutes les forces anti-communistes qui luttent contre «cette partie la plus corrompue» qu'est la direction du Parti.

En même temps, Trotsky défend systématiquement tous les opportunistes, carriéristes et défaitistes qui surgissent au sein du Parti bolchevik et dont les actions minent la dictature du prolétariat.

Voici ce que Trotsky écrit fin 1934, juste après l'assassinat de Kirov, lorsque Zinoviev et Kaménev furent exclus du Parti et renvoyés en exil intérieur.

«Comment a-t-il pu se faire que précisément aujourd'hui, après toutes les réussites économiques, après l'abolition des classes en URSS, selon les assurances officielles, comment a-t-il pu se faire que de vieux bolcheviks aient pu

se poser pour tâche la restauration du capitalisme? Des sots manifestes seraient seuls capables de croire que des rapports capitalistes, c'est-à-dire la propriété privée des moyens de production, y compris la terre, pourraient être rétablis en URSS, par la voie pacifique et mener au régime de la démocratie bourgeoise. En réalité, le capitalisme ne pourrait — s'il le pouvait en général — se régénérer en Russie qu'en résultat d'un violent coup d'Etat contre-révolutionnaire qui exigerait dix fois plus de victimes que la révolution d'Octobre et la guerre civile.»⁴⁹

Après avoir lu ce texte, une première réflexion s'impose. Trotski a mené, de 1922 à 1927, une lutte obstinée, axée sur sa thèse de l'impossibilité de la construction du socialisme dans un seul pays, l'URSS. Or, cet individu sans scrupules vient déclarer en 1934 que le socialisme est si solidement établi en Union soviétique, qu'il faudrait des dizaines de millions de morts pour le renverser!

Ensuite, Trotski fait semblant de défendre les «vieux bolcheviks». Mais les positions des «vieux bolcheviks» Zinoviev et Kaménev étaient diamétralement opposées à celles de ces autres «vieux bolcheviks» Staline, Kirov, Molotov, Kaganovitch et Jdanov. Ces derniers ont clairement montré que, dans la lutte des classes âpre qui se développait en Union soviétique, les positions opportunistes de Zinoviev et de Kaménev ouvraient la voie aux anciennes classes exploiteuses et aux nouveaux bureaucrates.

Trotski avance un argument démagogique mille fois utilisé par la bourgeoisie: C'est un vieux révolutionnaire, comment aurait-il pu changer de camp? Khrouchtchev le reprendra textuellement dans son *Rapport secret*.⁵⁰

Pourtant, Kautsky, qu'on appelait l'enfant spirituel de Marx et d'Engels, devint bel et bien, après la mort des fondateurs du socialisme scientifique, le principal renégat du marxisme. Martov était parmi les pionniers du marxisme en Russie et participa à la création des premières organisations révolutionnaires; pourtant, il sera un des chefs de file des mencheviks et se battra contre la révolution socialiste dès octobre 1917. Et que dire des «vieux bolcheviks» Khrouchtchev et Mikoyan, qui ont effectivement engagé l'Union soviétique dans la voie de la restauration capitaliste?

Trotski affirme que la contre-révolution n'est possible que par un bain de sang qui coûtera plus de quatre-vingts millions de morts. (!) Il prétend donc que le capitalisme ne peut pas être restauré «de l'intérieur» par le pourrissement politique interne du Parti, par l'infiltration ennemie, la bureaucratisation, la social-démocratisation du Parti. Pourtant, Lénine avait déjà insisté sur cette possibilité.

Politiquement, Kaménev et Zinoviev étaient les précurseurs de Khrouchtchev. Or, pour ridiculiser la vigilance à l'égard des opportunistes du genre Zinoviev-Kaménev, Trotski utilise un argument qui sera repris par Khrouchtchev dans son *Rapport secret*:

«La liquidation des classes autrefois dominantes, en même temps que les succès économiques de la nouvelle société, devraient obligatoirement mener à l'atténuation et à la disparition progressive de la dictature.»⁵¹

Ainsi donc, au moment où une organisation clandestine arrive à abattre le numéro deux du régime socialiste, Trotski déclare: la dictature du prolétariat en URSS doit logiquement commencer à s'éteindre. Tout en dirigeant le fer de lance contre les bolcheviks qui défendent le régime soviétique, Trotski prêche la clémence pour les comploteurs. Et dans un même mouvement, Trotski présente les terroristes sous un angle des plus sympathiques. Trotski déclare que l'assassinat de Kirov est «un fait nouveau d'une grande signification symptomatique». Et d'expliquer sa pensée:

«Un acte terroriste commis par ordre d'une organisation déterminée est inconcevable s'il n'existe pas une atmosphère politique favorable. L'hostilité envers les sommets du pouvoir devrait largement s'étendre et prendre des formes aiguës pour qu'au sein de la jeunesse du Parti pût se cristalliser un groupe terroriste. (...) Si dans les masses populaires un mécontentement se répand qui isole la bureaucratie tout entière; si la jeunesse elle-même se sent évincée, opprimée, privée de la possibilité d'un développement indépendant, l'atmosphère pour les groupes terroristes est créée.»⁵²

Trotski, tout en prenant publiquement ses distances par rapport à la terreur individuelle, se hâte de dire tout le bien qu'il pense de cet attentat contre Kirov! Voyez-vous, le complot et l'assassinat sont les preuves qu'il y a une «atmosphère générale d'hostilité qui isole la bureaucratie tout entière». L'assassinat de Kirov prouve que «la jeunesse se sent opprimée et privée de la possibilité d'un développement indépendant» — cette dernière remarque est un encouragement direct à la jeunesse réactionnaire qui, effectivement, se sent «opprimée» et dépourvue de «possibilité de développement indépendant».

Pour la terreur et l'insurrection

Et Trotski finit par prôner la terreur individuelle et l'insurrection armée pour détruire le pouvoir «stalinién». Ainsi, dès 1935, Trotski agit comme un contre-révolutionnaire sans masque. Voici un texte qu'il écrit en 1935, un an et demi avant la Grande Purge de 1937.

«Staline est l'incarnation vivante d'un Thermidor bureaucratique. Entre ses mains, la terreur était et reste avant tout un instrument destiné à écraser le Parti, les syndicats et les soviets, et établir une dictature personnelle à laquelle il ne manque que... la couronne impériale. (...) Les atrocités insensées engendrées par les méthodes bureaucratiques de la collectivisation, comme les lâches représailles et les violences exercées contre les meilleurs éléments de l'avant-garde prolétarienne, ont provoqué, de façon inévitable, l'exaspération, la haine et l'esprit de vengeance. Cette atmosphère engendre des dispositions à la terreur individuelle chez les jeunes. (...) Seuls les succès du prolétariat mondial peuvent ranimer la confiance du prolétariat soviétique en lui-même. La condition essentielle de la victoire de la révolution est l'unification de l'avant-garde prolétarienne internationale autour de la bannière de la IV^e Internationale. La lutte pour cette bannière doit aussi être menée en URSS, avec prudence mais de façon intransigeante. Le prolétariat qui a accompli trois révolutions relèvera la tête une fois encore. L'absurdité bureaucratique n'essaiera-t-elle pas de résister? Le prolétariat trouvera un balai assez grand. Et nous l'y aiderons.»⁵³

Ainsi, Trotski encourage discrètement «la terreur individuelle» et prône ouvertement une «quatrième révolution».

Dans ce texte, Trotski affirme que Staline «écrase» le Parti bolchevik, les syndicats et les soviets. Une contre-révolution aussi «atroce», déclare Trotski, doit nécessairement provoquer chez les jeunes la haine, l'esprit de vengeance et le terrorisme. Ceci est un appel à peine déguisé à l'assassinat de Staline et des autres dirigeants bolcheviks. Trotski a déclaré que l'activité de ses acolytes en Union soviétique doit être menée selon les règles de la stricte conspiration; il est donc évident qu'il ne peut pas appeler directement à la terreur individuelle. Mais il fait clairement comprendre qu'une telle terreur individuelle est provoquée «de façon inévitable» par les crimes staliniens. En langage conspirateur, on ne peut être plus clair.

S'il y avait encore un doute chez ses partisans qu'ils doivent s'engager dans la lutte armée contre les bolcheviks, Trotski ajoute: en Russie, nous avons fait une révolution armée en 1905, une autre en février 1917 et une troisième en octobre 1917. Nous préparons maintenant une quatrième révolution contre les «staliniens». S'ils osent résister, nous les traiterons comme nous avons traité en 1905 et en 1917 les tsaristes et les bourgeois. En prônant une révolution armée en URSS, Trotski devient le porte-parole de toutes les classes réactionnaires défaites: des koulaks, auxquels les «bureaucrates» ont infligé des «atrocités insensées» lors de la collectivisation, aux tsaristes en passant par les bourgeois et les officiers blancs! Pour entraîner quelques ouvriers dans son entreprise anticommuniste, Trotski leur promet les «succès du prolétariat mondial» qui vont «ranimer la confiance du prolétariat soviétique»!

Après la lecture de ces textes, il est évident que tout communiste soviétique qui prit connaissance de liens clandestins existant entre certains membres du Parti avec Trotski, eut le devoir impératif de les dénoncer à la sécurité de l'Etat. Tous ceux qui maintenaient des relations clandestines avec Trotski faisaient partie d'un complot contre-révolutionnaire visant la destruction des fondements mêmes du pouvoir soviétique, quels que fussent les arguments de «gauche» qu'ils utilisèrent pour justifier leur travail de subversion.

Le groupe contre-révolutionnaire Zinoviev-Kaménev-Smirnov

Revenons maintenant à la découverte, en 1936, des liens entre Zinoviev-Kaménev-Smirnov et le groupe anticommuniste de Trotski à l'étranger.

Le procès des zinoviévistes eut lieu en août 1936. Il concernait essentiellement des éléments qui se trouvaient depuis plusieurs années en marge du Parti. La répression contre les trotskistes et zinoviévistes laissait intactes les structures mêmes du Parti. Lors du procès, les accusés firent référence à Boukharine. Mais le parquet conclut finalement qu'il n'y avait aucune preuve d'une implication de Boukharine et ne poursuivit pas les investigations dans cette direction, c'est-à-dire dans les milieux des cadres dirigeants du Parti.

Pourtant, la tendance radicale de la direction a fait circuler, en juillet 1936, une lettre interne qui mettait l'accent sur le fait que des ennemis avaient pénétré l'appareil même du Parti, qu'ils cachaient leurs véritables intentions et clamaient bruyamment leur soutien à la ligne générale pour effectuer leur travail de sabotage. Il était très difficile de les démasquer, notait la lettre.

Elle contenait aussi cette affirmation:

«Dans les circonstances actuelles, la qualité inaliénable de chaque bolchevik doit être la capacité de détecter l'ennemi du Parti, même s'il est extrêmement bien masqué.»⁵⁴

Cette phrase peut paraître à certains comme un condensé de la paranoïa «stalinienne». Qu'ils réfléchissent alors à cet aveu de Tokaev, membre d'une organisation anticommuniste au sein du PCUS. Tokaev décrit sa réaction au procès de Zinoviev lors de l'assemblée du Parti à l'Académie militaire Joukovski, où il occupait un poste important.

«Dans cette atmosphère, il n'y avait qu'une chose à faire pour moi: aller avec le courant. Dans mon discours, je me concentrais sur Zinoviev et Kaménev. J'évitais toute mention de Boukharine. Mais le président ne laissait pas passer cela: est-ce que j'approuvais, oui ou non, les conclusions que Vischinsky avait tirées en ce qui concerne Boukharine? Je disais que la décision de Vischinsky de faire des investigations dans les activités de Boukharine, Rykov, Tomski et Uglanov avait le soutien du peuple et du Parti et que j'étais 'complètement d'accord', que les 'peuples de l'Union soviétique et notre Parti avaient le droit de connaître les intrigues à double face de Boukharine et Rykov'. J'ai confiance que ce seul exemple fera comprendre à mes lecteurs dans quelle atmosphère surchargée, de quelle façon ultra-conspiratrice — l'un ne connaissant même pas le caractère de l'autre — nous, oppositionnels de l'URSS, devons travailler.»⁵⁵

Au vu de la lettre interne de juillet, il est évident qu'au moment du procès de Zinoviev, Staline n'a pas soutenu la tendance radicale et qu'il a gardé sa confiance au chef de la NKVD, Yagoda. Ce dernier a pu déterminer l'orientation du procès du Bloc trotskiste-zinoviéviste et il a limité l'envergure de l'épuration à entreprendre suite à la découverte du complot.

Pourtant, un doute pesait déjà sur Yagoda. Plusieurs personnes, dont Van Heijenoort, le secrétaire de Trotski, et Orlov, un transfuge de la NKVD, ont affirmé depuis que Mark Zborowski, le collaborateur le plus proche de Sédov, travaillait pour... les services soviétiques.⁵⁶ Dans ces conditions, Yagoda pouvait-il, jusqu'en 1936, ne rien savoir de l'existence du bloc Trotski-Zinoviev? Ou l'avait-il caché? Certains au sein du Parti se posaient déjà cette question. C'est la raison pour laquelle, au début de l'année 1936, Ejov, partisan de la tendance radicale, a été nommé comme adjoint de Yagoda.

Le Procès de Piatakov et des trotskistes

Le 23 septembre 1936, une série d'explosions frappaient les mines de Sibérie, la seconde en neuf mois. Il y eut 12 morts. Trois jours plus tard, Yagoda devint commissaire des Communications et Ejov chef de la NKVD. Au moins jusqu'à ce jour, Staline avait soutenu la politique plutôt libérale de Yagoda.

Les investigations en Sibérie menèrent à l'arrestation de Piatakov, un ancien trotskiste, l'adjoint d'Ordjonikidze, le commissaire de l'Industrie lourde. Proche de Staline, Ordjonikidze avait suivi une politique d'utilisation et de rééducation des spécialistes bourgeois. Ainsi, en février 1936, avait-il amnistié neuf «ingénieurs bourgeois», condamnés en 1930 lors d'un procès retentissant pour sabotage.

A propos de l'industrie, il y avait eu depuis plusieurs années des débats et des divisions au sein de la direction. Des radicaux, dirigés par Molotov, s'opposaient à la plupart des spécialistes bourgeois, qu'ils jugeaient indignes de confiance politique. Ils réclamaient une épuration. Ordjonikidze, le commissaire de l'Industrie lourde, en revanche, affirmait qu'on avait besoin d'eux et qu'il fallait utiliser leurs capacités.

Ce vieux débat sur les spécialistes au passé suspect a rejailli à l'occasion des explosions dans les mines de Sibérie. Les enquêtes révélèrent que Piatakov avait utilisé à grande échelle des spécialistes bourgeois pour saboter les mines.

En janvier 1937 eut lieu le procès de Piatakov, Radek et d'autres anciens trotskistes, qui avouèrent leurs activités clandestines. Pour Ordjonikidze, le coup était si dur qu'il se suicida.

Bien sûr, des auteurs bourgeois ont affirmé que les accusations de sabotage systématique étaient inventées de toutes pièces dans le seul but d'éliminer des opposants politiques. Or, il se fait qu'un ingénieur américain a travaillé entre 1928 et 1937 comme cadre dirigeant dans un grand nombre de mines de la région de l'Oural et de Sibérie, frappées par le sabotage. Ce témoignage de John Littlepage, technicien étranger à la politique, est du plus grand intérêt.

Littlepage décrit comment, dès son arrivée dans les mines soviétiques, en 1928, il s'est rendu compte de l'ampleur du sabotage industriel, cette méthode de lutte préférée des ennemis du régime soviétique. Il existait une certaine base de masse pour un combat contre la direction bolchevique, et si certains cadres haut placés du Parti décidèrent d'encourager ou simplement de protéger les saboteurs, ils pouvaient affaiblir sérieusement le régime. Voici le récit de Littlepage.

«Un jour de 1928, j'entraî dans une usine génératrice des mines de Kochkar. En passant, ma main plongea dans le principal récipient d'une grande machine Diesel et j'eus la sensation de quelque chose de grumeleux dans l'huile. Je fis arrêter immédiatement la machine, et nous enlevâmes environ un litre de sable quartzueux, qui ne pouvait y avoir été jeté qu'à dessein. A plusieurs autres reprises, nous avons trouvé, dans les nouvelles installations des usines de Kochkar, du sable dans des engins tels que des réducteurs de vitesse qui sont entièrement clos et ne peuvent être découverts que si on en soulève le couvercle par la poignée.

Ce sabotage industriel mesquin était si commun dans toutes les branches de l'industrie soviétique, que les ingénieurs russes ne s'en souciaient guère et furent surpris de ma préoccupation lorsque je le constatai pour la première fois.

Pourquoi, m'a-t-on demandé, ce sabotage est-il si commun en Russie soviétique et si rare dans les autres pays? Les personnes qui posent de pareilles questions ne se sont pas rendu compte que les autorités en Russie ont livré et livrent encore toute une série de guerres civiles, ouvertes ou déguisées. Au début, ils ont combattu et dépossédé l'ancienne aristocratie, les banquiers, les propriétaires terriens et les marchands du régime tsariste. Ils ont ensuite combattu et dépossédé les petits propriétaires indépendants, les marchands détaillants et les pasteurs nomades d'Asie.

Naturellement, tout cela est pour leur propre bien, disent les communistes. Mais nombre de ces gens ne peuvent pas voir la chose du même oeil, et restent des ennemis farouches des communistes et de leurs idées, même quand ils sont entrés dans une industrie d'Etat. C'est de ces groupes que proviennent un bon nombre d'ouvriers, ennemis si acharnés des communistes qu'ils endommageraient sans remords toutes les entreprises qu'ils pourraient.»⁵⁷

Le sabotage dans l'Oural

Lors de son travail dans les mines de Kalata, dans la région de l'Oural, Littlepage a été confronté à un sabotage délibéré de la part d'ingénieurs et de cadres du Parti. Il lui apparaissait clairement que ces actes procédaient d'une volonté d'affaiblir le régime bolchevik. Et il se rendait compte qu'un sabotage si flagrant ne pouvait se faire qu'avec l'approbation des plus hautes autorités de la région de l'Oural.

Voici son compte rendu extrêmement significatif.

«Les conditions générales passaient pour être particulièrement mauvaises dans les mines de cuivre de l'Oural — la région minière alors la plus prometteuse pour la Russie — bien qu'elles eussent reçu la part du lion dans la répartition des fonds disponibles pour activer la production. Des ingénieurs des mines américains y avaient été engagés par douzaines, et des centaines de contremaîtres américains y avaient été également amenés pour donner des instructions quant au travail d'extraction et d'usinage. Quatre ou cinq ingénieurs des mines américains avaient été attribués à chacune des grandes mines de cuivre de l'Oural, ainsi que des métallurgistes américains.

Ces hommes avaient été soigneusement sélectionnés; ils avaient eu d'excellentes notes aux Etats-Unis. Mais, sauf quelques exceptions, ils avaient déçu quant aux résultats qu'ils obtenaient en Russie. Lorsque Serebrovski reçut le contrôle des mines de cuivre et de plomb, en plus de celles de l'or, il désira savoir pourquoi ces experts importés n'avaient pas produit comme ils l'auraient dû, et il m'envoya, en janvier 1931, avec un métallurgiste américain et un directeur russe communiste, pour faire une enquête sur la situation dans les mines de l'Oural et tenter de détecter ce qui n'était pas en ordre et devait être corrigé.

Nous découvrîmes, en premier lieu, que les ingénieurs et métallurgistes américains étaient là sans qu'on coopère avec eux; on n'avait rien fait pour leur associer des interprètes compétents. Ils avaient soigneusement examiné les exploitations qui leur étaient assignées et avaient consigné des recommandations qui auraient été utiles immédiatement, si elles avaient été mises en pratique. Mais ces recommandations n'avaient pas été traduites en russe ou demeuraient dans les cartons.

Les méthodes d'exploitation étaient si erronées qu'un ingénieur fraîchement émoulu aurait pu remarquer en quoi elles péchaient. On ouvrait des champs d'exploitation trop vastes pour y permettre un contrôle réel, et le minerai était extrait sans un boisage suffisant. La tentative de provoquer une production hâtive avant que les précautions préliminaires eussent été prises, endommagea gravement plusieurs mines, et divers gisements furent à la veille de devoir être abandonnés.

Je n'oublierai jamais la situation à laquelle nous eûmes à faire face à Kalata. Là, dans l'Oural septentrional, se trouvait une des plus importantes exploitations de cuivre de la Russie, consistant en six mines, un concentrateur, et une fonderie, avec fourneaux réverbérateurs et ventilateurs. Sept ingénieurs des mines américains, de première classe, avaient été assignés, peu de temps auparavant, à cet emplacement, et touchaient de hauts salaires. Le premier venu d'entre eux, si on lui en avait laissé l'opportunité, aurait pu remettre l'exploitation en bon ordre en quelques semaines.

Mais au moment où notre commission débarqua, on les faisait patauger dans les marais de la bureaucratie. Leurs recommandations étaient lettre morte; on ne leur assignait pas un travail particulier; ils étaient dans l'impossibilité d'inculquer leurs notions aux ingénieurs russes par suite de leur ignorance de la langue et le manque d'interprètes compétents. Naturellement, ils savaient ce qui clochait techniquement dans les mines et les usines de Kalata, et pourquoi la production n'était qu'une fraction de ce qu'elle aurait dû être avec l'outillage et le personnel mis à disposition.

Notre commission visita toutes les grandes mines cuprifères de l'Oural et les inspecta en détail.

En dépit des conditions déplorable décrites ci-dessus, il n'y avait eu que peu de plaintes, dans les journaux soviétiques, relatives à un sabotage dans les mines de cuivre de l'Oural. C'était là un fait curieux, parce que les communistes avaient coutume d'attribuer à une intention délibérée, une grande partie de la confusion et du désordre industriel. Mais les communistes de l'Oural, qui contrôlaient les mines de cuivre, s'étaient tenus étonnamment cois.

En juillet 1931, après que Serebrovski eut examiné notre rapport, il décida de m'envoyer de nouveau à Kalata, en qualité d'ingénieur en chef, afin de voir si je ne pourrais pas tirer quelque chose de cette grande exploitation. Il me fit accompagner d'un directeur russe communiste, qui ne connaissait pas l'art minier, mais qui avait reçu des pouvoirs complets, et, apparemment, l'ordre de me laisser agir. Les sept ingénieurs américains respirèrent quand ils constatèrent que nous disposions réellement d'une autorité suffisante pour mettre un frein à la bureaucratie et pour laisser au travail une chance de se manifester. Les mois suivants, ils descendirent dans les mines, avec les hommes, selon la tradition américaine. Les opérations progressèrent rapidement, et, au bout de peu de mois, la production avait augmenté de 90 %.

Le directeur communiste était un gaillard sérieux. Mais les ingénieurs russes de ces mines, presque sans exception, furent maussades et firent de l'obstruction. Ils élevèrent des objections contre toutes les améliorations que nous suggérions. Je n'y étais pas habitué; les ingénieurs russes dans les mines d'or, où j'avais travaillé, n'avaient jamais agi ainsi.

Cependant, je réussis à obtenir que mes méthodes fussent essayées dans ces mines parce que le directeur communiste soutenait toutes mes recommandations. Et quand les méthodes réussirent, les ingénieurs russes parurent se rendre à l'évidence. Au bout de cinq mois, je décidai de quitter ce terrain. Les puits et l'outillage avaient été complètement réorganisés; il ne paraissait pas y avoir de raison pour que la production ne se maintînt pas au taux satisfaisant que nous avions obtenu.

Je rédigeai des instructions détaillées pour les opérations futures. Je les commentai en détail aux ingénieurs russes et au directeur communiste qui avait commencé à acquérir certaines notions du métier. Ce dernier m'assura que mes instructions seraient suivies à la lettre.»⁵⁸

«Au printemps de 1932, tôt après mon retour à Moscou, je fus informé que les mines de cuivre de Kalata étaient en très mauvais état; la production était tombée même plus bas qu'elle ne l'était avant la réorganisation de l'été passé. Ce rapport m'abasourdit; je ne pouvais pas comprendre comment les choses avaient changé en un laps de temps si court, alors que tout paraissait aller si bien lorsque je les avais laissées.

Serebrovski me demanda de retourner à Kalata pour voir ce qu'il y avait à faire. Lorsque j'y arrivai, je me trouvai devant une scène déprimante. Les Américains étaient tous arrivés au terme de leurs deux ans de contrat, qui n'avait pas été renouvelé, et ils étaient partis chez eux. Peu de mois avant mon arrivée, le directeur communiste avait été déplacé par une commission envoyée de Sverdlovsk, où se trouvaient les quartiers communistes de la région ouralienne. La commission l'avait déclaré ignorant et insuffisant, quoiqu'il n'y eût rien de précis contre lui, et avait nommé, pour lui succéder, le président de la commission d'investigation — procédé curieux!

Au cours de mon séjour précédent, nous avions porté la capacité des fourneaux à 78 tonnes métriques par mètre carré, par jour; on les avait laissés retomber à leur ancien rendement de 40 à 45 tonnes. Pire encore, on avait irrémédiablement perdu des milliers de tonnes de minerai à pourcentage élevé, par l'introduction, dans deux mines, de méthodes contre lesquelles j'avais particulièrement mis en garde. Mais j'apprenais maintenant que, dès le départ des ingénieurs américains, les mêmes ingénieurs russes, que j'avais prévenus du danger, avaient appliqué la méthode, appropriée à certaines mines, aux autres mines, avec pour résultat l'affaissement de celles-ci et la perte d'une grande quantité de minerai. Je m'efforçai de remettre les choses en mouvement. Je découvris un beau jour que le nouveau directeur annulait en secret presque toutes les mesures que j'ordonnais. Je rapportai exactement à Serebrovski mes observations de Kalata. Peu de temps après, le directeur et quelques-uns des ingénieurs furent mis en jugement pour sabotage. Le directeur fut condamné à dix ans de prison et les ingénieurs à des détentions moins longues.

J'étais convaincu qu'il y avait quelque instance supérieure au petit groupe des hommes de Kalata, mais je ne pouvais naturellement pas mettre en garde Serebrovski contre les membres influents de son propre parti communiste. Mais j'étais convaincu qu'il y avait quelque chose de pourri dans les hautes sphères de l'administration politique de l'Oural. Il me parut évident que le choix de la commission et ses agissements à Kalata devaient faire remonter l'enquête à la direction de Sverdlovsk, dont les membres étaient coupables soit de négligence criminelle, soit de participation active aux événements qui s'étaient déroulés dans les mines.

Cependant, le secrétaire en chef du parti communiste de la région ouralienne, Kabakov, occupait ce poste depuis 1922. Il était considéré comme si puissant qu'on l'appelait le «vice-roi bolchevik de l'Oural». Rien ne justifiait sa réputation. Sous sa longue domination, l'aire ouralienne, une des plus riches régions minières de la Russie et qui a reçu un capital d'exploitation illimité, n'a jamais produit ce qu'elle aurait dû.

La commission de Kalata, dont les membres admirèrent plus tard leurs intentions de sabotage, avait été envoyée directement par les quartiers généraux de cet homme. Je fis alors la remarque, à certains de mes amis russes, qu'il devait y avoir beaucoup plus de menées dans l'Oural qu'il n'en avait été révélé et qu'elles devaient venir d'en haut.

Tous ces incidents devinrent plus clairs, en ce qui me concerne, après le procès pour conspiration qui se déroula en janvier 1937, lorsque Piatakov, avec plusieurs de ses associés, avouèrent devant le tribunal qu'ils avaient monté un sabotage organisé des mines, des chemins de fer et d'autres entreprises industrielles depuis le début de 1931. Quelques semaines plus tard, le secrétaire en chef du parti pour l'Oural, Kabakov, qui avait travaillé en association intime avec Piatakov, était arrêté sous l'inculpation de complicité dans la même conspiration.»⁵⁹

L'opinion qu'exprime ici Littlepage à propos de Kabakov mérite qu'on s'y arrête un instant, puisque Khrouchtchev, dans son *Rapport secret* de 1956, le donne en exemple comme dirigeant méritoire, «appartenant au Parti depuis 1914», et victime «des répressions qui ne reposaient sur rien de tangible!»⁶⁰

Le sabotage au Kazakhstan

Comme Littlepage s'est rendu dans beaucoup de régions minières, il a pu constater que cette forme de lutte des classes acharnée qu'était le sabotage industriel, s'était développée sur tout le territoire soviétique.

Voici comment il relate ce qu'il a vécu au Kazakhstan, entre 1932 et 1937, l'année de l'épuration.

«En octobre 1932, un SOS avait été lancé par les fameuses mines de zinc Ridder, du Kazakhstan oriental, près de la frontière chinoise. (...) On m'enjoignait de reprendre l'oeuvre en main, en qualité d'ingénieur en chef, et d'appliquer les méthodes qui me paraissaient appropriées. En même temps, les directeurs communistes reçurent apparemment l'ordre de me laisser les mains libres et de me soutenir.

Le gouvernement avait dépensé de grosses sommes pour doter ces mines de machines et d'un outillage américains modernes, mais les ingénieurs s'étaient montrés si ignorants de l'emploi de l'outillage et les ouvriers si dénués de soin et si stupides en manipulant les machines, qu'un grand nombre de ces engins importés étaient perdus sans possibilité de réparation.»⁶¹

«Deux des jeunes ingénieurs russes de ces mines me parurent particulièrement capables et je pris beaucoup de peine à leur expliquer pourquoi les choses allaient mal auparavant et comment nous nous y étions pris pour les remettre en ordre. Il me semblait que ces jeunes gens, après l'instruction que je leur donnais, pourraient être munis des pouvoirs nécessaires pour diriger l'exploitation.»⁶²

«Les mines Ridder avaient assez bien marché pendant les deux à trois ans après que je les eus réorganisées en 1932. Les deux jeunes ingénieurs, qui m'avaient fait si bonne impression, étaient restés en place et s'étaient conformés, incontestablement avec succès, aux instructions que je leur avais laissées.

Puis une commission d'investigation était survenue d'Alma-Ata semblable à celle qui avait été envoyée aux mines de Kalata. A partir de ce moment, quoique les mêmes ingénieurs restassent dans les mines, un système entièrement différent y fut introduit — que tout ingénieur compétent aurait jugé capable de causer la perte des mines en quelques mois. On avait même exploité les piliers que nous avions laissés pour la protection des puits principaux, de sorte que le terrain s'était affaissé aux alentours.

Les deux ingénieurs dont j'ai parlé ne travaillaient plus dans les mines quand j'y revins en 1937; j'appris qu'ils avaient été arrêtés, accusés de complicité dans une conspiration de sabotage des industries soviétiques découverte lors du jugement des conspirateurs de janvier.

Lorsque j'eus soumis mon rapport, on me montra les aveux écrits des ingénieurs auxquels j'avais accordé mon amitié en 1932. Ils avouaient avoir été entraînés dans une conspiration contre le régime de Staline par des communistes de l'opposition qui les avaient convaincus d'être assez forts pour renverser Staline et prendre le contrôle du gouvernement. Les conspirateurs leur avaient prouvé qu'ils s'appuyaient sur des communistes parmi les plus élevés. Quoique ces ingénieurs fussent sans parti, ils se dirent qu'ils devaient bien opter pour l'une des deux factions et ils misèrent sur le mauvais cheval.

D'après leurs aveux, la 'commission d'investigation' était composée de conspirateurs qui se rendaient d'une mine à l'autre pour enrôler des partisans. Après avoir été persuadés de se joindre à la conspiration, les ingénieurs de Ridder s'étaient servis de mes instructions écrites... pour le sabotage des mines. Ils avaient délibérément introduit les méthodes contre lesquelles je mettais en garde, et ils avaient failli ainsi causer la perte des mines.»⁶³

«Je ne me suis jamais intéressé aux subtilités des idées politiques. Je suis fermement convaincu que Staline et ses associés mirent un certain temps à se rendre compte que les communistes rebutés étaient leurs plus dangereux ennemis.

Mon expérience confirme l'explication officielle, lorsqu'on la débarrasse de sa logomachie et qu'on en arrive à la simple affirmation selon laquelle les communistes 'du dehors' ont conspiré pour renverser les communistes 'du dedans' et ont eu recours à une conspiration souterraine et à un sabotage industriel, parce que le système soviétique a étouffé tous les moyens légitimes d'engager une lutte politique.

La querelle communiste est devenue une si grosse affaire que de nombreux non-communistes y furent entraînés et eurent à prendre parti. Une quantité de petits personnages de tout acabit étaient d'humeur à soutenir toute tentative oppositionnelle souterraine, simplement parce qu'ils étaient mécontents de la situation.»⁶⁴

Piatakov à Berlin

Lors du Procès de janvier 1937, Piatakov, l'ancien trotskiste, a été condamné en tant que principal responsable du sabotage industriel. Littlepage avait eu l'occasion de constater personnellement que Piatakov était mêlé aux activités clandestines. Voici ce qu'il rapporte à ce propos.

«Au printemps de 1931, Serebrovski me parla d'une mission de gros achats qui était envoyée à Berlin sous la direction de Iouri Piatakov qui était alors vice-commissaire de l'Industrie lourde. J'arrivai à Berlin à peu près en même temps que la mission. Entre autres offres d'achat, la mission fit celle de plusieurs douzaines d'élévateurs, allant de cent à mille chevaux-vapeur. Ces élévateurs consistent habituellement en tambours, charpente, porte-charge, engrenages, etc., placés sur un soubassement de barres en I ou en H.

La mission avait demandé les prix en pfennigs par kilogramme. Plusieurs firmes soumissionnèrent, mais avec des différences considérables — de cinq à six pfennigs par kilogramme — entre la plupart des offres et celles de deux maisons dont les prix étaient notablement inférieurs. Ces différences me firent examiner de près les spécifications et je découvris que ces deux maisons avaient substitué une base de fonte, à l'acier léger requis, de sorte que si leurs offres avaient été acceptées, les Russes auraient payé en réalité davantage, puisque la base de fonte pesait beaucoup plus que l'acier léger, mais auraient paru payer moins à en juger d'après le prix en pfennigs au kilogramme.

Cela ne semblait être qu'un truc et je pris naturellement plaisir à faire cette découverte. Je la rapportai aux membres russes de la mission avec satisfaction. A mon étonnement, ils n'en furent pas du tout satisfaits. Ils firent même pression sur moi pour que j'accepte le marché, me disant que j'avais mal compris ce qu'on désirait.

Je ne pouvais pas m'expliquer leur attitude. Je pensai qu'il pouvait bien y avoir une affaire de pot-de-vin.»⁶⁵

Lors de son procès, Piatakov fit les déclarations suivantes devant le tribunal:

«En 1931, j'étais en mission de service à Berlin. Au milieu de l'été 1931, à Berlin, Smirnov Ivan Nikititch m'informa qu'à ce moment-là, la lutte trotskiste reprenait avec une force nouvelle contre le gouvernement soviétique et la direction du Parti, que lui, Smirnov, avait eu un rendez-vous à Berlin avec le fils de Trotski, Sédov, qui lui avait donné, sur commission de Trotski, de nouvelles directives. (...) Smirnov m'informa que Sédov désirait beaucoup me voir. Je consentis à cette entrevue. (...) Sédov m'a dit qu'un centre trotskiste s'était formé; il s'agissait de l'unification de toutes les forces capables de mener la lutte contre la direction stalinienne. On sondait la possibilité de rétablir une organisation commune avec les zinoviévistes. Sédov a dit également que les droitiers, en la personne de Tomski, de Boukharine et de Rykov, n'avaient pas, eux non plus, déposé les armes, qu'ils ne se tenaient cois que momentanément, et qu'il était nécessaire d'établir la liaison avec eux. (...) Sédov dit qu'on n'exigeait de moi qu'une seule chose: que je passe le plus de commandes possible aux deux maisons allemandes Borsig et Demag, et que lui, Sédov, s'entendrait sur les moyens d'en obtenir les sommes nécessaires, à la condition, naturellement, que je n'insiste pas trop sur les prix. S'il faut déchiffrer la chose, il était clair que les majorations de prix qui seraient faites sur les commandes soviétiques passeraient en entier ou en partie aux mains de Trotski pour servir ses fins contre-révolutionnaires.»⁶⁶

Littlepage fait là-dessus le commentaire suivant.

«Ce passage de la confession de Piatakov est une explication plausible, à mon sens, de ce qui s'était passé à Berlin, en 1931, lorsque j'eus des soupçons parce que les Russes qui entouraient Piatakov voulaient m'amener à approuver un achat d'élévateurs de mines qui n'étaient pas seulement trop chers, mais qui auraient été sans utilité pour les exploitations auxquelles ils étaient destinés. J'avais peine à croire que ces hommes cherchassent simplement un pot-de-vin. Mais ils étaient accoutumés aux conspirations dès avant la révolution et ils avaient couru les risques de ce qu'ils considéraient comme leur cause.»⁶⁷

Le sabotage à Magnitogorsk

Un autre Américain, John Scott, ingénieur lui aussi, qui a travaillé à Magnitogorsk, rapporte des faits similaires dans son livre *Au delà de l'Oural*. Concernant l'épuration de 1937, il écrit qu'il y avait eu des négligences graves et parfois criminelles de la part des responsables. Magnitogorsk a connu des cas flagrants de sabotages de

machines, exécutés par d'anciens koulaks, devenus ouvriers. Ingénieur bourgeois, Scott exprime son analyse de l'épuration en ces termes.

«Plusieurs personnages arrêtés à Magnitogorsk et accusés d'attenter au régime n'étaient que des voleurs, des escrocs ou des malfaiteurs.» «C'est en 1937 que l'épuration sévit le plus fortement à Magnitogorsk. On arrêtait des milliers d'individus. (...) La révolution d'Octobre s'attira la haine de l'ancienne aristocratie, des officiers de l'armée tsariste et des diverses années blanches, des fonctionnaires d'avant-guerre, de toutes sortes de commerçants, petits propriétaires terriens et koulaks. Tous ces individus avaient des motifs profonds de haïr la puissance soviétique dont l'avènement les avait dépouillés. Dangereux à l'intérieur du pays, ces gens formaient un excellent matériel pour les agents étrangers avec lesquels ils étaient prêts à collaborer. Les conditions géographiques étaient telles que des nations surpeuplées comme l'Italie et le Japon, ou agressives comme l'Allemagne, devaient ne rien épargner pour envoyer leurs agents en Russie. Ces agents devaient y établir et y exercer leur organisation, leur influence. Une épuration devenait nécessaire. Au cours de cette action, on fusilla, on déporta de nombreux espions, saboteurs, membres de la cinquième colonne. Mais plus nombreux encore furent les innocents qui eurent à pâtir de ces événements.»⁶⁸

Le Procès du groupe social-démocrate boukhariniste

La décision de février 1937 sur l'épuration

Début mars 1937 a eu lieu une réunion cruciale du Comité central du Parti bolchevik. Elle a décidé de la nécessité d'une épuration et de son orientation. Un rapport de Staline, document capital, fut publié à sa suite. Au moment du plénum, la police avait réuni du matériel prouvant que Boukharine était au courant des activités conspiratrices des groupes anti-parti démasqués lors des procès de Zinoviev et de Piatakov. Boukharine a été confronté à ces accusations au cours du plénum. Or, contrairement aux autres groupes, celui de Boukharine se trouvait au centre même du Parti, et son influence politique était considérable.

Certains affirment que le rapport de Staline a donné le signal de la «terreur» et de «l'arbitraire criminel». Voyons donc le contenu réel de ce document.⁶⁹

Sa première thèse affirme que le manque de vigilance révolutionnaire et la naïveté politique se sont répandus dans le Parti. Le meurtre de Kirov a été un premier avertissement grave dont on n'a pas tiré toutes les conséquences. Le procès de Zinoviev et celui des trotskistes ont révélé que ces éléments étaient désormais prêts à tout pour détruire le régime. Pourtant, les grands succès économiques ont créé dans le Parti un sentiment de victoire et une atmosphère de suffisance. Des cadres ont tendance à oublier l'encerclement capitaliste et l'âpreté croissante de la lutte des classes au niveau international. Beaucoup sont submergés par les petites questions de gestion et ne s'occupent guère des grandes orientations de la lutte internationale et nationale.

Staline dit:

«Des rapports que nous avons entendus au plénum et des débats qui les ont suivis, il apparaît que nous avons affaire aux trois faits principaux suivants.

Premièrement, le travail de sabotage, d'espionnage et de diversion des agents des Etats étrangers, parmi lesquels les trotskistes jouaient un rôle assez actif, a plus ou moins touché toutes ou presque toutes nos organisations, aussi bien économiques qu'administratives et du Parti.

Deuxièmement, des agents des Etats étrangers, et parmi eux des trotskistes, se sont glissés non seulement dans les organisations de base, mais aussi à certains postes responsables.

Troisièmement, certains dirigeants, au centre comme en province, non seulement n'ont pas su discerner le vrai visage de ces saboteurs, agents de diversion, espions et assassins, mais se sont montrés insouciant, débonnaires et naïfs au point qu'ils ont souvent eux-mêmes contribué à faire accéder les agents des Etats étrangers à tels ou tels postes responsables.» Staline, à partir de ces constats, tire deux conclusions. D'abord, il faut liquider la crédulité et la naïveté politiques et renforcer la vigilance révolutionnaire. Les débris des classes exploiteuses recourent maintenant aux formes de lutte plus aiguës et ils se raccrochent aux procédés de lutte les plus désespérés.⁷⁰

En 1956, dans son Rapport secret, Khrouchtchev fera une référence à ce passage. Il prétendra que Staline a «justifié la politique de terreur de masse» en lançant l'idée:

«Plus on avance vers le socialisme, plus doit s'intensifier la lutte des classes.»⁷¹

C'est de l'escroquerie. La lutte des classes la plus «intense», c'est la guerre civile généralisée qui dresse de grandes masses l'une contre l'autre, comme en 1918-1920. Staline parle des débris des anciennes classes qui, dans une situation désespérée, ont recours aux formes de lutte aiguës: attentats, assassinats, sabotage.

Staline tire une deuxième conclusion: pour renforcer la vigilance, il faut améliorer l'éducation politique des cadres du Parti. Il propose un système de cours politiques de 4 à 8 mois, pour tous les cadres, à partir des dirigeants des cellules jusqu'aux dirigeants supérieurs.

Si, dans sa première intervention du 3 mars, Staline dut insister pour que les membres du Comité central prennent conscience de la gravité de la situation et se rendent compte de l'ampleur du travail subversif, son intervention du 5 mars s'applique à combattre d'autres déviations, et notamment le gauchisme et le bureaucratisme.

Staline commence par mettre explicitement en garde contre la tendance à élargir de façon arbitraire l'épuration et la répression.

«Est-ce à dire qu'il faille frapper et extirper non seulement les véritables trotskistes, mais aussi ceux qui, autrefois, oscillaient vers le trotskisme, et qui, par la suite, il y a longtemps déjà, ont abandonné le trotskisme; non seulement ceux qui sont réellement les agents trotskistes du sabotage, mais aussi ceux à qui il est arrivé de passer dans la rue où était passé naguère tel ou tel trotskiste? Du moins, des voix ont retenti dans ce sens, ici, à cette assemblée plénière. On ne peut mettre tout le monde sur le même plan. Cette manière simpliste de juger les hommes ne peut que nuire à la lutte contre les véritables saboteurs et espions trotskistes.»⁷²

Il fallait, à tout prix, en prévision de la guerre, épurer le Parti des ennemis infiltrés; mais Staline met en garde contre une extension arbitraire de cette épuration qui nuira à la lutte contre les véritables ennemis.

Si le Parti est menacé par le travail subversif d'ennemis infiltrés, il ne l'est pas moins par des déviations graves parmi les cadres et notamment par la tendance à former des cliques fermées d'amis et à se couper des militants et des masses par un style bureaucratique.

D'abord, Staline s'attaque à «cette ambiance de famille» qui rend impossible «la critique des défauts du travail et l'autocritique de ceux qui dirigent le travail».

«La plupart du temps, les militants sont choisis d'après des indices fortuits, subjectifs, étroits et mesquins. On choisit la plupart du temps ce qu'on appelle des connaissances, des amis, des compatriotes, des hommes personnellement dévoués, passés maîtres dans l'art d'exalter leurs chefs.»⁷³

Ensuite, Staline critique le bureaucratisme qui, dans certaines questions, «est inouï».⁷⁴ Lors des vérifications, beaucoup de simples ouvriers sont exclus du Parti pour «passivité». La plupart de ces exclusions ne se justifient pas et auraient dû être annulées depuis longtemps. Or, certains dirigeants adoptent une attitude bureaucratique envers ces communistes, injustement exclus. «Certains de nos dirigeants pèchent par un manque d'attention pour les hommes, ils ne cherchent pas à connaître les membres du Parti. Ils ne tiennent pas compte du facteur individuel. Ils agissent habituellement au hasard. Seuls des gens foncièrement hostiles au Parti peuvent traiter de la sorte des membres du Parti.»⁷⁵

Le bureaucratisme empêche aussi les dirigeants de s'instruire auprès des masses. Pourtant, pour diriger correctement le Parti et le pays, les dirigeants communistes doivent s'appuyer sur l'expérience des masses.

Finalement, le bureaucratisme rend impossible le contrôle des dirigeants par les membres du Parti. Les dirigeants doivent rendre compte de leur travail devant des conférences, écouter les critiques de la base. Lors des élections, il faut présenter plusieurs candidats et après une discussion sur chacun, le vote doit se faire à bulletin secret.⁷⁶

L'affaire Rioutine

Au cours des années 1928-1930, Boukharine avait été âprement critiqué pour ses idées sociales-démocrates, et principalement pour son opposition à la collectivisation, sa politique de «paix sociale» envers les koulaks et sa volonté de ralentir l'effort de l'industrialisation.

Poussant plus loin les conceptions de Boukharine, Mikhaïl Rioutine forma en 1931-1932 un groupe dont l'orientation était nettement contre-révolutionnaire. Rioutine, ancien membre suppléant du CC, a été secrétaire du Parti d'un district de Moscou jusqu'en 1932. Il était entouré de plusieurs jeunes boukhariniens très connus, dont Slepkov, Maretskii et Petrovskii.⁷⁷

En 1931, Rioutine rédigea un document de 200 pages, véritable programme d'une contre-révolution bourgeoise. On y lit ceci.

«C'est en 1924-1925 déjà que Staline envisagea d'organiser son «18 Brumaire». Tout comme Louis Bonaparte jurait, devant la Chambre, la fidélité à la constitution, et préparait en même temps sa proclamation en tant qu'empereur, (...) Staline préparait le 18 Brumaire «sans effusion de sang» en procédant à l'amputation d'un groupe après l'autre. (...) Ceux qui ne savent pas réfléchir de manière marxiste pensent que l'élimination de Staline signifierait en même temps le renversement du pouvoir soviétique. (...) La dictature du prolétariat périra

inévitablement par la faute de Staline et de sa clique. En éliminant Staline, nous aurons beaucoup de chances de la sauver.

Que faire?

Le Parti. 1. Liquider la dictature de Staline et de sa clique. 2. Remplacer toute la direction de l'appareil du Parti. 3. Convoquer immédiatement un congrès extraordinaire du Parti.

Les soviets. 1. De nouvelles élections excluant la nomination. 2. Remplacement de la machine judiciaire et introduction d'une légalité rigoureuse. 3. Remplacement et purge de l'appareil de la Gépéou.

Agriculture. 1. Dissolution de tous les kolkhozes créés de force. 2. Liquidation de tous les sovkhozes déficitaires. 3. Arrêt immédiat du pillage des paysans. 4. Réglementation de l'exploitation de la terre par les propriétaires privés et l'octroi à ceux-ci des terres pour un délai prolongé.»⁷⁸

Le programme du «communiste» Rioutine ne diffère pas, dans son essence, de celui de la contre-révolution bourgeoise: liquider la direction du Parti, démanteler l'appareil de la Sécurité d'Etat et rétablir l'exploitation de la terre par les propriétaires privés et les koulaks. Mais en 1931, Rioutine, tout comme Trotski, se voit encore obligé d'emballer ce programme dans une phraséologie de «gauche»: il prône la restauration du capitalisme, voyez-vous, pour sauver la dictature du prolétariat et pour mettre fin à la contre-révolution, c'est-à-dire au «18 Brumaire» ou au «Thermidor».

Lors de son procès, en 1938, Boukharine a déclaré que des «jeunes boukhariniens», avec son accord et à l'initiative de Slepkov, avaient convoqué, à la fin de l'été 1932, une conférence où la plate-forme de Rioutine fut approuvée.

«Je me suis déclaré complètement d'accord avec cette plate-forme et j'en porte entièrement la responsabilité.»⁷⁹

Le révisionnisme de Boukharine

A partir de 1931, Boukharine joue un rôle prépondérant dans le travail du Parti parmi les intellectuels. Son influence est grande dans la communauté scientifique de l'URSS et au sein de l'Académie des Sciences.⁸⁰ Comme rédacteur en chef du journal gouvernemental *Isvestia*, Boukharine peut promouvoir son propre courant politique et idéologique.⁸¹ Au premier congrès des écrivains, Boukharine fait l'éloge de Boris Pasternak qui prône un «apolitisme militant» en littérature.⁸²

Boukharine, resté l'idole des paysans riches, devient aussi le porte-drapeau des nouveaux technocrates.

L'Américain Stephen Cohen a écrit une biographie intitulée *Nicolas Boukharine. La vie d'un bolchevik*. Cohen prétend que Boukharine se rallia à la direction de Staline, pour mieux la combattre... Voici sa thèse.

«Il était évident pour Boukharine que le Parti et le pays entraient dans une nouvelle période d'incertitude, mais aussi de possibilités de changements dans la politique intérieure et extérieure soviétique. Pour participer à ces événements et pour les influencer, lui aussi, il devait adhérer à la façade d'unité et d'acceptation inconditionnelle de la direction exercée par Staline dans le passé, façade derrière laquelle la lutte secrète pour l'orientation future du pays serait menée.»⁸³

En 1934-1936, Boukharine écrit abondamment sur le danger fasciste et sur la guerre inévitable avec le nazisme. Parlant des mesures à prendre pour préparer le pays à la guerre future, Boukharine définit un programme qui constitue, en fait, une remise à jour de ses anciennes idées opportunistes de droite et sociales-démocrates. Il faut, dit-il, éliminer «l'énorme mécontentement parmi la population», principalement parmi les paysans. C'est une nouvelle version de son ancien appel à la réconciliation avec les koulaks — la seule classe réellement «mécontente» à la campagne, en ces années-là. Pour attaquer l'expérience de la collectivisation, Boukharine développe une propagande sur le thème de «l'humanisme socialiste», dont le critère serait «la liberté du développement maximal du nombre maximal de gens». Au nom de «l'humanisme», Boukharine prêche la conciliation de classe et «la liberté du développement maximal» pour les éléments bourgeois anciens et nouveaux. Pour être en mesure de résister au fascisme, il faut introduire des «réformes démocratiques» et offrir une «vie prospère» aux masses. Or devant la nécessité de grands sacrifices en vue de la résistance, la promesse d'une «vie prospère» tient de la démagogie. Cependant, dans cette société encore peu développée, les technocrates et les bureaucrates aspirent déjà à la «démocratie» pour leur tendance bourgeoise naissante et à une «vie prospère» au détriment des masses travailleuses. Boukharine est leur porte-parole.

L'essentiel du programme boukharinien était la cessation de la lutte des classes, la cessation de la vigilance politique envers les forces antisocialistes, la promesse démagogique d'une amélioration immédiate du niveau de vie, la démocratie pour les tendances opportunistes et sociales-démocrates.

Cohen, qui est un anti-communiste militant, ne se trompe pas lorsqu'il voit dans ce programme le précurseur de la ligne Khrouchtchev.⁸⁴

Boukharine et les ennemis du bolchevisme

En 1936, Boukharine fut envoyé à Paris auprès du menchevik Nikolaïevski, qui possédait certains manuscrits de Marx et d'Engels. L'Union soviétique voulait les acheter. Nikolaïevski a témoigné sur ses entretiens avec Boukharine.

«Boukharine avait l'air d'aspirer au calme, loin de la fatigue qu'imposait la vie à Moscou. Il était fatigué.»⁸⁵

«Boukharine me laissa entendre indirectement qu'il s'était senti saisi d'un grand pessimisme en Asie centrale et qu'il avait perdu son désir de vivre. Cependant, il ne voulait pas se suicider.»⁸⁶

Ainsi, Boukharine apparaît en 1936 comme un «vieux bolchevik», moralement fini, envahi par l'esprit de capitulation et le défaitisme.

Le menchevik Nikolaïevski continue:

«Je connaissais l'ordre du Parti interdisant aux communistes de parler à ceux qui n'en étaient pas membres des rapports existant au sein du Parti. Nous eûmes cependant de nombreuses conversations sur la situation interne du Parti. Boukharine avait envie d'en parler.»⁸⁷

Boukharine, le «vieux bolchevik», rompit les règles les plus élémentaires d'un Parti communiste, en face d'un ennemi politique.

«Fanny Yezerskaïa essaya de le persuader de rester à l'étranger. Elle lui dit qu'il était nécessaire de fonder un journal d'opposition à l'étranger, un journal qui serait réellement informé de ce qui se passait en Russie et qui pourrait y exercer une grande influence. Elle affirmait que Boukharine était le seul à pouvoir remplir ce rôle. Mais elle m'a rapporté que Boukharine lui répondit: 'Je ne crois pas que je pourrais vivre sans la Russie. Nous sommes tous habitués à ce qui s'y passe et à la tension qui y règne'.»⁸⁸

Boukharine se laissa approcher par des ennemis qui complotaient le renversement du régime bolchevik; sa réponse évasive démontre qu'il n'adoptait pas une attitude de principe à la proposition provocatrice de diriger une revue antibolchevique à l'étranger.

Nikolaïevski continue son témoignage:

«Lorsque nous étions à Copenhague, Boukharine me rappela que Trotski se trouvait relativement près de nous, à Oslo. Avec un clin d'oeil, il me suggéra: 'Si nous prenions cette malle pour aller passer un jour chez Trotski?', et il poursuivit: 'Evidemment, nous nous sommes battus à mort, mais cela ne m'empêche pas d'avoir pour lui le plus grand respect'.»⁸⁹

A Paris, Boukharine rendit aussi visite au chef menchevik Fedor Dan, auquel il confia qu'à ses yeux, Staline n'était «pas un homme, mais un diable».⁹⁰

En 1936, Trotski était partisan d'une insurrection anti-bolchevique. Dan était un des principaux chefs de la contre-révolution sociale-démocrate. Boukharine s'était politiquement rapproché de ces deux individus. Nikolaïevski:

«Il me demanda un jour de lui procurer le bulletin de Trotski pour pouvoir lire les derniers numéros. Je lui fournis également des publications socialistes, y compris le *Sotsialistkhesky Vestnik*.»⁹¹

«Un article dans le dernier numéro contenait une analyse du plan de Gorky visant à regrouper l'intelligentsia en un parti séparé pour prendre part aux élections. Boukharine déclara: 'Un second parti est nécessaire. S'il n'y a qu'une seule liste électorale, sans opposition, cela équivaut au nazisme'.»⁹²

«Boukharine sortit un stylo. 'C'est avec lui que la Nouvelle Constitution soviétique a été entièrement rédigée, du premier au dernier mot'. Boukharine était très fier de cette constitution. Dans l'ensemble, c'était un cadre bien conçu pour une transition pacifique de la dictature d'un parti à une vraie démocratie populaire.»⁹³

«S'intéressant aux idées de Trotski et des sociaux-démocrates, Boukharine en vient à reprendre leur thèse principale de la nécessité d'un parti d'opposition anti-bolchevik, qui deviendra inévitablement le point de ralliement de toutes les forces réactionnaires. Nikolaïevski poursuit:

«L'humanisme de Boukharine est dû pour une grande part à la cruauté de la collectivisation et au combat interne qu'elle déclencha au sein du Parti. (...) 'Ce ne sont plus des êtres humains, disait Boukharine. Ils sont réellement devenus les rouages d'une machine épouvantable. Il se produit une déshumanisation totale des gens qui travaillent au sein de l'appareil soviétique'.»⁹⁴

«Bogdanov avait prévu, au début de la révolution bolchevique, la naissance de la dictature d'une nouvelle classe de dirigeants économiques. Penseur original, et le deuxième en importance parmi les bolcheviks, Bogdanov joua

un grand rôle dans l'éducation de Boukharine. Boukharine n'était pas d'accord avec les conclusions de Bogdanov, mais il comprenait que le grand danger du 'socialisme hâtif', que les bolcheviks entreprenaient, était dans la création d'une dictature de la nouvelle classe. Boukharine et moi avons assez longuement parlé de cette question.»⁹⁵

Au cours des années 1918-1920, devant l'âpreté de la lutte des classes, tous les opportunistes étaient passés du côté de la réaction tsariste et impérialiste, au nom de l'«humanisme». Soutenant l'intervention anglo-française, et donc les régimes colonialistes les plus terroristes, tous ces hommes, de Tsereteli à Bogdanov, avaient dénoncé la «dictature» et la «nouvelle classe des aristocrates bolcheviks» en Union soviétique.

Dans les conditions de la lutte des classes des années trente, Boukharine a suivi la même démarche.

Boukharine et la conspiration militaire

Au cours des années 1935-1936, Boukharine s'était aussi rapproché des groupes de conspirateurs militaires qui complotaient le renversement de la direction du Parti.

Le 28 juillet 1936 eut lieu une conférence clandestine de l'organisation anticommuniste à laquelle appartenait le colonel Tokaev. A l'ordre du jour, entre autres, une discussion sur les différents avant-projets de la nouvelle Constitution soviétique. Tokaev note:

«Staline voulait la dictature d'un seul parti et une centralisation complète. Boukharine envisageait plusieurs partis et même des partis nationalistes, et il était partisan d'une décentralisation maximale. Il voulait que des pouvoirs soient transférés vers les Républiques constituantes, les plus importantes auraient même le contrôle de leurs propres Affaires étrangères. Vers 1936, Boukharine s'approchait du point de vue social-démocrate de l'aile gauche des socialistes occidentaux.»⁹⁶

«Boukharine avait étudié le projet alternatif (de Constitution), rédigé par Démocratov (membre de l'organisation clandestine de Tokaev, ndla), et dans les documents on avait maintenant inclus un certain nombre d'observations importantes, basées sur notre travail.»⁹⁷

Les conspirateurs militaires du groupe Tokaev se disaient proches des positions politiques défendues par Boukharine.

«Boukharine voulait aller lentement avec les paysans et remettre à plus tard la fin de la NEP; il croyait aussi que la révolution ne doit pas se faire partout par la force et l'insurrection armée. Boukharine croyait que chaque pays devrait se développer suivant ses propres lignes. Boukharine, Rykov et Tomsky réussirent à publier les points principaux de leur programme: 1. Ne pas mettre fin à la NEP, mais la continuer au moins pendant dix ans, (...) 4. Tout en poursuivant l'industrialisation, il fallait consacrer beaucoup plus de forces à l'industrie légère — le socialisme est fait par des hommes heureux, bien nourris, et non par des mendiants qui meurent. 5. Arrêter la collectivisation forcée de l'agriculture et la destruction des koulaks.»⁹⁸

Ce programme tendait à protéger la bourgeoisie dans l'agriculture, dans le commerce et dans l'industrie légère et à freiner l'industrialisation. Sa mise en application aurait sans doute causé la défaite lors de la guerre anti-fasciste.

Boukharine et le problème du coup d'Etat

Lors de son procès, Boukharine a avoué qu'en 1918, après la Paix de Brest-Litovsk, il y eut un plan pour arrêter Lénine, Staline et Sverdlov, et pour former un nouveau gouvernement composé de «communistes de gauche» et de socialistes-révolutionnaires. Mais il nia fermement qu'il y eut aussi un plan pour les exécuter.»⁹⁹

Ainsi, Boukharine avait été prêt à arrêter Lénine au moment de la crise de Brest-Litovsk en 1918.

Dix-huit ans plus tard, en 1936, Boukharine était un homme complètement démoralisé. A l'approche de la guerre mondiale, la tension montait à l'extrême. Des tentatives de coup d'Etat contre la direction du Parti étaient de plus en plus probables. Boukharine, avec son prestige de «vieux bolchevik», Boukharine, seul «rival» de taille de Staline, Boukharine qui détestait l'«extrême dureté» du régime de Staline, qui craignait que les «staliniens» formeraient une «nouvelle aristocratie», qui croyait que seule la «démocratie» pouvait sauver l'Union soviétique, comment aurait-il pu ne pas accepter de couvrir de son autorité un éventuel coup de force «démocratique» anti-stalinien? Celui qui accepta d'arrêter Lénine en 1918, comment aurait-il pu, dans une situation encore plus tendue et dramatique, ne pas couvrir l'arrestation de Staline, Jdanov, Molotov et Kaganovitch?

Parce que c'est bien ainsi que se pose le problème. Homme démoralisé et politiquement fini, Boukharine n'avait sans doute plus l'énergie pour diriger une lutte conséquente contre Staline. Mais d'autres, des révolutionnaires de droite, étaient fermement décidés à agir. Et Boukharine leur servirait de paravent. Le livre du colonel Tokaev permet de comprendre cette distribution des rôles.

En 1939, Tokaev et cinq de ses compagnons, tous officiers supérieurs, se réunissent dans l'appartement d'un professeur de l'Académie militaire Boudienny. Ils discutent un plan pour renverser Staline en cas de guerre.

«Schmidt (membre de l'Académie navale Vorochilov à Léninegrad), regrettait une opportunité perdue: si nous avions agi du temps du procès de Boukharine, les paysans se seraient soulevés en son nom. Maintenant, personne n'avait son envergure pour inspirer le peuple.» Un des conspirateurs propose d'offrir le poste de Premier ministre à Béria, devenu assez populaire depuis qu'il a libéré beaucoup de personnes arrêtées du temps d'Ejov.¹⁰⁰

Ce passage montre clairement que les conspirateurs militaires avaient besoin, dans un premier temps au moins, d'un «drapeau bolchevik» pour réussir leur coup d'Etat anti-communiste. Ayant eu de bons rapports avec Boukharine, ces militaires de droite ont la conviction qu'il aurait accepté le «fait accompli», une fois Staline éliminé. D'ailleurs, en 1938, avant l'arrestation de Boukharine, Tokaev et son groupe avaient déjà cette stratégie en tête. Lorsque Radek, en prison, avait fait des aveux, le «camarade X», nom de guerre du chef de l'organisation de Tokaev, réussit à en lire le rapport. Tokaev écrit:

«Radek a livré les 'preuves' les plus importantes sur la base desquelles Boukharine a été arrêté, jugé et fusillé. Nous connaissions la trahison de Radek deux semaines avant l'arrestation de Boukharine, le 16 octobre 1936, et nous essayions de sauver Boukharine. Nous lui avons fait une offre précise et sans ambiguïté: 'Après ce que Radek a avancé contre toi par écrit, Ejov et Vischinsky vont bientôt te faire arrêter pour préparer encore un autre procès politique. Nous te suggérons de «disparaître» sans plus tarder. Voici ce que nous proposons...' Il n'y avait pas de conditions politiques à cette offre. Elle était faite (...) parce que ce serait un coup mortel si le NKVD transformait Boukharine, devant le tribunal, en un autre Kaménev, Zinoviev ou Radek. L'idée même d'une opposition aurait été discréditée à travers l'URSS. Boukharine exprima sa gratitude profonde pour l'offre, mais la déclina.»¹⁰¹

«Si Boukharine n'était pas à la hauteur et n'arrivait pas à prouver que les accusations étaient fausses, ce serait une tragédie: à travers Boukharine, tous les autres mouvements d'opposition modérés auraient été éclaboussés.»¹⁰²

Avant l'arrestation de Boukharine, les conspirateurs militaires pensaient donc à utiliser Boukharine comme leur drapeau. En même temps, ils comprirent le danger d'un procès public contre Boukharine. Kaménev, Zinoviev et Radek avaient avoué leur activité conspiratrice, ils avaient «trahi» la cause de l'opposition. Si Boukharine devait reconnaître devant le tribunal qu'il avait été impliqué dans le complot pour renverser le régime, un coup fatal serait porté à toute l'opposition anti-communiste. Tel est le sens du procès de Boukharine, comme le comprirent à l'époque les pires ennemis du bolchevisme, infiltrés dans le Parti et dans l'Armée.

Au moment de l'invasion nazie, Tokaev analyse l'atmosphère dans le pays et au sein de l'armée.

«Nous nous rendions compte que les hommes au sommet avaient perdu la tête. Ils ne savaient que trop bien que leur régime réactionnaire était complètement dépourvu de soutien populaire réel. Il était basé sur la terreur et sur des automatismes mentaux et dépendait de la paix; la guerre avait changé tout ça.» Puis Tokaev décrit les réactions de plusieurs officiers. Beskaravayny propose de diviser l'Union soviétique: une Ukraine indépendante et un Caucase indépendant se battraient mieux. (!) Klimov propose de démettre tout le bureau politique, puis le peuple sauvera le pays. Kokoryov est d'avis que les Juifs sont la cause de tous les problèmes.¹⁰³

«Nous avons constamment notre problème en tant que démocrates révolutionnaires en tête. N'était-ce pas le moment le plus approprié pour essayer de renverser Staline? Beaucoup de facteurs devaient être pris en considération.» «Dans ces jours, le camarade X était convaincu que Staline jouait le tout ou rien. Le problème était que nous ne pouvions pas voir Hitler comme un libérateur. Pour cette raison, disait le camarade X, nous devons être préparés à l'effondrement du régime de Staline, mais nous ne devons rien faire pour l'affaiblir.»¹⁰⁴

Il est évident que le grand désarroi et l'extrême confusion après les premières défaites contre l'envahisseur nazi, ont créé une situation politique très précaire. Les nationalistes bourgeois, les anti-communistes, les antisémites croyaient tous que leur heure était venue. Que se serait-il passé, si l'épuration n'avait pas été poursuivie avec fermeté, si une opposition opportuniste avait gardé des positions importantes à la tête du Parti, si un homme comme Boukharine était toujours disponible pour un «changement de régime»? Dans ces moments de tensions extrêmes, les conspirateurs militaires et les opportunistes auraient été dans une position très forte pour risquer le tout pour le tout et exécuter le coup d'Etat qu'ils projetaient depuis longtemps.

Les aveux de Boukharine

Lors de son procès, Boukharine a fait des aveux et lors des confrontations avec d'autres accusés, il a précisé certains aspects de la conspiration. Joseph Davies, ambassadeur des Etats-Unis à Moscou et avocat renommé, a assisté à toutes les séances du procès. Il a dit sa conviction, partagée par tous les observateurs étrangers compétents, que Boukharine a parlé librement et que ses aveux ont été sincères. Le 17 mars 1938, Davies a envoyé un message confidentiel au secrétaire d'Etat à Washington.

«Bien que je sois préjugé contre la preuve par confession et contre un système judiciaire qui n'accorde pour ainsi dire aucune protection à l'accusé, après avoir, chaque jour, bien observé les témoins et leur manière de témoigner, noté les corroborations inconscientes qui se sont présentées et d'autres faits qui ont marqué le procès, je pense, d'accord en cela avec d'autres dont le jugement peut être accepté, que, pour ce qui est des accusés, ils ont commis assez de crimes selon la loi soviétique, crimes établis par la preuve et sans qu'un doute raisonnable soit possible, pour justifier le verdict qui les rend coupables de trahison et la sentence qui les condamne à la peine prévue par les lois criminelles de l'Union soviétique. C'est le sentiment général des diplomates qui ont assisté au procès que la preuve a établi l'existence d'un complot extrêmement grave.»¹⁰⁵

Pendant les dizaines d'heures qu'a duré son procès, Boukharine s'est montré parfaitement lucide et alerte, discutant, contestant, faisant de l'esprit, niant avec véhémence certaines accusations. Pour ceux qui ont assisté au procès comme pour nous qui pouvons en lire aujourd'hui le compte rendu, la théorie d'une «pièce montée», largement propagée par les anti-communistes, ne tient pas debout. Tokaev dit que la police n'a pas torturé Boukharine de crainte qu'il «crie la vérité à la face du monde devant le tribunal».¹⁰⁶ Tokaev relate les répliques cinglantes de Boukharine au procureur et ses dénégations courageuses, puis conclut:

«Boukharine a montré un courage suprême», «Vichinsky avait perdu. C'était une erreur cardinale d'amener Boukharine devant un tribunal public.»¹⁰⁷

Nous voulons retenir de ces propos que Boukharine était bien lui-même.

Les huit cent cinquante pages du compte rendu sont d'une lecture hautement instructive. Elles laissent une forte impression que ne peuvent effacer les tirades habituelles contre «les procès monstrueux». Boukharine y apparaît comme un opportuniste qui, à plusieurs reprises, a été battu politiquement et critiqué idéologiquement. Mais loin de transformer ses points de vue petits-bourgeois, il est devenu un aigri qui n'osait pas s'opposer ouvertement à la ligne du Parti et à ses réalisations impressionnantes. Restant à la tête du Parti, c'est par des intrigues et des manoeuvres en coulisses qu'il espérait, un jour, renverser la direction et faire prévaloir son point de vue. Il entraînait en collusion avec les opposants clandestins les plus divers, dont certains étaient des anti-communistes décidés. Incapable de mener une lutte politique ouverte, Boukharine mettait ses espoirs dans un coup d'Etat issu d'un complot militaire ou réalisé à l'occasion d'une révolte de masse.

La lecture du compte rendu permet aussi d'éclaircir les rapports entre la dégénérescence politique de Boukharine et de ses amis et l'activité criminelle proprement dite: assassinats, insurrections, espionnage, collusion avec des puissances étrangères. Depuis les années 1928-1929, Boukharine a défendu des positions révisionnistes qui exprimaient les intérêts des koulaks et des autres classes exploiteuses. Boukharine a eu le soutien des fractions politiques qui représentaient ces classes, à l'intérieur et en dehors du Parti. Au moment où la lutte des classes s'est exacerbée, Boukharine a accentué son rapprochement avec ces forces. L'approche de la guerre mondiale a fait monter toutes les tensions et des opposants à la direction du Parti se sont orientés vers l'action violente et le coup d'Etat. Boukharine reconnaît ses liens avec tous ces personnages, mais il nie avec véhémence avoir lui-même organisé des assassinats et de l'espionnage. Lorsque Vichinsky lui demande:

«Vous n'avez pas parlé de vos liens avec les services d'espionnage étrangers et les milieux fascistes», Boukharine lui répond:

«Je n'ai rien à déclarer à ce sujet.»¹⁰⁸

Pourtant, Boukharine est obligé de reconnaître qu'au sein du bloc qu'il dirige, certains hommes ont établi des liens avec l'Allemagne fasciste. A ce propos, voici une page du compte rendu. Boukharine y explique que certains dirigeants de la conspiration pensaient créer les conditions d'un coup d'Etat en tirant profit de la confusion provoquée par les défaites militaires en cas de guerre avec l'Allemagne.

«Boukharine. En 1935, Karakhan est parti sans avoir eu un entretien préliminaire avec les membres du centre dirigeant, exception faite de Tomski. (...) Je me souviens que Tomski me disait que Karakhan avait réussi à conclure avec l'Allemagne un accord plus avantageux que celui de Trotski.

Vychinski. Quand avez-vous eu votre entretien dans lequel vous projetiez d'ouvrir le front aux Allemands?

Boukharine. Lorsque j'ai demandé à Tomski comment il voyait le mécanisme du coup d'Etat, il m'a répondu que c'était là l'affaire de l'organisation militaire qui devait ouvrir le front.

Vychinski. Et alors Tomski se préparait à ouvrir le front?

Boukharine. Il n'a pas dit cela.

Vychinski. Tomski a dit: ouvrir le front?

Boukharine. Je vais vous le dire exactement.

Vychinski. Qu'a-t-il dit?

Boukharine. Tomski a dit que cela concernait l'organisation militaire qui devait ouvrir le front.

Vychinski. Pourquoi devait-elle ouvrir le front?

Boukharine. Il ne l'a pas dit.

Vychinski. Pourquoi devait-elle ouvrir le front?

Boukharine. De mon point de vue, elle ne devait pas ouvrir le front.

Vychinski. Et du point de vue de Tomski?

Boukharine. S'il n'élevait pas d'objections, c'est donc que, probablement, il était d'accord aux trois quarts.»¹⁰⁹

Dans ses déclarations, Boukharine reconnaît que son orientation révisionniste l'a poussé à chercher des rapports illégaux avec d'autres opposants, qu'il a misé sur des révoltes dans le pays pour prendre le pouvoir, puis qu'il a adopté la tactique du terrorisme et du coup d'Etat.

Dans sa biographie de Boukharine, Cohen essaie de corriger «cette idée fausse largement répandue» selon laquelle Boukharine «aurait avoué des crimes hideux» dans le but de «se repentir sincèrement de son opposition à Staline, rendant ainsi un dernier service au Parti.»¹¹⁰

Voici comment Cohen se tire d'affaire.

«Le plan de Boukharine, dit-il, était de transformer son procès en un contre-procès du régime stalinien.» Sa tactique consistait à s'avouer «politiquement responsable de tout», mais en même temps à «nier carrément chaque crime à part». Boukharine faisait comprendre, affirme Cohen, qu'en parlant de son «organisation contre-révolutionnaire» et de son «bloc anti-soviétique», il voulait dire: «le vieux parti bolchevik». «Lorsque Boukharine déclara: 'Je porte la responsabilité pour le bloc', cela voulait dire: pour le bolchevisme.»¹¹¹

Bien trouvé... Cohen, ce porte-parole des intérêts américains, peut se permettre une telle pirouette, puisqu'aucun de ses lecteurs n'ira vérifier dans le compte rendu du procès.

Or, il est fort instructif d'étudier les passages clés du témoignage que Boukharine a porté devant le tribunal sur son évolution politique. Boukharine est suffisamment lucide pour reconnaître les étapes de sa propre dégénérescence politique et pour comprendre comment il s'est fait attraper dans les fils d'un complot contre-révolutionnaire. Cohen et la bourgeoisie peuvent s'efforcer de blanchir le «bolchevik» Boukharine. Aux communistes, les aveux de Boukharine offrent de précieuses leçons sur les mécanismes de la dégénérescence lente et de la subversion anti-socialiste. Ils aident à comprendre l'apparition, plus tard, de figures comme Khrouchtchev et Mikoyan, de Brejnev et Gorbatchev. En voici le texte. C'est Boukharine qui parle.

«Apparemment, les contre-révolutionnaires de droite représentaient au début une 'déviation'. (...) Il s'est produit chez nous un processus très curieux de surestimation de l'exploitation individuelle, le passage graduel à son idéalisation, à l'idéalisation du propriétaire. Au programme, l'exploitation aisée du paysan individuel; et le koulak, quant au fond, devient un but en soi. Le kolkhoze, c'est la musique de l'avenir. Il faut multiplier les riches propriétaires. Tel était le tournant formidable dans notre façon de voir.

Déjà en 1928, j'ai donné moi-même une formule relative à l'exploitation militaire-féodale de la paysannerie: j'imputais les frais de la lutte de classes non point à la classe hostile au prolétariat, mais justement à la direction du prolétariat même. (...) Si l'on veut formuler pratiquement ma plate-forme, ce sera, en ce qui concerne l'économie: le capitalisme d'Etat, le moujik aisé, ménager ses biens, la réduction des kolkhozes, les concessions étrangères, l'abandon du monopole du commerce extérieur et, comme résultat, la restauration du capitalisme. (...) A l'intérieur, notre programme, c'était en fait un glissement vers la liberté démocratique bourgeoise, vers la coalition, parce que du bloc avec les mencheviks, les socialistes-révolutionnaires et les autres, découlait la liberté des partis, des coalitions. Si l'on choisit ses alliés pour renverser le gouvernement, ils seront le lendemain, en cas de victoire éventuelle, des coparticipants au pouvoir. (...)

C'est vers 1928-1929 que se situe mon rapprochement avec Tomski et Rykov. Vinrent ensuite les liaisons et les sondages parmi les membres du Comité central de l'époque, les conférences clandestines, illégales par rapport au Comité central. (...)

C'est alors que commencèrent les recherches d'un bloc. D'abord, mon entrevue avec Kaménev, à son domicile. Deuxièmement, mon entrevue avec Piatakov, à l'hôpital, à la quelle assistait aussi Kaménev. Troisièmement, mon entrevue avec Kaménev, à la maison de campagne de Schmidt. (...)

En 1930-1931 débuta l'étape suivante. Le pays connaissait alors une forte aggravation de la lutte de classes, le sabotage des koulaks, la résistance de la classe des koulaks à la politique du Parti, etc. (...) Le trio (Boukharine-Rykov-Tomski) était devenu un centre illégal. Si, auparavant, il avait été à la tête des milieux d'opposition, il devenait aujourd'hui le centre de l'organisation contre-révolutionnaire clandestine. (...) Enoukidzé adhéraît de près à ce centre clandestin, auquel il était lié par l'intermédiaire de Tomski. (...)

Vers la fin de 1931, les participants de ce qu'on appelait l'«école de Boukharine» furent envoyés en province, à Voronège, à Samara, à Leningrad, à Novossibirsk, et, à cette époque déjà, leur transfert dans la province fut utilisé à des fins contre-révolutionnaires. (...)

Vers l'automne de 1932 commença l'étape suivante dans le développement de l'organisation des droitiers, à savoir: le passage à la tactique du renversement du pouvoir des Soviétiques par la violence. (...) Je la date du moment où fut fixée la plate-forme dite de Rioutine. (...) C'était une plate-forme d'une organisation contre-révolutionnaire de droitiers. (...) Elle avait été approuvée au nom du centre des droitiers. La plate-forme de Rioutine prévoyait: 'révolution de palais', terrorisme, orientation vers l'alliance directe avec les trotskistes.

C'est vers cette époque qu'a mûri l'idée d'une 'révolution de palais'. Au début, cette idée avait été émise par Tomski, qui était lié à Enoukidzé. Tomski voyait la possibilité d'utiliser la position officielle d'Enoukidzé qui avait alors la haute main sur la garde du Kremlin. (...) On recruta des hommes pour accomplir la 'révolution de palais'. C'est alors que fut réalisé le bloc politique avec Kaménev, Zinoviev. Pendant cette période eurent lieu les entrevues avec Syrtsov et Lominadzé. (...) Au cours de l'entretien qui se tint en été 1932, Piatakov me parla de sa rencontre avec Sédov, de la directive de Trotski concernant le terrorisme. A ce moment, nous considérions, Piatakov et moi, que ces idées n'étaient pas les nôtres; mais nous décidâmes que nous saurions très vite trouver une langue commune et que les désaccords touchant la lutte contre le pouvoir des Soviétiques seraient aplanis. (...)

La création du groupe de conspirateurs dans l'Armée rouge date de cette période. Je l'avais appris de Tomski, qui en avait été informé directement par Enoukidzé, avec lequel il entretenait des relations personnelles. (...) Tomski et Enoukidzé m'avaient informé que, dans la direction de l'Armée rouge, l'union s'était faite alors entre droitiers, zinoviévistes et trotskistes; ils m'avaient donné les noms de Toukhatchevski, Kork, Primakov et Poutna. La liaison avec le centre des droitiers se réalisait donc sur la ligne suivante: le groupe militaire, Enoukidzé, Tomski et les autres.»¹¹²

«En 1933-1934, la classe des koulaks fut écrasée, le mouvement insurrectionnel n'appartenait plus au domaine des possibilités. Une période suivit donc, pendant laquelle l'idée centrale de l'organisation des droitiers fut de s'orienter vers un complot, vers un coup d'Etat contre-révolutionnaire. (...)

Les forces du complot, c'étaient les forces d'Enoukidzé plus Yagoda, leur organisation au Kremlin et au Commissariat du peuple aux Affaires intérieures. A ce moment, Enoukidzé réussit, autant que je me rappelle, à enrôler l'ancien commandant du Kremlin, Peterson, qui, soit dit à propos, avait été en son temps le commandant du train de Trotski. Ensuite, c'était l'organisation militaire des conspirateurs: Toukhatchevski, Kork et d'autres.»¹¹³

«A l'approche du XVII^e Congrès du Parti, surgit l'idée, suggérée par Tomski, de faire coïncider le coup d'Etat avec le congrès en utilisant la force armée contre-révolutionnaire. Dans l'idée de Tomski, l'arrestation des participants du XVII^e Congrès du Parti — un crime monstrueux — devait faire partie intégrante du coup d'Etat. La proposition de Tomski fut examinée, à la hâte il est vrai. Des objections s'élevèrent de toutes parts contre elle. (...) Piatakov se prononça contre cette idée pour des considérations de tactique, car cela aurait provoqué une indignation exceptionnelle parmi les masses. (...) Mais le fait seul que cette idée soit venue à l'esprit et ait été examinée témoigne avec suffisamment de clarté du caractère monstrueux et criminel de cette organisation.»¹¹⁴

«En été 1934, Radek m'a dit que des directives étaient parvenues de Trotski, que Trotski était en pourparlers avec les Allemands et qu'il leur avait déjà promis certaines concessions territoriales, entre autres l'Ukraine. (...) Il faut dire qu'à cette époque, je faisais des objections à Radek. Il l'a confirmé lors de notre confrontation; je considérais qu'il était indispensable que lui, Radek, écrive à Trotski pour lui dire qu'il allait trop loin dans ses pourparlers et qu'il risquait non seulement de se compromettre lui-même, mais de compromettre tous ses alliés et plus particulièrement nous autres, conspirateurs droitiers, ce qui rendait notre échec inévitable. J'estimais qu'étant donné le patriotisme des masses, cette attitude de Trotski n'était pas rationnelle du point de vue politique et tactique. (...)

Du moment qu'il était question d'un coup d'Etat militaire, le rôle du groupe militaire des conspirateurs devenait, de par la logique même des choses, particulièrement important. C'est précisément cette partie des forces contre-révolutionnaires qui disposerait alors de forces matérielles, et, partant, de forces politiques considérables, ce qui pourrait créer une sorte de danger bonapartiste. Quant aux bonapartistes — j'avais surtout en vue Toukhatchevski — leur premier souci aurait été de liquider, à l'instar de Napoléon, leurs alliés, ceux qui, pour ainsi dire, les avaient inspirés. Dans nos entretiens, j'ai toujours désigné Toukhatchevski sous le terme de 'petit Napoléon virtuel'; or on sait ce que Napoléon faisait de ce qu'on appelle les idéologues.

Vychinski. Et vous vous considérez comme un idéologue?

Boukharine. Entre autres comme idéologue du coup d'Etat contre-révolutionnaire et comme un homme qui le met en pratique. Evidemment, vous auriez préféré que je dise que je me considérais comme un espion, mais je ne me considère point comme tel.

Vychinski. Et pourtant, cela aurait été plus exact.

Boukharine. C'est votre avis, pas le mien.»¹¹⁵

Lorsqu'arriva le moment de sa dernière déclaration, Boukharine se savait déjà un homme mort. Il est possible que Cohen puisse lire dans ses paroles une «défense habile du vrai bolchevisme» et une «dénonciation du stalinisme». Un communiste, en revanche, y entendra probablement un homme qui a longtemps lutté pour le socialisme, qui a viré irrémédiablement vers le révisionnisme et qui, devant la tombe, se rend compte que, dans le contexte d'une lutte de classes nationale et internationale très âpre, le révisionnisme l'a conduit à la trahison.

«La logique pure de la lutte s'est accompagnée d'une dégénérescence des idées, d'une dégénérescence psychologique. (...)

De cette façon, il me paraît vraisemblable que chacun de nous, qui sommes assis sur ce banc des accusés, avait un singulier dédoublement de la conscience, une foi incomplète dans sa besogne contre-révolutionnaire. (...) De là cette espèce de demi-paralyse de la volonté, ce ralentissement des réflexes. (...) La contradiction entre l'accélération de notre dégénérescence et ce ralentissement des réflexes traduit la situation du contre-révolutionnaire qui grandit dans le cadre de l'édification socialiste en progrès. Il s'est créé là une double psychologie. (...)

Parfois, je m'enthousiasmais moi-même, en glorifiant dans mes écrits l'édification socialiste; mais dès le lendemain, je me déjugais par mes actions pratiques de caractère criminel. Il s'est formé là ce qui, dans la philosophie de Hegel, s'appelait une conscience malheureuse. Cette conscience malheureuse différait de la conscience ordinaire en ce qu'elle était en même temps une conscience criminelle. Ce qui fait la puissance de l'Etat prolétarien, ce n'est pas seulement que ce dernier a écrasé les bandes contre-révolutionnaires, mais aussi qu'il a décomposé intérieurement ses ennemis, désorganisé leur volonté. Chose qui n'existait nulle part, et ne saurait exister dans aucun pays capitaliste. (...)

On explique souvent le repentir par toutes sortes de choses absolument absurdes, comme, par exemple, la poudre du Tibet, etc. Quant à moi, je dirai que dans la prison où je suis resté près d'un an, j'ai travaillé, je me suis occupé, j'ai conservé la lucidité de mon esprit.

On parle d'hypnose. Mais à ce procès, j'ai assumé ma défense juridique, je me suis orienté sur-le-champ et j'ai polémique avec le procureur. Et toute personne, même si elle n'est pas très expérimentée dans les différentes branches de la médecine, sera forcée de reconnaître qu'il ne saurait y avoir d'hypnose. (...)

Maintenant, je veux parler de moi-même, des causes qui ont amené mon repentir. Certes, il faut dire que les preuves de ma culpabilité jouent elles aussi un rôle d'importance. Pendant trois mois, je me suis confiné dans mes dénégations. Puis je me suis engagé dans la voie des aveux. Pourquoi? La cause en est que, dans ma prison, j'ai révisé tout mon passé. Car, lorsqu'on se demande: Si tu meurs, au nom de quoi mourras-tu? c'est alors qu'apparaît soudain avec une netteté saisissante un gouffre absolument noir. Il n'est rien au nom de quoi il faille mourir, si je voulais mourir sans avouer mes torts. Et au contraire, tous les faits positifs qui resplendissent dans l'Union soviétique prennent des proportions différentes dans la conscience de l'homme. Et c'est ce qui m'a en fin de compte désarmé définitivement; c'est ce qui m'a forcé à fléchir le genou devant le Parti et devant le pays. (...)

Certes il ne s'agit pas de repentir, non plus que de mon repentir à moi. La Cour peut, même sans cela, rendre son verdict. Les aveux des accusés ne sont pas obligatoires. L'aveu des accusés est un principe juridique moyenâgeux. Mais il y a une défaite intérieure des forces de contre-révolution. Et il faut être Trotski pour ne pas désarmer. Mon devoir est de montrer ici que, dans le parallélogramme des forces qui ont formé la tactique contre-révolutionnaire, Trotski a été le principal moteur du mouvement. Et les positions violentes — le terrorisme, l'espionnage, le démembrement de l'URSS, le sabotage — provenaient en premier lieu de cette source-là.

A priori, je puis présumer que Trotski et mes autres alliés dans ces crimes ainsi que la II^e Internationale — d'autant plus que j'en ai parlé avec Nikolaïevski — chercheront à nous défendre, moi surtout. Je regrette cette défense, car je me tiens à genoux devant le pays, devant le Parti, devant le peuple tout entier.»¹¹⁶

De Boukharine à Gorbatchev

Stephen F. Cohen publia en 1973 une biographie élogieuse de Boukharine, présenté comme «le dernier bolchevik». Il est très touchant de voir comment un adversaire résolu du communisme «pleure la fin de Boukharine et du bolchevisme russe»!¹¹⁷ Et Cohen de mettre en exergue une pensée d'un autre adepte de Boukharine, Roy Medvedev:

«Le stalinisme ne peut pas être considéré comme le marxisme-léninisme de trois décennies. C'est la perversion que Staline a introduite dans la théorie et la pratique du mouvement communiste. Le processus de la purification du mouvement communiste, de l'élimination des couches de saleté stalinienne n'est pas encore achevé.»¹¹⁸

Cohen et Medvedev présentent la politique léniniste, poursuivie par Staline, comme une «perversion» du léninisme et eux, les adversaires du bolchevisme, proposent «la purification du mouvement communiste»! Bien sûr, il s'agit là d'une tactique parfaitement au point depuis des décennies. Lorsqu'une révolution a triomphé et s'est consolidée, ses pires ennemis se présentent comme les défenseurs les plus fermes de la «révolution authentique» contre ses dirigeants qui ont «trahi l'idéal de départ». Néanmoins, cette thèse de Cohen et Medvedev a été reprise par presque tous les communistes khrouchtchéviens. Même Fidel Castro, lui aussi influencé par les théories de Khrouchtchev, n'échappe pas toujours à cette tentation. Pourtant, la même tactique a été utilisée... contre la révolution cubaine. Dès 1961, la CIA a lancé une offensive pour la «défense de la révolution cubaine» contre l'«usurpateur Fidel Castro» qui avait «trahi»...

Dès 1948, la Yougoslavie a été le premier pays socialiste à virer vers le boukharinisme. Tito a reçu le soutien décidé des Etats-Unis. Puis les théories titistes se sont infiltrées dans la plupart des pays de l'Europe de l'Est.

Au cours des années soixante-dix, le livre de Cohen *Bukharin and the Bolshevik Revolution*, et celui publié par le social-démocrate anglais Ken Coates, président de la «Bertrand Russell Peace Foundation», ont servi de base à une campagne internationale pour la réhabilitation de Boukharine. Cette campagne rallia les révisionnistes des Partis communistes italiens et français, les sociaux-démocrates — de Pélikan à Gilles Martinet — et, bien sûr, les différentes sectes trotskistes. Ces mêmes courants soutinrent Gorbatchev jusqu'au jour de sa chute. Tous affirmèrent que Boukharine représentait une «alternative» bolchevique au stalinisme et certains le proclamèrent précurseur de l'eurocommunisme.¹¹⁹ En 1973 déjà, l'orientation de toute cette campagne fut donnée par Cohen:

«Des idées et des politiques de style boukharinien ont été remises à l'honneur. En Yougoslavie, Hongrie, Pologne et Tchécoslovaquie, des réformateurs communistes sont devenus des avocats du socialisme du marché, d'une planification et d'une croissance économiques équilibrées, d'un développement évolutionniste, de la paix civile, d'un secteur agricole mixte et d'une acceptation du pluralisme social et culturel dans le cadre d'un Etat à parti unique.»¹²⁰ C'est une définition parfaite de la contre-révolution de velours qui a finalement triomphé au cours des années 1988-1989 en Europe de l'Est.

«Si les réformateurs réussissent à créer un communisme plus libéral, un 'socialisme à visage humain', la vision de Boukharine et l'ordre du type NEP qu'il a défendu peuvent apparaître, après tout, comme la véritable préfiguration de l'avenir communiste — l'alternative au stalinisme après Staline.»¹²¹

Gorbatchev, s'appuyant sur les «expériences d'avant-garde» des pays de l'Europe de l'Est au cours des années soixante et soixante-dix, a, lui aussi, adopté le vieux programme de Boukharine. Inutile d'ajouter que Cohen a été accueilli et acclamé dans l'Union soviétique de Gorbatchev comme un grand précurseur de la «nouvelle pensée» et du «renouveau socialiste».

Ajoutons que l'«école de Boukharine» a pris de l'influence dans la Chine de Deng Xiaoping.

Le procès Toukhatchevski et la conspiration anti-communiste dans l'armée

Le 26 mai 1937, le maréchal Toukhatchevski et les commandants Yakir, Ouborevitch, Eideman, Kork, Putna, Feldman et Primakov étaient arrêtés et jugés devant un tribunal militaire. Le 12 juillet, leur exécution fut annoncée.

Depuis le début du mois de mai, des suspicions pesaient sur eux. Le 8 mai, le système des commissaires politiques fut réintroduit dans l'armée. La réintroduction de ce système, datant de la guerre civile, reflétait la peur du Parti des tendances bonapartistes au sein de l'armée.¹²²

Une directive du 13 mai 1927 du commissaire de la Défense avait mis fin au contrôle exercé par les commissaires politiques sur les officiers supérieurs. Le commandant militaire reçut la responsabilité de «la direction politique générale, dans le but de réaliser une coordination intégrale des affaires militaires et politiques dans les unités». Son «assistant politique» devint responsable de «l'ensemble du travail du Parti»; il devait faire rapport au commandant sur les conditions politiques de l'unité.¹²³ L'Académie politique-militaire Tolmachev de Leningrad et les commissaires du district militaire de Biélorussie protestèrent contre «la dépréciation et la diminution du rôle des organes politiques du Parti».¹²⁴ Blomberg, un officier supérieur allemand, fit un rapport après une mission en URSS en 1928. Il y nota:

«Des points de vue purement militaires prennent de plus en plus d'importance; tout le reste y est subordonné.»¹²⁵

Comme beaucoup de soldats venaient de la campagne, l'influence des koulaks s'y faisait fortement sentir. Unshlicht, officier supérieur, affirmait en 1928 et 1929 que le danger de la déviation sociale-démocrate était plus grand dans l'armée que dans les organisations civiles du Parti.¹²⁶

En 1930, dix pour cent du corps des officiers, c'est-à-dire 4.500 militaires, étaient d'anciens officiers tsaristes. Lors de l'épuration des institutions en automne 1929, Unshlicht interdit de lancer un mouvement large contre les anciens officiers tsaristes dans l'armée.¹²⁷

Tous ces éléments expliquent la persistance d'influences bourgeoises dans l'armée, qui en ont fait un des corps les moins fiables du système socialiste.

Complot?

V. Likhachev était, en 1937-1938, officier de l'Armée rouge en Extrême-Orient. Dans son livre *La conspiration en Extrême-Orient*, il affirme qu'il y a eu effectivement une large conspiration au sein de l'armée.¹²⁸

Le journaliste Alexandre Werth écrit dans son livre *Moscou 41* un chapitre intitulé «Le procès de Toukhatchevski». On y lit:

«Je suis aussi convaincu que la purge dans l'Armée rouge avait beaucoup à voir avec la crainte de Staline d'une guerre imminente avec l'Allemagne. Qui était Toukhatchevski? Des gens du deuxième bureau français me disaient il y a longtemps que Toukhatchevski était pro-allemand. Et les Tchèques me racontaient l'histoire extraordinaire de la visite de Toukhatchevski à Prague, lorsqu'à la fin d'un banquet — il s'était assez bien saoulé — il laissait échapper qu'un accord avec Hitler était le seul espoir pour la Tchécoslovaquie et la Russie. Et il commença à injurier Staline. Les Tchèques ne manquaient pas de rapporter cela au Kremlin, et c'était la fin de Toukhatchevski — et de beaucoup de ses partisans.»¹²⁹

L'ambassadeur américain à Moscou, Joseph Davies, a noté ses impressions, le 30 juin et le 4 juillet 1937.

«J'ai dit à Litvinov que les réactions suscitées aux Etats-Unis et dans l'ouest de l'Europe par ces purges et l'exécution des généraux étaient nettement mauvaises. (...) Litvinov fut très franc. Il dit que le gouvernement avait dû 's'assurer' au moyen de ces purges qu'il n'y avait pas de trahison possible en Russie au profit de Berlin ou de Tokyo et il ajouta que le monde comprendrait, un jour, que le gouvernement soviétique avait agi de la sorte pour se protéger contre une 'trahison menaçante'. En fait, dit-il, la Russie rend service au monde entier en se protégeant contre la menace que constitue le rêve d'Hitler et des nazis de dominer l'univers et en conservant ainsi la force de l'Union soviétique comme rempart contre la menace nazie. Un jour, dit-il, le monde verra quel très grand homme est Staline.»¹³⁰ Plus loin, Davies écrit:

«Les esprits les plus sérieux semblent croire qu'en toute probabilité un complot en vue d'un coup d'Etat par l'armée était en voie d'exécution, un complot moins dirigé contre Staline personnellement que contre le système administratif et le Parti, et que Staline a frappé avec sa promptitude, son audace et sa force coutumière.»¹³¹

En 1937, Abdurakhman Avtorkhanov travaillait dans un service du Comité central du Parti bolchevik. Nationaliste bourgeois, il dit avoir été en relation étroite avec les chefs de l'opposition et avec les Caucasiens, membres du Comité central. Après la guerre, il prit la fuite aux Etats-Unis. Dans son livre *Staline au pouvoir*, il exprime le regret que Toukhatchevski n'ait pas pris le pouvoir en 1937. Il affirme qu'au début 1937, après son voyage en Angleterre, Toukhatchevski a tenu devant des officiers supérieurs, les propos suivants.

«Ce qui caractérise l'armée de Sa Majesté britannique, c'est qu'à sa tête, il ne pourrait pas y avoir d'agent de Scotland Yard (allusion au rôle de la Sûreté d'Etat en URSS). Quant aux cordonniers (allusion au père de Staline), on ne les admet que dans les dépôts d'intendance, et encore sans carte du Parti. Les Anglais ne parlent pas volontiers de leur patriotisme, car il leur semble naturel d'être uniquement Anglais. Il n'y a pas, en Angleterre, de ligne droite, courbe ou 'générale', il n'y a qu'une politique anglaise, qu'un lord ou un ouvrier, un conservateur ou un socialiste, un officier ou un soldat mettent un zèle égal à servir. Certes, le soldat britannique est un ignorant complet en ce qui concerne l'histoire du Parti et les indices de production (allusion à l'éducation politique dans l'armée rouge), mais, par contre, il connaît la topographie du monde aussi bien que la surface de son logement. Là-bas, le roi est comblé d'honneurs mais il n'a pas de pouvoir personnel. Pour la carrière d'officier, deux qualités sont nécessaires: le courage et le savoir.»¹³²

Robert Coulondre était ambassadeur de France à Moscou en 1936-1938. Dans ses *Mémoires*, il évoque la terreur de la Révolution française qui, en 1792, écrasa les aristocrates et prépara le peuple français à la guerre contre les Etats réactionnaires européens. A l'époque, les ennemis de la Révolution française, et notamment l'Angleterre et la Russie, avaient interprété la terreur révolutionnaire comme un signe avant-coureur de l'effondrement du régime. Or, le contraire était vrai. La même chose, dit Coulondre, se passe aujourd'hui avec la révolution soviétique.

«Peu après l'arrestation de Toukhatchevski, le ministre de Lithuanie, qui était lié avec plusieurs dirigeants bolcheviks, me dit que le maréchal, irrité des entraves qu'apportait le Parti communiste au développement de la puissance militaire russe, surtout à une bonne organisation de l'armée, avait effectivement pris la tête d'un mouvement qui visait à juguler le Parti et à instituer une dictature militaire. (...) Ma correspondance pourrait

témoigner que j'ai donné à la 'terreur soviétique' son sens véritable. Il ne faut pas conclure, n'ai-je cessé d'écrire, que le régime s'effrite ou que les forces russes s'épuisent. C'est au contraire la crise de croissance d'un pays qui grandit vite.»¹³³

Churchill écrit dans ses Mémoires que Hitler avait promis à Benès, le président de la Tchécoslovaquie, de respecter l'intégrité de son pays, à condition qu'il s'engageât à rester neutre en cas de guerre franco-allemande.

«Pendant l'automne de 1936, le président Benès reçut un message d'une haute personnalité militaire allemande l'informant que, s'il voulait bénéficier des offres de Hitler, il lui fallait se presser, car bientôt allaient se passer en Russie des événements qui permettraient à l'Allemagne de se passer de l'aide des Tchèques. Tandis que Benès méditait sur le sens de cette allusion inquiétante, il apprit que le gouvernement allemand était en contact avec d'importantes personnalités russes par le canal de l'ambassade soviétique à Prague. Cela faisait partie de ce qu'on a appelé la conspiration militaire et le complot de la vieille garde communiste, qui visaient à renverser Staline et à introduire en Russie un nouveau régime dont la politique eût été pro-allemande. Peu après, fut pratiquée en Russie soviétique une purge impitoyable, mais sans doute utile, qui épura les milieux politiques et économiques. (...) L'armée russe fut purgée de ses éléments pro-allemands et sa valeur militaire en souffrit cruellement. Le gouvernement soviétique était désormais fortement prévenu contre l'Allemagne. Bien entendu, Hitler lut très clairement dans les événements, mais, autant que je le sache, les gouvernements britannique et français ne furent pas aussi bien éclairés sur ce qui se passait. Pour M. Chamberlain, pour les états-majors britannique et français, l'épuration de 1937 apparut surtout comme l'épisode d'une rivalité qui déchirait intérieurement l'armée russe, et elle leur donnait l'image d'une Union soviétique coupée en deux par des haines et des vengeances inexpiables.»¹³⁴

Le trotskiste Deutscher rate rarement une occasion pour dénigrer et calomnier Staline. Pourtant, lui qui affirme qu'à la base des procès de Moscou, il n'y a qu'une «conspiration imaginaire», se voit obligé d'écrire à propos de l'exécution de Toukhatchevski:

«Toutes les versions non staliniennes concordent sur un point: des généraux projetaient vraiment un coup d'Etat. Ils le faisaient pour des raisons personnelles et sur leur propre initiative, sans s'être concertés avec une puissance étrangère. L'épisode principal de ce coup d'Etat devait être une révolte de palais au Kremlin, aboutissant à l'assassinat de Staline. Une opération militaire décisive était également projetée en dehors du Kremlin, la prise d'assaut du quartier général de la Guépéou. Toukhatchevski était l'âme de la conspiration. (...) Il était d'ailleurs le seul de tous les chefs militaires et civils de l'époque qui, à de nombreux égards, ressemblait au Bonaparte original et qui aurait pu jouer le rôle de Premier Consul russe. Le commissaire politique en chef de l'armée, Gamarnik, qui plus tard se suicida, faisait partie du complot. Le général Yakir, commandant de Leningrad, devait assurer la coopération de sa garnison. Les généraux Ouborevitch, commandant de l'Académie militaire de Moscou, Primakov, adjoint de Boudienny à la tête de la cavalerie, et quelques autres, étaient également dans le complot.»¹³⁵

Deutscher, anti-communiste conséquent, même lorsqu'il accepte la véracité du complot de Toukhatchevski, se hâte de souligner les «bonnes intentions» des comploteurs qui voulaient «sauver l'armée et le pays de la folle terreur provoquée par les purges» et il assure ses lecteurs que Toukhatchevski n'agissait nullement «dans l'intérêt de l'Allemagne»...¹³⁶

Le nazi Léon Degrelle, dans un écrit de 1977, a fait référence au cas Toukhatchevski en ces termes:

«Qui, en pleine France de la Révolution, eût pu penser, au temps des crimes de la Terreur, que surgirait, peu après, un Bonaparte qui redresserait, d'une poigne de fer, la France tombée au fond de l'abîme? Quelques années de plus, et ce Bonaparte serait tout près de créer l'Europe unie! Un Bonaparte russe peut lui aussi surgir. Le jeune maréchal Toukhatchevski qui fut mis à mort par Staline sur les conseils de Benès en avait la taille en 1937.»¹³⁷

Le 8 mai 1943, Goebbels note dans son journal quelques propos de Hitler qui montrent que les nazis comprenaient parfaitement le profit qu'ils pouvaient tirer des courants oppositionnels et défaitistes au sein de l'Armée rouge.

«Le Führer explique une fois encore le cas Toukhatchevski et exprime l'opinion que nous étions absolument dans l'erreur à l'époque, lorsque nous croyions que Staline ruinerait ainsi l'Armée rouge. C'est le contraire qui est vrai: Staline s'est débarrassé de tous les cercles oppositionnels de l'Armée rouge et a ainsi réussi à ce qu'il n'y ait plus de courant défaitiste dans cette armée. (...) Vis-à-vis de nous, Staline a en plus l'avantage de ne pas avoir d'opposition sociale, car le bolchevisme l'a supprimée elle aussi au cours des liquidations de ces vingt-cinq dernières années. (...) Le bolchevisme a éliminé ce danger à temps et peut ainsi tourner toute sa force contre son ennemi.»¹³⁸

Nous reproduisons aussi l'opinion de Molotov qui est, avec Kaganovitch, le seul membre du bureau politique de 1953 à n'avoir jamais renié son passé révolutionnaire. Dans des interviews réalisées au cours des années quatre-vingt, il a rappelé les conditions de l'épuration.

«Il régnait une tension extrême, durant cette période, il était nécessaire d'agir sans la moindre pitié. Je crois que c'était justifié. Si Toukhatchevski, Yakir, Rykov et Zinoviev avaient lancé leur opposition en temps de guerre, il y aurait eu une lutte extrêmement dure, le nombre de victimes aurait été colossal. Colossal. Les deux côtés auraient été condamnés au désastre. Ils avaient des liaisons qui remontaient jusqu'à Hitler. Si loin. Trotski avait des liaisons pareilles, il n'y a pas à en douter. Hitler était un aventurier et Trotski aussi, ils avaient des traits communs. Et les droitiers, Boukharine et Rykov, étaient liés à eux. Et, bien sûr, beaucoup de dirigeants militaires.»¹³⁹

La tendance militariste et bonapartiste

Dans une étude financée par l'armée américaine et réalisée dans le cadre de la Rand Corporation, Roman Kolkowicz a analysé du point de vue politique régnant dans les services de renseignement militaires, les relations entre le Parti et l'armée en Union soviétique. Il est intéressant de noter qu'il soutient toutes les tendances au professionnalisme, à l'apolitisme, au militarisme et aux privilèges qui se sont développés, dès les années vingt, au sein de l'Armée rouge. Et, bien sûr, Kolkowicz s'en prend à Staline qui a réprimé ces tendances bourgeoises et militaristes.

Après avoir décrit comment Staline a défini, au cours des années vingt, le statut de l'armée dans la société socialiste, Kolkowicz écrit:

«L'Armée rouge est sortie de ce processus comme un adjoint de l'élite du Parti au pouvoir; on refusait aux officiers l'autorité entière, nécessaire pour pratiquer la profession militaire; ils étaient gardés dans un état permanent d'incertitude sur leur carrière; et la communauté militaire, qui tend vers l'exclusivité, était maintenue ouverte par la force, grâce à un système élaboré de contrôle et d'endoctrinement.»

Ensuite, «Staline commença un programme massif pour assurer à l'armée soviétique des armes, des équipements et une logistique modernes, mais il restait préoccupé par la tendance des militaires vers l'élitisme et l'exclusivité, une propension qui s'accrut avec sa renaissance professionnelle. Cette méfiance devenait si dominante qu'au moment où un danger imminent de guerre se présentait en Europe, Staline frappait les militaires au cours des purges massives de 1937. (...) Enfermée de tous les côtés par la police secrète, les organes politiques et les organisations du Parti et du Komsomol, la liberté d'action des militaires était sévèrement limitée».¹⁴⁰

Nous voilà renseignés sur ce que l'armée américaine «déteste» le plus chez l'Armée rouge: la formation politique («endoctrinement») et le contrôle politique (par des organes politiques, par le Parti et le Komsomol, par la Sécurité). En revanche, l'armée américaine voit d'un très bon oeil les tendances à l'autonomie et aux privilèges des officiers supérieurs («l'élitisme») et le militarisme («l'exclusivité»).

Les purges sont analysées par Kolkowicz comme une étape dans la lutte du Parti, dirigée par Staline, contre les tendances «professionnalistes» et bonapartistes parmi les officiers supérieurs. Ces courants bourgeois n'ont pu s'imposer qu'après la mort de Staline.

«Avec la mort de Staline et la division au sein de la direction du Parti qui s'ensuivit, les mécanismes de contrôle étaient affaiblis et les intérêts et valeurs propres des militaires s'exprimaient ouvertement. Dans la personne du maréchal Joukov, de larges secteurs de l'armée trouvaient leur porte-parole. Joukov réussit à débarrasser l'élite militaire du contrôle envahissant des organes politiques; il introduisit une discipline stricte et la séparation des grades militaires et il demanda la réhabilitation des dirigeants militaires épurés et la punition de ceux qui les avaient tourmentés.»¹⁴¹

Il y a lieu de noter ici que Joukov a été le bras armé de Khrouchtchev lors de ses deux coups d'Etat en 1953 (l'affaire Béria) et en 1957 (l'affaire Molotov-Malenkov-Kaganovitch).

Vlassov

Mais n'est-il pas aberrant de supposer que des généraux de l'armée rouge auraient pu envisager une collaboration avec Hitler? S'ils ne furent pas de bons communistes, ces militaires n'étaient-ils pas, au moins, des nationalistes?

A cette question, répondons tout d'abord par une contre-question. Pourquoi cette hypothèse serait-elle plus aberrante en Union soviétique qu'en France, par exemple? Le maréchal Pétain, le Vainqueur de Verdun, n'était-il pas le symbole du patriotisme chauvin français? Le général Weygand et l'amiral Darlan, n'étaient-ils pas des défenseurs acharnés du colonialisme français? Pourtant, ils devinrent les personnages clés de la collaboration française. Le renversement du capitalisme en Union soviétique et la répression de la bourgeoisie, ne constituaient-ils pas, pour toutes les forces nostalgiques de la libre entreprise, des motifs supplémentaires pour collaborer avec le «capitalisme dynamique» allemand?

Et la Seconde Guerre mondiale, n'a-t-elle pas montré que cette tendance représentée par Pétain en France existait tout aussi bien chez certains officiers soviétiques?

Fin 1941, le général Vlassov joue un rôle important lors de la défense de Moscou. Arrêté en 1942 par les Allemands, il passe de leur côté. Mais c'est seulement le 16 septembre 1944, après une entrevue avec Himmler, qu'il reçoit l'autorisation officielle de créer son Armée de libération russe, dont il a formé la première division dès 1943. D'autres officiers prisonniers se sont mis aussi au service des nazis, dont voici quelques noms.

Le major général Troukhine, chef de la section opérationnelle de l'état-major de la région de la Baltique, professeur à l'Académie de l'état-major général. Le major général Malychkine, chef de l'état-major de la 19^e armée. Le major général Zakoutny, professeur à l'Académie de l'état-major général. Les majors généraux Blagovechtchenski, commandant de brigade, Chapovalov, commandant d'un corps de tirailleurs, et Meandrov.

Le commissaire de brigade Jilenkov, membre du Conseil militaire de la 32^e armée.

Les colonels Maltsev, Zvérev, Nérianine et Bouniatchenko, ce dernier commandant la 389^e division blindée.¹⁴²

Quel était le profil politique de ces hommes? L'ancien agent secret britannique et historien du Renseignement Cookridge écrit: «L'entourage de Vlassov présentait un curieux mélange. Le plus intelligent de ses officiers était le colonel Mileti Zykov, un Juif. (...) Il avait fait partie du mouvement des 'déviationnistes de droite' de Boukharine et, en 1936, avait été envoyé en Sibérie par Staline pour y purger quatre ans. Le général Malychkine, ancien chef d'état-major d'Orient, était aussi un survivant des procès de Staline. Il avait été emprisonné au moment de l'histoire Toukhatchevski. Le général Jilenkov était un ancien commissaire politique de l'armée. Comme beaucoup d'autres officiers recrutés par Gehlen, ils avaient été 'réhabilités' au commencement de la guerre, en 1941.»¹⁴³ Ainsi nous apprenons que plusieurs officiers supérieurs, condamnés et envoyés en Sibérie en 1937, puis réhabilités au début de la guerre, sont passés du côté de Hitler! Apparemment, les sanctions prises lors de la Grande Purge avaient souvent une justification certaine.

Pour justifier son passage du côté des nazis, Vlassov publia une lettre ouverte:

«Pourquoi me suis-je engagé dans la lutte contre le bolchevisme?»

Ce qu'on y lit est extrêmement instructif. D'abord, sa critique du régime soviétique ressemble comme deux gouttes d'eau à celle diffusée aussi bien par Trotski que par les idéologues de la droite occidentale.

«Je voyais que l'ouvrier russe avait une vie pénible, que le paysan avait été poussé de force dans les kolkhozes, que des millions de Russes disparaissaient, arrêtés sans autre forme de procès.» Puis Vlassov présente son analyse de l'état de l'Armée rouge.

«Le système des commissaires démantelait l'Armée rouge. L'absence de responsabilité, la surveillance, l'espionnage faisaient du commandant un jouet entre les mains des fonctionnaires du Parti en civil ou en uniforme. (...) Des milliers et des milliers parmi les meilleurs commandants, y compris des maréchaux, ont été arrêtés et fusillés.» On retiendra de ces propos que Vlassov était partisan d'une armée professionnelle, jalouse de l'autonomie militaire, débarrassée du contrôle du Parti, exactement comme le voulait l'étude de l'année américaine que nous avons citée. Vlassov explique aussi comment son défaitisme l'a poussé à rejoindre les nazis. Nous verrons plus loin que la propagande défaitiste avait été menée avec acharnement par Trotski et les trotskistes.

«Je voyais que la guerre était en train d'être perdue pour deux raisons: à cause du refus du peuple russe de défendre le pouvoir bolchevik et le système de violence qui avait été créé, et à cause de la direction irresponsable de l'armée.» Finalement, dans le langage «anticapitaliste» cher aux nazis, Vlassov explique... que la Nouvelle Russie doit s'intégrer dans l'Europe allemande.

«(Il faut) construire une Russie nouvelle, sans bolcheviks et sans capitalistes. (...) Les intérêts du peuple russe se sont toujours harmonisés avec ceux du peuple allemand, avec les intérêts de tous les peuples d'Europe. Le bolchevisme a isolé le peuple russe de l'Europe par un mur impénétrable.»¹⁴⁴

Soljénitsyne

Nous voulons ouvrir ici une brève parenthèse sur l'oeuvre de Soljénitsyne. Cet homme est devenu la voix autorisée des cinq pour cent de tsaristes, de bourgeois, de spéculateurs, de koulaks, de proxénètes, de maffiosi et de vlassoviens qui ont été ajusté titre réprimés par le pouvoir socialiste.

Soljénitsyne, ce littérateur tsariste, vécut un dilemme cruel pendant l'occupation nazie. Chauvin, il détestait les envahisseurs allemands. Mais il haïssait le socialisme avec une passion bien plus féroce. Aussi avait-il de tendres pensées pour le général Vlassov, le plus célèbre des collaborateurs des nazis. Si Soljénitsyne regrettait quelque peu le flirt de Vlassov avec Hitler, il saluait chaleureusement sa haine du bolchevisme.

Après avoir été fait prisonnier, le général Vlassov a trahi la Patrie en collaborant avec les nazis? Soljénitsyne s'efforce d'expliquer et de justifier la trahison de cet ancien commandant de la II^e Armée. Il écrit:

«La II^e armée de choc se trouve enfoncée de 75 kilomètres dans le dispositif allemand! Et c'est à ce moment-là que les aventuriers du grand quartier général se retrouvent dépourvus de toutes réserves en hommes et en munitions. L'armée se trouva sans ravitaillement et, malgré cela, l'autorisation de se replier fut refusée à Vlassov. (...) Certes, il y eut trahison envers la patrie! Certes, il y a eu abandon perfide et égoïste. Mais de la part de Staline. Impéritie et incurie dans la préparation de la guerre, désarroi et couardise à son commandement, sacrifice absurde d'armées et de corps d'armée, à seule fin de sauver son uniforme de maréchal — y aurait-il trahison plus amère de la part d'un commandant suprême?»¹⁴⁵

Ainsi Soljénitsyne prend la défense du traître Vlassov contre Staline. Voyons un instant ce qui s'est réellement passé en ce début 1942. Plusieurs armées avaient reçu l'ordre de rompre le blocus allemand de Leningrad. Mais assez vite, l'offensive s'était enlisée et le commandant du Front, Khozine, reçut l'ordre du quartier général de Staline de retirer l'armée de Vlassov. Le maréchal Vassilevski écrit:

«Vlassov, qui ne se distinguait pas par de grandes capacités de commandement et était de nature extrêmement instable et pusillanime, restait dans une inaction complète. Il n'entreprenait aucune tentative pour faire opérer à ses troupes une retraite prompte et dissimulée. (...) Je puis confirmer en toute responsabilité l'anxieuse préoccupation que manifestait de jour en jour le Commandant suprême, Staline, au sujet du sort de la II^e armée de choc, et des mesures à prendre pour lui prêter tout le secours possible. Comme en témoignent toute une série de directives écrites sous la dictée du commandant suprême lui-même, par moi personnellement. »

Vlassov passa à l'ennemi tandis qu'une partie considérable de son armée réussit à ouvrir une brèche dans le piège allemand et à se sauver.¹⁴⁶

Des Russes se sont engagés dans l'armée nazie pour combattre le peuple soviétique? Mais, dit Soljénitsyne, c'est le régime criminel de Staline qui les y a poussés!

«Seuls la dernière extrémité, le comble de désespoir, la haine insatiable du régime soviétique les avaient conduits dans les 'unités Vlassov' de la Wehrmacht.»¹⁴⁷

D'ailleurs, dit Soljénitsyne, les collaborateurs vlassoviens étaient plutôt anti-communistes que pro-nazis.

«Ce n'est qu'à l'automne 1944 qu'on se mit à constituer des divisions proprement vlassoviennes et intégralement russes. Le premier et dernier acte d'indépendance de ces divisions Vlassov fut d'asséner un coup... aux Allemands! Vlassov donna l'ordre à ses divisions de passer du côté des Tchèques insurgés.»¹⁴⁸

C'est la fable qu'ont débitée tous les criminels nazis des différentes nationalités: à la veille de la défaite des fascistes allemands, tous se sont découvert une vocation «nationale et indépendante» et se sont rappelé leur «opposition» aux Allemands, pour trouver protection sous les ailes de l'impérialisme américain!

Soljénitsyne ne reproche pas aux Allemands qu'ils furent fascistes, mais qu'ils furent des fascistes bêtes et myopes. S'ils avaient été intelligents, les nazis allemands auraient reconnu la valeur de leurs frères d'armes russes et ils leur auraient reconnu une certaine autonomie.

«Avec une myopie et une infatuation obtuses, les Allemands leur (aux vlassoviens) permirent seulement de mourir pour le Reich, sans leur permettre de penser à un destin russe indépendant.»¹⁴⁹

La guerre faisait encore rage, le nazisme était loin d'être battu définitivement, que Soljénitsyne commençait déjà à s'apitoyer sur le sort «inhumain» des criminels vlassoviens arrêtés! Il décrit une scène après le nettoyage d'une poche nazie sur le territoire soviétique.

«J'aperçus un homme à pied vêtu d'un pantalon allemand, torse nu, le visage, la poitrine, les épaules et le dos tout ensanglantés. S'exprimant dans un russe sans accent, il me criait de lui venir en aide. Un sergent le faisait avancer devant lui à coups de fouet. Eh bien, j'ai eu la frousse de défendre ce vlassovien contre le sergent des Sections spéciales. (...) Ce tableau est resté à jamais gravé devant mes yeux. Car il est presque le symbole de l'Archipel du Goulag, on pourrait en illustrer la couverture de ce livre.»¹⁵⁰

On doit remercier Soljénitsyne de cet aveu déconcertant: l'homme qui incarnerait le mieux les «millions de victimes du stalinisme» est un collaborateur des nazis!

Une organisation clandestine anti-communiste dans l'Armée rouge

Les épurations dans l'Armée rouge sont souvent présentées comme des actes de répression aveugle, marqués par la folie et l'arbitraire; ces affaires auraient été montées de toutes pièces pour assurer la dictature personnelle de Staline.

Qu'en est-il en réalité?

Un exemple concret et excessivement intéressant permet d'en saisir certains aspects essentiels.

Un colonel de l'armée soviétique, G.A. Tokaev, est passé du côté des Anglais en 1948. Il a écrit un livre sous le titre *Comrade X*, véritable mine d'or pour celui qui cherche à saisir la complexité de la lutte au sein du Parti bolchevik. Ingénieur en mécanique spécialisé dans l'aéronautique, Tokaev a été, de 1937 à 1948, le secrétaire politique de la plus grande branche du Parti de l'Académie de la Force aérienne Joukovski. Il était donc rangé parmi les cadres supérieurs.¹⁵¹

A son entrée au Parti en 1931, à l'âge de 22 ans, Tokaev était déjà membre d'une organisation anti-communiste clandestine. A la tête de son organisation se trouvait un officier supérieur de l'Armée rouge, membre influent du Comité central du Parti bolchevik, celui que Tokaev appelle *Comrade X*. Le groupe clandestin tenait des conférences secrètes, adoptait des résolutions et envoyait des émissaires à travers le pays.

Dans son livre, publié en 1956, il développe les idées politiques de son groupe clandestin.

La lecture des principaux points du programme adopté par cette organisation est fort instructive.

Tokaev se présente tout d'abord comme «un libéral et démocrate révolutionnaire».¹⁵²

Nous étions, affirme-t-il, «les ennemis de tout homme qui pensait diviser le monde en 'nous' et 'eux', en communistes et anti-communistes».¹⁵³ Le groupe de Tokaev «proclame l'idéal de la fraternité universelle» et «considère le christianisme comme un des grands systèmes de valeurs humaines universelles».¹⁵⁴

Le groupe Tokaev est partisan du régime bourgeois installé par la révolution de Février.

«La révolution de Février représentait au moins une lueur de démocratie qui indiquait une foi latente dans la démocratie chez l'homme de la rue.»¹⁵⁵

Dans le groupe Tokaev, on fait circuler le journal des mencheviks à l'étranger, *Sozialistichesky Vestnik*, et le livre du menchevik G. Aaronson *L'aube de la terre rouge*.¹⁵⁶ Tokaev reconnaît la parenté entre son organisation anticommuniste et la social-démocratie internationale.

«Le mouvement démocratique révolutionnaire est proche des socialistes démocratiques. J'ai travaillé en étroite coopération avec beaucoup de socialistes convaincus, comme Kurt Schumacher. Des noms comme Attlee, Bevin, Spaak et Blum signifient quelque chose pour l'humanité.»¹⁵⁷

Tokaev se bat aussi pour les «droits de l'homme» de tous les anti-communistes.

«A nos yeux, il n'y avait pas de tâche plus urgente et importante pour l'URSS que la lutte pour les droits de l'homme, pour l'individu.»¹⁵⁸

Le multipartisme et la division de l'URSS en républiques indépendantes sont deux points essentiels du programme des conspirateurs.

Le groupe de Tokaev, dont la majorité des membres étaient apparemment des nationalistes de la région du Caucase, exprimait son accord avec un plan de Enoukidzé qui «visait à détruire le stalinisme jusque dans ses racines et qui remplacerait l'URSS réactionnaire de Staline par une 'union libre de peuples libres'. Le pays serait divisé d'emblée en dix régions naturelles: les Etats-Unis du Caucase du Nord, la République démocratique ukrainienne, la République démocratique de Moscou, de Sibérie, etc.»¹⁵⁹

Faisant, au cours de l'année 1939, un plan pour le renversement du gouvernement de Staline, le groupe de Tokaev s'appête à «chercher un soutien extérieur, en particulier auprès de la Deuxième Internationale, et à élire une nouvelle Assemblée constituante dont la première mesure serait de mettre fin au système du parti unique».¹⁶⁰

Enfin, Tokaev est d'avis que l'Angleterre «est le pays le plus libre et le plus démocratique au monde».¹⁶¹ Et après la Seconde Guerre mondiale:

«Mes amis et moi étions devenus de grands admirateurs des Etats-Unis.»¹⁶²

Il est assez étonnant de voir que nous avons là, presque point par point, le programme de monsieur Gorbatchev. Les idées que défendait, en 1931-1948, cette organisation anti-communiste clandestine ont refait surface à la tête du Parti à partir de 1985. Gorbatchev a dénoncé la division du monde en socialisme et capitalisme et s'est converti aux «valeurs universelles». Le rapprochement avec la social-démocratie, Gorbatchev le prôna ouvertement à partir de 1986. Le multipartisme est devenu un fait en URSS en 1989. Que la révolution de Février avait apporté à la Russie «l'espoir démocratique», Eltsine vient de le rappeler à monsieur Chirac. La transformation de «l'Union soviétique réactionnaire» en une Union de Républiques libres a été réalisée...

Mais lorsqu'en 1935 Tokaev se battait pour le programme appliqué cinquante années plus tard par Gorbatchev, il était conscient de s'engager dans une lutte à mort avec la direction bolchevique.

«Au cours de l'été 1935, nous les opposants, militaires aussi bien que civils, nous nous rendions pleinement compte que nous avions engagé une lutte à mort.»¹⁶³

Qui fait partie du groupe clandestin de Tokaev?

Il s'agit essentiellement d'officiers de l'Armée rouge, souvent de jeunes officiers sortis des académies militaires.

Son chef, dont il ne cite pas le nom, «comrade X», officier supérieur, est membre du Comité central tout au long des années trente et quarante.

Riz, capitaine-lieutenant dans la force navale, est le chef du mouvement clandestin dans la flotte de la mer Noire. Quatre fois expulsé du Parti, il a été quatre fois réintégré.¹⁶⁴

Les généraux Osepyan — vice-chef de l'administration politique des Forces armées! —, et Alksnis sont parmi les principaux responsables de l'organisation clandestine. Ils sont très liés au général Kashirin. Tous les trois ont été arrêtés et exécutés lors de l'affaire Toukhatchevski.¹⁶⁵

Quelques autres noms. Le lieutenant-colonel Gaï, tué en 1936 lors d'une confrontation armée avec la police. Le colonel Kosmodemyansky qui «avait entrepris une tentative héroïque mais prématurée pour renverser l'oligarchie de Staline».¹⁶⁶ Le colonel-général Todorsky, chef de l'Académie Joukovski et Smolensky, commissaire de division, vice-chef de cette académie, responsable des affaires politiques.¹⁶⁷

En Ukraine, le groupe s'appuie sur Nikolaï Generalov, que Tokaev rencontra en 1931 lors d'une réunion clandestine à Moscou, et sur Lentzer. Les deux ont été arrêtés à Dniepropetrovsk en 1936.¹⁶⁸

Katya Okman, la fille d'un vieux bolchevik entré en conflit avec le Parti au début de la révolution, et Klava Yeryomenko, Ukrainienne, veuve d'un officier de l'aviation navale de Sébastopol, assurent des liaisons à travers le pays.

Lors de l'épuration du groupe de Boukharine (la «déviation de droite») et de celui du maréchal Toukhatchevski, la majeure partie du groupe de Tokaev est arrêtée et fusillée.

«Les cercles proches du camarade X étaient presque complètement détruits. La plupart avaient été arrêtés en rapport avec la 'déviation de droite'.»¹⁶⁹

Notre situation, dit Tokaev, était devenue tragique. L'un des cadres, Belinsky, a fait remarquer que nous nous étions trompés en croyant que Staline était un incapable qui ne pourrait jamais réaliser l'industrialisation et le développement culturel. Riz a répliqué qu'il avait tort, qu'il s'agissait d'une lutte de générations et qu'il fallait préparer l'après-Staline...¹⁷⁰

Ayant lui-même une plate-forme anti-communiste, l'organisation clandestine de Tokaev maintient des liens étroits avec les fractions des «communistes-réformistes» au sein de la direction du Parti.

En juin 1935, Tokaev est envoyé dans le Sud. Il nous livre quelques révélations à propos de Enoukidzé et de Shéboldayev, deux vieux bolcheviks considérés couramment comme des victimes typiques de l'arbitraire de Staline.

«Une de mes tâches était d'essayer de prévenir une attaque contre certains dirigeants de l'opposition de la mer d'Asov, de la mer Noire et du Caucase Nord, dont le chef était B.P. Shéboldayev, le Premier secrétaire du Comité du Parti et membre du Comité central. Pas que notre mouvement fût complètement d'accord avec le groupe Shéboldayev-Enoukidzé, mais nous savions ce qu'ils faisaient et le camarade X considérait que c'était notre devoir révolutionnaire de les aider dans un moment critique. Nous avions des divergences sur des détails, mais c'étaient des hommes braves et honorables, qui avaient à plusieurs occasions sauvé des membres de notre groupe, et qui avaient une chance considérable de réussir.»

«(En 1935), mes contacts personnels me donnaient la possibilité d'avoir accès à certains documents top secret du Service central du Parti et qui se rapportaient à 'ABU' Enoukidzé et son groupe. Les papiers nous aideraient à découvrir ce que les stalinistes savaient sur tous ceux qui travaillaient contre eux.»

«Enoukidzé était un communiste convaincu de l'aile droite. Dans les années trente, il était probablement l'homme le plus courageux dans le Kremlin. Le conflit ouvert entre Staline et Enoukidzé datait en fait de la loi du 1er décembre 1934, qui suivait immédiatement l'assassinat de Kirov.»

«Enoukidzé tolérait en dessous de lui une poignée d'hommes qui étaient techniquement efficaces et utiles à la communauté, mais qui étaient anti-communistes.»¹⁷¹

Enoukidzé a été placé en résidence surveillée à la mi-1935. Le lieutenant-colonel Gaï, dirigeant du groupe de Tokaev, organisa sa fuite. A Rostov-sur-le-Don, ils ont tenu une conférence avec Shéboldayev, Premier secrétaire du Comité du Parti de la région Azov-mer Noire, avec Pivovarov, le président du Soviet de la région et

avec Larine, le Premier ministre. Puis Enoukidzé et Gaï ont continué vers le Sud, mais ils furent surpris par la NKVD vers Bakou. Gaï a abattu deux hommes, puis a lui-même été tué.¹⁷²

Le deuxième groupe oppositionnel avec lequel l'organisation de Tokaev entretient des rapports est celui de Boukharine. Leurs relations ont déjà été décrites plus haut.

Tokaev affirme que son groupe maintenait des contacts étroits avec une troisième fraction à la tête du Parti, celle du chef de la Sécurité, Yagoda.

«Nous connaissions le pouvoir du chef du NKVD, Yagoda, dans son rôle, non pas de serviteur, mais d'ennemi du régime.»¹⁷³

Tokaev dit que Yagoda a protégé beaucoup de leurs hommes qui étaient en danger. Lorsque Yagoda a été arrêté, tous les liens du groupe Tokaev avec la direction de la Sécurité ont été rompus. Pour leur mouvement clandestin, c'était un coup extrêmement dur...

«Le NKVD, maintenant dirigé par Ejov, faisait d'autres pas en avant. Le bureau politique restreint avait pénétré les conspirations du groupe Enoukidzé-Shéboldayev et du groupe Yagoda-Zelinsky, et avait cassé les liens de l'opposition avec les institutions centrales de la police politique.» «Yagoda était renvoyé du NKVD et nous perdions un chaînon important dans notre service secret de l'opposition.»¹⁷⁴

Quelles étaient les intentions, les projets et les activités du groupe de Tokaev?

Bien avant 1934, dit Tokaev, notre groupe avait projeté d'assassiner Kirov et Kalinine, le président de l'Union soviétique. Finalement, c'est un autre groupe qui a exécuté l'opération contre Kirov, un groupe avec lequel nous étions en contact.¹⁷⁵

«En 1934, il y eut une conspiration pour commencer une révolution en arrêtant tous les stalinistes réunis au cours du 17^e Congrès du Parti.»¹⁷⁶

On se rappelle que Boukharine, lors de son procès, a parlé de ce plan qu'il attribua à Enoukidzé et Tomski.

Une camarade du groupe, Klava Yeryomenko, avait proposé, à la mi-1936, de tuer Staline. Elle connaissait des officiers de la garde de Staline. Camarade X avait refusé, parce qu'il y avait déjà eu quinze tentatives sans chance de réussite, qui avaient causé de nombreuses pertes.¹⁷⁷

«En août 1936 ma conclusion était que nous devons faire des préparatifs immédiats pour une insurrection armée générale. J'étais sûr à l'époque, comme je le suis aujourd'hui, que, si le camarade X avait lancé un appel aux armes, il aurait été rejoint directement par beaucoup de grands hommes de l'URSS. En 1936, Alksnis, Yegorov, Osepyan et Kashirin l'auraient rejoint.»¹⁷⁸

Remarquons que tous ces généraux ont été exécutés, suite à la conspiration de Toukhatchevski. Tokaev pense qu'ils avaient en 1936 assez d'hommes dans l'armée pour réussir un coup d'Etat qui, Boukharine encore vivant, aurait trouvé un appui dans la paysannerie.

Un de «nos pilotes», dit Tokaev, avait soumis au camarade X, à Alksnis et à Osepyan un plan pour bombarder le mausolée de Lénine et le bureau politique.¹⁷⁹

Le 20 novembre 1936, à Moscou, camarade X, lors d'une réunion clandestine de cinq membres, propose à Démocratov d'assassiner Ejov lors du VIII^e Congrès extraordinaire des Soviets.¹⁸⁰

«En avril 1939, nous organisons un congrès de dirigeants de l'opposition clandestine. A côté de démocrates révolutionnaires, il y avait deux socialistes et deux militaires de l'opposition 'de droite' (boukhariniste). Nous adoptons pour la première fois une résolution qui définissait le stalinisme comme un fascisme contre-révolutionnaire, une trahison fasciste de la classe ouvrière. La résolution a été immédiatement communiquée à des personnalités éminentes du Parti et du gouvernement et des conférences similaires furent organisées dans d'autres centres. Nous avons aussi évalué les chances d'une insurrection armée contre Staline dans un futur immédiat.»¹⁸¹

On notera que le thème «le bolchevisme est pareil au fascisme» est développé par un groupe de conspirateurs, partisans de la démocratie bourgeoise et de l'impérialisme anglo-américain.

Peu après, Tokaev discute avec un officier supérieur du district militaire de Leningrad, appelé Smolninsky dans la clandestinité, de la possibilité d'un attentat contre Jdanov.¹⁸²

Au début 1941, quelques mois avant la guerre, il y a une autre réunion, où les conspirateurs discutent la question d'un attentat contre Staline en cas de guerre. Finalement, ils décident que ce n'est pas opportun. D'abord, ils n'ont plus assez d'hommes pour diriger le pays. Et puis, dit Tokaev, à ce moment, la masse ne nous aurait pas suivis.¹⁸³

Quand la guerre a éclaté, la direction du Parti propose à Tokaev, qui parle l'allemand, d'aller diriger la guerre des partisans derrière les lignes nazies. Les partisans couraient, bien sûr, des risques énormes. A ce moment, le camarade X décide que Tokaev ne peut pas accepter:

«Nous devons, si possible, rester dans les centres principaux pour être prêts à prendre le pouvoir, au cas où le régime de Staline s'effondrerait.» Ce point avait été discuté lors d'une réunion clandestine, le 5 juillet 1941.¹⁸⁴

Après la guerre, en 1947, Tokaev est chargé des discussions avec le professeur allemand Tank, spécialiste de l'aéronautique, pour le convaincre de venir travailler en Union soviétique.

«Tank était prêt à travailler sur un avion de combat à réaction. Je discutai l'affaire avec quelques hommes clés. Nous partagions l'idée qu'il était erroné de croire que les ingénieurs de l'aéronautique soviétique ne pouvaient pas dessiner un bombardier à réaction, mais qu'il n'était pas dans l'intérêt du pays qu'ils le fassent. A notre opinion, l'URSS n'était pas réellement menacée par des ennemis extérieurs. Pour cette raison, nos propres efforts devaient être dirigés vers l'affaiblissement — et non vers le renforcement — de l'impérialisme monopoliste soviétique, dans l'espoir de rendre ainsi possible une révolution démocratique.»¹⁸⁵

Tokaev reconnaît ici que le sabotage économique et militaire était un moyen de lutte utilisé par son organisation clandestine.

Ces quelques exemples donnent une idée de l'activité conspiratrice de ce groupe militaire clandestin, caché au sein du Parti bolchevik, et dont les survivants verront leurs «idéaux» reconnus après l'arrivée au pouvoir de Khrouchtchev, puis réalisés sous Gorbatchev.

L'épuration de 1937-1938

L'épuration proprement dite a été décidée après la mise à jour de la conspiration militaire de Toukhatchevski. La découverte d'un complot à la tête de l'Armée rouge, complot qui avait des liaisons avec les fractions opportunistes du Parti, a provoqué une véritable panique.

Depuis plusieurs années, la direction du Parti avait la conviction que la guerre avec le fascisme était inévitable. Le fait que les plus hauts chefs de l'Année rouge et certains dirigeants du Parti élaboraient secrètement les plans d'un coup d'Etat produisit un véritable choc. Les dirigeants bolcheviks prirent conscience de la gravité du danger intérieur et de ses liaisons avec la menace extérieure. Staline comprenait parfaitement que l'affrontement entre l'Allemagne nazie et l'Union soviétique coûterait des millions de vies soviétiques. La décision d'éliminer physiquement la cinquième colonne n'était nullement un signe de «paranoïa du dictateur», comme l'affirmait la propagande nazie: elle montrait la détermination de Staline et du Parti bolchevik d'affronter le fascisme dans une lutte à mort. En éliminant la cinquième colonne, Staline a sauvé la vie de plusieurs millions de Soviétiques. Ces morts auraient constitué le prix supplémentaire à payer au cas où l'agression extérieure pouvait tirer profit de sabotages, de provocations et de trahisons intérieures.

Dans un chapitre précédant, nous avons vu que la campagne contre le bureaucratisme dans le Parti, surtout au niveau de ses structures intermédiaires, a pris, en 1937, une grande ampleur. Au cours de cette campagne, Yaroslavski attaqua durement l'appareil bureaucratique. Il affirma qu'à Sverdlovsk, la moitié des membres des présidium des institutions gouvernementales avait été cooptée. Le Soviet de Moscou ne se réunissait qu'une fois par an. Des dirigeants ne connaissaient même pas de vue leurs subordonnés. Yaroslavski affirma:

«Cet appareil du Parti, qui devrait aider le Parti, se place souvent entre les masses et les dirigeants du Parti et renforce encore l'éloignement des dirigeants de la masse.»¹⁸⁶

Getty écrit:

«Le Centre essayait de déclencher une critique contre l'échelon moyen de l'appareil, par les activistes de base. Sans la sanction officielle et la pression d'en haut, il aurait été impossible pour la base d'organiser et de maintenir seule un mouvement pareil contre leurs supérieurs immédiats.»¹⁸⁷

L'attitude bureaucratique et arbitraire des hommes des appareils provinciaux était renforcée par leur monopole dans le domaine de l'expérience administrative. La direction bolchevique encouragea la base dans sa lutte contre ces tendances bureaucratiques et bourgeoises. Getty dit à ce propos:

«Le contrôle populiste d'en bas n'était pas naïf. C'était plutôt une tentative vaine mais sincère d'utiliser les militants de la base pour faire éclater les machines fermées des régions.»¹⁸⁸

Début 1937, un satrape comme Roumiantsev, qui dirigeait la Région Occidentale, un territoire de la grandeur d'un Etat européen, n'avait pas pu être détrôné par la critique de la base. Il fut chassé par en haut, pour avoir été lié au complot militaire, en tant que proche d'Ouborevich.

«Les deux courants radicaux des années trente avaient convergé en juillet 1937, et la turbulence qui s'ensuivait a détruit la bureaucratie. La campagne de Jdanov pour faire revivre le Parti, et la chasse aux ennemis dirigée par Ejov, fusionnaient pour créer une 'terreur populiste' chaotique qui balayait maintenant le Parti. (...) Le populisme anti-bureaucratique et la terreur policière détruisaient la bureaucratie aussi bien que les bureaucrates. Le radicalisme avait complètement retourné la machine politique et détruit la bureaucratie du Parti.»¹⁸⁹

La lutte contre l'infiltration nazie et la conspiration militaire fusionna ainsi avec la lutte contre le bureaucratisme et les fiefs féodaux. Il y eut une épuration révolutionnaire d'en haut et d'en bas.

L'épuration commença par une décision-cadre, signée le 2 juillet 1937 par Staline et Molotov.

Ejov signa ensuite les ordres d'exécution condamnant à mort 75.950 personnes dont l'hostilité irréductible envers le pouvoir soviétique était connue: des criminels de droit commun, des koulaks, des contre-révolutionnaires, des espions et des éléments anti-soviétiques. Les cas devaient être examinés par une troïka composée du secrétaire du Parti, du président du Soviet local et du chef du NKVD. Mais déjà à partir de septembre 1937, les responsables de l'épuration au niveau régional et les envoyés spéciaux de la direction introduisaient des demandes pour augmenter le quota des éléments anti-soviétiques qu'on pouvait exécuter.

L'épuration fut souvent caractérisée par l'inefficacité et l'anarchie. Sur le point d'être arrêté par le NKVD de Minsk, le colonel Kutsner prit le train pour Moscou... où il reçut un poste de professeur à l'Académie Frounze! Citant les témoignages de Grigorenko et de Ginzbourg, deux adversaires de Staline, Getty note:

«Une personne qui sentait que son arrestation était imminente, pouvait s'en aller vers une autre ville et, en règle générale, éviter ainsi l'arrestation.»¹⁹⁰

Des secrétaires régionaux du Parti essayaient de prouver leur vigilance en dénonçant et en expulsant un grand nombre de cadres inférieurs et de membres ordinaires.¹⁹¹ Des opposants cachés au sein du Parti menaient des intrigues pour expulser un maximum de cadres communistes loyaux. A ce propos, un opposant témoigna:

«Nous essayions d'expulser autant de personnes que possible du Parti. Nous expulsions des gens quand il n'y avait aucune raison pour le faire. Nous avons un seul but en vue — augmenter le nombre de personnes aigries et ainsi augmenter le nombre de nos alliés.»¹⁹²

Diriger un pays gigantesque, complexe et ayant toujours de grands retards à rattraper, était une tâche d'une difficulté extrême. Dans les multiples domaines stratégiques, Staline se concentrait sur l'élaboration des lignes directrices générales. Puis il confiait la mise en application à un de ses adjoints. Ainsi, pour appliquer les lignes directrices de l'épuration, il remplaça Yagoda, un libéral qui avait trempé dans les complots des opposants, par un vieux bolchevik d'origine ouvrière, Ejov.

Mais après trois mois d'épuration dirigée par Ejov, on trouve déjà des indications que Staline n'était pas satisfait du déroulement de l'opération.

En octobre, Staline intervenait pour affirmer que les dirigeants économiques étaient dignes de confiance. En décembre 1937, on célébra le vingtième anniversaire du NKVD. Un culte du NKVD, «l'avant-garde du Parti et de la révolution», se développait depuis un certain temps dans la presse. Contre toute attente, Staline n'attendit pas le meeting central. Fin décembre, trois députés commissaires du NKVD furent démis de leurs fonctions.¹⁹³

En janvier 1938, le Comité central publie une Résolution sur le déroulement de l'épuration. Elle réaffirme la nécessité de la vigilance et de la répression contre les ennemis et les espions. Mais elle critique surtout la «fausse vigilance» de certains secrétaires du Parti qui attaquent la base pour protéger leur propre position. Elle débute ainsi:

«Le plénum du Comité central du Parti communiste de l'Union soviétique (bolchevik) estime qu'il est nécessaire d'attirer l'attention des organisations du Parti et de leurs dirigeants sur le fait que, tout en dirigeant l'essentiel de leurs efforts vers l'épuration de leurs rangs des agents trotskistes et droitiers du fascisme, ils commettent des erreurs et des perversions sérieuses qui nuisent à l'épuration du Parti des agents doubles, des espions et des saboteurs. Malgré les directives et avertissements répétés du Comité central, les organisations du Parti adoptent dans de nombreux cas une approche complètement erronée et elles expulsent des communistes du Parti avec une légèreté criminelle.»¹⁹⁴

La résolution signale deux grands problèmes organisationnels et politiques qui font dévier l'épuration: la présence de communistes qui cherchent uniquement à faire carrière et la présence, parmi les cadres, d'ennemis infiltrés.

«Parmi les communistes il y a toujours un certain nombre de communistes-carriéristes qui n'ont pas été dévoilés et démasqués. Us cherchent à gagner de l'importance et à obtenir une promotion en recommandant des expulsions du Parti, en réprimant des membres du Parti; ils cherchent à se protéger contre des accusations

éventuelles de manque de vigilance en réprimant de façon indiscriminée des membres du Parti. (...) Ce genre de communistes-carriéristes, toujours à la recherche de faveurs, répandent de façon indiscriminée la panique à propos des ennemis du peuple; lors des réunions du Parti, ils sont toujours prêts à clamer à cor et à cri l'expulsion de membres du Parti pour plusieurs raisons formalistes ou entièrement sans raison.»

«En plus, de nombreux cas ont été soumis d'ennemis du peuple camouflés, de saboteurs et d'agents doubles, qui organisent, dans des buts de provocation, la déposition d'accusations calomnieuses contre des membres du Parti et, sous l'apparence de 'vigilance renforcée', ils cherchent à expulser du Parti des communistes honnêtes et dévoués. Ils peuvent ainsi dévoyer les coups de leur propre personne et retenir leurs positions dans les rangs du Parti. (...) Par des mesures répressives, ils veulent frapper nos cadres bolcheviks et semer l'incertitude et la suspicion excessive dans nos rangs.»

A cet endroit, nous voulons attirer l'attention sur une escroquerie criminelle commise par Khrouchtchev. Dans son Rapport secret, il consacre un chapitre entier à la dénonciation de la «grande purge». «En se servant d'une formule de Staline», dit-il, «des provocateurs s'étaient infiltrés dans les organes de la Sécurité» et, ensemble avec des «carriéristes sans conscience», ils semaient la terreur. Le lecteur se rend compte que ce sont précisément les deux types d'éléments hostiles contre lesquels Staline a mis en garde dès janvier 1938! Khrouchtchev prétend que ces provocateurs et carriéristes ont pu se servir de la thèse de Staline «plus on approche du socialisme, plus on a d'ennemis», formule inventée de toute pièce par Khrouchtchev.¹⁹⁵ Oui, des communistes ont été injustement frappés, des crimes ont été commis lors de l'épuration. Mais avec une grande clairvoyance, Staline a dénoncé tout cela quand l'opération était en cours depuis six mois. Dix-huit ans plus tard, Khrouchtchev prendra prétexte des agissements criminels des provocateurs et carriéristes, dénoncés à l'époque par Staline, pour dénigrer l'épuration elle-même et pour noircir Staline!

Revenons à la résolution de janvier 1938. Parmi ses conclusions, nous notons ceci.

«Il est temps de comprendre que la vigilance bolchevique consiste surtout dans la capacité de démasquer un ennemi, peu importe son intelligence et sa ruse, peu importe comment il assure sa couverture, et non pas dans l'expulsion indiscriminée et 'à la petite chance', de dizaines et de centaines de personnes, de chacun qu'on arrive à toucher.» Il faut «mettre fin aux expulsions du Parti en masse et de façon indiscriminée et adopter une approche réellement individualisée et différenciée dans les questions de l'expulsion du Parti ou de la réintégration des personnes expulsées comme membres de plein droit». Il faut «démettre de leurs postes et rendre responsables de leurs actes ces dirigeants du Parti qui expulsent des membres sans vérifier soigneusement tous les matériaux et qui prennent une attitude arbitraire envers les membres».¹⁹⁶

Tokaev croyait probable que des opposants anticommunistes aient provoqué des excès lors de l'épuration pour discréditer et affaiblir le Parti. Il écrit:

«La peur d'être suspectés de manquer de vigilance poussait des fanatiques locaux à dénoncer, non seulement des boukharinistes, mais aussi des malenkovistes, des ejovistes, même des stalinistes. Bien sûr, il n'est pas impossible qu'ils fussent aussi poussés à agir ainsi par des opposants clandestins! (...) Béria, lors d'une réunion conjointe du Comité central et du Comité central de contrôle, tenue en automne 1938, déclarait que si Ejov n'était pas un agent nazi conscient, il l'était certainement involontairement. Il avait transformé les services centraux du NKVD en un couvoir d'agents fascistes.»¹⁹⁷

«Gardinashvili, un de mes meilleurs contacts, avait une conversation avec Béria juste avant que ce dernier soit nommé chef de la police. Gardinashvili demandait à Béria si Staline ne voyait pas le désarroi causé par tant d'exécutions; ne remarquait-il pas que le règne de la terreur avait été poussé trop loin et était devenu contre-productif; des hommes haut placés se demandaient si des agents nazis n'avaient pas pénétré le NKVD et utilisaient leur position pour discréditer notre pays. La réplique réaliste de Béria fut que Staline était bien conscient de tout cela, mais qu'il y avait une difficulté technique: la restauration prompte de la 'normalité' dans un Etat contrôlé centralement de la dimension de l'URSS était une tâche immense. En plus, il y avait un danger réel de guerre, et le gouvernement devait donc se montrer très prudent quand il s'agissait de relâchement.»¹⁹⁸

La rectification

Le 11 novembre 1938, Staline et Molotov signent une décision catégorique, pour mettre fin aux excès apparus au cours de l'épuration.

«Les opérations générales menées pour écraser et détruire les éléments ennemis réalisées par les organes du NKVD en 1937-1938, alors que la procédure d'instruction et de jugement était simplifiée, devaient nécessairement conduire à l'apparition de nombreux et graves défauts dans le travail des organes du NKVD et du Parquet. Qui plus est, les ennemis du peuple et les espions des services secrets étrangers ont pénétrés dans les organes du NKVD aussi bien au niveau central que local. Ils ont essayé par tous les moyens d'embrouiller les dossiers d'instruction. Des agents déformaient sciemment les lois soviétiques, procédaient à des arrestations

massives et injustifiées, et dans le même temps protégeaient leurs acolytes, notamment ceux qui se sont introduits dans les organes du NKVD.

Les défauts absolument insupportables observés dans le travail des organes du NKVD et du Parquet n'ont été possibles que parce que les ennemis du peuple qui se sont faufilés dans les organes du NKVD et du Parquet ont usé de tous les moyens pour séparer le travail des organes du NKVD et du Parquet d'avec les organes du Parti, pour échapper au contrôle et à la direction du Parti et faciliter ainsi pour eux-mêmes et pour leurs acolytes la continuation de leurs activités antisoviétiques.

Le Conseil des Commissaires du Peuple et le Comité central du PC (b) de l'URSS décident:

1. Interdire aux organes du NKVD et du Parquet d'effectuer toute opération massive d'arrestation et de déportation. (...)

Le CCP et le CC du PC(b) préviennent tous les employés du NKVD et du Parquet que, pour la moindre effraction aux lois soviétiques et aux directives du Parti et du Gouvernement, chaque employé, en dehors de toute considération de personne, fera l'objet de poursuites judiciaires sévères.

V. Molotov, J. Staline.»¹⁹⁹

Il y a toujours beaucoup de controverses sur le nombre de personnes frappées au cours de la Grande Purge. Celle-ci a toujours été un sujet préféré pour l'intoxication. D'après Rittersporn, en 1937-1938, au cours de la «Grande Purge», il y eut 278.818 expulsions du Parti. C'était beaucoup moins que dans les années précédentes. En 1933, il y eut 854.330 expulsions, en 1934, on en compta 342.294 et en 1935 le nombre était de 281.872. En 1936, il y en eut 95.145.²⁰⁰ Cependant, il faut souligner que le caractère particulier des épurations au cours des différentes périodes envisagées. Contrairement aux épurations régulières, la «Grande Purge» au sein du Parti visait principalement les cadres. Selon Getty, de novembre 1936 à mars 1939, il y eut moins de 180.000 expulsions du Parti.²⁰¹ Ce chiffre tient compte du nombre de personnes réintégrées.

Dès avant le plénum de janvier 1938, il y eut 53.700 appels contre des expulsions. En août 1938, on avait enregistré 101.233 nouveaux appels. A ce moment, sur le total de 154.933 appels, les comités du Parti en avaient déjà examinés 85.273, dont 54 pour cent avaient été réadmis.²⁰² Rien ne démontre mieux la fausseté de l'affirmation que l'épuration était une terreur aveugle et sans appel, organisée par un dictateur irrationnel.

Conquest prétend qu'il y eut 7 à 9 millions d'arrestations en 1937-1938. A cette époque, le nombre d'ouvriers industriels ne dépassait pas 8 millions. Son chiffre, Conquest «le fonde, essentiellement, sur les mémoires d'anciens prisonniers qui affirment que 4 à 5,5 % de la population soviétique furent incarcérés ou déportés».²⁰³ Il s'agit de chiffres fantaisistes, inventés de toutes pièces par des ennemis du socialisme décidés à nuire au régime par tous les moyens. Leurs «estimations» ne sont fondées sur aucun élément matériel sérieux.

«Par manque de données matérielles, toutes les estimations, sans exception, sont sans valeur, et il est difficile de ne pas être d'accord avec Brzezinski, lorsqu'il remarque qu'il est impossible de faire des estimations sans faire des erreurs de centaines de milliers et même de millions.»²⁰⁴

Nous voulons faire ici une petite incursion vers le Goulag et aborder le problème plus général du nombre de personnes enfermées et décédées dans les camps de travail correctifs, le mot Goulag signifiant Administration principale des camps.

Armé de toute la science de la statistique et de l'extrapolation, Robert Conquest a fait de savants calculs: 5 millions d'internés dans le Goulag, début 1934; plus 7 millions d'arrêtés pendant les purges de 1937-1938, cela fait douze; il faut en déduire un million d'exécutés et deux millions de morts de causes diverses pendant ces deux années. Cela fait exactement 9 millions de détenus politiques en 1939 «sans compter les droits communs».²⁰⁵

Maintenant, connaissant l'ampleur de la répression, Conquest se met à compter les cadavres. Entre 1939 et 1953, il y eut une mortalité annuelle moyenne «d'environ 10 %». Or, pendant toutes ces années, le nombre de détenus est resté à peu près stable, environ 8 millions. Cela veut dire que pendant ces années, 12 millions de personnes ont été assassinées dans le Goulag par le stalinisme.

Les frères Medvedev, ces «communistes» de l'école Boukharine-Gorbatchev, ont d'ailleurs confirmé, pour l'essentiel, ces chiffres révélateurs:

«Il y avait, du vivant de Staline, douze à treize millions de personnes dans les camps.» Sous Khrouchtchev, qui fit «renaître les espoirs de démocratisation», les choses allaient beaucoup mieux, bien entendu: dans le Goulag, il n'y avait plus que «2 millions de criminels de droit commun».²⁰⁶

Jusque-là, pas de problèmes. Tout allait pour le mieux chez nos anti-communistes. On les croyait sur parole.

Puis l'URSS a éclaté et les disciples de Gorbatchev ont pu s'emparer des archives soviétiques. En 1990, les historiens soviétiques Zemskov et Dougin ont publié les statistiques inédites du Goulag. Elles contiennent les arrivées et les départs, consignés jusqu'au dernier homme.

Conséquence inattendue: ces livres de comptes ont permis d'arracher à Conquest son masque scientifique.

En 1934, Conquest a compté 5 millions d'internés politiques. En fait, ils étaient entre 127.000 et 170.000. Le nombre exact de tous les détenus dans les camps de travail, politiques et droits communs confondus, était de 510.307. Sur l'ensemble des détenus, il n'y avait qu'entre 25 et 33 % de politiques. Aux 150.000 détenus, Conquest en a rajouté 4.850.000... Un détail.

Annuellement, Conquest a dénombré en moyenne 8 millions de détenus dans les camps. Et Medvedev 12 à 13 millions. En réalité, le nombre de détenus politiques a oscillé entre un minimum de 127.000 en 1934 et un maximum de 500.000 pendant les deux années de guerre, 1941 et 1942. Les chiffres réels ont donc été multipliés par 16 à 26.

Là où se trouvaient en moyenne entre 236.000 et 315.000 détenus politiques, Conquest en a «inventé» 7.700.000 en plus! Erreur statistique marginale, bien sûr. Puisque dans nos livres d'école, dans nos journaux, nous ne trouvons pas le chiffre réel de 272.000, mais la calomnie des 8.000.000!

Conquest, l'escroc, prétend qu'en 1937-1938, pendant la «Grande Purge», les camps ont été gonflés de 7 millions de «politiques», et qu'il y eut, outre 1 million d'exécutions, 2 millions de morts. En fait, de 1936 à 1939, le nombre de détenus dans les camps a augmenté de 477.789 personnes (passant de 839.406 à 1.317.195). Un facteur de falsification de 14. En deux ans, les décès se sont chiffrés à 115.922 et non pas à 2.000.000. Là où 116.000 personnes sont décédées pour diverses causes, Conquest rajoute 1.884.000 «victimes du stalinisme».

L'idéologue de Gorbatchev, Medvedev, fait état de 12 à 13 millions de gens dans les camps; sous le libéral Khrouchtchev, il n'en restait que 2 millions: tous des droits communs.

En réalité, du temps de Staline, en 1951 — année qui a vu le plus grand nombre de détenus du Goulag — il y avait 1.948.158 droits communs, juste autant que sous Khrouchtchev. Le nombre réel des détenus politiques était alors de 579.878. La plupart des «politiques» étaient des individus qui avaient collaboré avec les nazis: 334.538 avaient été condamnés pour trahison.

Selon Conquest, entre 1939 et 1953, il y eut, dans les camps de travail, 10 % de décès par an, au total 12 millions de «victimes du stalinisme». Une moyenne de 855.000 morts par an. En réalité, le chiffre réel, en temps ordinaire, était 49.000. Conquest a inventé un surplus de 806.000 morts par an. Pendant les quatre années de la guerre, quand la barbarie nazie a imposé des conditions insupportables à tous les Soviétiques, la moyenne des décès était de 194.000. Ainsi, en quatre ans, les nazis ont causé un surplus de 580.000 décès, mis sur le dos de Staline...

Werth, qui dénonce les falsifications de Conquest, s'efforce quand même de maintenir autant que possible le mythe des «crimes» stalinien.

«En quatorze ans (1934-1947), 1 million de décès furent enregistrés dans les seuls camps de travail.» Ainsi, Werth, lui aussi, met les 580.000 morts supplémentaires, dus aux nazis, sur le compte du socialisme!

Retournons maintenant à l'épuration proprement dite.

Une des calomnies les plus courantes affirme que l'épuration visait à éliminer la «vieille garde bolchevique». Même un ennemi du bolchevisme aussi vicieux que Brzezinski reprend cette chanson.²⁰⁷ En 1934, il y avait 182.600 «vieux bolcheviks» dans le Parti, c'est-à-dire des membres qui avaient adhéré au plus tard en 1920. En 1939, on en comptait 125.000. La grande majorité, 69 %, était toujours au Parti. Il y a eu au cours de ces cinq années une perte de 57.000 personnes, soit 31 pour cent. Certains étaient morts de cause naturelle, d'autres avaient été expulsés, d'autres encore exécutés. Il est clair que les «vieux bolcheviks» tombaient, lors de l'épuration, non pas parce qu'ils étaient «vieux bolcheviks», mais à cause de leur comportement politique.²⁰⁸

Pour conclure, laissons la parole au professeur J. Arch Getty qui, à la fin de son livre remarquable, *Origins of the Great Purges*, dit ceci:

«Les données matérielles indiquent que la 'Ejovshchina' (la 'Grande Purge'), doit être redéfinie. Elle n'était pas le résultat d'une bureaucratie pétrifiée qui éliminait des dissidents et détruisait des vieux révolutionnaires radicaux. En fait, il est possible que les Purges étaient juste le contraire. Il n'est pas incompatible avec les données disponibles d'argumenter que les Purges étaient une réaction radicale, et même hystérique, contre la bureaucratie. Les fonctionnaires bien casés étaient détruits d'en haut et d'en bas dans une vague chaotique de volontarisme et de puritanisme révolutionnaire.»²⁰⁹

La bourgeoisie occidentale et l'épuration

L'épuration de 1937-1938 a, globalement, réalisé son objectif. Il est vrai qu'il y a eu pas mal d'erreurs et de dégâts qu'il n'était probablement pas possible d'éviter, vu la situation interne du Parti. La plupart des hommes de la cinquième colonne nazie sont tombés lors de l'épuration. Et lorsque les fascistes ont attaqué l'URSS, ils ont trouvé très peu de collaborateurs dans l'appareil de l'Etat et dans le Parti.

Quand on entend les sociaux-démocrates, les démocrates chrétiens, les libéraux et autres bourgeois parler de la «terreur absurde» de Staline, on aimerait leur demander où ils étaient, eux et leurs semblables, en 1940, quand les nazis ont occupé la Belgique et la France. La grande majorité de ceux qui, chez nous, ont dénoncé l'épuration de Staline, ont soutenu activement ou passivement le régime nazi, dès qu'il fut installé. Lorsque les nazis ont occupé la Belgique, Henri De Man, le président du Parti socialiste, a fait une déclaration officielle pour féliciter Hitler et pour annoncer que l'arrivée des troupes hitlériennes signifiait «la libération de la classe ouvrière»! Dans son *Manifeste* de juin 1940, Henri De Man écrit au nom du Parti ouvrier belge:

«La guerre a amené la débâcle du régime parlementaire et de la ploutocratie capitaliste dans les soi-disant démocraties. Pour les classes laborieuses et pour le socialisme, cet effondrement d'un monde décrépi, loin d'être un désastre, est une délivrance. La voie est libre pour les deux causes qui résument les aspirations du peuple: la paix européenne et la justice sociale.»²¹⁰

Dans les cours d'histoire, on nous rebat les oreilles avec toutes les attaques mensongères contre Staline, mais nous n'apprenons pas que le président du Parti socialiste belge, grand critique de l'épuration stalinienne, a acclamé les nazis à Bruxelles! C'est un fait bien établi que non seulement Henri De Man, mais aussi Achille Van Acker, futur Premier ministre de la Belgique «démocratique», ont collaboré avec les nazis dès leur entrée à Bruxelles. Quand on entend ces gens dire que l'épuration organisée par Staline était «criminelle» et «absurde», on les comprend. Eux qui se préparaient à collaborer avec les nazis, étaient de la même famille que la plupart des «victimes de l'épuration». En France aussi, la grande majorité des parlementaires socialistes ont voté les pleins pouvoirs à Pétain et ont aidé ainsi à mettre en place le régime collaborateur de Vichy.

En outre, quand les nazis ont occupé la Belgique, la résistance était presque inexistante. Les premières semaines et les premiers mois, il n'y avait pas de résistance notoire. La bourgeoisie belge, presque en bloc, a collaboré. Et la grande masse a subi et accepté passivement l'occupation. Le Français Henri Amouroux a pu écrire un livre intitulé *Quarante millions de pétainistes*.²¹¹

Faisons la comparaison avec l'Union soviétique. Dès que les nazis ont mis pied sur le territoire soviétique, ils ont dû affronter des militaires et des civils décidés à lutter jusqu'à la mort. L'épuration avait été accompagnée d'une campagne permanente de préparation politique et idéologique des travailleurs à la guerre de résistance. La vigilance antinazie était le soubassement de cette campagne. Dans son livre sur l'Oural, l'ingénieur américain Scott décrit bien comment cette campagne politique s'est déroulée dans les usines de Magnitogorsk. Il nous rapporte comment le Parti expliquait la situation mondiale aux ouvriers, dans des journaux, dans des conférences, à travers des films et des pièces de théâtre. Il parle de l'impact profond de cette éducation sur les ouvriers.

C'est grâce entre autres à la campagne d'épuration et à l'éducation qui l'a accompagnée que le peuple soviétique a trouvé la force de résister. S'il n'y avait pas eu cette volonté farouche de s'opposer par tous les moyens aux nazis, il est évident que les fascistes auraient pris Leningrad, Moscou et Stalingrad. Si la cinquième colonne nazie avait pu se maintenir, elle aurait trouvé un soutien parmi les défaitistes et les capitulards dans le Parti. La direction stalinienne renversée, l'URSS aurait capitulé, comme le fit la France. Une victoire des nazis en Union soviétique aurait immédiatement eu comme effet que la tendance pro-nazie au sein de la bourgeoisie anglaise, toujours très puissante après le départ de Chamberlain, aurait pris le dessus sur le groupe de Churchill. Les nazis auraient probablement dominé le monde.

Chapitre 8 – Le rôle de Trotski à la veille de la Seconde Guerre mondiale

Au cours des années trente, Trotski est devenu le plus grand expert mondial de la lutte anti-communiste. Aujourd'hui encore, les idéologues de la droite puisent dans les oeuvres de Trotski des armes contre l'Union soviétique de Staline.

En 1982, au moment où Reagan prêchait la nouvelle croisade anti-communiste, Henri Bernard, professeur émérite de l'Ecole royale militaire belge, publiait un ouvrage popularisant un message urgent:

«Les communistes de 1982 sont les nazis de 1939. Nous sommes plus faibles face à Moscou que nous l'étions avant août 1939 face à Hitler.»¹

On y retrouve tous les clichés d'un Le Pen:

«Le terrorisme n'est pas l'oeuvre de quelques furieux. A la source de tout, il y a l'URSS et l'appareil clandestin du terrorisme international.» «Le gauchisme chrétien est une plaie de l'Occident.» «Le synchronisme des manifestations «pacifistes» montre à souhait combien elles furent inspirées par Moscou.» «Les paras britanniques qui s'en sont allés mourir pour les Falklands ont montré qu'il y a encore des valeurs morales en Occident.»² Etc., etc.

Les tactiques qu'utilise un anti-communiste aussi viscéral sont des plus intéressantes. Cet homme qui ne peut pas sentir un «chrétien gauchiste», s'allie allègrement à Trotski. Ce spécialiste des renseignements militaires affirme que les armes idéologiques, forgées par Trotski, conviennent parfaitement à son combat... Voici ses propos.

«Lénine, sur le plan privé, était, tout comme Trotski, un être humain», écrit Henri Bernard dans ce livre. «Sa vie sentimentale ne fut pas dénuée de finesse. Trotski devait normalement succéder à Lénine. Il avait été le principal artisan de la révolution d'Octobre, le vainqueur de la guerre civile. Malgré des divergences d'opinion, Lénine était resté plein d'affection pour Trotski. Il pensait à lui comme successeur. Il trouvait Staline trop brutal. Sur le plan intérieur, Trotski s'élevait contre la bureaucratie effarante qui paralysait la machine communiste. Artiste, lettré, non-conformiste et souvent prophète, Trotski ne pouvait s'entendre avec les dogmatiques primaires du Parti. Il y a du nationalisme chez Staline, sentiment qui n'existait ni chez Lénine ni chez Trotski. Avec Trotski, les partis communistes étrangers pouvaient se considérer comme une force au service exclusif d'un ordre social à imposer. Avec Staline, ils travaillent au profit du Kremlin et de sa politique impérialiste.»³

Nous présentons ici quelques thèses essentielles que Trotski avança au cours des années 1937-1940, et qui illustrent bien la nature de son combat contre le mouvement communiste. Elles permettent de comprendre pourquoi les hommes des services secrets occidentaux, comme Henri Bernard, aiment s'appuyer sur Trotski pour combattre les communistes. Elles jettent aussi une lumière sur la lutte des classes entre bolcheviks et opportunistes et sur certains aspects de l'épuration des années 1937-1938.

L'ennemi, c'est la nouvelle aristocratie, la nouvelle bourgeoisie bolchevique...

Pour Trotski, l'ennemi principal se trouve à la tête de l'Etat soviétique: c'est la «nouvelle aristocratie» bolchevique, couche la plus antisocialiste et antidémocratique de la société, une couche sociale qui vit «comme la bourgeoisie aisée des Etats-Unis». (!) Voici ses propos.

«La bureaucratie privilégiée représente à présent la couche la plus antisocialiste et la plus antidémocratique de la société soviétique.»⁴

«Nous accusons la clique dirigeante d'être devenue une nouvelle aristocratie qui opprime et dévalise les masses. (...) La couche supérieure de la bureaucratie mène à peu près la même vie que la bourgeoisie aisée aux Etats-Unis et dans les autres pays capitalistes.»⁵

Ce langage ne se distingue plus en rien de celui des chefs mencheviks, au moment où ils luttèrent les armes à la main aux côtés des armées blanches et interventionnistes. Ni d'ailleurs du langage de la droite classique des pays impérialistes.

Comparez Trotski avec le principal idéologue de l'anti-communisme dans le syndicat chrétien, P.J.S. Serrarens, écrivant vers 1948:

«Il y a, grâce à Staline, de nouveau des 'classes', des gens riches.» «Tout comme dans la société capitaliste, l'élite est récompensée en argent et en puissance. Il y a ce que 'Force ouvrière' appelle une 'aristocratie soviétique'. Cet hebdomadaire la compare à l'aristocratie créée par Napoléon.»⁶

Après la Seconde Guerre mondiale, le syndicat Force ouvrière, auquel Serrarens fait référence, avait été créé et financé directement par la CIA. Le groupe trotskiste des «lambertistes» y faisait son lit. A cette époque, la Confédération internationale des syndicats chrétiens, que ce soit en Italie ou en Belgique, travaillait elle aussi en liaison étroite avec la CIA pour la défense du système capitaliste en Europe. Et pour exciter les travailleurs

contre le communisme, elle ne se gênait pas de recourir à une démagogie «anti-capitaliste» révoltante: en URSS, il y a une «nouvelle classe de gens riches», une «aristocratie soviétique»!

Face à cette «nouvelle aristocratie qui opprime les masses», il y a donc, aux yeux de Trotski, le bon peuple, les «cent soixante millions de mécontents». Ce «peuple» protège la collectivisation des moyens de production et l'économie planifiée contre «les bandits staliniens despotiques et ignorants». Bref, en dehors des «staliniens», tout le reste de la société est sain et mène des luttes justifiées! Écoutons Trotski.

«Douze à quinze millions de privilégiés, voilà le 'peuple' qui organise les parades, les manifestations et les ovations. Mais en dehors de ces hommes à la solde, il y a cent soixante millions de mécontents. L'antagonisme entre la bureaucratie et le peuple se mesure à la sévérité croissante de la réglementation totalitaire. La bureaucratie ne peut être écrasée que par une nouvelle révolution politique.»⁷

«L'économie est planifiée sur la base de l'étatisation et de la collectivisation des moyens de production. Cette économie étatisée a ses lois propres qui s'accommodent de moins en moins du despotisme, de l'ignorance et du banditisme de la bureaucratie stalinienne.»⁸

Le rétablissement du capitalisme étant impossible aux yeux de Trotski, toute opposition sociale-démocrate, révisionniste, bourgeoise et contre-révolutionnaire devient légitime! Elle exprime la voix des «160 millions de mécontents» et vise à «protéger» la collectivisation des moyens de production contre «la nouvelle aristocratie». Trotski est devenu le porte-parole le plus perfide de toutes les forces rétrogrades, anti-socialistes et fascistes.

Bolchevisme et fascisme...

Trotski a été un des premiers à lancer l'idée que bolchevisme et fascisme sont des frères jumeaux. Cette thèse était très populaire, au cours des années trente, chez les partis réactionnaires catholiques. Le Parti communiste était leur ennemi juré, le parti fasciste leur concurrent bourgeois le plus redouté.

Voici ce que dit Trotski.

«Le fascisme gagne victoire sur victoire et son meilleur allié, celui qui lui ouvre la voie dans le monde entier, est le stalinisme.»⁹

«En réalité, rien ne distingue les méthodes politiques de Staline de celles de Hitler. Mais la différence des résultats sur la scène internationale saute aux yeux.»¹⁰

«Une partie considérable, et qui prend de plus en plus d'importance, de l'appareil soviétique est formée de fascistes qui ne se sont pas encore reconnus comme tels. Identifier le régime soviétique dans son ensemble avec le fascisme est une erreur historique grossière. (...) Mais la symétrie des superstructures politiques, la similitude des méthodes totalitaires et des types psychologiques sont frappantes. (...) L'agonie du stalinisme est le spectacle le plus affreux et le plus odieux de l'histoire de l'humanité.»¹¹

Trotski présente ici une des premières versions d'un thème de l'agitation menée par la CIA et par les fascistes au cours des années cinquante, celui du «fascisme rouge». Après 1944-1945, tous les chefs fascistes allemands, hongrois, croates et ukrainiens qui se sont sauvés en Occident, ont pris le masque «démocratique»; ils ont vanté la «démocratie» américaine, la nouvelle puissance hégémonique, le soutien principal de toutes les forces rétrogrades et fascistes dans le monde. Ces «anciens» fascistes, fidèles à leur passé criminel, ont tous développé le thème: «le bolchevisme, c'est le fascisme, mais en pire».

Notons aussi qu'au moment où le fascisme s'était déjà lancé dans la guerre (guerres d'Ethiopie et d'Espagne, annexion de l'Autriche et de la Tchécoslovaquie), Trotski affirme que le «spectacle le plus affreux et odieux» sur terre est «l'agonie du socialisme»!

Défaitisme et capitulation devant l'Allemagne nazie

Trotski est devenu le principal propagandiste en Union soviétique du défaitisme et de l'esprit de capitulation, lui qui parlait démagogiquement de la «révolution mondiale» pour mieux étouffer la révolution soviétique. Trotski répand l'idée qu'en cas d'agression fasciste contre l'URSS, Staline et les bolcheviks «trahiront» et que sous leur direction, la défaite de l'Union soviétique ne fait pas le moindre doute. Voici ses thèses à ce propos.

«La situation militaire en Russie soviétique est contradictoire. D'un côté, nous avons une population de 170 millions d'habitants réveillés par la plus grande révolution de l'histoire, qui possède une industrie de guerre plus ou moins développée. D'un autre côté, nous avons un régime politique qui paralyse toutes les forces de cette nouvelle société. Je suis sûr d'une chose: le régime politique ne survivra pas à la guerre. Le régime social, qui est la nationalisation de la production, est incomparablement plus puissant que le régime politique qui est despotique. Les représentants du régime politique, la bureaucratie, sont effrayés par la perspective de la guerre parce qu'ils savent mieux que nous qu'ils ne survivront pas à la guerre en tant que régime.»¹²

A nouveau, nous avons d'un côté «les 170 millions», les «bons» citoyens qui ont tous été réveillés grâce à la révolution. On se demande bien par qui, si ce n'est par le Parti bolchevik et par Staline: la grande masse paysanne n'était nullement «éveillée» au cours des années 1921-1928... Ces «170 millions» possèdent une «industrie de guerre développée». Comme si ce n'est pas la politique de l'industrialisation et de la collectivisation, proposée par Staline et réalisée grâce à sa volonté de fer, qui a permis de créer en un temps record les entreprises d'armement! Grâce à sa ligne correcte, à sa volonté, à sa capacité d'organisation, le régime bolchevik a éveillé toutes les forces populaires de la société, maintenues jusqu'alors dans l'ignorance, la superstition, le travail individuel primitif. Mais selon les dires du provocateur qu'est devenu Trotski, ce régime bolchevik paralyse toutes les forces de la société! Et Trotski de faire une de ses nombreuses prophéties loufoques: il est sûr que le régime bolchevik ne survivra pas à la guerre! Ainsi, nous retrouvons chez Trotski deux thèmes de propagande chers aux nazis: l'antibolchevisme et le défaitisme.

«Berlin sait parfaitement jusqu'à quel degré de démoralisation la clique du Kremlin a entraîné l'armée et la population par sa lutte pour sa propre auto-préservation. (...) Staline continue à saper la force morale et la résistance du pays en général. Les carriéristes sans honneur ni conscience sur lesquels il est de plus en plus obligé de s'appuyer trahiront le pays dans les moments difficiles.»¹³

Dans sa haine du communisme, Trotski incite ainsi les nazis à la guerre contre l'URSS. Lui, le «fin connaisseur» des affaires de l'URSS, apprend aux nazis qu'ils ont toutes les chances de gagner la guerre contre Staline: l'armée et la population sont démoralisées (faux!), Staline sape la résistance (faux!), les staliniens capituleront dès le début de la guerre (faux!).

En Union soviétique, cette propagande trotskiste a eu deux effets. Elle a incité au défaitisme et à l'esprit de capitulation, à l'idée que la victoire du fascisme était inéluctable avec une direction aussi pourrie et incapable. Elle a aussi poussé à des «insurrections» ou des attentats pour éliminer les dirigeants bolcheviks «qui trahiront dans les moments difficiles». En effet, une direction dont on affirme catégoriquement qu'elle ne survivra pas à la guerre pourra facilement être renversée dès le début du conflit. Les groupes antisoviétiques et opportunistes pouvaient donc tenter leur chance.

Dans les deux cas, les provocations de Trotski ont directement aidé les nazis.

Trotski et le complot de Toukhatchevski

Dans le chapitre consacré au complot militaire de Toukhatchevski, nous avons montré qu'une opposition anticommuniste a réellement existé parmi les cadres de l'Armée rouge. L'attitude de Trotski envers cette réalité est très significative.

Voici les prises de position textuelles de Trotski dans l'affaire Toukhatchevski.

«Je dois dire ici quelles furent mes relations avec Toukhatchevski. Je n'ai jamais pris au sérieux les convictions communistes de cet ancien officier de la Garde.»

«Les généraux (autour de Toukhatchevski) luttèrent pour défendre la sécurité de l'Union soviétique contre les intérêts personnels de Staline.»¹⁴

«L'armée a besoin d'hommes capables, honnêtes, comme les économistes et les scientifiques, des hommes indépendants à l'esprit ouvert. Tout homme ou femme à l'esprit indépendant entre en conflit avec la bureaucratie et la bureaucratie doit décapiter toute la section pour se préserver elle-même. (...) Un bon général, comme Toukhatchevski, a besoin d'assistants, d'autres généraux autour de lui et il apprécie chaque homme d'après sa valeur intrinsèque. La bureaucratie a besoin d'hommes dociles, byzantins, d'esclaves et ces deux types d'hommes entrent toujours en conflit, où que ce soit.»¹⁵

«Toukhatchevski et avec lui la fleur des cadres militaires ont péri dans la lutte contre la dictature policière sur les officiers de l'Armée rouge. Par ses qualités sociales, la bureaucratie militaire n'est naturellement pas meilleure que la bureaucratie civile. La bureaucratie prise dans son ensemble réunit entre ses mains deux fonctions: le pouvoir et l'administration. Ces deux fonctions sont justement arrivées aujourd'hui à une contradiction aiguë. Pour assurer une bonne administration, il faut liquider le pouvoir totalitaire.»

«Que peut donc signifier la nouvelle dualité du commandement: la première étape de la décomposition de l'Armée rouge et le commencement d'une nouvelle guerre civile dans le pays? Les commissaires de la nouvelle formation signifient le contrôle de la clique bonapartiste sur l'administration militaire et civile et, à travers elle, sur le peuple. Les commandants actuels sont issus de l'Armée rouge, ils sont indissolublement liés à elle. Au contraire, les commissaires sont recrutés parmi les fils des bureaucrates qui n'ont ni expérience révolutionnaire, ni connaissance militaire, ni capital idéologique. C'est le type achevé des carriéristes de la nouvelle école. Ils ne sont appelés à commander que parce qu'ils incarnent la 'vigilance', c'est-à-dire la surveillance policière sur

l'armée. Les commandants leur montrent une haine bien méritée. Le régime de la dualité du commandement se transforme en lutte entre la police politique et l'armée, où le pouvoir central est aux côtés de la police.»

«Le développement du pays, et en particulier la croissance de ses nouveaux besoins, est incompatible avec la boue totalitaire; c'est pourquoi se manifestent des tendances à repousser, à chasser, à bouter la bureaucratie hors de tous les domaines de la vie. Dans les domaines de la technique, de l'enseignement, de la culture, de la défense, les gens d'expérience, de science, d'autorité repoussent automatiquement les agents de la dictature stalinienne qui sont dans leur majorité des canailles incultes et cyniques du genre Mekhlis et Ejov.»¹⁶

Tout d'abord, Trotski est obligé de reconnaître que Toukhatchevski et ses semblables n'ont rien de communiste: jadis, Trotski lui-même avait d'ailleurs désigné Toukhatchevski comme candidat pour un coup d'Etat militaire de type Napoléon. D'autre part, pour les besoins de sa lutte aveugle contre Staline, Trotski nie l'existence d'une opposition bourgeoise, contre-révolutionnaire à la tête de l'armée. En fait, il soutient toute opposition contre Staline et le noyau bolchevik, y compris celle de Toukhatchevski, Alksnis, etc. Trotski mène une politique de front uni avec tous les anti-communistes au sein de l'armée. Ceci montre clairement que Trotski ne pouvait arriver au pouvoir qu'en alliance avec les forces de la contre-révolution. Trotski affirme que tous ceux qui combattent Staline et la direction du Parti au sein de l'armée se soucient effectivement de la sécurité du pays, tandis que les officiers qui sont loyaux envers le Parti défendent la dictature de Staline et les intérêts personnels de ce dernier.

On est frappé de constater que l'analyse faite par Trotski sur la lutte au sein de l'Armée rouge, ressemble comme deux gouttes d'eau à celle présentée par Roman Kolkowicz dans son étude pour l'armée américaine. D'abord, Trotski prend position contre toutes les mesures du Parti visant à exercer son contrôle politique sur l'Armée rouge. En particulier, Trotski s'attaque à la réintroduction des commissaires politiques, qui joueront un rôle essentiel comme âme politique de la guerre de résistance antifasciste, qui maintiendront un moral révolutionnaire à toute épreuve et qui aideront les jeunes soldats à adopter une orientation politique claire dans l'extrême complexité des problèmes posés par la guerre. Trotski excite les sentiments élitistes et exclusivistes des militaires contre le Parti, dans le but explicitement mentionné de faire éclater l'Armée rouge et de provoquer une guerre civile. Ensuite, Trotski se déclare partisan de l'indépendance et donc du «professionnalisme» des officiers, disant qu'ils sont capables, honnêtes et d'un esprit ouvert, dans la mesure où ils s'opposent au Parti! Pourtant, il est évident que tous les éléments anti-communistes du genre Tokaev défendaient leurs idées dissidentes bourgeoises au nom de l'indépendance et de l'ouverture d'esprit!

Trotski affirme qu'il y a un conflit entre le pouvoir «stalinien» et l'administration de l'Etat, et il soutient cette dernière. En fait, l'opposition entre pouvoir et administration qu'il évoque, est l'opposition entre le Parti bolchevik et la bureaucratie de l'Etat. Comme tous les anti-communistes du monde, Trotski désigne le Parti communiste sous l'étiquette infamante de «bureaucratie». Or, le véritable danger de bureaucratisation du régime se trouve dans les fractions de l'administration qui n'ont rien à voir avec l'idéal communiste, qui cherchent à se débarrasser du contrôle politique et idéologique «étouffant» du Parti pour se placer au-dessus de la société et acquérir des privilèges et des avantages en tout genre. Le contrôle politique du Parti sur l'administration militaire et civile a principalement pour but de combattre ces tendances à la dégénérescence bureaucratique. Lorsque Trotski déclare textuellement que, pour assurer une bonne administration du pays, il faut se débarrasser du Parti, il se fait le porte-parole des pires tendances bureaucratiques au sein de l'appareil.

Plus en général, Trotski se pose en défenseur du «professionnalisme» des cadres militaires, techniques, scientifiques et culturels, bref, de tous les technocrates qui tendent à se débarrasser du contrôle du Parti, qui voudraient «chasser le Parti hors de tous les domaines de la vie», selon le conseil de Trotski...

Dans la lutte des classes qui a traversé le Parti et l'Etat au cours des années trente et quarante, la ligne de démarcation était entre les forces qui défendaient la politique léniniste de Staline et celles qui encourageaient le technocratisme, le bureaucratisme et le militarisme. Ce sont ces dernières forces qui acquerront l'hégémonie à la direction du Parti lors du coup d'Etat de Khrouchtchev.

Provocations au service des nazis

Trotski a défendu la thèse selon laquelle, pour bien se préparer à la guerre d'agression nazie, il faut abattre Staline et les bolcheviks. En défendant cette thèse, Trotski est devenu un instrument au service des hitlériens. Récemment, lors d'un meeting à l'ULB, un énergumène hurlait:

«Ce sont des mensonges! Trotski a toujours proclamé qu'il défendait inconditionnellement l'URSS contre l'impérialisme.»

Oui, Trotski a toujours défendu l'Union soviétique... du moins, si l'on accepte que détruire le Parti bolchevik était la meilleure préparation à la défense! Le point capital est que Trotski prônait l'insurrection anti-bolchevique — dont ne profiterait pas la poignée de trotskistes, mais les nazis. Trotski pouvait bien prêcher l'insurrection au nom

d'une «meilleure défense» de l'URSS, cela ne changeait rien au fait qu'il menait une politique anticommuniste et qu'il mobilisait toutes les forces anti-socialistes. Il n'y a pas de doute que les nazis furent les premiers à apprécier cette «meilleure défense de l'URSS».

Voyons les déclarations exactes de Trotski sur la «meilleure défense de l'URSS».

«Je ne peux être 'pour l'URSS' en général. Je suis avec les masses laborieuses qui ont créé l'URSS et contre la bureaucratie qui a usurpé les gains de la révolution.» «C'est le devoir d'un véritable révolutionnaire de déclarer franchement et ouvertement: Staline prépare la défaite de l'URSS.»¹⁷

«La principale source de danger pour l'URSS dans les conditions actuelles est représentée par Staline et l'oligarchie dont il est le chef. La lutte contre ces gens est pour moi inséparablement liée à la défense de l'URSS.»¹⁸

«L'ancien parti bolchevik fut transformé en appareil de la caste. (...) Contre l'ennemi impérialiste, nous défendrons l'URSS de toutes nos forces. Cependant, les conquêtes de la révolution d'Octobre ne serviront le peuple que s'il se montre capable d'agir envers la bureaucratie stalinienne comme il le fit jadis envers la bureaucratie tsariste et la bourgeoisie.»¹⁹

«Seule une insurrection du prolétariat soviétique contre l'infâme tyrannie des nouveaux parasites peut sauver ce qui subsiste encore, dans les fondements de la société, des conquêtes d'Octobre. En ce sens, et seulement en ce sens, nous défendons la révolution d'Octobre contre l'impérialisme, fasciste ou démocratique, contre la bureaucratie stalinienne et ses «amis» appointés.»²⁰

De ces citations, il ressort clairement que les mots «nous soutiendrons l'URSS contre l'impérialisme» sont prononcés par un anti-communiste qui est bien obligé de les dire s'il veut avoir la moindre chance de se faire écouter par des masses décidées à défendre corps et âme le régime socialiste. Mais seuls des gens politiquement aveugles pouvaient se tromper sur le sens de cette «défense». En effet, c'est de cette façon que les traîtres et les ennemis prônent la défense: «Staline trahira, il prépare la défaite; il faut donc éliminer Staline et la direction bolchevique pour pouvoir défendre l'URSS.» Une telle propagande arrangeait parfaitement les nazis.

Trotski «défend» l'URSS... mais pas l'URSS de Staline et du Parti bolchevik. Il prétend qu'il défendra l'URSS «de toutes nos forces», c'est-à-dire avec les quelques milliers d'adeptes dont il dispose en URSS! Mais en attendant, ces quelques milliers de marginaux doivent s'efforcer de provoquer une insurrection contre Staline et le Parti bolchevik! Belle défense, en effet.

Même un adversaire du socialisme comme Tokaev estime que ces propos de Trotski font le jeu des agresseurs allemands. Tokaev est un partisan de l'impérialisme anglais. Au début de la guerre, il fait les réflexions suivantes:

«Les peuples de l'URSS, guidés par leurs sentiments élémentaires en face d'un danger mortel, s'étaient identifiés avec le régime de Staline. Les forces opposées s'étaient donné la main dans un mouvement spontané. En général, on pensait: s'allier même avec le diable pour battre Hitler. Pour cette raison, mener une opposition contre Staline n'était pas seulement nuisible pour le front international contre les Puissances de l'Axe, mais cela signifiait aussi prendre une position antagonique envers les peuples de l'URSS.»²¹

A l'approche de la Seconde Guerre mondiale, la principale obsession de Trotski, sinon la seule, devient le renversement du Parti bolchevik en Union soviétique. Voici ses déclarations.

«La bureaucratie réactionnaire doit être et sera renversée. La révolution politique en URSS est inévitable.»²²

«Seul le renversement de la clique bonapartiste du Kremlin peut permettre la régénération de la puissance militaire de l'URSS. (...) La lutte contre la guerre, l'impérialisme et le fascisme exige la lutte sans merci contre le stalinisme couvert de crimes. Quiconque défend directement ou indirectement le stalinisme, quiconque garde le silence sur ses trahisons ou exagère la puissance de son armée est le pire ennemi de la révolution, du socialisme et des peuples opprimés.»²³

Au cours de l'année 1938, quand ces phrases furent écrites, une lutte de classes féroce se développa sur la scène mondiale entre l'impérialisme et le socialisme, entre le fascisme et le bolchevisme. Seuls les hommes politiques les plus à droite de l'impérialisme français, anglais et américain et les idéologues fascistes défendaient cette thèse propagée par Trotski:

«Celui qui défend directement ou même indirectement Staline et le Parti bolchevik est mon pire ennemi.»

Trotski propage le terrorisme et l'insurrection armée

Depuis 1935 et de façon constante, Trotski a prôné publiquement le renversement des bolcheviks par le terrorisme et par l'insurrection armée.

En avril 1938, il affirme qu'il est inévitable qu'il se produise en URSS des attentats contre Staline et les autres dirigeants bolcheviks. Du bout des lèvres, il dit que la terreur individuelle ne fait pas partie des tactiques léninistes. Mais, voyez-vous, «les lois de l'histoire nous disent que des attentats et des actes de terreur contre des gangsters comme Staline sont inévitables». Voici en quels termes, en 1938, Trotski propage la terreur individuelle.

«Staline détruit l'armée et piétine le pays. La haine s'accumule autour de lui, implacable, et une vengeance terrible est suspendue au-dessus de sa tête. Un attentat? Il est possible que ce régime, qui, sous prétexte de la lutte contre le terrorisme, a exterminé toutes les meilleures têtes du pays, appelle finalement contre lui la terreur individuelle. On peut ajouter qu'il serait contraire aux lois de l'histoire que les gangsters au pouvoir ne soulèvent pas contre eux la vengeance de terroristes désespérés. Mais la IV^e Internationale n'a rien à voir avec le désespoir et la vengeance individuelle est trop limitée pour nous. (...) Pour autant que le sort personnel de Staline nous intéresse, nous ne pouvons qu'espérer qu'il vivra assez longtemps pour voir s'écrouler son système. Il n'aura pas trop à attendre.»²⁴

Ainsi, pour les trotskistes, il serait «contraire aux lois de l'histoire» qu'on n'essaie pas de tuer Staline, Molotov, Jdanov, Kaganovitch, etc. par un attentat. C'est une façon «intelligente» et «habile» de l'organisation clandestine trotskiste de faire passer son message terroriste. Elle ne dit pas «organisez des attentats»; elle dit: «la vengeance terroriste contre Staline s'inscrit dans les lois de l'histoire». On se rappellera que dans les milieux anti-communistes que fréquentaient Tokaev et Alexandre Zinoviev, il était souvent question de la préparation d'attentats contre les dirigeants bolcheviks. On peut bien voir quelles forces pouvaient être «inspirées» par les appels de Trotski.

Trotski alterne ces appels au terrorisme individuel avec la propagande pour des insurrections armées. En général, il utilise la formule voilée et hypocrite de «révolution politique». Lors d'un débat avec le trotskiste Mandel, en 1989, nous avons dit que Trotski prônait la lutte armée contre le régime soviétique. Mandel a piqué une de ses colères et s'est écrié qu'il s'agit là d'un «mensonge stalinien», puisque «révolution politique» veut dire révolution populaire, mais pacifique. Cette anecdote est exemplaire de la duplicité à laquelle doivent recourir systématiquement les anticommunistes professionnels dont la tâche principale est d'infiltrer les milieux de gauche. Ici, Mandel voulait flatter le pacifisme du public écologiste devant lequel nous parlions. Voici le programme de lutte armée antibolchevique avancé par Trotski.

«Le peuple a vécu trois révolutions et renversé la monarchie tsariste, la noblesse et la bourgeoisie. Dans un certain sens, la bureaucratie soviétique réunit à présent les traits de toutes les classes renversées, mais sans avoir ni leurs racines sociales, ni leurs traditions. Elle ne peut défendre ses privilèges monstrueux que par la terreur organisée.» «On ne peut assurer la défense du pays autrement qu'en détruisant la clique autocratique des saboteurs et des défaitistes.»²⁵

En véritable contre-révolutionnaire, Trotski prétend que le socialisme réunit les traits oppressifs du tsarisme, de la noblesse et de la bourgeoisie. Mais, dit-il, le socialisme n'a pas une base sociale aussi large que ces régimes exploités! Les masses antisocialistes pourront donc plus facilement le renverser. A nouveau, c'est un appel à toutes les forces réactionnaires à prendre d'assaut ce régime abhorré et précaire et réaliser la «quatrième révolution».

En septembre 1938, l'Autriche est déjà annexée. C'est le mois de Munich, où l'impérialisme anglais et français donneront le feu vert à Hitler pour l'occupation de la Tchécoslovaquie. Dans son nouveau *Programme de transition*, Trotski développe les tâches que son organisation, dont il avoue lui-même qu'elle «est sans doute extrêmement faible en URSS», doit accomplir dans ce dernier pays. Il écrit:

«Il est impossible de réaliser ce programme sans le renversement de la bureaucratie, qui se maintient par la violence et la falsification. Seul le soulèvement révolutionnaire victorieux des masses opprimées peut régénérer le régime soviétique et assurer la marche en avant vers le socialisme. Seul le parti de la IV^e Internationale est capable de mener les masses soviétiques vers l'insurrection.»

Ce document, que les différentes sectes trotskistes considèrent toujours comme leur programme fondamental, contient une phrase extraordinaire. Quand viendra le jour de «l'insurrection» et du «soulèvement» en Union soviétique? La réponse de Trotski est d'une telle franchise qu'elle laisse ébahi: Trotski projette son «insurrection»... lorsque les hitlériens auront agressé l'Union soviétique! Il écrit:

«L'impulsion pour le mouvement révolutionnaire des ouvriers soviétiques sera donnée, vraisemblablement, par des événements extérieurs.»²⁶

La citation suivante nous présente un bel exemple de duplicité. En 1933, Trotski a dit qu'un des «crimes» des staliniens allemands était d'avoir refusé le front uni avec la social-démocratie contre le fascisme.

Or, jusqu'à la prise de pouvoir de Hitler, la social-démocratie défendait bec et ongles le régime capitaliste et elle repoussait toutes les propositions d'unité anti-capitaliste et anti-fasciste avancées par le Parti communiste allemand. Mais nous sommes maintenant en mai 1940 et la Seconde Guerre mondiale a déjà commencé depuis huit mois. Et à ce moment précis, le grand spécialiste du «front uni», Trotski, propose... à l'Armée rouge de commencer une insurrection contre le régime bolchevik! Il écrit dans une *Lettre ouverte aux travailleurs soviétiques*:

«Le but de la Quatrième Internationale est de régénérer l'URSS en la purgeant de sa bureaucratie parasitaire. Cela ne peut être fait que d'une seule façon: par les ouvriers, les paysans, les soldats de l'Armée rouge et les marins de la Flotte rouge qui se dresseront contre la nouvelle caste d'opresseurs et de parasites. Pour préparer cette levée des masses, il faut un nouveau parti, la Quatrième Internationale.»²⁷

Au moment où Hitler dressait déjà les plans de la guerre contre l'Union soviétique, le provocateur Trotski appelle l'Armée rouge à faire un coup d'Etat. Un tel événement aurait créé une pagaille monstre, ouvrant le pays entier aux chars fascistes!

Chapitre 9 – Staline et la guerre antifasciste

Depuis l'effondrement économique de 1929, tout l'ordre capitaliste mondial se trouve ébranlé. L'atmosphère est grosse d'une nouvelle guerre mondiale. Elle éclatera bientôt. Mais à quel endroit? Comment prendra-t-elle de l'extension? Qui se battra contre qui? Toutes ces questions sont restées longtemps sans réponses. Même après le déclenchement «officiel» de cette catastrophe, en 1940, elles n'étaient pas encore définitivement tranchées.

Ces questions sans réponses permettent de mieux comprendre la politique extérieure de Staline au cours des années trente.

Le Pacte germano-soviétique

Hitler arrive au pouvoir le 30 janvier 1933. Seule l'Union soviétique en comprend tous les dangers pour la paix mondiale. En janvier 1934, Staline déclare au Congrès du Parti que «la 'nouvelle' politique (allemande) rappelle dans ses grandes lignes la politique de l'ex-kaiser qui fit occuper, un temps, l'Ukraine et entreprit une campagne contre Lénine, après avoir transformé les pays Baltes en une base d'opérations pour cette campagne». Il déclare aussi:

«Si les intérêts de l'URSS commandent un rapprochement avec tels ou tels pays qui n'ont pas intérêt à voir violer la paix, nous le faisons sans hésitation.»¹

Jusqu'à l'arrivée d'Hitler, l'Angleterre dirigea la croisade contre l'Union soviétique. Churchill avait été, en 1918, l'instigateur principal de l'intervention militaire qui mobilisa quatorze pays. En 1927, l'Angleterre avait rompu ses relations diplomatiques avec l'Union soviétique et décrété un embargo sur ses exportations.

En 1931, le Japon avait envahi la Chine du Nord et ses troupes étaient arrivées à la frontière soviétique, en Sibérie. L'Union soviétique croyait à l'époque qu'une guerre avec le Japon était imminente.

En 1935, l'Italie fasciste occupe l'Ethiopie. Face au danger de l'expansion fasciste, l'Union soviétique propose dès 1935 un système de sécurité collective en Europe. Dans cette perspective, elle conclut des traités d'assistance mutuelle avec la France et la Tchécoslovaquie. Trotski lance des tracts au vitriol contre Staline qui vient, par ces traités, de «trahir» le prolétariat français et la révolution mondiale... En même temps des voix autorisées de la bourgeoisie française affirment que le pays n'est pas obligé de venir en aide à l'Union soviétique, au cas où celle-ci serait attaquée...

En 1936, l'Italie et l'Allemagne nazie envoient leurs troupes d'élite en Espagne pour combattre le gouvernement républicain légal. La France et l'Angleterre adoptent une politique de «non-intervention», laissant les coudées franches aux fascistes. Elles essaient d'amadouer Hitler et de le pousser vers l'Est.

En novembre de la même année, l'Allemagne et le Japon concluent le Pacte Anti-komintern auquel l'Italie se joint peu après. L'URSS se trouve encerclée.

Le 11 mars 1938, Radio Berlin annonce un «soulèvement communiste en Autriche» et la Wehrmacht fonce sur ce pays qui est annexé deux jours plus tard. L'Union soviétique prend la défense de l'Autriche et appelle l'Angleterre et la France à envisager une défense collective. «Demain il sera peut-être trop tard», souligne la déclaration soviétique.

A la mi-mai, Hitler concentre ses troupes à la frontière tchécoslovaque. L'Union soviétique, liée par un traité au pays menacé, masse plus de 40 divisions à sa frontière occidentale et rappelle 330.000 réservistes. Mais en septembre, l'Angleterre et la France se réunissent à Munich avec les puissances fascistes, l'Allemagne et l'Italie. Ni la Tchécoslovaquie ni l'Union soviétique n'ont été invitées. Les grandes «démocraties» décident de livrer à Hitler la région des Sudètes, partie intégrante de la Tchécoslovaquie. Dans la foulée de cet acte perfide, l'Angleterre signe le 30 septembre une déclaration avec l'Allemagne où il est dit que les deux puissances expriment le désir «de ne jamais entrer de nouveau en guerre l'un contre l'autre».²

La France suit cet exemple en décembre. Néanmoins, l'Union soviétique propose son aide à la Tchécoslovaquie en cas d'agression allemande, mais cette offre est déclinée. Le 15 mars 1939, la Wehrmacht s'empare de Prague. En démembrant la Tchécoslovaquie, Hitler offre un morceau du gâteau au gouvernement réactionnaire polonais qui mord à l'appât avec avidité...

Une semaine plus tard, l'armée allemande occupe le territoire lituanien de Klaipeda, important port sur la Baltique. Staline sait que le monstre s'élance vers l'Est et que la Pologne sera la prochaine victime.

En mai 1939, l'armée japonaise agresse la Mongolie, liée à l'Union soviétique par un traité d'assistance militaire. Le mois suivant, les troupes soviétiques, dirigées par un officier inconnu, Joukov, engagent la bataille avec l'armée japonaise. C'est un affrontement militaire d'envergure: le Japon perd plus de 200 avions et plus de 50.000 de ses soldats sont tués ou blessés. Le 30 août 1939, les dernières troupes japonaises quittent la Mongolie.

Le lendemain, une autre frontière de l'Union soviétique s'embrase: l'Allemagne envahit la Pologne.

Tout le monde savait cette agression imminente: pour se ménager une position optimale et déclencher la guerre soit contre l'Angleterre et la France, soit contre l'Union soviétique, Hitler devait «régler le sort» de la Pologne. Revenons quelques mois en arrière.

En mars 1939, l'Union soviétique entame des négociations pour former une alliance antifasciste. L'Angleterre et la France laissent traîner les choses, manoeuvrent. Par cette attitude, les deux grandes «démocraties» font comprendre à Hitler qu'il peut marcher contre Staline sans être inquiet à l'Ouest. De juin à août 1939 se tiennent des pourparlers secrets anglo-allemands au cours desquels, en échange du respect de l'intégrité de l'Empire britannique, les Anglais promettent à Hitler la liberté d'action à l'Est. Le 29 juillet, Charles Roden Buxton, du Labour Party, remplit une mission secrète pour le Premier ministre Chamberlain auprès de l'ambassade allemande. Il développe le plan suivant:

«La Grande-Bretagne se déclare prête à conclure avec l'Allemagne un accord délimitant les sphères d'influence. (...)

1) L'Allemagne s'engage à ne point s'immiscer dans les affaires de l'Empire britannique.

2) La Grande-Bretagne s'engage à respecter entièrement les sphères d'intérêts allemandes à l'Est et au Sud-Est de l'Europe. Cela aurait comme conséquence que la Grande-Bretagne renoncerait aux garanties qu'elle a accordées à certains Etats situés dans la sphère des intérêts allemands. La Grande-Bretagne s'engage ensuite à travailler pour que la France répudie son alliance avec l'Union soviétique.

3) La Grande-Bretagne s'engage à mettre fin aux conversations actuellement menées avec l'Union soviétique en vue de la conclusion d'un pacte.»³

Les services de renseignement soviétiques mettent Staline au courant de toutes ces manoeuvres.

En août 1939, les négociations entre l'Angleterre, la France et l'Union soviétique entrent dans leur phase finale. Mais les deux puissances occidentales envoient à Moscou des délégations de second rang, sans mandat pour conclure une convention. Vorochilov exige des engagements contraignants et précis pour qu'en cas de nouvelle agression allemande, les alliés entrent en guerre ensemble. Il veut savoir combien de divisions les Anglais et Français opposeront à Hitler en cas d'agression contre l'URSS.

Il ne reçoit pas de réponse. Il veut aussi conclure un accord avec la Pologne pour que les troupes soviétiques puissent rencontrer les nazis sur le territoire polonais en cas d'agression allemande. La Pologne refuse, rendant ainsi impossible tout accord militaire effectif. Staline comprend parfaitement que la France et l'Angleterre préparent un nouveau Munich, qu'elles sont prêtes à sacrifier la Pologne dans l'espoir de faire marcher Hitler contre l'Union soviétique. Harold Ickes, ministre chargé des Affaires intérieures des Etats-Unis, écrit à l'époque dans son Journal:

«L'Angleterre caressait l'espoir de provoquer un affrontement entre la Russie et l'Allemagne et de ne pas se compromettre elle-même.» «La France devra également renoncer à l'Europe centrale et orientale en faveur de l'Allemagne dans l'espoir de la voir entrer en guerre contre l'Union soviétique. Ainsi, la France pourrait rester en sécurité derrière la ligne Maginot.»⁴

L'Union soviétique se trouve devant le danger mortel de voir se constituer un front unique antisoviétique de toutes les puissances impérialistes. Avec le soutien tacite de l'Angleterre et de la France, l'Allemagne pourrait, après avoir occupé la Pologne, continuer sur sa lancée et entamer la «guerre éclair» contre l'URSS, tandis que le Japon attaquerait la Sibérie.

A ce moment, Hitler était déjà arrivé à la conclusion que la France et l'Angleterre avaient moins de capacité et de volonté de résister. Il décide de s'emparer de l'Europe occidentale avant de s'attaquer à l'URSS.

Le 20 août, Hitler propose à l'Union soviétique un Pacte de non-agression. Staline réagit promptement et, le 23 août, le Pacte est signé.

Le 1^{er} septembre, Hitler agresse la Pologne. L'Angleterre et la France sont prises à leur propre piège. Ces deux pays ont facilité toutes les aventures d'Hitler dans l'espoir de l'utiliser contre l'Union soviétique. Depuis 1933, ils n'ont cessé de vanter les mérites de Hitler dans le combat contre le communisme. Maintenant ils se voient obligés de déclarer la guerre à l'Allemagne nazie... sans avoir la moindre intention de la faire effectivement. Leur rage éclate dans une virulente campagne anti-communiste sur le thème: «Le bolchevisme est l'allié naturel du fascisme». Un demi-siècle plus tard, cette propagande stupide se trouve toujours consignée dans des livres d'école comme une vérité indéniable. Pourtant l'histoire a montré que le pacte germano-soviétique a constitué la clé de la victoire dans la guerre antifasciste. Cela semble un paradoxe, mais le pacte a été un tournant qui a permis la préparation des conditions de la défaite allemande.

En effet, l'Union soviétique a conclu ce pacte avec la claire conscience que, tôt ou tard, la guerre avec l'Allemagne nazie serait inévitable. Une fois que l'Allemagne eut décidé de conclure un accord avec l'URSS, Staline a extorqué à Hitler le maximum de concessions afin de se ménager les meilleures positions pour la guerre à venir. La *Pravda* du 23 septembre 1939 écrit:

«La seule chose qui était encore possible, c'était de préserver de l'invasion allemande l'Ukraine occidentale, la Biélorussie occidentale (deux provinces qui avaient été arrachées à l'Union soviétique en 1920) et les pays Baltes. Le gouvernement soviétique a fait prendre à l'Allemagne l'engagement de ne pas franchir la ligne formée par la Thasse, le Narew, le Boug et la Vistule.»⁵

En Occident, ceux qui ont toujours sympathisé avec la politique anticommuniste d'Hitler, s'écrient maintenant: «Le fascisme et le bolchevisme, ces deux totalitarismes, se sont partagé la Pologne.» Mais l'avance des troupes soviétiques correspond aux intérêts des masses populaires des territoires concernés, puisqu'elle leur permet de se débarrasser des fascistes, des grands propriétaires fonciers et des capitalistes. Cette avance correspond aussi aux intérêts de l'ensemble du mouvement anti-hitlérien mondial. Les bourgeois les plus réalistes voient clairement qu'en faisant avancer ses troupes, l'Union soviétique se donne une meilleure position de départ pour la guerre à venir. Ainsi Churchill déclare, le 1^{er} octobre 1939:

«Le fait pour les armées russes de se tenir sur cette ligne est clairement nécessité par la sécurité de la Russie face à la menace nazie. En tout cas, la ligne est là et un front de l'Est a été créé que l'Allemagne nazie n'ose pas attaquer.»⁶

Trompées dans leur espoir de voir foncer l'armée nazie à travers la Pologne contre l'Union soviétique, la France et l'Angleterre se doivent de déclarer la guerre à l'Allemagne... Mais sur le front de l'Ouest, aucune bombe ne vient perturber la tranquillité des nazis... En revanche, une véritable guerre politique interne est déclenchée contre les communistes et, le 26 septembre, le PCF est interdit et des milliers de ses membres sont jetés en prison. Henri de Kerillis écrit:

«Une tempête indescriptible souleva les consciences bourgeoises. L'esprit de croisade souffla en furie. Il n'y eut qu'un cri: guerre à la Russie. C'est à ce moment que le délire anticommuniste atteignit son paroxysme.»⁷

Au même moment, Staline dit avec une grande perspicacité à Joukov:

«Le gouvernement français, qui a Daladier à sa tête, et le gouvernement anglais de Chamberlain ne veulent pas s'engager sérieusement dans la guerre contre Hitler. Ils espèrent toujours pousser Hitler à une guerre contre l'Union soviétique. S'ils ont refusé en 1939 de réaliser avec nous un bloc antihitlérien, c'est qu'ils ne voulaient pas lier les mains d'Hitler, ils ne voulaient pas l'amener à renoncer à son agression contre l'Union soviétique. Mais rien ne sortira de tout cela. Il leur faudra payer eux-mêmes pour leur politique à courte vue.»⁸

Sachant la guerre avec l'Allemagne inévitable, le gouvernement soviétique s'inquiète gravement de la sécurité de Leningrad, située à 32 kilomètres de la frontière finlandaise. Le 14 octobre 1939, Staline et Molotov envoient au gouvernement finlandais un mémorandum sur le problème de la défense de Leningrad. L'Union soviétique veut s'assurer «la possibilité de bloquer l'entrée du golfe de Finlande». Elle demande que la Finlande lui cède à bail le port de Hanko et lui abandonne quatre petites îles. Pour rendre possible la défense de Leningrad, elle demande une partie de l'isthme de Carélie appartenant à la Finlande. En échange, l'URSS offre à la Finlande une partie de la Carélie soviétique, deux fois plus grande.⁹ Poussée par l'Allemagne, la Finlande refuse et, le 30 novembre 1939, l'URSS lui déclare la guerre. Quelques jours plus tard, Hitler donne ses instructions pour la guerre à venir contre l'Union soviétique. Il dit, entre autres:

«Sur les flancs de notre opération, on pourra compter sur l'intervention active de la Roumanie et de la Finlande dans la guerre contre la Russie soviétique.»¹⁰

L'Angleterre et la France, soucieuses de ne pas s'engager dans la «drôle de guerre», s'élancent maintenant dans une guerre de sang et de feu... contre la menace bolchevique! En trois mois, l'Angleterre, la France, les Etats-Unis et l'Italie fasciste envoient 700 avions, 1.500 canons et 6.000 mitrailleuses à la Finlande, «victime de l'agression».¹¹

Le général français Weygand se rend en Syrie et en Turquie pour préparer une attaque contre l'Union soviétique à partir du Sud. Le plan de l'état-major général français prévoit le bombardement des puits pétroliers de Bakou. Au même moment, le général Serrigny écrit:

«En réalité, Bakou, avec sa production de 23 millions de tonnes de pétrole, domine la situation. Si nous arrivons à conquérir le Caucase, ou si ces raffineries étaient simplement mises à feu par notre force aérienne, le monstre s'effondrerait exsangue.»¹²

Alors qu'il ne tire aucune balle contre les hitlériens auxquels il a déclaré la guerre, le gouvernement français rassemble un corps expéditionnaire de 50.000 hommes pour combattre les Rouges! Chamberlain déclare que

l'Angleterre enverra 100.000 soldats.¹³ Ces troupes ne parviennent pas en Finlande parce que l'armée rouge a défait l'armée finlandaise: un accord de paix a été signé le 14 mars 1939. Plus tard, en pleine guerre, une publication gaulliste qui paraît à Rio de Janeiro, affirmera:

«A la fin de l'hiver 39-40 échoue le complot politique et militaire de Chamberlain et de Daladier qui avait pour but de provoquer un retournement contre l'Union soviétique et de mettre fin au conflit entre l'alliance franco-anglaise et l'Allemagne par un compromis et une alliance anti-Komintern. Ce complot consistait à envoyer un corps d'expédition franco-anglais pour aider les Finlandais, dont l'intervention aurait provoqué un état de guerre avec l'Union soviétique.»¹⁴

Le pacte germano-soviétique et la défaite de la Finlande ont préparé les conditions de la victoire de l'Armée rouge contre les nazis.

Ces deux événements ont eu quatre conséquences primordiales.

Ils ont empêché la formation d'un front uni des puissances impérialistes contre l'Union soviétique socialiste. Une attaque allemande en 1939 aurait certainement entraîné une intervention japonaise en Sibérie. Au contraire, l'URSS a réussi maintenant à signer avec le Japon un pacte de non-agression qui a tenu jusqu'à la défaite du fascisme.

La France et l'Angleterre, qui avaient refusé tout au long des années trente un système de sécurité collective, ont été obligées d'entrer dans une alliance militaire effective avec l'Union soviétique au moment où l'Allemagne rompit le pacte germano-soviétique.

L'Union soviétique a pu avancer ses défenses de 150 à 300 kilomètres. Ce facteur a eu une grande influence sur la défense de Léninegrad et de Moscou, fin 1941.

L'Union soviétique a gagné 21 mois de paix qui lui ont permis de renforcer d'une façon décisive son industrie de défense et ses forces armées.

Staline a-t-il mal préparé la guerre antifasciste?

Lorsque Khrouchtchev a pris le pouvoir, il a complètement infléchi la ligne du Parti. Pour ce faire, il a dû dénigrer Staline et sa politique marxiste-léniniste. Dans une série de calomnies invraisemblables, il est allé jusqu'à nier les immenses mérites de Staline dans la préparation et dans la conduite de la guerre antifasciste.

Ainsi, Khrouchtchev a prétendu qu'au cours des années 1936-1941, Staline avait mal préparé le pays à la guerre.

Voici ses propos.

«Staline avançait la thèse selon laquelle la tragédie était le résultat de l'attaque-surprise des Allemands contre l'Union soviétique. Mais, camarades, ceci est tout à fait inexact. Dès qu'Hitler se fut emparé du pouvoir en Allemagne, il s'assigna la tâche de liquider le communisme. (...) Plusieurs faits de la période d'avant-guerre montrent qu'Hitler préparait une guerre contre l'Etat soviétique.»¹⁵ «Si notre industrie avait été mobilisée de façon adéquate et en temps voulu pour fournir à l'armée le matériel nécessaire, nos pertes de guerre auraient été nettement réduites. (...) Notre armée était mal équipée. (...) La technologie soviétique avait produit avant la guerre d'excellents modèles de tanks et de pièces d'artillerie. Mais la production en série de ces modèles ne fut pas organisée.»¹⁶

Que les participants au XX^e Congrès aient pu écouter ces calomnies sans que des protestations indignées n'aient fusé de toutes parts en dit long sur la dégénérescence politique déjà en cours. Pourtant, dans la salle, se trouvaient des dizaines de maréchaux et de généraux qui savaient à quel point ces propos tenaient du ridicule. Sur le moment, ils n'ont pas ouvert la bouche. Leur professionnalisme étroit, l'exclusivisme militaire, la négation de la lutte politique au sein de l'armée, le rejet de la direction idéologique et politique du Parti sur l'armée: tout cela les rapprochaient de révisionnisme de Khrouchtchev. Joukov, Vassilevski, Rokossovski, pratiquement tous les grands chefs militaires, n'ont jamais accepté la nécessité de l'épuration de l'armée en 1937-1938. Ils n'avaient pas non plus compris les enjeux politiques du procès de Boukharine. Pour ces raisons, ils soutinrent Khrouchtchev lorsque celui-ci remplaça le marxisme-léninisme par des thèses glanées chez les mencheviks, les trotskistes et les boukhariniens. Ceci explique pourquoi les maréchaux ont avalé les mensonges de Khrouchtchev concernant la Seconde Guerre mondiale. Ces mensonges, ils les réfutèrent plus tard dans leurs mémoires, lorsqu'il n'y aura plus d'enjeu politique et que ces questions seront devenues purement académiques.

Dans ses *Mémoires*, publiés en 1970, Joukov souligne à juste titre, face aux allégations de Khrouchtchev, que la véritable politique de défense a commencé avec la décision de Staline de lancer l'industrialisation en 1928.

«Il était possible de remettre de cinq ou sept ans le développement accéléré de l'industrie lourde, afin de donner au peuple des objets de consommation courante plus tôt et en plus grande quantité. Cela n'était-il pas tentant?»¹⁷

Staline a préparé la défense de l'Union soviétique en construisant plus de 9.000 entreprises industrielles entre 1928 et 1941 et en prenant la décision stratégique d'implanter à l'est du pays une puissante base industrielle toute nouvelle.¹⁸ A propos de la politique d'industrialisation, Joukov rend hommage à «la sagesse et la clairvoyance» de Staline, qui ont été «sanctionnées d'une manière définitive par le jugement suprême de l'histoire» au cours de la guerre.¹⁹

En 1921, dans presque tous les domaines de la production militaire, il a fallu commencer à zéro. Pendant les années du premier et du deuxième plan quinquennal, le Parti avait prévu pour les industries de guerre un taux de croissance supérieur à celui des autres branches de l'industrie.²⁰

Voyons deux chiffres significatifs des deux premiers plans.

La production annuelle des chars était de 740 unités en 1930. Elle avait monté à 2.271 unités en 1938.²¹ Pour la même période, la construction d'avions avait augmenté de 860 à 5.500 unités par an.²²

Au cours du troisième plan quinquennal, entre 1938 et 1940, la production de l'industrie a progressé de 13 % par an, mais la production de l'industrie de la défense de 39 %.²³

Le répit obtenu grâce au pacte germano-soviétique a été exploité par Staline pour pousser la production militaire au maximum. Joukov en témoigne:

«Afin que les usines de défense d'une certaine importance puissent recevoir tout ce qui leur était nécessaire, des délégués du Comité central, organisateurs expérimentés et spécialistes connus, furent nommés à la tête de leurs organisations du Parti. Je dois dire que Joseph Staline fournissait un travail considérable en s'occupant lui-même des entreprises travaillant pour la défense. Il connaissait bien des dizaines de directeurs d'usines, d'organiseurs du parti, d'ingénieurs principaux, les voyait souvent et obtenait, avec la persévérance qui le caractérisait, l'exécution des plans prévus.»²⁴

Les livraisons militaires effectuées entre le 1^{er} janvier 1939 et le 22 juin 1941 sont impressionnantes.

L'artillerie reçut 92.578 pièces dont 29.637 canons de campagne et 52.407 mortiers. De nouveaux mortiers de 82 et de 120 mm furent introduits juste avant la guerre.²⁵

La Force aérienne obtint 17.745 avions de combat, dont 3.719 modèles nouveaux. Dans le domaine de l'aviation:

«Les mesures prises de 1939 à 1941 ont créé les conditions requises pour obtenir rapidement au cours de la guerre la supériorité quantitative et qualitative.»²⁶

L'Armée rouge reçut plus de 7.000 chars. En 1940 commence la production du tank moyen T-34 et du tank lourd KV, supérieurs aux chars allemands. On en a produit déjà 1.851 lorsque la guerre éclate.²⁷

A propos de ces réalisations, comme pour exprimer son mépris pour les accusations de Khrouchtchev, Joukov se livre à une autocritique révélatrice:

«Me souvenant de ce que nous, les militaires, exigeons de l'industrie au cours des derniers mois de paix et comment nous l'exigeons, je vois que nous ne tenons pas assez compte des possibilités économiques réelles du pays.»²⁸

La préparation militaire proprement dite a aussi été impulsée avec le maximum de vigueur par Staline. Les affrontements militaires avec le Japon, en mai-août 1939, et avec la Finlande, entre décembre 1939 et mars 1940, étaient directement liés à la résistance antifasciste. Ces expériences de combat furent analysées en profondeur pour combler les lacunes et les faiblesses de l'Armée rouge.

En mars 1940, une réunion du Comité central a examiné les opérations contre la Finlande.

«Les débats furent très violents. L'instruction et la formation de nos troupes furent sévèrement critiquées», affirme Joukov.²⁹ En mai, Joukov est reçu par Staline qui lui dit:

«Vous avez maintenant l'expérience du combat. Prenez le commandement de la région de Kiev et utilisez votre expérience pour l'instruction des troupes.»³⁰

Aux yeux de Staline, Kiev revêtait une signification militaire particulière. C'est là qu'il attendait le coup principal lors de l'agression allemande.

«Staline était persuadé que les hitlériens, au cours de leur guerre contre l'Union soviétique, allaient en premier lieu tenter de s'emparer de l'Ukraine et du bassin de Donetz, afin de priver notre pays de ces régions économiques importantes, de prendre le blé ukrainien, le charbon du Donetz et plus tard le pétrole du Caucase. Au cours de l'examen du plan opérationnel, au printemps 1941, J. Staline disait: 'Sans posséder ces ressources d'importance vitale, l'Allemagne fasciste ne pourra pas mener une guerre durable.'»³¹

En été et en automne 1940, Joukov soumet ses troupes à une intense préparation au combat. Il constate qu'il dispose de jeunes officiers et de généraux capables. Il leur fait assimiler les leçons qui se dégagent des opérations allemandes contre la France.³²

Du 23 décembre 1940 au 13 janvier 1941, tous les officiers supérieurs sont réunis pour une grande conférence. Au centre des débats: la future guerre avec l'Allemagne. L'expérience accumulée par les fascistes avec de grands corps blindés est étudiée avec une attention particulière. Le lendemain de la conférence, un grand exercice opérationnel et stratégique sur carte a lieu. Staline y assiste. Joukov écrit:

«La situation stratégique reposait sur les événements supposés qui pourraient se dérouler sur notre frontière occidentale au cas où l'Allemagne attaquerait l'Union soviétique.»³³

Joukov dirige l'agression allemande, Pavlov la résistance soviétique.

«L'exercice abondait en péripéties dramatiques pour le parti 'rouge'. Les situations qui se présentèrent après le 22 juin 1941 ressemblèrent beaucoup à celles de cet exercice...», note Joukov. Pavlov a perdu la guerre contre les nazis. Staline l'admoneste vertement:

«Le commandant des troupes d'une région doit posséder l'art militaire et savoir trouver la solution dans n'importe quelle situation. Tel n'était pas votre cas.»³⁴

La construction de secteurs fortifiés le long de la nouvelle frontière occidentale fut abordée en 1940. Pour le début de la guerre, on parvint à construire près de 2.500 installations bétonnées. 140.000 hommes y travaillaient chaque jour.

«Et Staline nous pressait d'en finir», dit Joukov.³⁵

La XVIII^e Conférence du Parti, du 15 au 20 février 1941, est intégralement consacrée à la préparation de l'industrie et des transports en prévision de la guerre. Les délégués venus de toute l'Union soviétique élisent un certain nombre de militaires membres suppléants au Comité central.³⁶ Début mars 1941, Timochenko et Joukov demandent à Staline de rappeler les réservistes de l'infanterie. Staline refuse pour ne pas donner aux Allemands un prétexte pour provoquer la guerre. Finalement, fin mars, il accepte de rappeler quelque 800.000 réservistes qui sont dirigés vers les frontières.³⁷ En avril, l'état-major général informe Staline que les troupes des régions militaires de la Baltique, de la Biélorussie, de Kiev et d'Odessa ne suffiront pas à repousser l'attaque. Staline décide de faire avancer vers les frontières 28 divisions, regroupées dans quatre armées, et il souligne la nécessité de procéder avec une extrême prudence pour ne pas provoquer les nazis.³⁸

Le 5 mai 1941, au grand palais du Kremlin, Staline parle devant les officiers sortant des académies militaires. Son thème central:

«Les Allemands ont tort de croire que leur armée est une armée invincible.»³⁹

Tous ces faits permettent de réfuter les critiques malveillantes, habituellement lancées contre Staline:

«Il avait préparé l'armée pour l'offensive, mais pas pour la défensive»; «Il avait confiance dans le Pacte germano-soviétique et dans Hitler, son complice»; «Il ne pensait pas qu'il y aurait une guerre avec les nazis». Ces calomnies visent à dénigrer les exploits historiques des communistes et, par conséquent, à augmenter le prestige de leurs adversaires.

Joukov, qui a joué un rôle essentiel dans la prise de pouvoir de Khrouchtchev entre 1953 et 1957, a tenu, dans ses Mémoires, à démentir de façon cinglante le fameux Rapport secret de Khrouchtchev. Sur la préparation du pays à la guerre, il conclut ainsi:

«L'oeuvre de la défense nationale, quant à ses traits et orientations fondamentales et essentielles, avait été conduite de la manière voulue. Pendant des années, on a fait tout ou presque tout ce qui pouvait se faire, tant dans le secteur économique que dans le secteur social. Quant à la période qui s'étend de 1939 jusqu'au milieu de 1941, c'est une époque où le peuple et le Parti ont fourni, pour renforcer la défense, des efforts particulièrement importants, efforts qui exigeaient l'application de toutes les forces et de tous les moyens. Une industrie développée, une agriculture collectivisée, l'instruction publique, étendue à l'ensemble de la population, l'unité de la nation, la puissance de l'Etat socialiste, le niveau élevé du patriotisme du peuple, la direction qui, par le Parti, était prête à réaliser l'unité entre le front et les arrières, tout cet ensemble de facteurs fut la cause première de la grande victoire qui devait couronner notre lutte contre le fascisme. Le seul fait que l'industrie soviétique ait pu produire une quantité colossale d'armements: près de 490.000 canons et mortiers, plus de 102.000 chars et canons autopropulsés, plus de 137.000 avions de combat, prouve que les fondements de l'économie, au point de vue militaire, avaient été posés de la manière voulue et étaient solides.» «En tout ce qui était essentiel et fondamental, le Parti et le peuple ont su préparer la défense de la patrie. Or, c'est l'essentiel et le fondamental qui, en fin de compte, décident du sort d'un pays en guerre.»⁴⁰

Le jour de l'attaque allemande

Pour attaquer l'immense prestige de Staline, qui fut incontestablement le plus grand chef militaire de la guerre antifasciste, ses ennemis aiment discourir sur «l'erreur monumentale» qu'il commit en ne prévoyant pas la date exacte de l'agression.

Khrouchtchev, dans son Rapport secret, affirme:

«Des documents montrent que le 3 avril 1941 Churchill avertit personnellement Staline que les Allemands avaient procédé au regroupement de leurs forces armées dans l'intention d'attaquer l'Union soviétique. (...) Cependant, Staline ne prit pas garde à ces avertissements.»⁴¹

Khrouchtchev poursuit en disant que des attachés militaires soviétiques à Berlin avaient rapporté des rumeurs selon lesquelles l'attaque contre l'URSS commencerait soit le 14 mai soit le 15 juin.

«Malgré ces avertissements particulièrement graves, les mesures nécessaires n'étaient pas prises pour préparer le pays à se défendre.» «Quand les armées fascistes eurent effectivement envahi le territoire soviétique, Moscou ordonna qu'il ne soit pas répondu au tir allemand. (...) Un certain citoyen allemand franchit notre frontière et indiqua que les armées allemandes avaient reçu ordre de lancer l'offensive dans la nuit du 22 juin, à 3 heures. Staline en fut informé immédiatement, mais même cet avertissement fut ignoré.»⁴²

Cette version est propagée par toute la littérature bourgeoise et révisionniste. Elleinstein, par exemple, écrit que dans «le système dictatorial et personnel que Staline avait instauré, personne n'osait le détromper sur cette erreur de jugement».⁴³

Que peut-on dire à propos de ce premier jour de guerre?

Staline savait parfaitement que la guerre serait d'une cruauté extrême, que les fascistes extermineraient impitoyablement les communistes soviétiques et, par une terreur sans précédent, réduiraient les peuples soviétiques en esclavage.

L'Allemagne hitlérienne s'était renforcée de tout le potentiel économique européen. Chaque mois, chaque semaine de paix apportait un renforcement notable de la défense de l'Union soviétique. Le maréchal Vassilevski note:

«La direction politique du pays voyait l'approche de la guerre et entreprenait le maximum d'efforts pour retarder le délai de l'entrée de l'Union soviétique dans le conflit. C'était une ligne sage et réaliste. Sa mise en pratique exigeait avant tout une habile conduite des relations diplomatiques avec les pays capitalistes, particulièrement agressifs.» L'armée reçut des instructions très strictes de «n'entreprendre aucune démarche que les dirigeants hitlériens auraient pu utiliser pour envenimer la situation, pour des provocations militaires».⁴⁴

La situation aux frontières était très tendue depuis le mois de mai 1941. Il fallait garder son sang-froid et ne pas se laisser entraîner dans les provocations allemandes. Vassilevski dit à ce propos:

«La mise en alerte des troupes de la zone frontière est en elle-même un événement exceptionnel. La mise en alerte prématurée des Forces armées peut causer non moins de mal que son retard. De la politique hostile d'un Etat voisin jusqu'à la guerre, il y a souvent une distance énorme.»⁴⁵

Hitler n'avait pas réussi à envahir l'Angleterre ni à l'ébranler. Or, l'Empire britannique était toujours la première puissance au monde. Staline savait qu'Hitler éviterait à tout prix une guerre sur deux fronts. Il y avait de bons arguments pour croire qu'Hitler ferait tout pour vaincre l'Angleterre avant d'ouvrir les hostilités contre l'URSS.

Depuis plusieurs mois, Staline recevait des informations des services secrets soviétiques annonçant l'agression allemande dans une ou deux semaines. Beaucoup de ces informations étaient de l'intoxication émanant des Britanniques ou des Américains qui voulaient détourner les loups fascistes contre le pays socialiste. Chaque mesure de renforcement de la défense aux frontières soviétiques était exploitée par les milieux de droite aux Etats-Unis pour annoncer une attaque imminente de l'URSS contre l'Allemagne.⁴⁶ Joukov note:

«Au printemps 1941, on vit dans les pays occidentaux une profusion d'informations à caractère provocateur concernant des préparatifs militaires importants que l'Union soviétique aurait entrepris contre l'Allemagne.»⁴⁷

La droite anglo-américaine poussait donc les fascistes contre l'URSS.

En plus, Staline n'avait aucune garantie concernant l'attitude anglaise et américaine en cas d'agression nazie contre l'URSS. En mai 1941, Rudolf Hess, le numéro deux du parti nazi, avait débarqué en Angleterre. Sefton Dernier, qui dirigeait une station de radio anglaise spécialisée dans des émissions d'intoxication en direction de l'Allemagne, note dans son livre:

«Hess affirma que le but de son voyage avait été d'offrir la paix aux Anglais 'sous n'importe quelles conditions', pourvu que la Grande-Bretagne acceptât de participer à l'attaque de la Russie aux côtés de l'Allemagne. (...) 'Une victoire de l'Angleterre, alliée aux Russes', déclarait Hess, 'signifiera la victoire des bolcheviks. Ce serait tôt ou tard l'occupation de l'Allemagne et du reste de l'Europe par les Russes'.»⁴⁸

En Angleterre, la tendance à s'entendre avec Hitler contre l'URSS avait des racines profondes. Un événement tout récent est encore venu en témoigner. Début 1993 éclata en Grande-Bretagne une controverse à propos du livre *The End of Glory*, une biographie de Churchill, de John Charmley. Alan Clark, ancien ministre de la Défense de Thatcher, intervint pour dire que Churchill aurait mieux fait de conclure la paix avec l'Allemagne au printemps 1941. L'Allemagne nazie et la Russie bolchevique se seraient mutuellement dévorées et l'Angleterre aurait pu maintenir son Empire!⁴⁹

Revenons au début 1941. Staline recevait alors sur son bureau de nombreuses informations venues du monde entier, annonçant une attaque imminente de l'Allemagne contre l'Angleterre. Quand Staline voyait au même moment des rapports, provenant de l'Angleterre, qui annonçaient une agression imminente des nazis contre l'Union soviétique, il devait se demander: dans quelle mesure s'agit-il d'intoxication anglaise, visant à détourner une attaque hitlérienne contre la Grande-Bretagne?

Après la guerre, on apprit que le maréchal Keitel, appliquant une instruction d'Hitler du 3 février 1941, avait organisé ce qu'il appela «la manoeuvre d'intoxication la plus importante de l'histoire». Joukov écrit:

«(L'armée allemande) avait imprimé en grande quantité toute une documentation concernant l'Angleterre. On avait affecté aux unités des interprètes d'anglais. On préparait l' 'isolement' de certains districts sur les côtes de la Manche, du Pas-de-Calais et de la Norvège. On faisait circuler des informations au sujet d'un corps aéroporté inexistant. On avait installé, le long des côtes, des batteries de fusées factices.» «La propagande allemande, ayant cessé ses attaques habituelles contre l'Union soviétique, ne se déchaînait plus que contre l'Angleterre.»⁵⁰

Tout cela explique l'extrême prudence dont fit preuve Staline. Il ne fut nullement le dictateur aveugle que dépeint Elleinstein, mais bien un chef communiste extrêmement lucide qui pesait toutes les possibilités. Joukov témoigne:

«Une fois, Staline me dit: 'Un homme nous fait parvenir des informations très importantes au sujet des intentions du gouvernement hitlérien, mais nous avons certains doutes'... Peut-être parlait-il de R. Sorge.»⁵¹

Selon Joukov, les services de renseignements soviétiques portent leur part de responsabilité dans l'erreur d'appréciation de la date de l'agression.

Le 20 mars 1941, leur chef, le général Golikov, remit à Staline un rapport contenant des informations d'une importance exceptionnelle. Elles indiquaient notamment que l'agression se situerait entre le 15 mai et le 15 juin. Mais dans ses conclusions, Golikov, notait qu'il s'agissait d'«une intoxication provenant des services secrets britanniques ou peut-être allemands». Golikov estima que l'agression aurait lieu «le moment qui suivra la victoire de l'Allemagne sur l'Angleterre».⁵²

Le 13 juin, Timochenko demande à Staline de mettre les troupes en état d'alerte.

«Nous y réfléchissons», répond Staline. Le lendemain, Timochenko et Joukov reviennent à la charge. Staline leur dit:

«Vous me proposez d'effectuer la mobilisation. Mais c'est la guerre! Le comprenez-vous?»

Joukov réplique que, selon les services de renseignements, les divisions allemandes ont été complétées. Staline rétorque:

«On ne peut pas croire en tout les services de renseignements.»

A ce moment précis, Staline reçoit un coup de téléphone de Khrouchtchev.

«A ses réponses, écrira Joukov, nous comprîmes qu'il s'agissait d'agriculture. 'C'est bien', dit Staline. Khrouchtchev lui dépeignait sans doute en rosé les perspectives d'une belle récolte.»⁵³

De la part de Joukov, cette remarque est d'une perfidie exquise. On sait que Khrouchtchev s'en est pris au «manque de vigilance» et à l'«irresponsabilité» de Staline. Mais au moment même où Joukov, Timochenko et Staline évaluent les chances d'une agression imminente, le vigilant Khrouchtchev parle légumes et céréales...

Le soir du 21 juin, un déserteur allemand rapporte que l'attaque commencera la nuit suivante. Timochenko, Joukov et Vatoutine sont convoqués chez Staline qui leur demande:

«Et si les généraux allemands nous envoient ce déserteur pour provoquer un conflit?»

Timochenko répond: «Il dit la vérité.»

Staline: «Qu'allons-nous faire?»

Timochenko: «Il faut mettre les troupes en alerte.»

Après une brève discussion, les militaires rédigent un texte auquel Staline apporte quelques corrections. En voici l'essentiel.

«J'ordonne:

- a. d'occuper secrètement pendant la nuit du 21 au 22-6-41 les emplacements de feu des secteurs fortifiés le long de la frontière de l'Etat;
- b. de disperser avant l'aube du 22-6-41 sur les aérodromes de campagne toute l'aviation, y compris l'aviation de soutien, et de la camoufler avec soin;
- c. de mettre toutes les unités en état d'alerte. De tenir les troupes en état de dispersion et de les camoufler.»⁵⁴

Signé Timochenko et Joukov. La transmission aux régions est achevée peu après minuit. On est déjà le 22 juin 1941.

A propos des premiers mois de la guerre, Khrouchtchev écrit:

«Après les premières défaites et les premiers désastres sur le front, Staline pensa que c'était la fin. (...) Staline ne dirigea pas effectivement — et pendant longtemps — les opérations militaires et cessa de faire quoi que ce soit. Il ne reprit la direction active qu'après avoir reçu la visite de certains membres du bureau politique.»⁵⁵ «Il y eut une tentative de convocation du plénum du Comité central en octobre 1941, les membres du Comité central ayant été appelés à Moscou. (...) Staline ne voulut ni rencontrer les membres du Comité central ni leur parler. Ce fait montre combien Staline était démoralisé dans les premiers mois de la guerre.»⁵⁶ Elleinstein en rajoute:

«Du 22 juin au 3 juillet, Staline disparut totalement. Buvant force vodka, il ne dessoûla pas pendant près de onze jours.»⁵⁷

Retournons donc à notre Staline, ivre mort depuis onze jours et démoralisé pour encore quatre mois.

Lorsque ce 22 juin 1941, à 3 h 40 du matin, Joukov lui annonce que des avions allemands ont bombardé des villes frontalières, Staline lui dit de convoquer le bureau politique. Ses membres sont réunis à 4 h 30. Vatoutine leur apprend que des unités terrestres allemandes ont pris l'offensive. Peu après, on annonce la déclaration de guerre allemande.

Staline comprend mieux que quiconque à quelle sauvagerie son pays sera soumis. Il garde un long silence. Joukov se rappelle cet instant dramatique.

«Staline était un homme volontaire qui, comme on dit, n'avait pas froid aux yeux. Une seule fois je l'ai vu assez abattu. Ce fut à l'aube du 22 juin 1941: sa conviction en la possibilité d'éviter la guerre venait d'être détruite.»⁵⁸

Joukov propose alors d'attaquer immédiatement les unités ennemies. Staline lui dit de rédiger une directive. Elle part à 7 h 15. «Elle ne correspondait plus à la réalité et ne fut pas appliquée», note Joukov.⁵⁹

L'affirmation de Khrouchtchev selon laquelle Staline «ordonna qu'il ne soit pas répondu au tir allemand» est donc un bobard.⁶⁰

Si Staline fut ébranlé au moment d'apprendre l'éclatement de la guerre, «après le 22 juin 1941 et pendant toute la durée de la guerre Joseph Staline assura la ferme direction du pays, de la guerre et de nos relations internationales».⁶¹

D'ailleurs, ce même 22 juin, Staline prend des décisions de grande importance. Joukov en témoigne:

«Vers 13 heures, le 22 juin, Staline m'appela: 'Nos commandants de Fronts n'ont pas une expérience suffisante dans la conduite des opérations militaires, et, manifestement, plusieurs sont déroutés. Le bureau politique a décidé de vous envoyer sur le Front Sud-Ouest en qualité de représentant de la Stavka. Sur le Front Ouest, nous enverrons le maréchal Chapochnikov et le maréchal Koulik'.»⁶² La Stavka était le collège des chefs militaires et politiques entourant le commandant suprême, Staline.

En fin de journée, Joukov se trouve déjà à Kiev. Il y apprend que Staline vient de donner une directive pour lancer des opérations de contre-offensive. Joukov la juge prématurée, vu que l'état-major général ne dispose pas encore d'informations sur ce qui se passe réellement sur les fronts. Néanmoins, dès le 24 juin, Joukov lance les 8^e et 15^e corps mécanisés à l'offensive. Ce fut «une des premières contre-attaques déclenchées avec succès».⁶³

A raison, Joukov attire l'attention sur la «grandiose bataille des frontières de la période initiale de la guerre» qui est, dit-il, très peu étudiée. Et pour cause. Pour les besoins de ses intrigues politiques, Khrouchtchev devait peindre cette période comme une suite d'erreurs criminelles de la part de Staline qui aurait complètement

désorganisé la défense. Or, face à la guerre éclair des nazis, la désorganisation, les défaites, les pertes importantes étaient en grande partie inévitables. Le fait majeur est que, placés dans des circonstances extrêmement difficiles, l'armée et ses cadres dirigeants ont livré une résistance acharnée, implacable et, par des combats héroïques, ont commencé à créer dès les premiers jours les conditions de l'échec de la guerre éclair. Et tout cela a été possible, en grande partie, grâce à la direction énergétique de Staline.

Dès le 26 juin, Staline prend la décision stratégique de constituer un front de réserve, quelque trois cents kilomètres derrière le front, pour y arrêter l'ennemi si, par malheur, ce dernier parvenait à percer la défense.

Ce même jour, le front de l'Ouest est rompu et les nazis se ruent sur Minsk, capitale de la Biélorussie. Le soir, Staline convoque Timochenko, Joukov et Vatoutine et leur dit:

«Réfléchissez ensemble et dites ce qu'on peut faire dans la situation qui s'est créée.» Joukov rapporte:

«Toutes nos propositions furent approuvées par Staline: créer sur les itinéraires menant à Moscou une position de défense échelonnée en profondeur, épuiser l'ennemi et, après l'avoir arrêté sur les lignes de défense, monter une contre-offensive quand les forces nécessaires seraient rassemblées, grâce à l'Extrême-Orient et de nouvelles formations.»⁶⁴

Le 29 juin, une série de mesures sont arrêtées: Staline les annoncera au peuple dans son célèbre discours radiodiffusé du 3 juillet 1941. Son contenu a marqué tous les Soviétiques par sa simplicité et sa volonté farouche de vaincre. Staline dit notamment:

«L'ennemi est cruel, inexorable. Il s'assigne pour but de s'emparer de nos terres arrosées de notre sueur, de s'emparer de notre blé, de notre pétrole, fruits de notre labeur. Il s'assigne pour but de rétablir le pouvoir des grands propriétaires fonciers, de restaurer le tsarisme, d'anéantir la culture et l'indépendance nationales des Russes, Ukrainiens, Biélorusses, Litvaniens, Lettons, Estoniens, Ouzbeks, Tatars, Moldaves, Géorgiens, Arméniens, Azerbaïdjans et autres peuples libres de l'Union soviétique; de les germaniser, d'en faire les esclaves des princes et des barons allemands. Il s'agit ainsi de la vie ou de la mort de l'Etat soviétique; il s'agit de la liberté ou de la servitude des peuples de l'Union soviétique. (...) Que nos hommes soient exempts de peur dans la lutte et marchent avec abnégation dans notre guerre libératrice pour le salut de la Patrie, contre les asservisseurs fascistes. Le grand Lénine, qui a créé notre Etat, a dit que la qualité essentielle des hommes soviétiques doit être le courage, la vaillance, l'intrépidité dans la lutte, la volonté de se battre aux côtés du peuple contre les ennemis de notre Patrie. (...) L'Armée et la Flotte rouges ainsi que tous les citoyens de l'Union soviétique doivent défendre chaque pouce de terre soviétique, se battre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour nos villes et nos villages. (...) Il nous faut affermir l'arrière de l'Armée rouge, en subordonnant à cette oeuvre tout notre travail; assurer l'intense fonctionnement de toutes les entreprises; fabriquer en plus grand nombre fusils, mitrailleuses, canons, cartouches, obus, avions. (...) Il nous faut organiser une lutte implacable contre les désorganiseurs de l'arrière, les déserteurs, les semeurs de panique, les propagateurs de bruits de toutes sortes, anéantir les espions, les agents de diversion, les parachutistes ennemis. (...) En cas de retraite forcée des unités de l'Armée rouge, il faut emmener tout le matériel roulant des chemins de fer, ne pas laisser à l'ennemi une seule locomotive, ni un seul wagon; ne pas laisser à l'ennemi un seul kilogramme de blé, ni un litre de carburant. (...) Dans les régions occupées par l'ennemi, il faut former des détachements de partisans à cheval et à pied, des groupes de sabotage pour lutter contre les unités ennemies, pour attiser la guérilla en tout lieu. (...) En avant vers la victoire.»⁶⁵

Le 10 juillet commence la bataille de Smolensk. Après la prise de cette ville stratégique, les hitlériens pensent pouvoir se ruier sur Moscou, située à moins de 300 km. La bataille pour Smolensk fera rage pendant deux mois!

«Elle joua un rôle important dans la période initiale de la Grande Guerre nationale. (...) Les hitlériens y avaient perdu 250.000 soldats et officiers. (...) Nous avons ainsi gagné du temps pour préparer des réserves stratégiques et prendre des mesures défensives en direction de Moscou.»⁶⁶

Vassilevski fait le commentaire suivant:

«La bataille de Smolensk marqua le commencement de l'échec de la 'guerre éclair'. (...) Elle a constitué une excellente école, mais à quel prix, il est vrai, de maîtrise de l'art militaire pour les soldats et les officiers soviétiques, une école précieuse pour le commandement soviétique, le Commandement Suprême, Staline, inclusivement.»⁶⁷

Le 30 septembre, les nazis commencent l'offensive finale pour prendre Moscou.

450.000 habitants de la capitale, dont 75 % de femmes, sont mobilisés pour édifier des fortifications et des défenses anti-char. Les troupes du général Panfilov mènent des batailles mémorables pour la défense de *La chaussée de Volokolamsk*, immortalisées dans le roman du même nom d'Alexandre Beck.⁶⁸ Moscou est bombardée par l'aviation allemande. Les nazis sont à 80 kilomètres. Une partie de l'administration est évacuée. La panique commence à s'emparer des habitants. Mais Staline décide de rester à Moscou. Les batailles

deviennent de plus en plus acharnées et, début novembre, l'offensive nazie est stoppée. Après avoir consulté Joukov, Staline prend la décision d'organiser la parade militaire traditionnelle du 7 novembre sur la place Rouge. C'est un véritable défi aux troupes nazies campées devant les portes de Moscou. Staline prononce un discours qui sera diffusé dans tout le pays. «L'ennemi est aux portes de Léninegrad et de Moscou. Il comptait qu'au premier choc, notre armée serait dispersée et notre pays mis à genoux. Mais l'ennemi s'est cruellement trompé. Notre pays, tout notre pays, a formé un seul camp militaire pour assurer, de concert avec notre armée et notre flotte, la débâcle des envahisseurs allemands. (...) Peut-on douter que nous pouvons et devons vaincre les envahisseurs allemands? L'ennemi n'est pas aussi fort que le représentent certains intellectuels apeurés. Le diable n'est pas aussi noir qu'on le fait. (...) Camarades soldats et marins rouges, commandants et travailleurs politiques, partisans et partisanes! Le monde entier voit en vous une force capable d'anéantir les hordes d'invasion des bandits allemands. Les peuples asservis d'Europe, tombés sous le joug allemand, vous regardent comme leurs libérateurs. Une grande mission libératrice vous est dévolue. Soyez donc dignes de cette mission. Que le drapeau victorieux du grand Lénine vous rallie sous ses plis!»⁶⁹

Le 15 novembre, les nazis entament leur seconde offensive contre Moscou. Le 25, quelques unités avancées pénètrent dans la banlieue sud de Moscou. Mais le 5 décembre, l'attaque est contenue. Pendant tout ce temps, de nouvelles troupes venues de tout le pays parviennent près de Moscou. Même pendant les moments les plus dramatiques, Staline a gardé ces forces stratégiques en réserve. Rokossovski écrit:

«Cela exigeait un calcul rigoureux et une énorme maîtrise de soi.»⁷⁰

Après avoir consulté tous les commandants, Staline décide d'une grande contre-attaque qui débute le 5 décembre et au cours de laquelle 720.000 soldats rouges repoussent 800.000 hitlériens de 100 à 300 kilomètres.

«Pour la première fois, les 'invincibles' troupes allemandes étaient battues, et battues pour de bon. Devant Moscou, les fascistes avaient perdu plus de 500.000 hommes, 1.300 chars, 2.500 canons, plus de 15.000 véhicules automobiles et beaucoup d'autres matériels. L'armée d'Hitler ne connaissait pas encore de telles pertes.»⁷¹

Beaucoup considèrent la bataille de Moscou comme le véritable tournant de la guerre antifasciste. Il survint moins de six mois après le début de la guerre éclair. La volonté inébranlable, l'énorme capacité d'organisation et la maîtrise des grands problèmes stratégiques de Staline y ont contribué pour beaucoup.

Staline face à la guerre d'extermination des nazis

Lorsqu'on parle de la Seconde Guerre mondiale, il faut toujours se rappeler qu'en fait, il n'y a pas eu une seule guerre, mais plusieurs. La guerre que menaient les impérialismes anglo-américain et français contre leur concurrent allemand n'avait pas grand-chose en commun avec la guerre nationale antifasciste qu'a livrée l'Union soviétique. La guerre en Occident avait été une guerre entre deux armées bourgeoises. Dans le combat contre l'invasion hitlérienne, la classe dirigeante française ne voulait et ne pouvait pas mobiliser et armer les masses travailleuses pour une lutte à mort contre le nazisme. Après la déroute de ses troupes, Pétain, le héros de la Première Guerre mondiale, signa l'acte de capitulation et entra d'un pied léger dans la collaboration. Presque en bloc, la grande bourgeoisie française se rangea sous les ordres d'Hitler, essayant de tirer le meilleur parti de la Nouvelle Europe allemande. La guerre à l'Ouest restait, en quelque sorte, une guerre plus ou moins «civilisée» entre bourgeois «civilisés».

Rien de comparable en Union soviétique. Le peuple soviétique dut faire face à une guerre d'une tout autre nature. Et un des mérites de Staline est de l'avoir compris à temps et de s'y être préparé en conséquence.

Avant le début de l'opération Barbarossa, déjà, Hitler avait clairement annoncé la couleur. Dans son *Journal*, le général Halder a consigné des notes d'un discours qu'Hitler a tenu devant ses généraux, le 30 mars 1941. Le führer parlait de la guerre à venir avec l'Union soviétique.

«Lutte de deux idéologies. Jugement écrasant au sujet du bolchevisme: il est comme un crime asocial. Le communisme est un danger effrayant pour l'avenir. (...) Il s'agit d'une lutte d'anéantissement. Si nous ne prenons pas la question sous cet angle, nous battons certes l'ennemi, mais, dans trente ans, l'ennemi communiste s'opposera de nouveau à nous. Nous ne faisons pas la guerre pour garder notre ennemi. (...) Lutte contre la Russie: destruction des commissaires bolcheviks et de l'intelligentsia communiste.»⁷²

On aura remarqué qu'il est question ici de «solution finale» — mais point envers les Juifs. Les premières promesses de «guerre d'anéantissement» et de «destruction physique» étaient adressées aux communistes soviétiques.

Et effectivement, les bolcheviks, les Soviétiques ont été les premières victimes des exterminations de masse.

Le général Nagel écrit en septembre 1941:

«Contrairement à l'alimentation d'autres prisonniers (c'est-à-dire anglais et américains) nous ne sommes tenus par aucune obligation d'avoir à nourrir des prisonniers bolcheviks.»⁷³

Dans les camps de concentration d'Auschwitz et de Chelmno, «des prisonniers soviétiques étaient les premiers, ou parmi les premiers, à être délibérément tués par des injections mortelles et par le gaz».⁷⁴

Le nombre de prisonniers de guerre soviétiques morts dans les camps de concentration, «en cours de déplacement» ou dans «des circonstances diverses» se chiffre à 3.289.000 hommes! Lorsque des épidémies se déclaraient dans les baraques des Soviétiques, les gardes nazis n'y pénétraient pas «sauf avec des équipes de lance-flammes lorsque, «pour des raisons d'hygiène», les mourants et les morts étaient brûlés ensemble sur leur lits de haillons pleins de vermine». Il peut y avoir eu 5.000.000 de prisonniers assassinés, si l'on tient compte des soldats soviétiques «simplement abattus sur place» au moment où ils se rendaient.⁷⁵

Ainsi, les premières campagnes d'extermination, les plus vastes aussi, ont été dirigées contre les peuples soviétiques, dont le peuple juif soviétique. Les peuples de l'URSS ont le plus souffert, ont compté le plus grand nombre de morts — 23 millions — mais ils ont aussi fait preuve de la plus farouche détermination et de l'héroïsme le plus ardent.

Jusqu'à l'agression contre l'Union soviétique, il n'y a pas eu de grands massacres de populations juives. A ce moment, les nazis n'avaient encore rencontré nulle part de résistance sérieuse. Mais dès leurs premiers pas sur le sol soviétique, ces nobles Allemands durent affronter des adversaires livrant combat jusqu'à leur dernière goutte de sang. Dès les premières semaines, les Allemands subirent des pertes sévères, et cela contre une race inférieure, contre des Slaves, et pire encore, contre des bolcheviks! La rage exterminatrice des nazis est née de leurs premières pertes massives. Lorsque la bête fasciste a commencé à saigner sous les coups de l'Armée rouge, elle a imaginé «la solution finale» pour le peuple soviétique.

Le 26 novembre 1941, le 30^e Corps d'armée, occupant un vaste territoire soviétique, avait ordonné d'enfermer dans des camps de concentration comme otages «tous les individus qui ont de la famille parmi les partisans», «tous les individus suspects d'être en rapport avec les partisans», «tous les membres du Parti et du Komsomol, aussi bien que les stagiaires», «tous les anciens membres du Parti» et «tous les individus qui occupaient des fonctions officielles».⁷⁶ Pour un soldat allemand tué, les nazis décidaient d'exécuter au moins dix otages.

Le 1^{er} décembre 1942, lors d'une discussion avec Hitler sur la guerre des partisans soviétiques, le général Jodl a résumé la position allemande en ces termes:

«Dans le combat, nos troupes peuvent faire ce qu'elles veulent: pendre les partisans, les pendre même la tête en bas ou les écarteler.»⁷⁷

La bestialité avec laquelle les hitlériens ont traqué et liquidé tous les membres du Parti, tous les partisans, tous les responsables de l'Etat soviétique et leurs familles nous fait mieux comprendre le sens des Grandes Purges des années 1937-1938. Dans les territoires occupés, des contre-révolutionnaires irréductibles qui n'avaient pas été liquidés en 1937-1938 se sont mis au service des hitlériens, les renseignant sur tous les bolcheviks, leurs familles, leurs compagnons de lutte.

A mesure que la guerre à l'Est a pris un caractère de plus en plus acharné, la folie meurtrière des nazis contre tout un peuple s'est intensifiée. Himmler, s'adressant aux dirigeants SS, parlera en juin 1942 d'une «guerre d'extermination» entre deux «races et peuples» qui se sont engagés dans un combat «inconditionnel». Il y a d'un côté «cette matière brute, cette masse, ces hommes primitifs ou plutôt ces sous-hommes dirigés par des commissaires politiques», de l'autre côté «nous, les Allemands».⁷⁸

Une terreur sanguinaire, jamais pratiquée auparavant: telle fut l'arme par laquelle les nazis voulaient contraindre les Soviétiques à la capitulation morale et politique.

«Pendant les combats pour la prise de Kharkov, dit Himmler, notre réputation d'éveiller la peur et de semer la terreur nous précédait. C'est une arme extraordinaire qu'il faudra toujours renforcer.»⁷⁹

Et les nazis ont renforcé la terreur.

Le 23 août 1942 à 18 heures précises, un millier d'avions commencent à larguer des bombes incendiaires sur Stalingrad. Dans cette ville où vivent 600.000 habitants, il y a beaucoup d'immeubles en bois, des réservoirs d'essence, des réserves de carburants dans les usines. Eremenko, qui commande le front de Stalingrad, écrit:

«Stalingrad fut noyée dans les lueurs d'incendie, entourée de fumées et de suie. Toute la ville flambait. D'énormes nuages de fumée et de feu tourbillonnaient au-dessus des usines. Les réservoirs de pétrole paraissaient des volcans vomissant leur lave. Des centaines de milliers de paisibles habitants périssaient. Le coeur se serrait de compassion pour les victimes innocentes du cannibalisme fasciste.»⁸⁰

Il faut avoir une vue claire de ces réalités insupportables pour comprendre certains aspects de ce que la bourgeoisie appelle «le stalinisme». Lors de l'épuration, des bureaucrates incorrigibles, des défaitistes et des capitulards furent frappés; beaucoup parmi eux furent envoyés en Sibérie. Un Parti rongé par le défaitisme et l'esprit de capitulation n'aurait jamais pu mobiliser et discipliner le peuple pour contrecarrer la terreur nazie. Et c'est ce que firent les Soviétiques dans les villes assiégées, à Leningrad et à Moscou. Et même dans le brasier de Stalingrad, des hommes ont survécu, ne se sont jamais rendus et ont finalement participé à la contre-offensive!

Lors de l'agression allemande, en juin 1941, le général d'armée Pavlov, à la tête du front de l'Ouest, fit preuve d'incompétence grave et de négligence. Le 28 juin, la perte de la capitale biélorusse, Minsk, en fut la conséquence. Staline convoqua Pavlov et son staff à Moscou. Joukov note que «sur proposition du Conseil militaire du Front Ouest», ils furent traduits en justice et fusillés.⁸¹ Elleinstein se hâte de dire qu'ainsi «Staline continuait à terroriser son entourage».⁸² Or, face à la barbarie nazie, la direction soviétique devait exiger une attitude inébranlable et une fermeté à toute épreuve et tout acte d'irresponsabilité grave devait être puni avec la rigueur nécessaire.

Lorsque la bête fasciste commença à recevoir des blessures mortelles, elle voulut reprendre courage en s'abreuvant de sang, en pratiquant le génocide contre le peuple soviétique tombé entre ses griffes.

Himmler déclara le 16 décembre 1943, à Weimar:

«Quand j'ai été obligé de donner dans un village l'ordre de marcher contre les partisans et les commissaires juifs, j'ai systématiquement donné l'ordre de tuer également les femmes et les enfants de ces partisans et de ces commissaires. Je serais un lâche et un criminel vis-à-vis de nos descendants, si je laissais grandir les enfants pleins de haine de ces sous-hommes abattus dans le combat de l'homme contre le sous-homme. Nous devons toujours avoir conscience du fait que nous nous trouvons dans un combat racial primitif, naturel et originel.»⁸³

Le chef de la SS avait dit dans un autre discours à Kharkov, le 24 avril 1943:

«Par quel moyen arriverons-nous à enlever au Russe le plus d'hommes, morts ou vivants? Nous y arriverons en les tuant, en les faisant prisonniers, en les faisant vraiment travailler et en ne rendant (certains territoires) à l'ennemi qu'après les avoir complètement vidés de leurs habitants. Rendre des hommes au Russe serait une grosse erreur.»⁸⁴

Cette réalité de la terreur inouïe que les nazis pratiquèrent en l'Union soviétique, contre le premier pays socialiste, contre les communistes, est presque systématiquement occultée ou minimisée dans la littérature bourgeoise. Ce silence a un but bien précis. Aux personnes ignorant les crimes monstrueux commis contre les Soviétiques, on peut plus facilement faire avaler l'idée que Staline fut, lui aussi, un «dictateur» comparable à Hitler. La bourgeoisie escamote le véritable génocide anticommuniste pour pouvoir afficher plus librement ce qu'elle a en commun avec le nazisme: la haine irrationnelle du communisme, la haine de classe envers le socialisme. Et pour obscurcir le plus grand génocide de la guerre, la bourgeoisie braque exclusivement la lumière contre un autre génocide, celui des Juifs.

Dans un livre remarquable, Arno J. Mayer, dont le père était sioniste de gauche, montre que l'extermination des Juifs n'a commencé qu'au moment où les nazis ont, pour la première fois, subi de lourdes pertes. C'était en juin-juillet 1941, contre l'armée rouge. La bestialité exercée contre les communistes, puis les défaites inattendues qui ébranlèrent le sentiment d'invincibilité des Übermenschen, ont créé l'ambiance qui a permis l'holocauste.

«Le génocide juif a été forgé dans les feux d'une guerre formidable pour conquérir sur la Russie un 'espace vital' illimité, pour écraser le régime soviétique et pour liquider le bolchevisme international. (...) Sans l'opération Barbarossa, il n'y aurait pas eu et il ne pouvait y avoir de catastrophe juive, de 'solution finale'»⁸⁵ C'est alors que les nazis furent confrontés à la réalité des défaites sur le front russe, qu'ils décidèrent d'une «solution globale et définitive» du «problème juif» lors de la conférence de Wannsee le 20 janvier 1942.

Les nazis criaient depuis de longues années leur haine du «judéo-bolchevisme», le bolchevisme étant selon eux la pire invention des Juifs. La résistance farouche des bolcheviks empêchait les hitlériens d'en finir avec leur ennemi principal. Alors, ils dévièrent leurs frustrations contre les Juifs, qu'ils exterminèrent dans un mouvement de vengeance aveugle.

Comme la grande bourgeoisie juive était conciliante envers l'Etat hitlérien — et dans certains cas même complice — la majorité des Juifs se sont livrés avec résignation à leurs bourreaux. Mais les Juifs communistes, qui agissaient dans un esprit internationaliste, ont combattu, les armes à la main, les nazis et ils ont entraîné une partie de la gauche juive dans la résistance. La grande masse des Juifs pauvres a été gazée. Mais beaucoup de riches ont réussi à se sauver aux Etats-Unis. Après la guerre, ils s'y sont mis au service de l'impérialisme américain et d'Israël, sa tête de pont au Moyen-Orient. Ils parlent à profusion de l'holocauste des Juifs, mais dans une optique pro-israélienne; en même temps, ils donnent libre cours à leurs sentiments anticommunistes et insultent ainsi la mémoire des Juifs communistes qui ont réellement affronté les nazis.

Pour finir, un mot sur la façon dont Hitler a préparé l'esprit des nazis à massacrer indifféremment 23 millions de Soviétiques. Pour transformer ses hommes en machines à tuer, il leur a inculqué qu'un bolchevik n'était qu'un sous-homme, un animal.

«Hitler avertissait ses troupes que les forces ennemies étaient 'largement composées d'animaux, et non de soldats', conditionnés à se battre avec une férocité animale.»⁸⁶

Pour pousser les troupes allemandes à l'extermination des communistes, Hitler leur disait que Staline et les autres dirigeants soviétiques étaient «des criminels éclaboussés de sang (qui ont) tué et exterminé des millions d'intellectuels russes dans leur soif sauvage de sang... (et) qui ont exercé la tyrannie la plus cruelle de tous les temps».⁸⁷

«En Russie, le Juif sanguinaire et tyrannique a tué, parfois avec des tortures inhumaines, ou a exterminé par la famine avec une sauvagerie vraiment fanatique environ trente millions d'hommes.»⁸⁸

Ainsi, dans la bouche d'Hitler, le mensonge des «trente millions de victimes du stalinisme» a servi à préparer psychologiquement la barbarie nazie et le génocide des communistes et partisans soviétiques.

Remarquons au passage qu'Hitler avait d'abord mis ces «trente millions de victimes» sur le compte de... Lénine. En effet, ce mensonge écoeurant figure déjà dans *Mein Kampf*, écrit en 1926, bien avant la collectivisation et l'épuration! S'attaquant au judéo-bolchevisme, Hitler écrit:

«Avec une férocité fanatique, le Juif a tué en Russie à peu près trente millions d'hommes, parfois sous des tortures inhumaines.»⁸⁹

Un demi-siècle plus tard, Brzezinski, l'idéologue officiel de l'impérialisme américain reprendra mot pour mot toutes ces infamies nazies:

«Il est absolument raisonnable (!) d'estimer les victimes de Staline à pas moins de vingt et peut-être même quarante millions.»⁹⁰

Staline, sa personnalité, ses capacités militaires

L'agression hitlérienne a déversé sur l'Union soviétique une avalanche de feu et de fer dépassant de loin toutes les horreurs que le monde avait connues auparavant. Jamais au cours de l'histoire de l'humanité, une épreuve aussi terrifiante, d'une violence aussi impitoyable, n'a été imposée à un peuple, à ses cadres et à sa direction. Dans de telles conditions, impossible de biaiser, de ruser avec soi-même, de se sauver par des artifices et des paroles creuses.

Le moment de vérité était venu pour Staline, dirigeant suprême du Parti et du pays. La guerre allait prendre la mesure de sa force morale et politique, de sa volonté et de son endurance, de ses capacités intellectuelles et organisationnelles.

En même temps, toutes les «vérités» sur Staline, dévoilées de façon intéressée aussi bien par les hitlériens que par la droite la plus respectable, allaient être testées: la guerre dirait immanquablement ce qu'il en était du Staline «dictateur» dont le «pouvoir personnel» ne souffrait pas «la moindre contradiction», du «despote» qui n'entendait pas raison, de l'homme «d'une intelligence moyenne», etc.

Un demi-siècle après la guerre, ces calomnies, colportées à l'époque par les pires ennemis du socialisme, sont devenues à nouveau des «vérités» premières. Avec le temps, la bourgeoisie internationale est parvenue à imposer dans les milieux intellectuels le monopole de sa vérité de classe.

Or, la Seconde Guerre mondiale nous avait déjà livré tout le matériel nécessaire pour dénoncer cette «vérité» mensongère, si importante pour sauver le système d'exploitation et de pillage.

Staline, le «dictateur»

Commençons par cette première «vérité» apparemment incontestable: Staline, l'homme seul, le dictateur, imposant sa volonté personnelle, exigeant une soumission totale à sa personne.

C'est Khrouchtchev qui nous la livre:

«La puissance accumulée entre les mains d'un seul homme, Staline, entraîna de graves conséquences pendant la grande guerre patriotique.»⁹¹ «Staline agit pour tout le monde. Il ne compte sur personne, ne demande l'avis de personne. Staline présent, il ne restait plus de place pour personne.»⁹² «Staline n'agissait pas par persuasion au moyen d'explications et de patiente collaboration avec des gens, mais en imposant ses conceptions et en exigeant une soumission absolue à son opinion. Quiconque essayait d'expliquer son point de vue était destiné à être retranché de la collectivité dirigeante et voué par la suite à l'annihilation morale et physique.»⁹³ «Cette suspicion

maladive créait chez Staline une méfiance généralisée. (...) La situation créée était simple: on ne pouvait plus manifester sa propre volonté.»⁹⁴

Elleinstein emboîte le pas à Khrouchtchev. Allègrement, il dénonce «les caprices du dictateur» qui «se méfiait de tous ses subordonnés». «Les erreurs de commandement de Staline, aux conséquences tragiques, ont été avant tout rendues possibles par la dictature soviétique.»⁹⁵

Vassilevski, d'abord adjoint de Joukov, le chef de l'état-major général, puis, à partir de mai 1942 lui-même chef de l'état-major, a travaillé aux côtés de Staline pendant toute la durée de la guerre.

«Pour la préparation de telle ou telle décision d'ordre opérationnel ou l'examen d'autres problèmes importants, Staline fit venir des personnalités responsables ayant un rapport direct avec la question examinée. (...) Le commandant suprême convoquait périodiquement certains membres de la Stavka qui commandaient les troupes et des membres des conseils militaires des Fronts, pour la préparation, l'examen ou l'approbation de telle ou telle décision. (...) L'ébauche préliminaire d'une décision stratégique et de son plan d'exécution était élaborée dans un cercle étroit de participants, habituellement des membres du bureau politique et du Comité d'Etat à la Défense. (...) Ce travail exigeait souvent plusieurs jours, durant lesquels Staline avait d'ordinaire des entretiens, pour recevoir les informations et conseils nécessaires, avec les commandants et membres des conseils militaires des Fronts.» Notons que le Comité d'Etat à la Défense, dirigé par Staline, était chargé de la direction du pays et concentra entre ses mains toute l'autorité. Vassilevski continue:

«Le bureau politique, la direction des Forces armées, s'appuyaient toujours sur la raison collective. Voilà pourquoi les décisions stratégiques prises par le commandement suprême et élaborées collectivement répondaient toujours, en général, à la situation concrète sur le front, et les exigences présentées aux exécutants étaient réelles.»⁹⁶

Vassilevski est d'avis que le style de travail de Staline s'est encore amélioré lors de la bataille de Stalingrad, puis lors des grandes offensives contre les hitlériens.

«Le mois de septembre 1942, où se créa une situation extrêmement difficile qui exigeait une direction souple et qualifiée des opérations militaires, marqua le tournant d'une profonde conversion de Staline en tant que commandant suprême. (...) Il fut obligé de s'appuyer constamment sur l'expérience collective des chefs militaires. Depuis ce temps, on put entendre souvent de lui ces mots: 'Que diable ne l'avez-vous dit!' Depuis lors, avant de prendre une décision sur telle ou telle question importante de la conduite de la lutte armée, Staline prenait conseil, la discutait avec la participation de son adjoint, des responsables de l'état-major général, des directions principales du commissariat du peuple à la Défense, des commandants de front ainsi que des commissaires en charge de l'industrie de la défense.»

Pendant toute la durée de la guerre, le général d'armée Chtéménko a travaillé à l'état-major général, d'abord comme chef du bureau des opérations, puis comme sous-chef de l'état-major.

«Je dois dire que Staline ne décidait pas et n'aimait pas décider à lui seul des questions importantes de la guerre. Il comprenait parfaitement la nécessité du travail collectif dans ce domaine complexe, il reconnaissait les gens qui faisaient autorité dans tel ou tel problème militaire, tenait compte de leur opinion et rendait à chacun son dû.»⁹⁷

Joukov relate de nombreuses discussions très vives et il souligne la manière dont elles étaient résolues:

«Très souvent, aux séances du Comité d'Etat à la Défense, éclataient de vives discussions, au cours desquelles les opinions s'exprimaient de manière précise et tranchée. (...) Si on ne parvenait pas à s'entendre, une commission des représentants des parties opposées était constituée sur place et chargée de préparer un texte ralliant tout le monde. Pendant toute la durée de la guerre, le Comité d'Etat à la Défense prit environ dix mille résolutions et arrêtés présentant un caractère militaire et économique.»⁹⁸

L'image que Khrouchtchev a voulu donner de Staline, «l'homme seul qui ne compte sur personne» est parfaitement démentie par un épisode de la guerre, situé début août 1941, et qui concernait Khrouchtchev lui-même et le commandant Kirponos. C'est Vassilevski qui raconta l'anecdote, en pensant sans doute au passage du Rapport secret où Khrouchtchev dit:

«Au début de la guerre, nous n'avions même pas un nombre suffisant de fusils.»⁹⁹

Staline avait donné son accord à Khrouchtchev pour une offensive qui serait déclenchée le 5 août 1941. Mais en même temps, Staline lui dit de préparer la ligne de défense que lui, Staline, avait proposée. Et Staline d'expliquer:

«A la guerre, il faut envisager non seulement le bien mais aussi le mauvais et même le pire. C'est l'unique moyen de ne pas se laisser prendre au dépourvu.»

Krouchtchev avait fait toutes sortes de demandes déraisonnables auxquelles le quartier général ne pouvait pas répondre. Staline disait:

«Il serait déraisonnable de penser que les choses vous seront servies toutes prêtes du dehors. Apprenez à vous approvisionner et vous compléter vous-mêmes. Créez aux armées des unités de réserve, adaptez certaines usines à la production des fusils, des mitrailleuses, remuez-vous. (...) Léninegrad a déjà réussi à mettre au point la fabrication des batteries lance-fusées multitubes, les 'katioucha'. (...)»

- Camarade Staline, toutes vos instructions seront exécutées. Malheureusement, nous ne connaissons pas la construction de ces engins. (...)

- Les gens, chez vous, ont les épures, et des exemplaires existent depuis longtemps. Mais la faute en est à votre inattention à l'égard de cette sérieuse affaire.»¹⁰⁰

C'est ainsi que Staline apprenait à ses subordonnés — et notamment à Khrouchtchev — à faire preuve d'initiative, de créativité et de sens des responsabilités.

En juillet 1942, Rokossovski, qui avait dirigé jusqu'alors avec beaucoup de compétence une armée, fut nommé par Staline commandant du front de Briansk. Il se demanda s'il serait à la hauteur. Il fut reçu chaleureusement par Staline qui lui précisa sa mission. Rokossovski décrit la fin de l'entretien.

«Je m'apprêtais à me lever, mais Staline me dit:

- Patientez, restez assis.

Staline téléphona à Proskrebychev et lui demanda de faire venir un général à qui l'on venait de retirer le commandement d'un front. Ensuite se déroula le dialogue suivant:

- Vous vous plaignez que l'on vous ait injustement puni?

- Oui. Le fait est que j'ai été gêné dans mon commandement par le représentant du Centre.

- En quoi vous a-t-il gêné?

- Il s'immisçait dans mes ordres, organisait des réunions alors qu'il fallait agir et non plus tenir des conseils, donnait des instructions contradictoires... En bref, il se substituait au commandant de front.

- C'est ça. Donc, il vous gênait. Mais c'est vous qui commandiez le front?

- Oui, moi...

- C'est à vous que le Parti et le gouvernement avaient confié le front... Vous aviez une liaison téléphonique avec le Centre?

- J'en avais une.

- Pourquoi n'avez-vous pas informé, ne serait-ce qu'une fois, que l'on vous gênait dans votre commandement?

- Je n'ai pas osé me plaindre de votre représentant.

- Vous n'avez pas osé téléphoner, et en définitive avez fait échouer l'opération, voilà pourquoi nous vous avons puni...

Je sortis du bureau du commandant suprême avec la pensée qu'il m'avait été donnée, à moi qui venais de prendre le commandement d'un front, une leçon concrète. Croyez-moi, je me suis efforcé de l'assimiler.»¹⁰¹

C'est ainsi que Staline sanctionna des généraux qui n'avaient pas osé défendre leur opinion en s'adressant directement à lui.

Staline, un «hystérique»

Abordons une deuxième «vérité» qui semble au-dessus de toute contestation: Staline exerce une dictature personnelle, se comporte souvent comme un hystérique et un charlatan et dirige la guerre de façon irresponsable sans connaître la situation réelle sur le terrain.

C'est à nouveau l'homme du «retour au grand Lénine», monsieur Khrouchtchev, qui nous fait des révélations à ce propos.

«Même après le début de la guerre la nervosité et l'hystérie manifestées par Staline causèrent à notre armée de graves dommages.» «Staline se répandit en commentaires défavorables à l'égard de Joukov: 'On raconte que Joukov, avant de déclencher une opération, procédait de la sorte: il prenait un peu de terre dans sa main, la sentait et déclarait: nous pouvons commencer l'attaque, ou au contraire: cette opération envisagée ne peut être déclenchée'.» «Staline dressait ses plans en utilisant un globe terrestre. (Remous dans la salle.) Oui, camarades, c'est à l'aide d'un globe terrestre qu'il établissait la ligne du front.» «Staline était loin de comprendre la situation réelle qui se développait sur le front. Ce qui était naturel puisqu'il n'avait jamais visité aucune partie du front.»¹⁰²

Elleinstein, qui évite de se compromettre avec la remarque trop stupide de Khrouchtchev à propos du globe terrestre, se fait le pourfendeur des «méthodes de direction» détestables de Staline:

«Un fait mérite d'être souligné: c'est l'absence quasi totale de Staline, aussi bien auprès des combattants qu'auprès de la population civile. Jamais il ne se rend au front. Cette méthode de direction est certainement plus dangereuse que le fait de diriger la guerre à l'aide d'un globe terrestre.»¹⁰³ Écoutons maintenant comment Joukov nous présente Staline, cet «hystérique nerveux» qui ne supportait pas la moindre contradiction:

«Le travail de la Stavka s'effectuait, en règle générale, sous le signe de l'organisation, du calme. Tous pouvaient exprimer leur opinion. Joseph Staline s'adressait à tous de la même manière, sur un ton sévère et assez officiel. Il savait écouter quand on lui faisait un rapport en pleine connaissance de cause. Il faut dire, comme je m'en suis convaincu au cours des longues années de la guerre, que Joseph Staline n'était pas du tout un homme devant qui des problèmes difficiles ne pouvaient être évoqués, avec qui on ne pouvait discuter et même défendre énergiquement son point de vue. Si certains affirment le contraire, je dirai simplement que leurs assertions sont fausses.»¹⁰⁴

Nous assistons maintenant à la scène inoubliable où Joukov se rend chez le dictateur, son petit globe terrestre sous le bras, pour y indiquer, approximativement bien sûr, la ligne du front. A son retour, Joukov écrira:

«Se rendre au rapport de la Stavka, chez Joseph Staline avec, disons, des cartes incomplètement renseignées, lui fournir des renseignements approximatifs ou, à plus forte raison exagérés, était chose impossible. Staline n'acceptait pas de réponse au hasard. Il exigeait que l'on soit clair et que l'on épuise complètement le sujet.» «Staline avait une sorte de flair particulier pour les points faibles d'un rapport ou d'un document, il les découvrait et il sanctionnait sévèrement les coupables pour leurs renseignements inexacts. Jouissant d'une mémoire extrêmement fidèle, il se souvenait exactement de ce qui avait été dit, ne laissant jamais passer l'occasion de reprendre assez brutalement le coupable d'un oubli. C'est pourquoi nous nous efforcions de préparer les documents d'état-major avec le maximum de soin.»¹⁰⁵

Le général d'armée Chtéménko, quant à lui, aborde directement l'accusation de Khrouchtchev selon laquelle Staline, ne se rendant pas au front, ne pouvait pas connaître les réalités de la guerre. «Le commandant suprême ne pouvait, à notre avis, se rendre plus fréquemment aux fronts. Il eût été d'une légèreté impardonnable d'abandonner ne fût-ce qu'un temps la direction générale, pour décider d'une question partielle sur un seul front quelconque.»¹⁰⁶

Des déplacements de ce genre étaient inutiles, affirme Vassilevski, Staline obtenait à la Stavka les informations les plus détaillées et les plus complètes, «il pouvait, se trouvant à Moscou, prendre des décisions justes et efficaces».¹⁰⁷ Staline prit ses décisions à partir «non seulement des données connues au Centre, mais aussi en tenant compte des particularités de la situation sur place».¹⁰⁸ Comment y arrivait-il? Staline recevait toutes les informations importantes qui parvenaient aux services de l'état-major général, au ministère de la Défense et à la Direction politique de l'Armée rouge. Ses connaissances des particularités des différents fronts provenaient de deux sources. D'abord, les commandants des fronts lui remettaient régulièrement des rapports. Ensuite, d'après le témoignage de Joukov:

«Pour les questions importantes, les opinions de Joseph Staline étaient fondées en grande partie sur les rapports des représentants de la Stavka qu'il envoyait dans les troupes. Ils devaient se rendre compte sur place de la situation et demander aux commandants des unités leurs avis sur les conclusions de l'état-major général, sur les opinions et propositions des commandants des fronts et sur les rapports spéciaux.»¹⁰⁹

Ces représentants de la Stavka étaient tenus de faire parvenir chaque jour un rapport à Staline. Le 16 août 1943, premier jour d'une opération importante aux alentours de Kharkov, Vassilevski avait omis d'envoyer son compte rendu. Staline lui transmit immédiatement un message:

«Dans le cas d'un nouvel oubli de votre devoir vis-à-vis du quartier général, vous serez relevé de vos fonctions de chef d'état-major général et rappelé du front...»¹¹⁰ Vassilevski fut bouleversé. Mais il ne s'offusqua pas de cette «brutalité». Au contraire, il écrit:

«Staline était tout aussi catégorique avec les autres, il exigeait une égale discipline de chaque représentant de la Stavka. J'estime que l'absence de toute complaisance envers nous était justifiée par les intérêts d'une direction efficace de la lutte armée. Le commandant suprême suivait de très près l'évolution des événements sur les différents fronts, réagissait vivement à toutes les modifications et tenait fermement en main la direction des troupes.»¹¹¹

Contre Khrouchtchev qui prétend avoir vu à l'oeuvre un Staline irresponsable et charlatanesque, Vassilevski, qui travailla pendant trente-quatre mois à côté de Staline, analyse le style de travail de ce dernier de la façon suivante:

«Staline exerça une grande influence sur la formation du style de travail de la Stavka. Ses traits caractéristiques étaient l'appui sur l'expérience collective pour l'établissement des plans opérationnels et stratégiques, une haute exigence, la diligence, la liaison permanente avec les troupes, l'exacte connaissance de la situation sur les fronts. Sa haute exigence faisait partie constituante du style de travail de Staline en tant que Commandant Suprême. Elle n'était pas seulement rigoureuse, ce qui est justifié, spécialement en temps de guerre, il ne pardonnait jamais le manque de netteté dans le travail, l'incapacité à mener les choses jusqu'au bout.»¹¹²

Un exemple détaillé montrera de la façon la plus convaincante ce qu'il en était des fameuses «méthodes de direction irresponsables» de Staline.

En avril 1942, l'offensive de l'armée rouge pour libérer toute la Crimée avait échoué. La Stavka ordonna de l'arrêter et d'organiser une défense échelonnée. Vingt et une divisions soviétiques faisaient face à dix divisions nazies. Mais le 8 mai, les nazis attaquaient et perçaient la défense soviétique. Le représentant de la Stavka, Mekhlis, un proche collaborateur de Staline, envoya son rapport, auquel le commandant suprême répondit ainsi :

«Vous gardez une étrange position d'observateur du dehors, sans responsabilité des affaires du front de Crimée. Cette position est fort commode, mais elle est parfaitement pourrie. Au front de Crimée, vous n'êtes pas un observateur du dehors, mais un représentant responsable de la Stavka, répondant de tous les succès et échecs du front, et obligé de corriger sur place les erreurs du commandement. Vous répondez avec le commandement du fait que le flanc gauche du front s'est trouvé tout à fait faible. Si, comme vous le dites, «toute la situation montrait que l'ennemi allait attaquer dès le matin», tandis que vous n'avez pas pris toutes les mesures pour organiser la résistance et vous vous êtes limité à une critique passive, tant pis pour vous.»¹¹³ Staline critiqua à fond les méthodes de direction bureaucratique et formelle.

«Les camarades Kozlov (commandant du front) et Mekhlis considéraient que leur mission principale consistait à donner un ordre et qu'une fois celui-ci donné, prenait fin leur obligation relative à la conduite des troupes. Ils n'ont pas compris que donner un ordre est seulement le commencement du travail et que la mission principale du commandement consiste à assurer son exécution, à porter l'ordre à la connaissance des troupes et à organiser l'aide aux troupes, pour l'exécution de l'ordre du commandement. Comme le montra l'analyse du cours de l'opération, le commandement du front émettait ses ordres sans tenir compte de la situation sur le front, sans connaître la véritable position des troupes. Le commandement du front n'assura même pas l'acheminement de ses ordres aux armées. (...) Dans les journées critiques de l'opération, le commandement du front de Crimée et le camarade Mekhlis, au lieu d'une communication personnelle avec les commandants d'armées et au lieu d'une action personnelle sur le cours de l'opération, passaient leur temps à de longues et infructueuses séances du conseil militaire.» «Notre personnel de commandement doit rompre résolument avec les méthodes vicieuses et bureaucratiques de direction des troupes, ne pas se borner à donner des ordres, mais se trouver plus souvent dans les troupes, dans les armées, les divisions, et aider ses subordonnés à exécuter les ordres du commandement. Notre personnel de commandement, les commissaires et responsables politiques doivent extirper radicalement l'indiscipline parmi les chefs, grands et petits.»¹¹⁴

Pendant toute la durée de la guerre, Staline combattit fermement toute attitude irresponsable et bureaucratique. Il exigeait des interventions énergiques sur le terrain.

Staline, une «intelligence médiocre»

Terminons par la troisième «vérité» sur la personnalité de Staline: homme brutal et froid, d'une intelligence médiocre, sans considération pour les hommes et qui tenait ses collaborateurs en mépris.

Or, les hommes qui ont «subi» ce monstre jour après jour pendant les quatre terribles années de guerre nous offrent un portrait de Staline qui est à l'extrême opposé de ce tableau.

Voici l'instantané que Joukov nous fournit de son «patron».

«J. Staline ne se faisait remarquer par rien de particulier, mais produisait une forte impression. Dépourvu de toute pose, il séduisait l'interlocuteur par la simplicité de ses rapports. Le tour libre donné à sa conversation, l'aptitude à formuler avec netteté sa pensée, l'esprit porté naturellement à l'analyse, une grande érudition et une mémoire étonnante obligeaient même les personnalités très averties qui s'entretenaient avec lui à se concentrer et à être sur leurs gardes.» «Staline possédait une énorme intelligence naturelle, mais aussi des connaissances étonnamment vastes. J'eus l'occasion d'observer sa capacité de pensée analytique durant les séances du bureau politique, du Comité d'Etat à la Défense et au travail permanent à la Stavka. Il écoutait attentivement ceux qui prenaient la parole, posait parfois des questions, donnait des répliques. Et, la discussion terminée, il en formulait nettement les conclusions, faisait le bilan.» «Son étonnante capacité de travail, son aptitude à saisir rapidement un sujet lui permettaient d'étudier et d'assimiler en un jour une quantité de faits des plus variés, ce qui exige des capacités exceptionnelles.»¹¹⁵

A ce portrait, Vassilevski ajoute quelques touches sur les relations de Staline avec les hommes.

«Staline était doué d'une grande capacité d'organisation. Il travaillait beaucoup lui-même, savait faire travailler les autres, en tirer tout ce qu'ils pouvaient donner.» «Staline avait une mémoire étonnante. Staline ne connaissait pas seulement tous les commandants de fronts et d'armées, qui étaient plus d'une centaine, mais aussi certains des commandants de corps et de divisions, ainsi que des responsables du commissariat du peuple à la Défense, sans parler du personnel dirigeant de l'appareil central et régional du Parti et de l'Etat.»¹¹⁶

En plus, Staline connaissait personnellement un grand nombre de constructeurs d'avions, de matériel d'artillerie et de chars, il les convoquait souvent chez lui, les interrogeait minutieusement.¹¹⁷

Les mérites militaires de Staline

Comment faut-il évaluer finalement les mérites militaires de celui qui dirigea l'armée et les peuples de l'Union soviétique au cours de la guerre la plus grande, la plus effroyable que l'histoire ait connue?

Présentons d'abord l'opinion de Khrouchtchev.

«Staline a beaucoup tenu à se faire passer pour un grand chef militaire. Reportons-nous par exemple à nos films historiques. C'est écoeurant. Il ne s'agit que de propager le thème d'après lequel Staline était un génie militaire.»¹¹⁸

«Ce n'est pas Staline, mais bien le Parti tout entier, le gouvernement soviétique, notre héroïque armée, ses chefs talentueux et ses braves soldats qui ont remporté la victoire dans la grande guerre patriotique. (Tempête d'applaudissements prolongés.)»¹¹⁹

Ce n'est pas Staline! Pas Staline, mais le Parti tout entier. Et ce Parti tout entier obéissait sans doute aux instructions et aux ordres du Saint-Esprit.

Khrouchtchev fait semblant de glorifier le Parti, ce corps collectif de combat, pour diminuer le rôle de Staline. Organisant le culte de sa personnalité, Staline aurait usurpé la victoire que le Parti «tout entier» avait arrachée. Comme si Staline n'était pas le dirigeant le plus éminent de ce Parti, celui qui, au cours de la guerre, a fait preuve de la plus étonnante capacité de travail, de la plus grande ténacité et clairvoyance. Comme si toutes les décisions stratégiques n'étaient pas tranchées par Staline, mais contre lui, par ses subordonnés.

Si Staline n'était pas un génie militaire, il faut bien conclure que la plus grande guerre de l'histoire, celle que l'humanité a livrée contre le fascisme, a été gagnée sans génie militaire. Parce que dans cette guerre terrifiante, personne n'a joué un rôle comparable à celui tenu par Staline.

Même Averell Harriman, le représentant de l'impérialisme américain, après avoir répété les clichés obligatoires à propos du «tyran qu'était Staline», souligne «sa grande intelligence, sa fantastique capacité d'entrer dans les détails, sa perspicacité et la sensibilité humaine surprenante qu'il pouvait manifester, au moins au cours des années de guerre. Je trouvais qu'il était mieux informé que Roosevelt, plus réaliste que Churchill, sous plusieurs aspects le plus efficace des dirigeants de la guerre».¹²⁰

«Staline présent, il ne restait plus de place pour personne. Où étaient donc nos chefs militaires?» s'est écrié le démagogue Khrouchtchev. Il flattait les maréchaux: n'est-ce pas vous, les véritables génies militaires de la Seconde Guerre mondiale? Finalement Joukov et Vassilevski, les deux chefs militaires les plus éminents, ont donné leur opinion, respectivement quinze et vingt ans après le rapport infâme de Khrouchtchev.

Écoutons d'abord le jugement de Vassilevski.

«Staline s'est formé en tant que stratège. (...) Après la bataille de Stalingrad et particulièrement celle de Koursk, il s'est élevé jusqu'aux cimes de la direction stratégique. Staline pense alors en maniant les catégories de la guerre moderne, il se reconnaît parfaitement dans toutes les questions de la préparation et de l'exécution des opérations. Il exige à présent que les opérations militaires soient conduites de façon créatrice, en tenant pleinement compte de la science militaire, qu'elles soient énergiques et manoeuvrières, ayant pour objet la dislocation et l'encerclement de l'ennemi. Sa pensée militaire manifeste nettement la tendance à masser les forces et les moyens, à faire un emploi diversifié de toutes les variantes possibles du début des opérations et de leur conduite. Staline commence à bien comprendre non seulement la stratégie de la guerre, ce qui lui est facile, car il possède à merveille l'art de la stratégie politique, mais aussi l'art opérationnel.»¹²¹

«Staline est entré durablement dans l'histoire militaire. Son mérite indubitable est que, sous sa direction immédiate en tant que commandant suprême, les Forces armées soviétiques ont tenu ferme dans les campagnes défensives et ont brillamment accompli toutes les opérations offensives. Mais, autant que j'ai pu l'observer, il ne parlait jamais de ses mérites. En tout cas, il ne m'est jamais arrivé de l'entendre. Le titre de Héros de l'Union soviétique et le rang de Généralissime lui furent conférés sur proposition des commandants de front au bureau politique. Quant aux erreurs commises durant les années de guerre, il en parla honnêtement et franchement.»¹²²

«Staline, j'en suis profondément convaincu, particulièrement à partir de la seconde moitié de la Grande Guerre nationale, fut la figure la plus forte et la plus éclatante du commandement stratégique. Il s'acquittait avec succès de la direction des fronts, de tous les efforts du pays, sur la base de la politique du parti. (...) Staline est resté dans ma mémoire comme un chef militaire rigoureux, de forte volonté et ne manquant pas en même temps de charme personnel.»¹²³

Joukov commence par nous donner un parfait exemple de la méthode de direction, exposée par Mao Zedong: concentrer les idées justes des masses pour les retourner sous forme de directives aux masses.

«C'est à Joseph Staline en personne que furent attribuées des solutions de principe, en particulier celles concernant les procédés d'attaque de l'artillerie, la conquête de la maîtrise aérienne, les méthodes d'encercllement de l'ennemi, la dislocation des groupements ennemis encerclés et leur destruction successive par éléments, etc. Toutes ces questions importantes de l'art militaire sont les fruits d'une expérience pratique, acquise au cours des combats et les batailles, le fruit des réflexions approfondies et des conclusions tirées de cette expérience par l'ensemble des chefs et par les troupes elles-mêmes. Mais le mérite de J. Staline consiste à avoir accueilli comme il convient les conseils de nos spécialistes militaires éminents, de les avoir complétés, exploités et communiqués rapidement sous forme de principes généraux dans les instructions et les directives adressées aux troupes en vue d'assurer la conduite pratique des opérations.»¹²⁴

«Jusqu'à la bataille de Stalingrad, J. Staline ne dominait que dans les grandes lignes les problèmes de la stratégie, de l'art opérationnel, de la mise sur pied des opérations modernes au niveau d'un front, et a fortiori à celui d'une armée. Plus tard, surtout à partir de Stalingrad, J. Staline acquit à fond l'art de monter les opérations d'un front ou de plusieurs fronts, et dirigeait de telles opérations avec compétence, résolvant bien de sérieux problèmes de stratégie.

Dans la direction de la lutte armée, J. Staline était d'une manière générale aidé par son intelligence naturelle et sa riche intuition. Il savait découvrir l'élément principal d'une situation stratégique et, s'en étant saisi, il savait riposter à l'ennemi, déclencher telle ou telle importante opération offensive.

Il n'y a pas à en douter: il était digne du commandement suprême.»¹²⁵

Chapitre 10 – De Staline à Khrouchtchev

Le 9 février 1946, Staline présente devant ses électeurs un bilan de la guerre antifasciste.

«La guerre, dit-il, fut une grande école où toutes les forces du peuple ont été mises à l'épreuve et vérifiées.»

Staline s'en prend indirectement aux conceptions militaristes selon lesquelles l'Armée rouge aurait été le principal artisan de la victoire. En effet, l'idée de l'armée au-dessus du Parti, prônée à l'époque par Toukhatchevski, s'est développée à la fin de la guerre dans l'entourage de Joukov. Staline reconnaît bien sûr les mérites énormes de l'armée mais, dit-il, «avant tout, c'est notre régime social soviétique qui a triomphé... La guerre a montré que le régime social soviétique est un régime véritablement populaire». La victoire est due, en second lieu, à «notre régime politique soviétique... Notre Etat soviétique multinational a résisté à toutes les épreuves de la guerre et a prouvé sa vitalité».¹

Ce serait une erreur, poursuit Staline, de croire «que nous devons notre triomphe uniquement au courage de nos troupes». L'héroïsme de l'armée aurait été vain sans ces masses énormes de chars, de canons, de munitions que le peuple mettait à la disposition de ses soldats. Et toute cette production fabuleuse a pu être réalisée grâce à l'industrialisation, «accomplie dans le délai excessivement court de treize ans» et grâce à la collectivisation qui avait permis d'«en finir, en un temps réduit, avec le retard séculaire de notre agriculture». Et Staline rappelle le combat mené par les trotskistes et les boukhariniens contre l'industrialisation et la collectivisation.

«Beaucoup de membres marquants du Parti ont systématiquement tiré le Parti en arrière et essayé de toutes les manières de le pousser sur la voie 'ordinaire', capitaliste, du développement.»²

Ainsi, Staline a mis à juste titre l'accent sur la rôle clé joué par le Parti et par les masses travailleuses dans la préparation à la défense et lors de la guerre.

En février 1946, le nouveau plan quinquennal est ratifié.

Dans sa retraite, l'armée allemande a délibérément fait sauter et brûler tout ce qui pouvait être utile aux Soviétiques. 2.000 villes, 70.000 villages et des entreprises employant quatre millions de travailleurs ont été totalement ou partiellement détruits.³

Dans les régions envahies, les destructions subies représentent de 40 à 60 % du potentiel de l'industrie charbonnière, de la production d'électricité, de l'industrie ferreuse et non ferreuse et métallurgique, des industries mécaniques.

Certains estimaient que l'URSS aurait besoin de plusieurs décennies pour guérir les blessures que les nazis avaient infligées à son tissu industriel. Or, grâce à trois ans d'efforts épatants, la production industrielle de 1948 va dépasser celle de 1940.⁴ Par rapport à 1940, année de base, la production de charbon atteint alors l'indice 123, l'électricité 130, les laminés 102, les autos et camions 161, les machines et instruments 154, le ciment 114.⁵

En 1950, à la fin du quatrième plan quinquennal, la production industrielle est 73 pour cent plus élevée qu'en 1940. La production des biens capitaux a doublé, celle des biens de consommation affiche une hausse de 23 %.⁶

Le cinquième plan, couvrant la période 1951-1955, prévoit une croissance industrielle de 12 % par an. Fait nouveau: la production de biens de consommation connaîtra un développement remarquable, avec une augmentation de 65 %; les biens capitaux connaîtront une croissance de 80 % en cinq ans.⁷ Ce changement dans la politique économique, Staline l'avait déjà annoncé dans son discours-bilan de 1946:

«On accordera une attention particulière à l'accroissement de la production des articles d'usage courant, au relèvement du niveau de vie des travailleurs, en réduisant progressivement le prix de toutes les marchandises, et à la création de toutes sortes d'instituts de recherches scientifiques.»⁸

Les Etats-Unis prennent la relève de l'Allemagne nazie

La guerre antifasciste n'était pas encore terminée qu'un grand nombre de généraux américains rêvaient d'un renversement des alliances pour lancer des opérations militaires contre l'Union soviétique. Dans cette aventure, ils pensaient utiliser... l'armée nazie, épurée d'Hitler et de son entourage. L'ancien agent secret Cookridge rapporte certains propos tenus en été 1945:

«Le général Patton rêvait de réarmer deux divisions de Waffen-SS pour les incorporer à la III^e armée (américaine) et pour les 'diriger contre les Rouges'. Patton avait très sérieusement présenté ce projet au général McNarney, gouverneur militaire US en Allemagne... 'Ce que pensent ces bougres de bolcheviks, qu'est-ce que cela peut bien vous foutre? disait Patton. Tôt ou tard, il faudra se battre contre eux. Pourquoi pas maintenant pendant que notre armée est intacte et que nous pouvons repousser l'Armée rouge en Russie? Avec mes

Allemands, nous sommes capables de le faire. Ils détestent ces bâtards rouges!.» Patton fut convoqué par Robert Murphy, le conseiller politique de McNamee.

«Patton demanda, écrit Murphy, s'il y avait une chance d'aller jusqu'à Moscou et ajouta qu'il se faisait fort d'y arriver en trente jours, au lieu d'attendre que les Russes attaquent les Etats-Unis.»⁹

Le nazi Gehlen et la CIA

Le général Gehlen avait été le chef de l'espionnage nazi en l'Union soviétique. En mai 1945, il décida de se rendre, avec ses archives, aux Américains. Il fut présenté au major général Luther Sibert, chef du Renseignement du groupe d'armées du général Bradley. A la demande de Sibert, le nazi Gehlen rédigea un rapport de 129 pages: «le projet d'une organisation secrète basée sur les travaux du Renseignement, dirigé contre l'Union soviétique sous l'égide américaine».¹⁰ Gehlen fut introduit auprès des plus hautes autorités militaires américaines et, lorsque les représentants soviétiques demandèrent des nouvelles de Gehlen et de Schellenberg, deux criminels de guerre qui devaient leur être remis, les Américains répondirent ne pas savoir ce qu'il en était advenu. Et le 22 août 1945, ils transportèrent Gehlen, clandestinement, aux Etats-Unis.¹¹ Le nazi Gehlen y «négocia» avec les as du renseignement américain, Allan Dulles y compris, et ils arrivèrent à un «accord»: l'organisation d'espionnage de Gehlen continuerait à fonctionner en Union soviétique de façon autonome et «des officiers américains assureraient la liaison avec les Services américains». «L'organisation Gehlen serait utilisée uniquement pour fournir des renseignements sur l'Union soviétique et les pays satellites.»¹²

Le 9 juillet 1946, Gehlen était de retour en Allemagne pour réactiver son service d'espionnage nazi, sous le contrôle des Américains. Il engagea des dizaines d'officiers supérieurs de la Gestapo et des SS auxquels il livra de faux papiers.¹³

John Loftus, un responsable des services secrets américains, responsable du dépistage d'anciens nazis après la guerre, dut constater que des milliers de fascistes ukrainiens, croates et hongrois furent introduits aux Etats-Unis par un service «rival». Loftus écrit:

«Le nombre des criminels de guerre nazis qui se sont établis aux Etats-Unis après la Seconde Guerre mondiale est estimé à quelque dix mille.»¹⁴

Dès 1947, lorsque les Américains ouvrirent la guerre froide, ces «anciens» nazis jouèrent un rôle considérable dans la propagande anti-communiste.

Ainsi, on peut affirmer que l'impérialisme américain fut réellement le continuateur direct de l'expansionnisme nazi.

La bombe nucléaire... contre l'URSS

Le 21 juillet 1945, en pleine conférence de Potsdam, un rapport sur le premier essai nucléaire américain parvenait à Truman.

«Cela donna à mon père, écrit Margaret Truman, la possibilité de poursuivre les conversations (avec Staline) avec plus d'audace et plus de fermeté.» Elle poursuit:

«Mon père avait soigneusement réfléchi à la manière selon laquelle il devait informer Staline de l'existence de la bombe atomique. Il s'approcha du 'leader' soviétique et lui fit savoir que les Etats-Unis avaient réalisé une nouvelle arme d'un pouvoir de destruction extraordinaire. Le premier ministre Churchill et le secrétaire d'Etat Byrnes firent quelques pas vers eux et observèrent attentivement la réaction de Staline. Il garda le calme le plus complet.»¹⁵

Joukov se rappelle la conversation entre Staline et Molotov à leur retour dans la résidence.

«Molotov réagissait immédiatement:

- Ils essaient de faire augmenter le prix. Staline disait en souriant:

- Laisse-les. Aujourd'hui, je dois en discuter avec Kourchatov pour qu'il accélère les choses.

Je compris qu'ils parlaient de la bombe nucléaire.»¹⁶

Staline était un homme décidé et calme qui ne se laissait jamais intimider, même pas par le chantage nucléaire.

Truman, dès la fabrication de la bombe atomique, la conçut comme une arme de terreur massive, capable d'assurer aux Etats-Unis l'hégémonie mondiale. Il écrit dans ses mémoires:

«Je regardais la bombe comme une arme militaire et je n'ai jamais douté qu'elle serait utilisée. Lorsque je parlais à Churchill, il me disait sans hésitation qu'il était en faveur de l'utilisation de la bombe nucléaire.»¹⁷

Fin juillet, l'Union soviétique avait pris la décision d'entrer en guerre contre le Japon qui allait désormais au-devant d'une défaite militaire inévitable. Pourtant, sans la moindre nécessité militaire, les Américains ont décidé d'«expérimenter» leurs armes nucléaires sur des êtres humains. Ils espéraient ainsi terroriser leurs adversaires à un degré que même les nazis n'avaient jamais envisagé. Il est à noter que le but principal de l'impérialisme, en tuant massivement des Japonais, était de susciter la terreur chez les Soviétiques: le message principal s'adressait à Staline. Dès que Churchill eut appris l'existence de la bombe atomique, il voulut l'utiliser... contre l'URSS! Le professeur Gabriel Kolko écrit:

«Le maréchal Alan Brooke pensait que l'enthousiasme infantile du premier ministre devenait dangereux: 'Il se voyait déjà capable d'éliminer les centres industriels de la Russie'»¹⁸

A Potsdam, Churchill «pressait les Américains pour qu'ils utilisent la bombe comme un moyen de pression politique sur les Russes».¹⁹

Le 6 août 1945, apprenant qu'Hiroshima avait été détruite par la bombe, Truman déclara aux gens qui l'entouraient:

«C'est la plus grande affaire de l'histoire.» Truman a osé écrire une phrase pareille dans ses mémoires! La décision de l'impérialisme américain d'exterminer sans distinction des centaines de milliers de civils japonais montre bien sa nature inhumaine et barbare: il reprenait ainsi le flambeau tenu par les puissances fascistes. Dans sa déclaration officielle, le même jour, Truman dit:

«Si maintenant les Japonais n'acceptent pas nos conditions, ils peuvent s'attendre à une pluie de ruines venant du ciel, comme on n'en a jamais vu sur cette terre.»²⁰

Le 9 août, une deuxième ville, Nagasaki, fut rayée de la carte par la pluie atomique promise par Truman. Elle coûta la vie à 443.000 personnes parmi les populations civiles d'Hiroshima et de Nagasaki...²¹

Seule puissance prétendant à l'hégémonie mondiale, les Etats-Unis se posaient en adversaire irréductible de tout mouvement anti-impérialiste, luttant pour l'indépendance, la démocratie populaire et le socialisme. C'est le sens de la «doctrine Truman», une doctrine d'interventions tous azimuts sous le prétexte de «défendre la liberté (du marché, de l'exploitation) contre le danger communiste». Truman la formula ainsi le 12 mars 1947:

«Je crois que la politique des Etats-Unis doit être de soutenir les peuples libres qui résistent aux tentatives d'assujettissement par des minorités armées ou par des pressions extérieures.»²²

Cette politique d'interventionnisme était «justifiée» principalement par «le danger du totalitarisme russe»; Truman déclara que «la nouvelle menace à laquelle nous faisons face semblait tout aussi grave que l'Allemagne nazie l'avait été».²³ Ayant éliminé Hitler, son concurrent pour l'hégémonie mondiale, Truman reprit textuellement toutes les calomnies anticomunistes des nazis. Parlant de l'Union soviétique, Truman dit:

«Un groupe de fanatiques cruels mais habiles a organisé une dictature avec tous les ornements d'une religion d'Etat... L'individu devenait le sujet de l'Etat dans un esclavage perpétuel.»²⁴

Ainsi, à peine les nazis vaincus, Truman reprend leur orientation principale, celle de l'anti-communisme et de l'anti-soviétisme. Or, c'est Hitler lui-même qui, le 31 août 1944, avait ébauché une ouverture vers les Américains.

«Une victoire de nos adversaires doit fatalement bolcheviser l'Europe.» «La coalition de nos adversaires est composée d'éléments... hétérogènes...: des Etats ultra-capitalistes d'un côté, des Etats ultra-communistes de l'autre.» «Il arrivera un jour où cette coalition se désagrègera.» «Le tout est d'attendre le moment, si grave que soit la situation.»²⁵

Pour se sauver de la défaite imminente, pour renverser les alliances, les nazis avaient accentué, vers la fin de la guerre, leurs calomnies grossières contre le communisme. Truman les reprend, dix-huit mois plus tard.

La lutte anti-impérialiste et la lutte pour la paix

Sur cette toile de fond, on peut mieux comprendre la politique internationale que Staline a suivie de 1945 à 1953. Staline était ferme dans son opposition à l'impérialisme américain et à ses plans de guerre. Dans la mesure de ses moyens, il aidait les mouvements révolutionnaires des différents peuples tout en faisant preuve d'une grande prudence.

Contre le système capitaliste mondial, Staline a mené une lutte sur quatre fronts: il a renforcé la défense de l'Union soviétique, la base du mouvement communiste international; il a aidé les peuples qui ont décidé de s'engager dans la voie de la démocratie populaire et du socialisme; il a soutenu les peuples colonisés qui aspiraient à l'indépendance et il a encouragé le vaste mouvement international pour la paix, contre les nouvelles aventures belliqueuses de l'impérialisme.

Staline a clairement compris que le but de l'impérialisme anglo-américain était de «sauver» les classes réactionnaires des pays limitrophes de l'URSS, celles qui avaient collaboré avec les nazis, pour les intégrer dans leur stratégie d'hégémonie mondiale. Cette orientation s'était déjà clairement dessinée au cours de la guerre même.

Le 1^{er} août 1944, le gouvernement polonais à Londres avait déclenché l'insurrection de Varsovie. Ces réactionnaires se lançaient dans une aventure criminelle dans le seul but d'empêcher l'Armée rouge de libérer la capitale de la Pologne. L'Armée rouge, qui venait de progresser de 600 kilomètres, avait perdu beaucoup d'hommes et de matériel. Il lui était impossible de percer jusqu'à Varsovie pour aider les insurgés. Les réactionnaires polonais avaient d'ailleurs délibérément caché aux Soviétiques leur intention de déclencher une insurrection. Mais les nazis, qui avaient concentré plusieurs divisions à Varsovie, massacrèrent la population et détruisirent la capitale.²⁶ Staline comprit qu'il y avait là une guerre dans la guerre. Il écrivit à Churchill et Roosevelt:

«Tôt ou tard, la vérité sera connue sur la poignée de criminels qui, pour s'emparer du pouvoir, ont déclenché l'aventure de Varsovie.»²⁷

Le 23 août 1944, l'Armée rouge avait libéré le premier village hongrois. Deux jours plus tard, le gouvernement fasciste de Horthy, au pouvoir depuis 1919, se penchait sur la situation nouvellement créée.

«Les Anglo-Saxons voudraient que les Hongrois contiennent les Russes jusqu'à l'occupation de la Hongrie par eux-mêmes», lit-on dans le procès-verbal.²⁸

Horthy et sa bande commencèrent la lutte contre «l'impérialisme rouge» au moment même où trente-cinq divisions fascistes s'appêtaient à «défendre» Budapest contre l'armée soviétique. Dès ce jour, la réaction hongroise espéra se sauver grâce à l'aide des Américains qui devaient garantir «l'indépendance hongroise» contre «l'expansionnisme soviétique». Dans tous les pays de l'Europe de l'Est, le mot d'ordre «indépendance nationale» sera utilisé par les classes réactionnaires pour combattre, non seulement le socialisme, mais aussi les intérêts nationaux fondamentaux et pour s'intégrer dans la stratégie américaine de domination mondiale.

En Grèce, la résistance nationale dirigée par le Parti communiste avait infligé de lourdes pertes aux nazis. Lorsque les Allemands évacuèrent Athènes, le 12 octobre 1944, les 70.000 résistants armés contrôlaient presque tout le territoire. L'armée anglaise intervint pour empêcher le peuple grec de fonder un pouvoir révolutionnaire. Le 5 décembre, Churchill écrit au général Scobie:

«N'hésitez pas à agir comme si vous étiez dans un pays conquis où une rébellion locale se développe.»²⁹

C'est ainsi que débuta la longue guerre des Anglo-Américains contre les antifascistes grecs.

En écrasant les forces armées fascistes dans les pays d'Europe de l'Est, l'Armée rouge a créé les conditions optimales pour le développement de la lutte des ouvriers, des paysans et des antifascistes.

Grâce à cette aide, les masses, dirigées par les partis communistes, ont réussi à installer le pouvoir socialiste et ont réalisé ainsi une indépendance nationale authentique. Elles ont déjoué les intrigues des forces fascistes et bourgeoises qui tentaient de maintenir leur pouvoir en faisant des pays de l'Europe de l'Est des néo-colonies américaines.

La théorie de l'«impérialisme rouge», que les nazis avaient inventée au début de la guerre, en 1941, pour justifier leur agression, a été reprise par les Américains dès 1946. La manière dont les Anglo-Américains comprenaient l'«indépendance» des pays s'est le mieux illustrée en Grèce où ils ont massacré les forces trempées dans le combat anti-hitlérien...

L'analyse que Staline a faite de la situation internationale créée après la défaite des puissances fascistes a été exposée par un de ses proches, André Jdanov, le responsable politique à Léninegrad lors des 900 jours du blocus fasciste.

Voici le texte qu'il présenta lors de la conférence d'information de neuf partis communistes, en septembre 1947 en Pologne. Ses positions méritent notre attention, non seulement en raison de leur pertinence, mais aussi parce qu'elles seront attaquées et rejetées, point par point, à peine neuf ans plus tard, après le coup d'Etat de Khrouchtchev.

«Le but que se pose le nouveau cours expansionniste des Etats-Unis est l'établissement de la domination mondiale. Ce nouveau cours vise à la consolidation de la situation de monopole des Etats-Unis sur les marchés, monopole qui s'est établi par suite de la disparition de leurs deux concurrents les plus importants — l'Allemagne et le Japon — et par l'affaiblissement de leurs partenaires capitalistes, l'Angleterre et la France. Ce nouveau cours compte sur un large programme militaire, économique et politique, dont l'application établirait dans tous les pays visés la domination politique et économique des Etats-Unis, réduirait ces pays à l'Etat de satellites, y

introduirait des régimes intérieurs qui élimineraient tout obstacle à l'exploitation de ces pays par le capital américain.» «Les politiciens impérialistes les plus enragés et déséquilibrés ont commencé, après Churchill, à dresser des plans en vue d'organiser le plus rapidement possible une guerre préventive contre l'URSS, faisant ouvertement appel à l'utilisation contre les hommes soviétiques du monopole américain temporaire de l'arme atomique.» «Le plan militaire stratégique des Etats-Unis prévoit la création, en temps de paix, de nombreuses bases et places d'armes, très éloignées du continent américain et destinées à être utilisées dans des buts d'agression contre l'URSS et les pays de la nouvelle démocratie.» «Les monopoles américains nourrissent des espoirs particuliers sur la restauration de l'Allemagne capitaliste, considérant qu'elle constituerait la plus importante garantie pour le succès de la lutte contre les forces démocratiques en Europe.» «Mais sur le chemin de leurs aspirations à la domination mondiale, les Etats-Unis se heurtent à l'URSS avec son influence internationale croissante, comme au bastion de la politique anti-impérialiste et antifasciste, aux pays de la nouvelle démocratie, qui ont échappé au contrôle de l'impérialisme anglo-américain, aux ouvriers de tous les pays.» «Les concessions à la nouvelle orientation des Etats-Unis d'Amérique et du camp impérialiste peuvent inciter ses inspireurs à devenir plus insolents et plus agressifs. C'est pourquoi les partis communistes doivent se mettre à la tête de la résistance dans tous les domaines aux plans impérialistes d'expansion et d'agression.»³⁰

Staline a toujours eu confiance dans les forces du peuple soviétique et dans les forces révolutionnaires et anti-capitalistes de par le monde. Cette attitude s'est exprimée avec netteté dans une déclaration officielle de Malenkov en 1950.

«Que personne ne s'avise de croire que le cliquetis d'armes des fauteurs de guerre nous fasse peur. Ce n'est pas à nous, mais aux impérialistes et aux agresseurs de craindre la guerre. (...) Peut-il y avoir le moindre doute que, si les impérialistes déclenchent une troisième guerre mondiale, cette guerre sera le tombeau non pas d'Etats capitalistes isolés, mais du capitalisme mondial tout entier?»³¹

En 1947, l'Union soviétique a fabriqué ses propres armes nucléaires. Staline avait réussi à briser la politique de chantage nucléaire des Américains. En même temps, l'Union soviétique et les communistes du monde entier lançaient une campagne internationale pour contrer les plans de guerre américains et pour interdire les armes nucléaires. Le Congrès mondial de la Paix initia, contre les agressions impérialistes, le plus large mouvement pour la paix jamais vu. Dans son *Manifeste*, publié à l'issue du deuxième congrès mondial, on lit:

«De plus en plus, les peuples du monde mettent leur espoir en eux-mêmes, dans leur fermeté et dans leur bonne volonté. Le combat pour la Paix, c'est votre combat. Sachez que des centaines de millions de Partisans de la Paix, en s'unissant, vous tendent la main. La Paix ne s'attend pas, elle se gagne. Avec les 500 millions d'êtres conscients qui ont signé l'Appel de Stockholm, nous exigeons l'interdiction des armes atomiques, le désarmement général et le contrôle de ces mesures.»³²

Le révisionnisme de Tito et les Etats-Unis

Les partis communistes d'Europe de l'Est, qui, au cours des années 1945-1948, ont mené d'âpres combats pour réaliser le passage au socialisme, avaient beaucoup moins d'expérience que le Parti soviétique. Idéologiquement, ils étaient peu solides: l'entrée de centaines de milliers de nouveaux membres, venant en partie de courants sociaux-démocrates, les rendait fort perméables à l'opportunisme et au nationalisme bourgeois.

Dès 1948, le courant social-démocrate et anti-soviétique s'est imposé à la tête du Parti communiste yougoslave.

En déclenchant en 1948 la lutte contre le révisionnisme de Tito, Staline a fait preuve de clairvoyance et de fermeté sur les principes. Quarante-cinq ans plus tard, l'histoire a entièrement confirmé ses prévisions.

Au moment de l'invasion allemande, en 1941, le Parti yougoslave clandestin comptait 12.000 membres; 8.000 d'entre eux furent tués au cours de la guerre. Mais il s'est gonflé de près de 140.000 membres pendant la résistance et de 360.000 autres avant la mi-1948. Des dizaines de milliers de koulaks, de bourgeois et d'éléments petits-bourgeois étaient entrés au Parti.³³ Tito s'appuyait de plus en plus sur ces derniers dans sa lutte contre les communistes authentiques. Le parti n'avait pas de vie interne normale, il n'y avait pas de discussion politique en son sein, et par conséquent pas de critiques ni d'autocritiques marxistes-léninistes; les dirigeants n'étaient pas élus mais cooptés.³⁴

En juin 1948, le Bureau d'information des partis communistes, regroupant huit partis, publia une résolution critiquant le Parti yougoslave. Elle soulignait que Tito ne prêtait aucune attention à l'accentuation des différences de classes à la campagne ni à la croissance des éléments capitalistes dans le pays.³⁵ La résolution affirmait que, partant d'une position nationaliste bourgeoise, le Parti yougoslave avait brisé le front uni socialiste contre l'impérialisme. Le texte disait:

«Une telle ligne nationaliste ne peut que conduire à la dégénérescence de la Yougoslavie en une république bourgeoise ordinaire.»³⁶

Ayant enregistré cette critique, Tito déclencha une épuration massive. Tous les éléments marxistes-léninistes furent éliminés du Parti. Deux membres du Comité central, Zhoujovic et Hebrang, avaient déjà été arrêtés en avril 1948. Le général Arso Jovanovic, chef de l'état-major de l'Armée des partisans, fut arrêté et assassiné, de même que le général Slavko Rodic.³⁷ *The Times* parlait de nombreuses arrestations de communistes soutenant la résolution du Kominform et estimait le nombre de personnes emprisonnées entre 100.000 et 200.000.³⁸

Dans son rapport au Huitième Congrès du Parti, tenu en 1948, Kardelj eut recours à force citations de Staline pour affirmer que la Yougoslavie «refoulait les éléments koulaks» et ne prendrait jamais «des positions anti-soviétiques».³⁹

Mais quelques mois plus tard, les titistes reprenaient publiquement la vieille théorie sociale-démocrate du passage de la bourgeoisie au socialisme sans lutte de classe! Bebler, vice-ministre des Affaires étrangères, déclara en avril 1949:

«Nous n'avons pas de koulaks comme il y en avait en URSS. Nos paysans riches ont pris part en masse dans la guerre populaire de libération. (...) Serait-ce une erreur si nous réussissions à faire passer les koulaks au socialisme sans une lutte des classes?»⁴⁰

Et en 1951, l'équipe de Tito déclare que les «kolkhozes (soviétiques) sont le reflet du capitalisme d'Etat qui, mélangé aux nombreux restes du féodalisme, est le système social de l'URSS». Développant les conceptions de Boukharine, les titistes remplacent la planification par le marché libre:

«Personne, en dehors de la coopérative, ne fixe les normes ni les catégories de ce que l'on doit produire.» Ils organisent «le passage à un système laissant plus de liberté au fonctionnement des lois économiques objectives. Le secteur socialiste de notre économie est à même de triompher des tendances capitalistes par des moyens purement économiques».⁴¹

En 1953, Tito réintroduira la liberté d'acheter et de vendre la terre et d'engager des ouvriers agricoles.

En 1951, Tito compare les communistes yougoslaves fidèles au marxisme-léninisme à la cinquième colonne hitlérienne, justifiant après coup l'arrestation de plus de 200.000 communistes, selon le témoignage du colonel Vladimir Dapcevic. Tito écrit:

«Les attaques des agresseurs fascistes ont prouvé que l'on attache beaucoup d'importance à un élément nouveau: la cinquième colonne. Elle est un élément politique et militaire qui entre en action au moment des préparatifs de l'agression. Aujourd'hui, on tente de nouveau de faire quelque chose de semblable dans notre pays, sous différentes formes, particulièrement de la part des pays kominformistes.»⁴²

Au début des années cinquante, la Yougoslavie est toujours un pays largement féodal. Mais les titistes s'attaquent au principe selon lequel l'Etat socialiste doit maintenir la dictature du prolétariat. En 1950, les révisionnistes yougoslaves lancent une discussion sur «le problème du dépérissement de l'Etat et spécialement du dépérissement du rôle de l'Etat dans l'économie». Pour justifier le retour à l'Etat bourgeois, Djilas traite l'Etat soviétique de «monstrueux édifice du capitalisme d'Etat» qui «opprime et exploite le prolétariat». Toujours selon Djilas, Staline lutte «pour l'agrandissement de son empire de capitalisme d'Etat et, à l'intérieur, pour le renforcement de la bureaucratie». «Le rideau de fer, l'hégémonie sur les pays d'Europe orientale et une politique d'agression lui sont devenus actuellement indispensables.» Djilas parle de «la misère de toute la classe ouvrière qui travaille pour les intérêts 'supérieurs' impérialistes et pour les privilèges de la bureaucratie». «L'URSS est aujourd'hui objectivement la grande puissance la plus réactionnaire.» Staline est «un praticien du capitalisme d'Etat et le chef et guide spirituel et politique de la dictature bureaucratique». En véritable agent de l'impérialisme américain, Djilas poursuit:

«Nous rencontrons chez les hitlériens des théories qui, par leur contenu comme par la pratique sociale qu'elles supposent, ressemblent comme deux gouttes d'eau aux théories de Staline.»⁴³

Ajoutons que Djilas, qui s'est établi aux Etats-Unis par la suite, se réfère dans ce texte à la «critique du système stalinien» faite par... Trotski!⁴⁴

En 1948, Kardelj jurait encore fidélité au combat anti-impérialiste. Pourtant deux années plus tard, la Yougoslavie soutenait l'agression américaine contre la Corée! *The Times* rapportait:

«Monsieur Dedijer voit les événements de Corée comme une manifestation de la volonté soviétique de dominer le monde... Les travailleurs du monde doivent se rendre compte qu'un autre prétendant à la domination mondiale s'est présenté, et se débarrasser des illusions à propos de l'URSS qui serait, soi-disant, une force de démocratie et de paix.»⁴⁵

Ainsi, Tito était devenu un simple pion dans la stratégie anticommuniste des Etats-Unis. Tito déclara en 1951 au *New York Herald Tribune* qu'«en cas d'attaque soviétique, n'importe où en Europe, même si cela se passe à des

milliers de kilomètres des frontières yougoslaves, (il) se battrait immédiatement aux côtés de l'Occident... La Yougoslavie se considère comme une partie du mur de solidarité collective construit contre l'impérialisme soviétique».⁴⁶

Dans le domaine économique, les mesures socialistes que la Yougoslavie avait prises avant 1948, furent vite liquidées. Alexander Clifford, le correspondant du *Daily Mail*, écrit à propos des réformes économiques adoptées en 1951:

«Si elles se réalisent, la Yougoslavie sera finalement bien moins socialisée que la Grande-Bretagne.» «Les prix des biens (seront) déterminés par le marché, c'est-à-dire par l'offre et la demande», «les salaires (seront) fixés sur la base des revenus ou des profits de l'entreprise», les entreprises «décidant de façon indépendante ce qu'elles produisent et dans quelles quantités». «Il n'y a pas beaucoup de marxisme classique dans tout cela.»⁴⁷

La bourgeoisie anglo-américaine reconnut très tôt qu'elle disposait, dans la personne de Tito, d'une arme efficace dans son combat anticommuniste. *Business Week* notait le 12 avril 1950:

«Pour les Etats-Unis en particulier et pour l'Occident en général, cet encouragement de Tito s'est révélé être une des méthodes les moins chères pour contenir le communisme russe. Le montant de l'aide occidentale à Tito se chiffre maintenant à 51,7 millions de dollars. C'est beaucoup moins que le milliard de dollars, environ, que les Etats-Unis ont dépensé en Grèce pour le même but.»⁴⁸

Cette bourgeoisie comptait utiliser Tito pour encourager le révisionnisme et organiser la subversion dans les pays socialistes d'Europe de l'Est. Le 12 décembre 1949, Eden dit dans le *Daily Telegraph*:

«L'exemple et l'influence de Tito peuvent changer de façon décisive le cours des événements en Europe centrale et orientale.»⁴⁹ Appréciant la démagogie communiste de Tito à sa juste valeur, *The Times* écrit:

«Cependant, le titisme reste seulement une force, dans la mesure que le maréchal Tito peut prétendre être communiste.»⁵⁰

Le titisme a établi son pouvoir en 1948 en tant que courant nationaliste bourgeois. C'est à partir du nationalisme qu'en Yougoslavie tous les principes de la dictature du prolétariat ont été abandonnés. La nationalisme a été le terreau où ont fleuri des théories trotskistes et boukharinistes.

Après la Seconde Guerre mondiale, cette orientation nationaliste avait également une grande influence au sein des autres partis communistes de l'Europe de l'Est.

Après la mort de Staline, le chauvinisme grand-russe se développa à Moscou et, en réaction, le chauvinisme nationaliste se déchaîna en Europe de l'Est.

Il importe de s'arrêter un instant sur les principes qui se trouvent au fond de toutes ces controverses.

En 1923 déjà, Staline avait formulé un aspect essentiel de l'internationalisme prolétarien en ces termes:

«Outre le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, il y a encore le droit de la classe ouvrière à fortifier son pouvoir... Il arrive que le droit de libre disposition entre en contradiction avec l'autre droit, le droit suprême, le droit qu'a la classe ouvrière venue au pouvoir, de fortifier son pouvoir. Dans ces cas, le droit de libre disposition ne peut ni ne doit être une barrière à la mise en pratique du droit qu'a la classe ouvrière de réaliser sa dictature. Le premier doit céder le pas au second.»⁵¹

Partant du principe de l'internationalisme prolétarien, Staline était un adversaire irréductible de tout nationalisme, et d'abord du chauvinisme grand-russe. Toujours en 1923, il déclara:

«La force essentielle qui freine l'oeuvre d'unification des Républiques en une seule Union... c'est le chauvinisme grand-russe. Ce n'est nullement un hasard si les gens de la Sména Vekh ont acquis une masse de partisans parmi les fonctionnaires soviétiques.» «La Sména Vekh, c'est l'idéologie de la nouvelle bourgeoisie, qui grandit et peu à peu fusionne avec le koulak et les intellectuels-fonctionnaires. La nouvelle bourgeoisie formula son idéologie... à savoir que le Parti communiste doit dégénérer et la bourgeoisie nouvelle se consolider; que nous, les bolcheviks, devons, sans nous en apercevoir, arriver au seuil de la République démocratique, ensuite franchir ce seuil et, avec l'aide de quelque César qui sortira peut-être des milieux militaires, peut-être des milieux de fonctionnaires civils, nous devons nous trouver dans la situation d'une République bourgeoise ordinaire.»⁵²

Mais dans la lutte mondiale entre socialisme et impérialisme, Staline comprenait aussi que le nationalisme bourgeois pouvait être utilisé comme arme anti-socialiste redoutable.

«En présence de la lutte à mort qui se déchaîne entre la Russie prolétarienne et l'Entente impérialiste, il n'est que deux issues possibles pour la périphérie: ou bien avec la Russie, et alors c'est la libération de l'oppression impérialiste des masses travailleuses de la périphérie; ou bien avec l'Entente, et alors c'est l'inévitable joug impérialiste. Point de troisième issue. La prétendue indépendance des prétendues indépendantes Géorgie,

Arménie, Pologne, Finlande, etc., n'est qu'une apparence trompeuse masquant la dépendance complète de ces Etats, s'il est permis de les appeler ainsi, à l'égard de tel ou tel groupe d'impérialistes... Les intérêts des masses populaires disent que revendiquer la séparation de la périphérie au stade actuel de la révolution, c'est profondément contre-révolutionnaire.»⁵³

Dans les Républiques semi-féodales de la périphérie soviétique, le nationalisme bourgeois constituait la principale forme de l'idéologie bourgeoise rongéant le Parti bolchevik.

«Il faut se rappeler que nos organisations communistes de la périphérie, dans les Républiques et les régions, ne peuvent se développer et se mettre debout, devenir de véritables cadres marxistes internationalistes, que si elles ont raison du nationalisme. Le nationalisme est le principal obstacle idéologique dans la voie de la formation des cadres marxistes, de l'avant-garde marxiste à la périphérie et dans les Républiques... Le nationalisme joue pour ces organisations le même rôle que le menchevisme jouait dans le passé pour le Parti bolchevik. Ce n'est que sous le couvert du nationalisme que peuvent pénétrer dans nos organisations périphériques des influences bourgeoises de toutes sortes, y compris les influences mencheviks... Le souffle nationaliste s'acharne à pénétrer dans notre Parti à la périphérie... La bourgeoisie renaît, la NEP se développe, le nationalisme aussi... Des survivances du chauvinisme grand-russe existent qui poussent également en avant le nationalisme local... L'influence des Etats étrangers qui soutiennent par tous les moyens le nationalisme, s'exerce.»⁵⁴

«L'essence de la déviation vers le nationalisme local, c'est la tendance à s'isoler et à s'enfermer dans sa coquille nationale; la tendance à estomper les antagonismes de classe au sein de sa nation; la tendance à se défendre contre le chauvinisme grand-russe, en s'écartant du flot général de l'édification socialiste; la tendance à ne pas voir ce qui rapproche et unit les masses travailleuses des nationalités de l'URSS, et à ne voir que ce qui peut les éloigner les unes des autres. La déviation vers le nationalisme local reflète le mécontentement des classes déperissantes des nations autrefois opprimées, contre le régime de la dictature du prolétariat, leur tendance à s'isoler dans leurs Etats nationaux respectifs et à y établir leur domination de classe.»⁵⁵

En 1930 Staline revenait sur la question de l'internationalisme en formulant un principe qui prendra toute son importance lors de l'époque Brejnev.

«Qu'est-ce que la déviation vers le nationalisme, qu'il s'agisse du nationalisme grand-russe ou du nationalisme local, peu importe? La déviation vers le nationalisme, c'est l'adaptation de la politique internationaliste de la classe ouvrière à la politique nationaliste de la bourgeoisie. La déviation vers le nationalisme reflète les tentatives de sa 'propre' bourgeoisie 'nationale' de saper le régime soviétique et de rétablir le capitalisme. La source de ces deux déviations... est commune. C'est l'abandon de l'internationalisme léniniste... Le principal danger est représenté par la déviation que l'on a cessé de combattre et à laquelle on a permis ainsi de se développer jusqu'à devenir un danger d'Etat.»⁵⁶

Staline contre l'opportunisme

Nous pouvons maintenant aborder la question: comment le révisionniste Khrouchtchev a-t-il pu prendre le pouvoir immédiatement après la mort de Staline?

Beaucoup d'éléments montrent qu'à partir de 1951, Staline commença à s'inquiéter sérieusement de l'état du Parti. Jusqu'alors, entre 1945 et 1950, il avait dû se concentrer sur la reconstruction et sur les problèmes internationaux.

Les courants bourgeois des années trente

Les courants bourgeois les plus importants que Staline a dû combattre au cours des années vingt et trente furent le trotskisme (menchevisme camouflé par un verbiage ultra-gauchiste), le boukharinisme (déviation sociale-démocrate), la tendance bonapartiste (orientation militariste au sein de l'armée) et le nationalisme bourgeois. Ces quatre courants ont continué à exercer une influence au cours des années 1945-1953.

Donnons deux exemples révélateurs.

Après la guerre, Abdurakhman Avtorkhanov, jeune fonctionnaire d'origine tchéchène travaillant au département de propagande du Comité central, s'est enfui d'Union soviétique vers les Etats-Unis. Son itinéraire montre la parenté existant entre les courants opportunistes des années trente et ceux qui ont surgit après 1945.

«En politique, dit Avtorkhanov, j'ai appartenu à la tendance Boukharine.»⁵⁷

Mais son livre *Staline au pouvoir* est aussi parsemé d'éloges à l'adresse de Trotski, «le lion de la révolution d'Octobre», qui aurait dû, d'après «le Testament politique de Lénine», diriger le Parti avec l'aide de Boukharine.⁵⁸ «Trotski (était) l'ami des 'nationalistes géorgiens'.»⁵⁹ Avtorkhanov continue: Trotski estimait que la tentative «d'imposer le socialisme prolétarien au pays agraire le plus arriéré d'Europe (...) serait susceptible de dégénérer en dictature despotique d'une poignée de socialistes anarchisants».⁶⁰

Avtorkhanov est avant tout un partisan des conceptions sociales-démocrates. «Boukharine défendait la libre concurrence entre les deux secteurs socialiste et capitaliste.» «La grande industrie socialisée éliminera graduellement le secteur capitaliste (...) par le libre jeu de la concurrence.» «On devait pouvoir dire aux paysans coopérateurs: 'Enrichissez-vous'. La petite bourgeoisie rurale ('koulaks'), incapable de soutenir la concurrence des paysans coopérateurs, serait appelée à disparaître.»⁶¹

Finalement, Avtorkhanov défend aussi les positions du nationalisme bourgeois.

«Les Républiques du Caucase s'étaient toujours montrées les plus portées au séparatisme», affirme-t-il. «Lorsqu'en 1921, les Soviétiques procédèrent par la force à l'occupation de ces pays, les démocrates et les partisans de l'indépendance se réfugièrent dans la clandestinité. (...) Des mouvements de révolte eurent lieu à plusieurs reprises dans le Caucase pour reconquérir l'indépendance nationale.»⁶²

Ainsi, nous voyons Avtorkhanov exprimer sa sympathie pour les quatre courants opportunistes principaux qui ont menacé le socialisme au cours des années vingt et trente: le trotskisme, le boukharinisme, le nationalisme bourgeois et le militarisme. Ses positions en faveur de ce dernier courant ont été développées dans un chapitre précédent.

Les positions qu'Avtorkhanov a prises pendant la guerre et au cours de la période 1945-1950 sont très significatives. Parlant de l'agression nazie, il écrit:

«90 pour cent des citoyens soviétiques ne souhaitaient qu'une chose: la fin de Staline, même au prix de la victoire de Hitler. (...) La guerre contre l'URSS, que les soldats allemands avaient gagnée en 1941, fut reperdue par les SS.» «Hitler, tyran, n'était que l'ombre de Staline.»⁶³

Après avoir flirté un temps avec Hitler, Avtorkhanov, anti-communiste farouche, est finalement tombé dans les bras des impérialistes anglo-américains.

«Dans les deux premières années de guerre, les populations de l'URSS allaient jusqu'à préférer Hitler à Staline. (...) Les Anglo-Saxons avaient cette chance unique de pouvoir manoeuvrer les deux fronts — le front allemand et le front soviétique — sans qu'ils aient à faire intervenir leurs propres forces, et ainsi de gagner la guerre. (...) L'opération était devenue possible le jour où Hitler avait tourné ses forces contre l'Est. (...) Lorsque Staline et Hitler étaient aux prises, les Alliés auraient pu faire en sorte qu'en revenant d'enterrer Hitler, la foule n'eût plus eu qu'à suivre le convoi funèbre de Staline.»⁶⁴ Accueilli aux Etats-Unis, Avtorkhanov devint un fervent partisan de l'hégémonie américaine qu'il incita à la guerre contre «l'expansion communiste». «Fidèle aux enseignements de Lénine, Staline a mis le cap sur la 'révolution mondiale'. Le but poursuivi par le stalinisme est d'instituer dans le monde entier la dictature terroriste d'un seul parti.» «Le monde est placé devant cette alternative: ou le stalinisme ou la démocratie. Pour la trancher de son vivant, Staline mobilise ses cinquièmes colonnes dans le monde entier.» Or, dit Avtorkhanov, les contre-mesures américaines rendent ce plan caduc. «Dès lors, il ne reste plus à Staline qu'une solution: la guerre.»⁶⁵

Notre second exemple concerne l'organisation clandestine de Tokaev, liée, au cours des années trente, aux bonapartistes, aux boukhariniens et aux nationalistes bourgeois. Elle a continué son activité après la guerre.

En 1947, Tokaev se trouvait en Allemagne, à Karlshorst. Un camarade «très haut placé» lui apporta des microfilms avec les dernières pièces ajoutées à son dossier personnel.

«Ils savaient beaucoup trop. L'ouverture de la chasse s'approchait dangereusement. Et quand l'acte d'accusation serait prêt, il y aurait des actes remontant jusqu'en 1934.»⁶⁶ «A la fin de 1947, les démocrates révolutionnaires arrivaient à la conclusion qu'ils devaient agir: mieux vaut mourir honorablement que traîner comme des esclaves. Nous aimions penser que des partis de tendance libérale et ceux appartenant à la Deuxième Internationale, à l'étranger, essaieraient de nous aider. Nous savions qu'il y avait des communistes nationaux non seulement en Yougoslavie, mais aussi en Pologne, en Bulgarie, en Hongrie et dans les Etats Baltes et nous croyions qu'eux aussi nous soutiendraient comme ils pouvaient, quoique nous n'étions pas du tout communistes. Mais le MVD (sécurité d'Etat) gagnait la course. Nous étions trop lents à mobiliser. Une fois de plus, c'était la catastrophe. Des arrestations avaient commencé et les accusations remontaient jusqu'à l'assassinat de Kirov en 1934. D'autres étaient accusés des conspirations bonapartistes de 1937 et 1940, de nationalisme bourgeois et de tentatives de renverser le régime en 1941. Comme le filet se refermait autour de nous, je reçus la tâche de sauver une partie au moins de nos archives.»⁶⁷

Après sa fuite en Angleterre, Tokaev publia une série d'articles dans la presse occidentale. Il avoua avoir saboté le développement de l'aviation et s'en expliqua:

«Ne pas tenter de freiner mes compatriotes dans leur recherche, avec une insatiable ambition, de la domination mondiale, serait les pousser vers le sort que Hitler a réservé aux Allemands.» «Il faut absolument que les

Occidentaux comprennent que Staline ne poursuit qu'un but: la domination du monde par n'importe quel moyen.»⁶⁸

Il est à noter qu'après leur fuite en Occident, Avtorkhanov et Tokaev, deux représentants de marque des courants bourgeois en URSS, ont appuyé les positions les plus extrêmes de la bourgeoisie anglo-américaine lors de la guerre froide.

Faiblesses dans la lutte contre l'opportunisme

Il n'y a donc pas de doute que Staline a continué, dans les dernières années de sa vie, à lutter contre les tendances sociales-démocrates et nationalistes bourgeoises, et contre la subversion menée par l'impérialisme anglo-américain.

Néanmoins, il est clair que cette lutte n'a pas été menée avec la profondeur et l'ampleur nécessaires pour revigorer et redresser idéologiquement et politiquement le Parti.

En effet, après la guerre, qui avait exigé des efforts professionnels extraordinaires de la part des cadres militaires, techniques et scientifiques, les tendances anciennes au professionnalisme militaire et au technocratisme s'étaient notablement renforcées. La bureaucratisation et la recherche des privilèges et de la vie facile s'étaient également accentuées. Cette évolution négative a été encouragée par le «vertige du succès»: la grande fierté que des cadres tiraient de la victoire antifasciste se transformait souvent en présomption et en arrogance. Tous ces phénomènes ont miné la vigilance idéologique et politique à l'égard des courants opportunistes.

Staline a lutté contre des expressions particulières de l'opportunisme et du révisionnisme. Il était d'avis que la lutte des classes dans le domaine idéologique se poursuivrait encore longtemps. Mais il n'a pas été en mesure de formuler une théorie compréhensive de son origine et de ses bases sociales. Plus concrètement, il n'est pas arrivé à la formulation d'une théorie cohérente sur la persistance des classes et des luttes de classes dans la société socialiste.

Staline n'a pas clairement saisi qu'après la disparition des bases économiques de l'exploitation capitaliste et féodale, il existait encore, en Union soviétique, un sol d'où pouvaient surgir des éléments bourgeois. Le bureaucratisme, le technocratisme, les inégalités sociales et les privilèges ont introduit, parmi certaines couches de la société soviétique, un style de vie bourgeois et des aspirations à la réintroduction de certaines formes du capitalisme. La persistance de l'idéologie bourgeoise au sein des masses et parmi les cadres a été un facteur supplémentaire qui a fait virer des couches entières vers des positions anti-socialistes. Les adversaires du socialisme ont toujours trouvé d'importantes ressources et réserves idéologiques et matérielles du côté de l'impérialisme. Et cet impérialisme n'a jamais cessé d'infiltrer des agents secrets et d'acheter des renégats qui, ensemble, se sont efforcés d'exploiter et d'amplifier toutes les formes d'opportunisme existant en URSS. La thèse de Staline selon laquelle «il n'y a pas une base de classe pour la domination de l'idéologie bourgeoise» est unilatérale et non dialectique. Elle a introduit des faiblesses et des erreurs dans la ligne politique.⁶⁹

En effet, Staline n'a pas été en mesure de définir les formes adéquates de mobilisation des masses ouvrières et kolkhoziennes pour combattre le danger de restauration. La démocratie populaire aurait dû être développée dans l'intention clairement conçue d'éliminer le bureaucratisme, le technocratisme, l'arrivisme et les privilèges; or, la participation populaire à cette défense de la dictature du prolétariat n'a pas été assurée comme il se devait. Staline a toujours souligné que l'influence de la bourgeoisie et de l'impérialisme se reflétait dans le Parti sous la forme de courants opportunistes. Mais il n'a pas été en mesure de formuler une théorie sur la lutte entre les deux lignes au sein du Parti. En 1939, faisant le bilan des grandes purges, Staline avait mis l'accent exclusivement sur «l'espionnage et l'activité conspiratrice des meneurs trotskistes et boukhariniens» et sur la façon dont «les Etats bourgeois... mettent à profit les faiblesses des hommes, leur vanité, leur veulerie».⁷⁰ Staline sous-estimait manifestement les causes internes ayant donné naissance à des courants opportunistes qui, ensuite, par l'infiltration d'agents secrets, ont été liés d'une façon ou d'une autre à l'impérialisme. Staline n'a pas compris que les dangers du bureaucratisme, du technocratisme, de la recherche des privilèges existaient de façon permanente et sur une large échelle et qu'ils produisaient inévitablement des conceptions sociales-démocrates, conciliatrices envers l'impérialisme. Par conséquent, Staline n'a pas jugé nécessaire de mobiliser l'ensemble des membres du Parti pour combattre les lignes opportunistes et pour éliminer les tendances malsaines; au cours de ces luttes idéologiques et politiques, tous les cadres et membres auraient dû s'éduquer et se transformer. Après 1945, la lutte contre l'opportunisme est restée confinée dans les sphères dirigeantes du Parti et n'a pas servi à la transformation révolutionnaire de l'ensemble du Parti.

C'est en analysant ces faiblesses que Mao Zedong a formulé sa théorie sur la continuation de la révolution:

«La société socialiste s'étend sur une assez longue période, au cours de laquelle continuent d'exister les classes, les contradictions de classes et la lutte de classes, de même que la lutte entre la voie socialiste et la voie capitaliste, de même que le danger d'une restauration du capitalisme. Il faut comprendre que cette lutte sera

longue et complexe, redoubler de vigilance et poursuivre l'éducation socialiste... Sinon, un pays socialiste comme le nôtre se transformera en son contraire: il changera de nature et verra la restauration du capitalisme.»⁷¹

Les groupes révisionnistes de Béria et de Khrouchtchev

Cette faiblesse politique a encore été aggravée par des tendances révisionnistes qui ont émergé, fin des années quarante, au sein de la direction suprême du parti.

Pour diriger les différents secteurs du Parti et de l'Etat, Staline s'était toujours appuyé sur ses collaborateurs. Depuis 1935, André Jdanov avait joué un rôle essentiel dans le travail de consolidation du Parti. Sa mort, en août 1948, a laissé un vide. Au début des années cinquante, la santé de Staline s'était fortement dégradée suite au surmenage accumulé pendant la guerre. Le problème de la succession de Staline allait se poser dans un avenir assez proche.

C'est à ce moment que deux groupes de révisionnistes au sein de la direction se sont manifestés et ont noué des intrigues, tout en jurant fidélité à Staline.

Le groupe de Béria et celui de Khrouchtchev ont constitué deux fractions révisionnistes rivales qui, tout en minant en secret l'oeuvre de Staline, se sont livrées mutuellement la guerre.

Béria ayant été fusillé par Khrouchtchev en 1953, peu après la mort de Staline, on pourrait supposer qu'il était un adversaire du révisionnisme khrouchtchévien. C'est la position qu'adopte Bill Bland dans une étude bien documentée sur la mort de Staline.⁷²

Cependant, des témoignages de sources absolument opposées concordent dans leur affirmation que Béria adopta des positions droitières.

Ainsi, l'auteur Thaddeus Wittlin a publié une biographie de Béria dans le style nauséabond du maccarthysme. Pour en donner le ton:

«Staline, le dictateur, contemple son peuple comme un nouveau dieu impitoyable surveillant ses millions d'esclaves.»⁷³ Textuellement. Or, exposant les idées développées par Béria vers 1951, Wittlin affirme qu'il voulait autoriser l'initiative privée dans le secteur de l'industrie légère et «atténuer le système des fermes collectives» pour retourner «aux méthodes d'avant Staline, celles de la NEP». Béria «s'oppose à la politique stalinienne de russification des nations et républiques non russes». Il «aimerait entretenir de bonnes relations avec les pays occidentaux» et «entend aussi renouer des relations avec Tito».⁷⁴ Cet hommage à la «politique raisonnable» de Béria étonne sous une plume aussi maladivement anti-communiste.

Tokaev, opposant clandestin, affirme qu'il a connu Béria dès les années trente, «non pas dans son rôle de serviteur, mais comme ennemi du régime».⁷⁵ Gardinashvili, un proche collaborateur de Béria, entretenait des liens très étroits avec Tokaev.⁷⁶

Khrouchtchev, qui aurait eu intérêt à présenter Béria comme un fidèle de Staline, écrit:

«Béria avait pris l'habitude d'exprimer de plus en plus nettement son manque de respect envers Staline au cours des dernières années de la vie de celui-ci.» «Staline craignait d'être une victime de choix pour Béria.» «Staline, parfois, paraissait avoir peur de Béria. Il aurait été bien heureux de s'en débarrasser, mais il ne savait pas comment le faire.»⁷⁷

Il faut aussi mentionner l'opinion de Molotov qui, avec Kaganovitch, est toujours resté fidèle à son passé révolutionnaire.

«Je n'exclus pas que Béria a provoqué la mort de Staline. Je le sentais à travers ce qu'il me racontait. Le Premier Mai 1953, sur la tribune du Mausolée, il faisait des allusions de ce genre. Il voulait susciter des sentiments de complicité. Il disait: 'Je l'ai fait disparaître'. Il essayait de m'impliquer. 'Je vous ai tous sauvés'»⁷⁸

«Je considère Khrouchtchev comme un type de droite, mais Béria comme encore plus à droite. Tous les deux étaient à droite. Et Mikoyan aussi. Mais c'étaient des personnalités différentes. Khrouchtchev était de droite et tout à fait pourri, mais Béria encore plus à droite et plus pourri.»⁷⁹ «Khrouchtchev était sans doute un type réactionnaire, il a réussi à s'infiltrer dans le Parti. Il ne croyait en aucune sorte de communisme, bien sûr. Je considère Béria comme un ennemi. Il s'est infiltré dans le Parti avec des buts perfides. Béria était un homme sans principes.»⁸⁰

Au cours des dernières années de Staline, Khrouchtchev et Mikoyan cachaient manifestement leurs idées politiques pour mieux se positionner en vue de la succession.

Le mépris que Khrouchtchev ressentait pour Staline filtre dans ses mémoires:

«A mon avis, c'est au cours de la guerre que Staline a commencé à avoir le timbre fêlé.» «Fin 1949 (le) mal commençait à ronger l'esprit de Staline.»⁸¹

Enver Hoxha a noté avec quelle impatience Khrouchtchev attendait la mort de Staline. Dans ses mémoires, il décrit une discussion qu'il a eue en 1956 avec Mikoyan.

«Mikoyan lui-même nous a dit qu'avec Khrouchtchev et leurs acolytes, ils avaient décidé d'organiser un attentat pour tuer Staline, mais que, par la suite, ils avaient renoncé à ce plan.»⁸²

Staline contre le futur khrouchtchévisme

Staline s'est-il rendu compte des intrigues que les révisionnistes de son entourage étaient en train de nouer?

Le rapport principal soumis au XIX^e Congrès par Malenkov, début octobre 1952, ainsi que l'ouvrage de Staline *Les problèmes économiques du Socialisme*, publié à cette occasion, montrent que Staline était convaincu qu'une nouvelle lutte contre l'opportunisme et une nouvelle épuration du Parti étaient devenues nécessaires.

Le rapport présenté par Malenkov porte la marque de Staline. Il défend des thèses révolutionnaires qui seront démontées quatre ans plus tard par Khrouchtchev et Mikoyan. Il critique aussi avec virulence une multitude de tendances négatives dans l'économie et dans la vie du Parti, tendances qui s'imposeront en 1956 sous la forme du révisionnisme khrouchtchévien.

Tout d'abord, revenant sur l'épuration de 1937-1938, Malenkov note:

«A la lumière des résultats de la guerre apparaît devant nous, dans toute sa grandeur, la signification de la lutte intransigeante que notre Parti a poursuivie, durant des années, contre les ennemis du marxisme-léninisme, contre les avortons trotskistes-boukhariniens, contre les capitulards et les traîtres qui tentaient de faire dévier le Parti de la bonne voie et de scinder l'unité de ses rangs. (...) En anéantissant l'organisation clandestine des trotskistes et des boukhariniens, le Parti a détruit en temps voulu toutes possibilités d'apparition en URSS d'une cinquième colonne, et a politiquement préparé le pays à la défense active. Il n'est pas difficile de comprendre que si cela n'avait pas été fait à temps, nous nous serions trouvés, pendant les hostilités, dans la situation d'hommes mitraillés du front et de l'arrière, et nous aurions perdu la guerre.»⁸³

Quatre ans plus tard, Khrouchtchev niera que les trotskistes et boukhariniens avaient dégénéré au point de défendre une plate-forme social-démocrate et bourgeoise, comme il niera que certains d'entre eux étaient entrés en contact avec des forces hostiles étrangères. Khrouchtchev invente alors la théorie selon laquelle le socialisme avait définitivement triomphé dès 1936 et qu'il n'y avait donc plus de base sociale ni pour la trahison, ni pour la restauration capitaliste! Voici ses principales affirmations:

«L'Etat soviétique était consolidé, les classes exploiteuses étaient déjà liquidées, les relations socialistes étaient solidement enracinées dans tous les secteurs de l'économie nationale.» «Le socialisme était fondamentalement édifié dans notre pays,... les classes exploiteuses étaient généralement liquidées,... la structure sociale soviétique était radicalement changée,... la base sociale pour les mouvements et les groupes politiques hostiles au Parti s'était extrêmement rétrécie.»⁸⁴

Khrouchtchev en conclut que l'épuration avait été un acte arbitraire que rien ne justifiait, réhabilitant ainsi les positions politiques des opportunistes et des ennemis du socialisme.

Dans son Rapport au XIX^e Congrès, Malenkov souligne quatre faiblesses majeures du Parti. C'est précisément sur ces faiblesses que Khrouchtchev s'appuiera quatre années plus tard pour réaliser son putsch révisionniste.

Malenkov souligne que beaucoup de cadres bureaucratisés refusent la critique et le contrôle de la base et se campent dans le formalisme et l'insouciance.

«L'autocritique et surtout la critique venant de la base ne sont pas encore... la méthode principale pour révéler et corriger nos erreurs et nos insuffisances, nos faiblesses et nos maladies... La critique est l'objet de brimades et de poursuite. On rencontre souvent des militants qui proclament sans fin leur fidélité au Parti mais qui, en réalité, ne supportent pas la critique venant d'en bas, l'étouffent et se vengent de ceux qui les critiquent. On connaît bon nombre de cas où l'attitude bureaucratique envers la critique et l'autocritique... tuait l'initiative... et implantait dans certaines organisations les moeurs antiparti des bureaucrates, ennemis jurés du Parti. Là où le contrôle des masses sur l'activité des organisations... est affaibli, là apparaissent... le bureaucratisme, la putréfaction et même la désagrégation de certains échelons de notre appareil. (...) Les succès ont engendré dans le Parti le contentement de soi, un optimisme officiel, l'esprit de quiétude, le désir de se reposer sur ses lauriers et de se prévaloir des mérites passés. (...) Les dirigeants transforment souvent les réunions en des manifestations de parade, de distribution de louanges, si bien que les erreurs et les insuffisances dans le travail, les maladies et les faiblesses ne sont pas dénoncées ni critiquées... L'esprit d'insouciance a pénétré dans les organisations du Parti.»⁸⁵

On retrouve ici un thème constant chez Staline dès les années trente: l'appel à la base pour qu'elle critique et contrôle les bureaucrates qui cherchent la quiétude, qui répriment la voix des militants, se complaisent dans l'insouciance et se comportent comme des ennemis du communisme. Ce texte laisse imaginer les vagues de critiques que Staline voulait à nouveau soulever contre les révisionnistes.

Quatre ans plus tard, quand Khrouchtchev dénonce «l'insécurité, la peur et le désespoir» qui régnaient, selon lui, sous Staline, il promet en fait aux éléments bureaucratiques et opportunistes qu'ils jouiront désormais de la tranquillité. Ils ne seront plus «persécutés» par les critiques «gauchistes» de la base. Le contentement de soi et l'esprit de quiétude seront les caractéristiques principales de la bureaucratie révisionniste qui prendra définitivement le pouvoir sous Khrouchtchev.

En deuxième lieu, Malenkov dénonce les communistes qui se moquent de la discipline du Parti et se comportent comme des propriétaires.

«L'attitude formelle à l'égard des décisions du Parti et du gouvernement, l'attitude passive envers leur application, sont des vices qu'il faut extirper implacablement. Le Parti n'a pas besoin de fonctionnaires racornis et indifférents pour qui leur tranquillité personnelle passe avant les intérêts de la cause; il lui faut des combattants infatigables, pleins d'abnégation. (...) Bon nombre de dirigeants oublient que les entreprises dont on leur a confié la gestion appartiennent à l'Etat; ils s'efforcent de les transformer en leur fief où ils font «tout ce que leur pied gauche leur commande». (...) Nous avons quantité de dirigeants qui pensent que les décisions du Parti et les lois soviétiques ne sont pas obligatoires pour eux. (...) Ceux qui tentent de cacher la vérité au Parti et de le tromper ne peuvent être membres du Parti.»⁸⁶

Les gens que Malenkov dénonce dans ce passage trouveront bientôt en Khrouchtchev leur représentant. Khrouchtchev se faisait le porte-parole des bureaucrates lorsqu'il critiqua la «fluctuation trop prononcée des cadres».⁸⁷

Le texte de Malenkov permet aussi de mieux comprendre ce qui se cachait sous les diatribes de Khrouchtchev contre Staline. Staline avait, disait-il, «abandonné la méthode de la lutte idéologique»; en appliquant l'étiquette «ennemi du peuple», Staline avait systématiquement recours à «la répression et la terreur».⁸⁸ Ces phrases étaient destinées à assurer la position de ceux qui sont attaqués dans le texte de Malenkov, ceux qui faisaient des entreprises d'Etat leur propriété privée, ceux qui cachaient la réalité au Parti pour pouvoir voler et détourner impunément, ceux qui débitaient des phrases «marxistes-léninistes» sans la moindre intention de s'y conformer. Avec Khrouchtchev, tous ceux qui aspiraient à devenir des bourgeois à part entière ne devaient plus craindre «la répression et la terreur» du pouvoir socialiste.

Troisièmement, Malenkov s'en prend aux cadres qui forment des clans échappant à tout contrôle et qui s'enrichissent illégalement.

«Certains fonctionnaires dilapident eux-mêmes les biens des kolkhozes,... s'approprient les terres collectives, contraignent les directions des kolkhozes à leur fournir gratuitement du grain, de la viande, du lait et d'autres denrées.» «Certains dirigeants ne choisissent pas les cadres selon leurs qualités politiques et pratiques, mais par esprit de famille, par esprit de camaraderie et de compagnonnage... Ces déformations engendrent dans certaines organisations une coterie d'hommes qui se soutiennent mutuellement et placent leurs intérêts de groupe au-dessus de ceux du Parti et de l'Etat. Rien d'étonnant qu'une telle ambiance conduise d'ordinaire à la décomposition et à la putréfaction.» «L'attitude malhonnête et irresponsable envers l'exécution des directives des organismes dirigeants est une des manifestations les plus dangereuses et criminelles du bureaucratisme.» «Le but du contrôle de l'exécution est de faire relever les insuffisances, de mettre à nu les illégalités, d'aider par des conseils les travailleurs honnêtes, de punir les incorrigibles.»⁸⁹

Sous Khrouchtchev, on ne choisit pas les cadres présentant les meilleures qualités politiques: bien au contraire, ceux-ci seront «épurés» en tant que «staliniens». Autour de Béria, de Khrouchtchev, de Mikoyan, de Brejnev, se formeront des coterie bourgeoises, complètement dégagées du contrôle populaire révolutionnaire, exactement comme Malenkov le décrit. Staline ne sera plus là pour «punir les incorrigibles», mais les incorrigibles puniront désormais les vrais communistes.

Finalement, Malenkov critique les cadres qui négligent le travail idéologique, permettant aux courants bourgeois d'émerger à nouveau et de prendre le pouvoir sur le front de l'idéologie.

«Dans nombre d'organisations du Parti, on sous-estime le travail idéologique, ce travail accuse du retard sur les tâches du Parti et, dans certaines organisations, se trouve à l'état d'abandon... Tout affaiblissement de l'idéologie socialiste revient à renforcer l'influence de l'idéologie bourgeoise... Il subsiste chez nous des survivances de l'idéologie bourgeoise, de la mentalité et de la morale de propriétaire. Ces survivances sont très vivaces, elles peuvent croître, se développer et il faut les combattre résolument. Nous ne sommes pas non plus immunisés contre la pénétration d'idées qui nous sont étrangères, du dehors, du côté des Etats capitalistes, et du dedans, du

côté des restes de groupes hostiles au pouvoir soviétique.» «Celui qui vit de formules apprises par coeur et n'a pas le sens du nouveau est incapable de s'orienter correctement dans la conjoncture intérieure et extérieure.» «Certaines organisations se passionnent pour l'économie, oublient les problèmes d'idéologie... Là où l'attention pour les problèmes d'idéologie se relâche, il se forme un terrain propice à l'animation de vues et conceptions qui nous sont hostiles. Les éléments étrangers, issus des résidus de groupes anti-léninistes mis en déroute par le Parti, cherchent à s'emparer des secteurs du travail idéologique.»⁹⁰

Khrouchtchev avilira le léninisme pour en faire une série de formules vidées de tout esprit révolutionnaire. Le vide ainsi créé aspirera les vieilles idéologies sociales-démocrates et bourgeoises qui connaîtront une nouvelle jeunesse. En outre, Khrouchtchev falsifiera ou éliminera carrément les notions essentielles du marxisme-léninisme: la lutte anti-impérialiste, la révolution socialiste, la dictature du prolétariat, la poursuite de la lutte de classe, la conception du Parti léniniste, etc. Lorsqu'il parle de l'«éducation marxiste», il propose le contraire de Malenkov! Khrouchtchev dira:

«De longues années durant, nos cadres du Parti ont été insuffisamment éduqués dans... les questions pratiques de l'édification économique.»⁹¹

En réhabilitant les opportunistes et les ennemis frappés au cours des épurations, Khrouchtchev permit la résurrection des courants idéologiques social-démocrate, bourgeois et tsariste.

Au plénum qui a suivi le XIX^e Congrès, Staline fut encore plus dur dans les critiques qu'il adressait à Mikoyan, Molotov et Vorochilov; il était virtuellement en conflit ouvert avec Béria. Tous les membres de la direction comprenaient parfaitement que Staline exigeait un changement radical de cap. Khrouchtchev avait clairement compris le message, et, comme les autres, il rentrait la tête dans les épaules:

«Staline avait, de toute évidence, le dessein d'en finir avec tous les anciens membres du bureau politique. Il avait souvent déclaré que les membres du bureau politique devaient être remplacés par des hommes nouveaux. Sa proposition, formulée après le XIX^e Congrès et portant sur l'élection de vingt-cinq personnes au présidium du Comité central, visait à éliminer des anciens membres du bureau politique et à faire entrer des personnes moins expérimentées. (...) On peut supposer (!) que cela avait aussi pour objet la liquidation future des anciens membres du bureau politique, ce qui aurait permis de recouvrir d'un voile de silence tous les actes honteux de Staline.»⁹²

A cette époque, Staline était déjà un homme vieux, épuisé et malade. Il agissait avec prudence. Etant arrivé à la conclusion que les membres du bureau politique n'étaient plus à la hauteur, il introduisit des jeunes plus révolutionnaires au présidium pour les mettre à l'épreuve et les tester. Les révisionnistes et comploteurs comme Khrouchtchev, Béria et Mikoyan savaient qu'ils perdraient bientôt leurs positions.

Toujours d'après Khrouchtchev, Staline aurait dit aux membres du bureau politique, après l'affaire du complot des médecins, fin 1952:

«Vous êtes aveugles comme des chats. Qu'arrivera-t-il sans moi? Le pays périra parce que vous ne savez pas comment reconnaître des ennemis.»⁹³

Khrouchtchev avance cette citation comme preuve de la folie et la paranoïa de Staline. Mais l'histoire a montré combien cette observation était pertinente.

Le coup d'Etat de Khrouchtchev

Les intrigues de Béria

Jdanov, le successeur probable de Staline, meurt en août 1948.

Avant son décès déjà, une femme médecin, Lydia Timashouk, avait accusé les médecins de Staline d'appliquer un traitement contre-indiqué pour hâter sa mort. Elle répétera ces accusations par la suite.

Au cours de l'année 1949, presque tout l'entourage de Jdanov est arrêté et exécuté. Kouznetsov, secrétaire du Comité central et bras droit de Jdanov, Rodionov, premier ministre de la République russe et Voznessensky, président du Plan, sont les principales victimes. Ils comptent parmi les cadres les plus en vue de la nouvelle génération. Khrouchtchev attribue leur élimination essentiellement aux intrigues de Béria. Staline avait critiqué certaines théories de Voznessensky, qui affirmait notamment que la loi de la valeur devait régler la répartition des capitaux et du travail entre les différentes branches. Dans ce cas, dit Staline, capitaux et forces de travail se dirigeront vers l'industrie légère, plus rentable, au détriment de l'industrie lourde.

«La sphère de la loi de la valeur est limitée chez nous par la propriété sociale des moyens de production, par l'action de la loi du développement harmonieux de l'économie nationale.»⁹⁴

Mais dans son texte, Staline réfute des points de vue opportunistes sans traiter leurs auteurs en ennemis. Selon Khrouchtchev, Staline est plusieurs fois intervenu pour qu'on libère Voznessensky et le mette à la tête de la Banque d'Etat.⁹⁵

Quant aux accusations de Timashouk contre les médecins de Jdanov, la fille de Staline, Svetlana, rapporte que son père, au début, «ne croyait pas que les médecins étaient malhonnêtes».⁹⁶ Abakoumov, le ministre de la Sécurité de l'Etat, un proche de Béria, menait alors l'enquête. Mais fin 1951, Ignatiev, un homme du Parti sans expérience de la Sécurité, remplaçait Abakoumov, arrêté pour manque de vigilance. Abakoumov avait-il protégé son patron, Béria?

L'enquête était maintenant dirigée par Rioumin, ancien responsable de la Sécurité dans le secrétariat personnel de Staline. Neuf médecins furent arrêtés, accusés d'être «liés à l'organisation internationale composée de nationalistes bourgeois juifs JOINT (American-Jewish Joint Distribution Committee), établie par les services secrets américains».⁹⁷

Cette affaire a été interprétée comme une première attaque de Staline contre Béria.

Une deuxième se déroule simultanément. En novembre 1951, des responsables du Comité central du Parti communiste de Géorgie sont arrêtés pour détournement de fonds publics et vol de propriété d'Etat et accusés d'être des éléments nationalistes bourgeois liés aux services secrets anglo-américains. Dans l'épuration qui suit, plus de la moitié des membres du Comité central, considérés comme des hommes de Béria, perdent leur position.⁹⁸ Le nouveau Premier secrétaire dit dans son rapport que l'épuration a été menée «sur les instructions personnelles du camarade Staline».⁹⁹

La mort de Staline

Quelques mois avant la mort de Staline, tout le système de sécurité qui le protégeait est démantelé. Alexandr Proskrebychev, son secrétaire personnel qui le servait depuis 1928 avec une efficacité remarquable, est renvoyé et placé en résidence surveillée. Il aurait détourné des documents secrets. Le lieutenant-colonel Nikolay Vlassik, chef de la sécurité personnelle de Staline depuis 25 ans, est arrêté le 16 décembre 1952 et meurt quelques semaines plus tard en prison.¹⁰⁰ Le major général Petr Kosynkin, vice-commandant de la Garde du Kremlin, responsable de la sécurité de Staline, meurt «d'une crise cardiaque», le 17 février 1953. Deriabin écrit:

«Le processus de dépouillement de Staline de toute sa sécurité personnelle (était) une opération étudiée et très bien menée.»¹⁰¹

Seul Béria était en position de diriger un pareil complot.

Le 1^{er} mars à 23 heures, la garde trouve Staline étendu par terre dans sa chambre, inconscient. Par téléphone, on appelle les membres du bureau politique. Khrouchtchev affirme que lui aussi est arrivé, puis «chacun rentra chez soi».¹⁰²

Personne ne prévient un médecin... Douze heures après son attaque, Staline reçoit les premiers soins. Il meurt le 5 mars. Lewis et Whitehead écrivent:

«Certains historiens voient les preuves d'un meurtre prémédité. Abdurakhman Avtorkhanov en voit les causes dans la préparation évidente par Staline d'une purge comparable à celle des années trente.»¹⁰³

Immédiatement après la mort de Staline, une réunion du présidium est convoquée. Dès son ouverture, Béria propose Malenkov comme président du Conseil des ministres et Malenkov demande que Béria soit nommé premier vice-président et ministre des Affaires intérieures et de la Sécurité d'Etat.¹⁰⁴ Dans les mois qui suivent, Béria domine la scène politique. «Nous traversâmes alors une période très dangereuse», écrit Khrouchtchev.¹⁰⁵

A peine installé à nouveau à la tête de la Sécurité, Béria fait arrêter Proskrebychev, le secrétaire de Staline, puis Rioumin qui avait dirigé l'enquête sur la mort suspecte de Jdanov. Ignatiev, le chef de Rioumin, est dénoncé pour son rôle dans la même affaire. Le 3 avril, les médecins accusés d'avoir tué Jdanov sont libérés. Le sioniste Wittlin affirme qu'en réhabilitant les médecins juifs, Béria veut «dénigrer la politique étrangère de Staline, dirigée essentiellement contre l'Occident, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne».¹⁰⁶ En avril toujours, Béria organise un contre-coup dans sa région natale, la Géorgie. Il place à nouveau ses hommes à la tête du Parti et de l'Etat, Dekanozov (qui sera fusillé avec Béria) devient ministre de la Sécurité d'Etat en remplacement de Roukhadze, arrêté comme «ennemi du peuple».¹⁰⁷

Intrigues de Khrouchtchev contre Béria

Entre-temps, Khrouchtchev mène des intrigues contre Béria. Il gagne d'abord le soutien du «protégé» de Béria, Malenkov, puis il s'entretient avec tous les autres, individuellement. Le dernier à être contacté est Mikoyan, le meilleur ami de Béria. Le 24 juin est convoqué le présidium au cours duquel Béria est arrêté. Mikoyan y exprime l'opinion que Béria «prendra à coeur nos critiques... son cas n'est pas désespéré».¹⁰⁸ Sur un signe convenu, onze

maréchaux et généraux impliqués dans le complot et dirigés par Joukov entrent dans la salle et arrêtent Béria, qui sera fusillé avec ses collaborateurs le 23 décembre 1953.

Le 14 juillet 1953, le général Alexeï Antonov et le major général Efimov organisent un «coup d'Etat» dans le Parti communiste de Géorgie et chassent les hommes de Béria. Mzhavanadze, ancien lieutenant général, devient premier secrétaire du Parti.¹⁰⁹

Rioumin avait été arrêté par Béria le 5 avril 1953. Quinze mois plus tard, les khrouchtchéviens le condamnent pour son rôle dans «l'Affaire des médecins». Le 23 juillet, il est fusillé. Mais Ignatiev, son chef, protégé de Khrouchtchev, est nommé premier secrétaire de la République de Bashkir.¹¹⁰

Fin décembre 1954, Abakoumov, ancien ministre de la Sécurité d'Etat, et ses adjoints sont condamnés à mort pour avoir fabriqué, sur instructions de Béria, «l'Affaire de Léninegrad» contre Voznessensky et ses amis.

En septembre 1955, Nikolay Roukhadze, responsable de la Sécurité en Géorgie, qui avait mené la purge contre les hommes de Béria en 1951, est condamné et fusillé comme «complice de Béria».¹¹¹

Ainsi, de 1950 à 1955, différents clans révisionnistes ont tiré leurs couteaux pour se régler leurs comptes et ils ont profité aussi de l'occasion pour éliminer des partisans de Staline.

Les ennemis «réhabilités»

Après la mort de Staline, sous Khrouchtchev, des opportunistes et des ennemis du léninisme, renvoyés ajuste titre en Sibérie sous Staline, ont été réhabilités et placés à des postes de direction. Le fils de Khrouchtchev, Sergei, nous apprend ceci. Au cours des années trente, Khrouchtchev et Mikoyan avaient été proches d'un certain Snegov, condamné en 1938 comme ennemi du peuple à 25 ans de prison. En 1956, Khrouchtchev l'a sorti d'un camp pour qu'il témoigne «sur les crimes staliniens». Or, ce Snegov a «prouvé» au fils de Khrouchtchev, qu'il «ne s'agissait pas tellement d'erreurs et de fautes accidentelles de Staline, mais que sa politique erronée et criminelle était la cause de tous les maux. Et que cette politique n'est pas apparue tout à coup au milieu des années trente, mais qu'elle avait ses racines dans la révolution d'Octobre de 1917 et dans la guerre civile».¹¹² Un tel individu, qui se déclare ouvertement adversaire de la révolution d'Octobre, fut nommé par Khrouchtchev commissaire au ministère de l'Intérieur où il s'occupait notamment de la réhabilitation des «victimes du stalinisme»!¹¹³

Khrouchtchev est aussi allé repêcher l'aigrefin Soljénitsyne dans un camp de travail. Ainsi, le chef révisionniste qui jurait vouloir «revenir au léninisme», a contracté une alliance avec un réactionnaire tsariste pour combattre le «stalinisme». Les deux canailles s'entendaient à merveille. Dans un élan de tendresse pour son complice «marxiste», Soljénitsyne écrira plus tard:

«Il était impossible de prévoir l'attaque soudaine, tonitruante et furieuse que Khrouchtchev tenait en réserve contre Staline pour le XXII^e Congrès! Je ne me souviens pas d'avoir lu depuis longtemps chose aussi intéressante.»¹¹⁴

Khrouchtchev et la contre-révolution pacifique

Après l'exécution de Béria, Khrouchtchev s'est imposé comme la figure dominante du présidium. Au XX^e Congrès, en février 1956, il inversait complètement la ligne idéologique et politique du Parti. Il clamait bruyamment que la «démocratie léniniste» et la «direction collégiale» avait été rétablies, mais il a pratiquement imposé son Rapport secret sur Staline, aux autres membres du présidium. Molotov témoigne:

«Lorsque Khrouchtchev a lu son rapport au XX^e Congrès, j'avais déjà été manoeuvré sur une voie de garage. On me demande souvent: pourquoi, au XX^e Congrès, n'avez-vous pas pris la parole contre Khrouchtchev? Le Parti n'était pas préparé à cela. On nous aurait mis à la porte. En restant au Parti, j'espérais que nous pourrions redresser quelque peu la situation.»¹¹⁵

La lutte entre les deux lignes, entre le marxisme-léninisme et les déviations bourgeoises n'avait jamais cessé depuis le 25 octobre 1917. Avec Khrouchtchev, le rapport de force s'est renversé et l'opportunisme, combattu et réprimé jusqu'alors, s'est emparé de la direction supérieure du Parti. Le révisionnisme profita de cette position pour liquider, pan par pan, les forces marxistes-léninistes. A la mort de Staline, ils étaient dix au présidium: Malenkov, Béria, Khrouchtchev, Mikoyan, Molotov, Kaganovitch, Vorochilov, Boulganine, Sabourov et Pervoukhine.¹¹⁶ Après l'élimination de Béria, Mikoyan affirma en 1956 que le présidium constitua un «collectif dirigeant étroitement uni».¹¹⁷ Mais l'année suivante, Khrouchtchev et Mikoyan ont viré tous les autres, avec l'argument que «ces renégats... voulaient ressusciter l'époque pénible où dominaient des méthodes et des actions vicieuses, résultant du culte de la personnalité».¹¹⁸ Cette élimination de la majorité marxiste-léniniste du présidium fut possible grâce à l'intervention de l'armée, et particulièrement de Joukov, et des secrétaires régionaux qui vinrent au secours de Khrouchtchev, mis en minorité. Les hésitations, le peu de perspicacité politique, l'esprit de conciliation de Molotov, Malenkov et Kaganovich ont causé leur défaite.

En politique internationale aussi, la ligne suivie entre 1945 et 1953 par Staline fut complètement démantelée. Khrouchtchev capitula devant la bourgeoisie mondiale. Il dit au XX^e Congrès:

«Le Parti a brisé les notions périmées.» «Nous voulons être amis avec les Etats-Unis.» «La Yougoslavie enregistre d'importants résultats dans l'édification socialiste.» «La classe ouvrière peut conquérir une solide majorité au Parlement et le transformer en instrument d'une volonté populaire véritable.»¹¹⁹

Khrouchtchev a entamé le démontage de l'oeuvre de Staline en faisant des prophéties enchanteresses. A les réentendre aujourd'hui, Khrouchtchev nous apparaît dans son véritable rôle de pitre.

«Dans la période du culte de la personnalité, dit Khrouchtchev, étaient apparus des gens qui jetaient de la poudre aux yeux.» Avec Staline, ces flagorneurs et ces illusionnistes ont naturellement disparu. Voilà pourquoi Khrouchtchev poursuit avec hardiesse son discours:

«Au cours des dix prochaines années (1961-1970) l'Union soviétique, qui crée la base matérielle et technique du communisme, dépassera pour la production par habitant le pays capitaliste le plus puissant et le plus riche, les USA.»¹²⁰

Vingt ans après son «entrée en communisme» promis par Khrouchtchev pour 1970, l'Union soviétique a éclaté sous les coups de l'impérialisme américain; ses républiques ont été mises sous la coupe de maffiosi et de capitalistes rapaces, le peuple a été plongé dans la misère et le chômage, le crime règne partout, le nationalisme et le fascisme provoquent des guerres civiles atroces, les morts se comptent par dizaines de milliers, les réfugiés par millions.

Quant à Staline, il lui arrivait aussi, dans son temps, d'aborder l'avenir incertain. Les conclusions de *L'histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS*, qu'il a rédigées en 1938, méritent d'être relues à la lumière des événements récents. Elles contiennent six leçons essentielles, tirées de l'expérience du Parti bolchevik. La quatrième dit ceci:

«On ne saurait admettre qu'il y ait dans l'état-major de la classe ouvrière des sceptiques, des opportunistes, des capitulards et des traîtres. On ne peut considérer comme un hasard le fait que les trotskistes, les boukhariniens et les nationalistes bourgeois sont devenus des agents des services de renseignement étrangers. C'est de l'intérieur que les forteresses s'enlèvent le plus facilement.»¹²¹

Ainsi, Staline avait prévu ce qui se passerait en Union soviétique le jour où un Gorbatchev et un Eltsine entreraient au bureau politique.

A la fin de ce vingtième siècle, l'humanité est retournée en quelque sorte à la case de départ, aux années 1900-1914, lorsque les puissances impérialistes pensaient pouvoir régler entre elles le sort du monde. Dans les années à venir, à mesure que le caractère criminel, barbare et inhumain de l'impérialisme se révélera de plus en plus nettement, les nouvelles générations qui n'ont pas connu Staline seront amenées à lui rendre hommage. Elles souscriront aux paroles de Mao Zedong qui, le 21 décembre 1939, dans les maquis lointains de cette immense Chine, fêtait le soixantième anniversaire de Staline:

«Fêter Staline, c'est prendre parti pour lui, pour son oeuvre, pour la victoire du socialisme, pour la voie qu'il indique à l'humanité, c'est se déclarer pour lui comme pour un très cher ami. Car l'immense majorité de l'humanité vit aujourd'hui dans les souffrances, et elle ne peut s'en affranchir qu'en suivant la voie indiquée par Staline et avec son aide.»¹²²

Ludo Martens
Bd. Lemonnier, 171
1000 Bruxelles
Tel: 32-(0)2-513.54.83

Notes :

Introduction

1. Ludo Martens, *L'URSS et la contre-révolution de velours*, EPO, Bruxelles et Anvers, 1991.
2. *Ibidem*, p.215.
3. *Ibidem*, p. 186.
4. *Ibidem*, p.253.
5. *Ibidem*, p.245.
6. Patrice de Béer, *Le Monde*, 7/8/1991: *La lente érosion*.
7. *International Herald Tribune*, 5/11/1991, p.1.
8. *Statement*, 8/12/1992.
9. *Démocratie Palestine*, juillet-septembre 1992, p.31.

Chapitre 1. Le jeune Staline fait ses armes

1. Sidney and Béatrice Webb, *Soviet Communism: a New Civilisation?*, Longmans, Green and Co, Edition National Union of General and Municipal Workers, 1935, p.236.
2. *Ibidem*, p.531.
3. Alexandre Kerensky, *La Russie au tournant de l'histoire*, Ed. Plon, 1967, p.296.
4. *Ibidem*, p.330.
5. *Ibidem*, p.366.
6. Ian Grey, *Stalin, Man of History*, Abacus, Sphère Books Ltd, 1982, Great Britain.
7. *Ibidem*, pp.14-18.
8. *Ibidem*, pp.20-21, et McNeal, *Stalin*, Macmillan Publishers, London, 1988, p.9.
9. Grey, *op.cit.*, pp.22-24.
10. Trotski, *Ma vie*, Gallimard, Livre de Poche, 1966, p.583.
11. Grey, *op.cit.*, pp.29-31.
12. *Ibidem*, p.32.
13. *Ibidem*, pp.34-35.
14. *Ibidem*, p.38.
15. *Ibidem*, p.45.
16. *Ibidem*, p.51.
17. *Ibidem*, p.53.
18. *Ibidem*, pp.59, 64.
19. *Ibidem*, pp.65-69.
20. *Ibidem*, p.70.
21. *Ibidem*, pp.71-73.
22. *Ibidem*, pp.75-79.
23. *Ibidem*, pp.88-96.
24. *Ibidem*, pp.97-98.
25. *Ibidem*, p.104.
26. Trotski, *op.cit.*, p.590.
27. *Ibidem*, p.549.
28. Kerensky, *op.cit.*, p.591.
29. *Ibidem*, p.629.
30. *Ibidem*, pp.642, 630 et 653.
31. Webb, *op.cit.*, p.536.
32. Jane Burbank, *Intelligentsia and Révolution 1917-1922*, Oxford University Press, 1986, pp.13, 36, 42, 44.
33. Grey, *op.cit.*, p.105.
34. *Ibidem*, pp.106-109.
35. *Ibidem*, pp.115-117.
36. *Ibidem*, pp.121-127.
37. McNeal, *op.cit.*, p.57.
38. Grey, *op.cit.*, p.128.
39. *Ibidem*, pp.129-130.
40. *Ibidem*, p.131.
41. *Ibidem*, pp. 132-133.
42. *Ibidem*, pp.135-136.
43. McNeal, *op.cit.*, p.62.
44. Grey, *op.cit.*, p. 139.
45. Trotski, *Staline*, Tome II, Union Générale d'Éditions, coll. 10-18, Paris, 1979, p.224.
46. McNeal, *op.cit.*, p.63.
47. Lénine, *Oeuvres*, Tome XXXII, Moscou, 1962, pp.15 et 35.
48. Grey, *op.cit.*, p.151.
49. Lénine, *Oeuvres*, Tome XXXIII, Moscou, 1963, pp.320-321.
50. Grey, *op.cit.*, p.159.
51. *Ibidem*, p.171.
52. *Ibidem*, p.172.
53. *Ibidem*, p.173.
54. Trotski, *Ma vie*, *op.cit.*, p.260.
55. Henri Bernard, *Le communisme et l'aveuglement occidental*, Ed. Grisard, Soumagne, Belgique, 1982, p.48.
56. Staline, *Werke* 10, Rede 23 Oktober 1927, Dietz-Verlag, 1950, p.152. Voir aussi: Gérard Walter, *Lénine*, éd. Albin Michel, 1971, p.472.
57. Trotski, *Ma vie*, *op.cit.*, p.54.
58. *Ibidem*, p.583.
59. *Ibidem*, p.552.

60. Gray, *op.cit.*, p.176.
61. Fotieva, *Souvenirs sur Lénine*, Ed. Moscou, non daté, pp.152-153.
62. *Ibidem*, pp. 173-174.
63. Trotski, *Staline, op.cit.*, p.261.
64. Grey, *op.cit.*, p.179.
65. *Ibidem*, p. 179.
66. Fotieva, *op.cit.*, p.175.
67. Trotski, *Staline*, II, p.262.
68. Staline, *op.cit.*, pp.151, 153.
69. Trotski, *Staline*, II, pp.258, 264, 273.
70. *Ibidem*, p.266.
71. Bernard, *op.cit.*, p.53.
72. Trotski, *Staline*, II, p.273.

Chapitre 2. La construction du socialisme dans un seul pays

1. Lénine, *Oeuvres*, Ed. Sociales, Paris; Ed. en Langues étrangères, Moscou, 1959, tome 31, p.435.
2. *Ibidem*, p.436.
3. Lénine, *op.cit.*, tome 33, pp.489-494.
4. *Ibidem*, p.481.
5. *Ibidem*, p.449.
6. *Ibidem*, p.456.
7. Trotski, *Bilan et perspectives*, Ed. de Minuit, 1969, p.15.
8. *Ibidem*, pp.62-63.
9. *Ibidem*, pp.96-97.
10. *Ibidem*, pp.108-109.
11. *Ibidem*, p.100.
12. Staline, *Les questions du léninisme*, «La Révolution d'Octobre et la tactique des communistes russes», Tirana, 1970, pp.121-122.
13. Trotski, *The Programme of Peace - A Postscript 1922*, International Bookshop, Nottingham, non daté. Cité aussi dans: Staline, *La Révolution d'Octobre*, p.130.
14. Trotski, *Nos tâches politiques*, Ed. Pierre Belfond, Paris, 1970, pp.40, 195, 204, 159, 39, 128, 198 et 41.
15. *Ibidem*, pp.97, 170.
16. *Ibidem*, p. 160.
17. *Ibidem*, pp.103 et 128.
18. Trotski, *Cours nouveau*, U.G.E., collection 10-18, Paris, 1972, pp.21 et 158.
19. Trotski, *Nos tâches*, pp.140-141.
20. Trotski, *Cours nouveau*, p.25.
21. Trotski, *Nos tâches*, pp.204, 192, 195.
22. Trotski, *Cours nouveau*, p.25.
23. Trotski, *Nos tâches*, p. 190.
24. Trotski, *Cours nouveau*, p.154.

Chapitre 3. L'industrialisation socialiste

1. Staline, *Les questions du léninisme*, «Les tâches des dirigeants de l'industrie», p.458.
2. Hiroaki Kuromiya, *Stalin's Industrial Revolution*, Cambridge University Press, 1988.
3. *Ibidem*, pp.319, 115.
4. *Ibidem*, p.290.
5. *Ibidem*, p.306.
6. Sidney and Béatrice Webb, *op. cit.*, p.810.
7. *Ibidem*, p.811.
8. Anna Louise Strong, *The Stalin Era*, 1956, pp.33, 28-29.
9. *Ibidem*, p.145.
10. John Scott, *Au-delà de l'Oural*, Ed. Marguerat, Lausanne, 1945, pp.244-245.
11. Kuromiya, *op.cit.*, pp.305-306.
12. *Ibidem*, p.316.
13. Scott, *op.cit.*, pp.170-175.
14. *Ibidem*, pp.190-191.
15. *Ibidem*, p.242.
16. Kuromiya, *op.cit.*, p.287.
17. Lénine, *Oeuvres complètes*, tome 32, pp.537-538.
18. *Les progrès du pouvoir soviétique depuis 40 ans*, Recueil statistique, Moscou, 1958, p.75.
19. *Ibidem*, p.26.
20. *Ibidem*, p.30.
21. Kuromiya, *op.cit.*, pp.304-305.
22. *Les Progrès du pouvoir soviétique*, p.26.
23. *Ibidem*, p.31.

Chapitre 4. La collectivisation

1. R.W. Davies, *The Socialist Offensive, The Collectivisation of Soviet Agriculture, 1929-1930*, MacMillan Press, 1980, pp.4-5.
2. *Ibidem*, pp. 16-18.
3. Lynne Viola, *The Best Sons of the Fatherland — Workers in the Vanguard of Soviet Collectivisation*, Oxford University Press, Oxford, New York, 1987, p.22.
4. *Ibidem*, p.13.
5. Davies, *op.cit.*, p.51.
6. *Ibidem*, p.54.

7. *Ibidem*, p.52.
8. *Ibidem*, p.53.
9. Viola, *op.cit.*, pp.19 et 22.
10. Cité dans: Sidney and Béatrice Webb, *op. cit.*, p.810.
11. *Ibidem*, p.808.
12. Jean Elleinstein, *Le socialisme dans un seul pays*, tome 2, Ed. Sociales, 1973, pp.67-69. Davies, *op.cit.*, pp.9 et 171.
13. Davies, *op.cit.*, pp.25-26.
14. *Ibidem*, p.17.
15. Staline, *Les questions du léninisme*, «Sur le front du blé», Ed. Frasher, Tirana, 1970, p.262.
16. Davies, *op.cit.*, p.27.
17. Staline, *op.cit.*, «Questions de politique agraire en URSS», p.407.
18. Davies, *op.cit.*, pp.29-30.
19. *Ibidem*, pp.31 et 419.
20. *Ibidem*, p.32.
21. *Ibidem*, p.33.
22. *Ibidem*, p.34.
23. *Ibidem*, p.41.
24. *Ibidem*, p.38.
25. Webb, *op.cit.*, p.245.
26. Davies, *op.cit.*, pp.46 et 49-50. Boukharine, *Oeuvres choisies*, Moscou, 1988, p.424.
27. Boukharine, *op.cit.*, p.15.
28. *Ibidem*, p. 16.
29. Staline, *Les questions du léninisme*, «Le danger de droite», 17 oct. 1928, p.289.
30. Davies, *op.cit.*, p.47.
31. Staline, *op.cit.*, pp.318 et 324-325.
32. Boukharine, *Oeuvres choisies*, pp.26-27.
33. Stepiak, *The Russian Peasantry*, 1895, édition anglaise 1905. Webb, *op.cit.*, p.563.
34. Webb, *op.cit.*, p.565.
35. Davies, *op.cit.*, p.109.
36. Viola, *op.cit.*, p.27.
37. Staline, *op.cit.*, p.408.
38. *Ibidem*, pp.385 et 409.
39. Davies, *op.cit.*, p.112.
40. *Ibidem*, p.121.
41. *Ibidem*, p.442.
42. Viola, *op.cit.*, p.91.
43. *Ibidem*, pp.93-94.
44. Davies, *op.cit.*, p.218.
45. *Ibidem*, p. 173.
46. *Ibidem*, p.274.
47. *Ibidem*, p. 160.
48. Viola, *op.cit.*, pp.215-216.
49. *Ibidem*, p.216.
50. *Ibidem*, pp. 215-216.
51. *Ibidem*, p.29.
52. Davies, *op.cit.*, p.226.
53. Viola, *op.cit.*, p.29.
54. Davies, *op.cit.*, pp.225-226
55. *Ibidem*, p.205.
56. *Ibidem*, p.206.
57. *Ibidem*, pp.206-207.
58. Viola, *op.cit.*, p.211.
59. *Ibidem*, p.103.
60. *Ibidem*, p. 103.
61. *Ibidem*, p.109.
62. *Ibidem*, p. 141.
63. *Ibidem*, p.135.
64. *Ibidem*, p.154.
65. *Ibidem*, p.172.
66. *Ibidem*, p.216.
67. Davies, *op.cit.*, pp.152-153
68. *Ibidem*, p. 154.
69. *Ibidem*, p. 155.
70. *Ibidem*, pp.161-162
71. *Ibidem*, pp.165-166
72. *Resolutions and Décisions of the CPSU*, Volume 3, 1929-1953, Editor Robert McNeal, University of Toronto Press, p.23.
73. *Ibidem*, p.29.
74. *Ibidem*, p.27.
75. *Ibidem*, p.25.
76. *Ibidem*, p.29.
77. *Ibidem*, p.29.
78. *Ibidem*, p.31.
79. *Ibidem*, p.34.
80. *Ibidem*, p.28.
81. *Ibidem*, p.37.
82. *Ibidem*, pp.40, 43.

83. Davies, *op.cit.*, p.62.
84. Viola, *op.cit.*, p.154.
85. Viola, *op.cit.*, p.154. Davies, *op.cit.*, pp.212-213.
86. Davies, *op.cit.*, p.221.
87. *Ibidem*, p.138-139.
88. *Ibidem*, p.140.
89. *Ibidem*, p.144.
90. *Ibidem*, p.144.
91. *Ibidem*, p.145.
92. *Ibidem*, p.183.
93. *Ibidem*, p.184.
94. *Resolutions, op.cit.*, pp.40-43.
95. Bettelheim, *L'économie soviétique*, Ed. Recueil Sirey, Paris, 1950, p.87.
96. Davies, *op.cit.*, p.228.
97. *Ibidem*, p.233.
98. *Ibidem*, p.231.
99. *Ibidem*, pp.235-236.
100. *Ibidem*, p.228.
101. *Ibidem*, pp.258-259.
102. *Ibidem*, pp.247-248.
103. Kautsky, *Het bolchevisme in het slop*, Uitgeverij Arbeiderspers, Amsterdam, 1930.
104. *Ibidem*, p.91.
105. *Ibidem*, p.115.
106. *Ibidem*, pp.106-107.
107. *Ibidem*, p.138.
108. Davies, *op.cit.*, pp.262-263.
109. *Ibidem*, p.442.
110. *Ibidem*, p.239.
111. *Ibidem*, p.240.
112. *Ibidem*, p.265.
113. *Ibidem*, p.265.
114. Staline, *op.cit.*, pp.419-420.
115. *Ibidem*, pp.421-423.
116. Davies, *op.cit.*, p.273.
117. *Ibidem*, pp.280-281.
118. *Ibidem*, p.271.
119. Viola, *op.cit.*, p.116.
120. Staline, *op.cit.*, p.418.
121. Davies, *op.cit.*, p.281.
122. *Ibidem*, p.276.
123. *Ibidem*, p.280.
124. *Ibidem*, pp.319-320.
125. *Ibidem*, p.300.
126. *Ibidem*, p.375.
127. *Ibidem*, pp.322-323.
128. *Ibidem*, pp.325-327.
129. *Ibidem*, pp.327-328.
130. *Ibidem*, pp.335-336.
131. *Ibidem*, pp.442-443, table 17.
132. *Ibidem*, pp.285-286, 288.
133. *Ibidem*, p.251.
134. *Ibidem*, p.419.
135. *Ibidem*, pp.337-338.
136. *Ibidem*, pp.360-361.
137. *Ibidem*, pp.369-370.
138. *Ibidem*, p.369.
139. *Ibidem*, p.371.
140. *Ibidem*, p.358.
141. *Ibidem*, pp.378-379.
142. *Ibidem*, p.380.
143. *Ibidem*, pp.441, 442.
144. Bettelheim, *op.cit.*, p.66.
145. Davies, *op.cit.*, tome II, pp. 13-14.
146. Bettelheim, *op.cit.*, p.73.
147. Davies, *op.cit.*, tome II, p.15.
148. *Ibidem*, tome II, pp.20-21.
149. *Ibidem*, tome II, pp.25 et 27.
150. *Ibidem*, tome II, pp.16-18.
151. *Ibidem*, tome II, p.28.
152. *Ibidem*, tome II, pp.32 et 29.
153. Bettelheim, *op.cit.*, pp. 102 et 112.
154. *Ibidem*, p.61.
155. *Ibidem*, p.68.
156. *Ibidem*, pp.76-78.
157. *Les progrès du pouvoir soviétique depuis 40 ans*, Recueil statistique, Moscou, 1958, p. 142.
158. Bettelheim, *op.cit.*, p.74.

159. *Ibidem*, p.74.
160. *Ibidem*, pp.82 et 89.
161. *Ibidem*, p.93.
162. *Ibidem*, p.113.
163. *Ibidem*, pp.83 et 90.
164. *Ibidem*, p.84.
165. *Ibidem*, pp.113-114.
166. Alexandre Zinoviev, *Les confessions d'un homme en trop*, Ed. Olivier Orban, 1990, pp.53, 56.
167. *Ibidem*, p.236.
168. Stefan Merl, «Ausrottung» der Bourgeoisie und der Kulaken in Sowjetrusland?, in *Geschichte und Gesellschaft*, 13, 1987, p.368.
169. *Ibidem*, p.376.
170. *Ibidem*, p.377.
171. Robert Conquest, *Harvest of Sorrow*, University of Alberta Press, 1986, p.306. Stefan Merl, *Wie viele Opferforderte die «Liquidierung des Kulaken als Klasse»?*, in *Geschichte und Gesellschaft*, 14, 1988, p.534.
172. Merl, *op.cit.*, p.535.
173. *Ibidem*, p.537.
174. Nicolas Werth, «Goulag: les vrais chiffres», dans *L'Histoire*, n°169, septembre 1993, pp.38-51.
175. *Ibidem*, p.44.
176. Conquest, *op.cit.*, p.306.
177. *Time*, octobre 18, 1993, p.50.

Chapitre 5. La collectivisation et «l'holocauste ukrainien»

1. Douglas Tottle, *Fraud, Famine and Fascism, The Ukrainian Génocide Myth from Hitler to Harvard*, Progress Books, Toronto, 1987, pp.5-6.
2. Louis Fischer, «Hearst's Russian Famine», *The Nation*, vol. 140, n°36, march 13, 1935, cité dans Tottle, *op.cit.*, pp.7-8.
3. Casey James in *Daily Worker*, février 21, 1935, cité dans Tottle, *op.cit.*, p.9.
4. Tottle, *op.cit.*, pp.13, 15.
5. *Ibidem*, pp. 19-21.
6. *Ibidem*, pp.4-31.
7. *Ibidem*, pp.38-44.
8. *Ibidem*, p.41.
9. *Ibidem*, p.50.
10. *Ibidem*, p.51.
11. *Ibidem*, p.61.
12. *Ibidem*, pp.70-71.
13. *Ibidem*, p.71.
14. *Ibidem*, p.74.
15. *Ibidem*, pp.78-79.
16. *Ibidem*, p.86.
17. Robert Conquest, *Harvest of Sorrow*, *op. cit.*, p.334.
18. Tottle, *op.cit.*, p.105.
19. *Ibidem*, p.113.
20. *Ibidem*, p.113.
21. *Ibidem*, p.115.
22. *Ibidem*, p.118.
23. *Ibidem*, p.118.
24. *Ibidem*, p.122.
25. *Ibidem*, p.128.
26. *Ibidem*, p.129.
27. *Ibidem*, p.58.
28. Arch Getty, *Origins of the Great Purges*, Cambridge University Press, Cambridge, 1985, p.5.
29. Tottle, *op.cit.*, p.94.
30. *Ibidem*, p.94. Et Sidney and Béatrice Webb, *op. cit.*, p.247.
31. Tottle, *op.cit.*, p.91.
32. *Ibidem*, p.92.
33. *Ibidem*, p.97.
34. *Ibidem*, p.97.
35. *Ibidem*, p. 100.
36. *Ibidem*, p.99.
37. *Ibidem*, p.101.
38. Alexei Fédorov, *Partisans d'Ukraine*, 2 tomes, Ed. J'ai lu, Paris, 1966, paru sous le titre *L'Obkom clandestin*, Les Editeurs Français réunis, 1951.

Chapitre 6. La lutte contre le bureaucratisme

1. Trotski, *La lutte antibureaucratique*, tome I, Collection 10-18, UGE, Paris, 1975, p.85.
2. *Ibidem*, p.95.
3. *Ibidem*, tome II, p.302.
4. Lénine, *Œuvres*, tome 33, Moscou, 1963, p.288.
5. Staline, *Werke*, Band 11, Rede 16 mai 1928, pp.63-65.
6. Getty, *op. cit.*, p.22.
7. *Resolutions and Décisions of the CPSU*, *op. cit.*, p.183.
8. Getty, *op.cit.*, p.99.
9. Staline, *Les questions du léninisme*, pp.677-678.
10. Getty, *op.cit.*, p. 105.
11. *Resolutions*, *op.cit.*, p.187.

12. Getty, *op.cit.*, p. 158.
13. *Ibidem*, p. 162.
14. *Ibidem*, p. 164.

Chapitre 7. La Grande Purge

1. Henri Bernard, *Le communisme et l'aveuglement occidental*, Ed. André Grisard, 1982, pp.50 et 52-53.
2. Gabor Tamas Rittersporn, *Simplifications stalinienne et complications soviétiques*, Editions des archives contemporaines, Paris, 1988.
3. *Ibidem*, p.39.
4. *Ibidem*, pp.13-15, 38.
5. Staline, *Œuvres, tome 14*, Ed.Nouveau Bureau d'Edition, Paris, 1975, pp.129 et 142.
6. Boris Bajonov, *Avec Staline dans le Kremlin*, Ed. de France, Paris, 1930, pp.2-3.
7. *Ibidem*, p.7.
8. *Ibidem*, pp.4-5.
9. George Solomon, *Parmi les maîtres rouges*, Série anti-communiste du Centre international de lutte active contre le communisme, Ed. Spes, Paris, 1930, p. 19.
10. *Ibidem*, p.36.
11. *Ibidem*, p.19.
12. *Ibidem*, p.36.
13. *Ibidem*, pp.348 et 351.
14. Bajonov, *op.cit.*, pp.105-109.
15. Tokaev, *Comrade X*, Harvill Press, Londres, 1956, p.33.
16. Alexandre Zinoviev, *op. cit.*, p. 105.
17. *Ibidem*, p.104.
18. *Ibidem*, p. 126.
19. *Ibidem*, pp.110 et 118.
20. *Ibidem*, pp.113, 111.
21. *Ibidem*, p.115.
22. *Ibidem*, pp.118, 120, 122.
23. *Ibidem*, p.116.
24. Carr, *Foundations of a Planned Economy, 1926-1929*, vol.II, pp.7, 10-11, 20.
25. *Ibidem*, pp.28-29.
26. *Ibidem*, p.42.
27. *Ibidem*, p.49.
28. *Ibidem*, p.60.
29. *Ibidem*, p.67.
30. *Ibidem*, p.65.
31. *Ibidem*,
32. Getty, *op. m.*, p.94.
33. *Rapport présenté au XVII^e Congrès (26 janvier 1934)*, Ed. en langues étrangères, Moscou, 1952, p.61.
34. *Ibidem*, p.88.
35. *Ibidem*, pp.62-63.
36. *Ibidem*, p.64.
37. Tokaev, pp.2 et 57.
38. *Ibidem*, p.207.
39. Getty, *op.cit.*, pp.95, 111-112, 115-116.
40. *Ibidem*, p.245.
42. Trotski, *La lutte antibureaucratique en URSS*, U.G.E., 10-18, Paris, 1975, p.32.
43. 18 janvier 1934; *Ibidem*, p.39.
44. 31 mars 1934; *Ibidem*, pp.59-60.
45. *Ibidem*, p.35.
46. *Ibidem*, p.40.
47. 18 janvier 1934; *Ibidem*, p.42.
48. 20 janvier 1934; *Ibidem*, p.49.
49. 28 décembre 1934; Trotski, *L'appareil policier du stalinisme*, U.G.E., 10-18, 1976, pp.26-27.
50. Branko Lazitch, *Le rapport Khrouchtchev et son histoire*, Ed. du Seuil, série Histoire, 1976, p.77.
51. Trotski, *L'Appareil policier*, *op.cit.*, p.28. Lazitch, *op.cit.*, pp.63, 70.
52. Trotski, *op.cit.*, pp.34-35.
53. 26 septembre 1935; *Ibidem*, pp.85-87.
54. Getty, *op.cit.*, p.123.
55. Tokaev, *op.cit.*, pp.60-61.
56. Getty, *op.cit.*, p.121.
57. John D. Littlepage, *A la recherche des mines d'or de Sibérie, 1928-1937*, Ed. Payot, Paris, 1939, pp.181-182.
58. *Ibidem*, pp.86-90.
59. *Ibidem*, pp.95-96.
60. Lazitch, *op.cit.*, pp.94-95.
61. Littlepage, *op.cit.*, pp.100-101.
62. *Ibidem*, pp.105-106.
63. *Ibidem*, pp.107-108.
64. *Ibidem*, pp.268-269.
65. *Ibidem*, pp.91-92.
66. *Le procès du centre anti-soviétique trotskiste*, Compte rendu sténographique, Moscou, 1937, pp.22, 23, 24, 28.
67. Littlepage, *op.cit.*, p.98.
68. John Scott, *op. cit.*, pp.183-194.
69. Staline, *Oeuvres*, tome 14, Rapport présenté au plénum du CC du PC(b) de l'URSS, 3-5 mars 1937.
70. *Ibidem*, p. 144.

71. Lazitch, *op.cit.*, p.83.
72. Staline, *Rapport, op.cit.*, p.154.
73. *Ibidem*, p.155.
74. *Ibidem*, p. 166.
75. *Ibidem*, p.164.
76. *Ibidem*, p. 157.
77. Stephen F. Cohen, *Bukharin and the Bolshevik révolution*, Vintage Books, New York, 1975, p.343. Traduit en français sous le titre *Nicolas Boukharine. La vie d'un bolchevik*, Maspero, Paris, 1979. Toutes les références se rapportent à l'édition anglaise.
78. *Nouvelles de Moscou*, n°21, 27 mai 1990.
79. *Le procès du centre antisoviétique trotskiste, op.cit.*, p.416.
80. Cohen, *op.cit.*, p.352.
81. *Ibidem*, p.355.
82. *Ibidem*, p.356.
83. Stephen F. Cohen, *op. cit.*, p. 354
84. *Ibidem*, pp.361, 363.
85. Blanc et Kaisergrüber, *L'Affaire Boukharine*, Ed. Maspero, 1979, p.64.
86. *Ibidem*, p.79.
87. *Ibidem*, p.65.
88. *Ibidem*, p.64.
89. *Ibidem*, p.65.
90. Cohen, *op.cit.*, p.365.
91. Blanc et Kaisergrüber, *op.cit.*, p.72.
92. *Ibidem*, p.72.
93. *Ibidem*, p.77.
94. *Ibidem*, p.73.
95. *Ibidem*, p.76.
96. Tokaev, *op.cit.*, p.43.
97. *Ibidem*, p.61.
98. *Ibidem*, p.86.
99. *Le Procès du Bloc anti-soviétique des Droitiers et des trotskistes*, Ed. Commissariat du Peuple de la Justice, Moscou, 1938, pp.401-402.
100. Tokaev, *op.cit.*, p.158.
101. *Ibidem*, pp.68-69.
102. *Ibidem*, p.85.
103. *Ibidem*, p.175.
104. *Ibidem*, pp. 187-188.
105. Joseph E. Davies, *Mission à Moscou*, Ed. de l'Arbre, Montréal, 1944, pp.243-244.
106. Tokaev, *op.cit.*, p.96.
107. *Ibidem*, pp.96, 98.
108. *Le Procès du Bloc, op.cit.*, p.457.
109. *Ibidem*, pp.461-462.
110. Cohen, *op.cit.*, p.372.
111. *Ibidem*, pp.375-376.
112. *Le Procès du Bloc, op.cit.*, pp.411-419.
113. *Ibidem*, p.447.
114. *Ibidem*, p.453.
115. *Ibidem*, pp.458-460.
116. *Ibidem*, pp.823-827.
117. Cohen, *op.cit.*, p.381.
118. *Ibidem*, p.382.
119. Blanc et Kaisergrüber, *op.cit.*, pp.11 et 16.
120. Cohen, *op.cit.*, p.384.
121. *Ibidem*, p.386.
122. Getty, *op.cit.*, p.167.
123. Carr, *op.cit.*, p.325.
124. *Ibidem*, p.327.
125. *Ibidem*, p.320.
126. *Ibidem*, p.331.
127. *Ibidem*, p.317.
128. Getty, *op.cit.*, p.255.
129. Cité dans Harpal Brar, *Perestroïka*, published by Harpal Brar, London 1992, p.161.
130. Davies, *op.cit.*, p. 158.
131. *Ibidem*, p.152.
132. Alexandre Ouralov (Avtorkhanov), *Staline au pouvoir*, Ed. les Iles d'Or, Paris, 1951, p.45.
133. Robert Coulondre, *De Staline à Hitler*, Ed. Hachette, 1950, pp.82-84.
134. Winston Churchill, *La Deuxième Guerre mondiale*, Cercle du bibliophile, 1965, volume 1, pp.295-296.
135. Isaac Deutscher, *Staline*, Ed. Gallimard, 1973, pp.385-386.
136. *Ibidem*, p.10.
137. Louise Narvaez, *Degrelle m'a dit*, Postface de Degrelle, Ed. du Baucens, Bruxelles, 1977, pp.360-361.
138. Jacobsen, pp.213-214.
139. Félix Tchouchev, *Cent quarante conversations avec Molotov*, Ed. Terra, Moscou, 1991 (en russe), p.413.
140. Roman Kolkowicz, *The Soviet Military and the Communist Party*, Princeton University Press, 1967, pp.343-344.
141. *Ibidem*, p.344.
142. *Temps Nouveaux*, n°43, 1990, pp.36-39.
143. E.H.Cookridge, *L'espion du siècle Reinhard Gehlen*, Ed. Fayard, 1973, p.84.
144. *Temps Nouveaux*, n°43, 1990, pp.36-39.
145. Soljénitsyne, *L'Archipel du Goulag*, Seuil, 1974, tome I, p. 187.

146. Vassilevski, *La cause de toute une vie*, Ed. du Progrès, Moscou, 1984, pp.86-88.
147. Soljénitsyne, *op.cit.*, p.189.
148. *Ibidem*, p.191.
149. *Ibidem*, p. 193.
150. *Ibidem*, pp. 189-190.
151. Tokaev, *op.cit.*, p.84.
152. *Ibidem*, p.1.
153. *Ibidem*, p.5.
154. *Ibidem*, p.220.
155. *Ibidem*, p.75.
156. *Ibidem*, p.8.
157. *Ibidem*, p.45.
158. *Ibidem*, p.15.
159. *Ibidem*, p.21.
160. *Ibidem*, p. 160.
161. *Ibidem*, p.189.
162. *Ibidem*, p.274.
163. *Ibidem*, p.17.
164. *Ibidem*, p.6.
165. *Ibidem*, p.118.
166. *Ibidem*, p.215.
167. *Ibidem*, p.28.
168. *Ibidem*, pp.9 et 47.
169. *Ibidem*, p.84.
170. *Ibidem*, p.75.
171. *Ibidem*, pp.6, 17, 18, 20.
172. *Ibidem*, p.22.
173. *Ibidem*, p.7.
174. *Ibidem*, p.63.
175. *Ibidem*, p.2.
176. *Ibidem*, p.37.
177. *Ibidem*, p.49.
178. *Ibidem*, p.48.
179. *Ibidem*, p.34.
180. *Ibidem*, p.64.
181. *Ibidem*, p.156.
182. *Ibidem*, pp.156-157.
183. *Ibidem*, p.160.
184. *Ibidem*, p.183 et 188.
185. *Ibidem*, p.352.
186. Getty, *op.cit.*, p. 137.
187. *Ibidem*, p.155.
188. *Ibidem*, p.162.
189. *Ibidem*, p.170-171.
190. *Ibidem*, p.178.
191. *Ibidem*, p.178.
192. *Ibidem*, p.177.
193. *Ibidem*, p.185.
194. *Resolutions and Décisions of the CPSU, op. cit.*, p.188.
195. Lazitch, *op.cit.*, p.86.
196. *Resolutions and Décisions of the CPSU, op.cit.*, pp.190-194.
197. Tokaev, *op.cit.*, p.119.
198. *Ibidem*, p.101.
199. *Nouvelles de Moscou*, n°26, 30 juin 1992, p.15.
200. Rittersporn, *op.cit.*, pp.26-27.
201. Getty, *op.cit.*, p. 176.
202. *Ibidem*, p.190.
203. Rittersporn, *op.cit.*, p.27.
204. Getty, *op.cit.*, p. 258.
205. Tous les chiffres de Conquest et ceux qui réfutent ses dires proviennent de Nicolas Werth, *Goulag: les vrais chiffres*, dans *L'Histoire*, n°169, septembre 1993, pp.38-51.
206. Roy et Jaurès Medvedev, *Khrouchtchev, les années de pouvoir*, Ed.Maspero, Paris, 1977, p.180.
207. Brzezinski, *The Grand Failure*, Charles Scribner's Sons, New York, 1989, p.86.
208. Getty, *op.cit.*, p.176.
209. *Ibidem*, p.206.
210. Henri De Man, *Après coup*, Ed. de la Toison d'Or, Bruxelles, 1941, p.319.
211. Henri Amoureux, *Quarante millions de pétinistes*, Ed. Robert Laffont, 1977.

Chapitre 8. Le rôle de Trotski à la veille de la Seconde Guerre mondiale

1. Henri Bernard, *Le communisme et l'aveuglement occidental*, Ed. André Grisard, 1982, p.9.
2. *Ibidem*, pp.121, 123, 122, 11.
3. *Ibidem*, pp.48, 50.
4. 22 février 1937; Trotski, *La lutte, antibureaucratique en URSS*, U.G.E., 10-18, Paris, 1975, pp.143-144.
5. 14 février 1940; *Ibidem*, pp.281-284.
6. Serrarens, *La Russie et l'Occident*, C.I.S.C. Utrecht, non daté, pp.33 et 37.

7. 14 février 1940; Trotski, *op.cit.*, p.282.
8. 24 mars 1940; *Ibidem*, p.216.
9. Avril 1938; Trotski, *L'appareil policier du stalinisme*, Ed.10-18, 1976, p.239.
10. 24 mars 1940; Trotski, *La lutte antibureaucratique*, *op.cit.*, p.216.
11. 17 mars 1938; *Ibidem*, pp.161-162.
12. 23 juillet 1939; *Ibidem*, pp.257-259.
13. 12 mars 1938; Trotski, *L'appareil policier*, *op.cit.*, p.234.
14. 6 mars 1938; *Ibidem*, pp. 197 et 201.
15. 23 juillet 1939; Trotski, *La lutte antibureaucratique*, *op.cit.*, pp.258-259.
16. 3 juillet 1939; *Ibidem*, pp.166-169.
17. 20 décembre 1938; *Ibidem*, pp.209 et 211.
18. 13 mars 1940; *Ibidem*, pp.294-297.
19. Mai 1940; *Ibidem*, pp.301-303.
20. 14 novembre 1938; *Ibidem*, pp.205-206.
21. Tokaev, *Comrade X*, Harvill Press, Londres, 1956, p.188.
22. 13 janvier 1938; Trotski, *La lutte antibureaucratique*, *op.cit.* pp.159-160.
23. 10 octobre 1938; *Ibidem*, p. 188.
24. Avril 1938; Trotski, *L'appareil policier*, *op.cit.*, p.239.
25. 3 juillet 1938; Trotski, *La lutte antibureaucratique*, *op.cit.*, pp.165 et 169.
26. *Programme de transition*, brochure éditée en 1946, chapitre «La situation en URSS et les tâches...», pp.30, 33 et 32.
27. Mai 1940; Trotski, *La lutte antibureaucratique*, *op.cit.*, pp.301-303.

Chapitre 9. Staline et la guerre antifasciste

1. *Rapport au XVII^e Congrès*, Ed. en langues étrangères, Moscou, 1952, pp.22-23.
2. *Documents et matériaux se rapportant à la veille de la Deuxième Guerre mondiale*, Ed. en langues étrangères, Moscou, 1948, tome I, p.282.
3. *Documents et matériaux...; Archives Dirksen, tome II*, Ed. en langues étrangères, Moscou, 1948, pp. 112-113.
4. *The Secret Diary of Harold Ickes*, vol. II, p. 705, cité dans: *A la veille de la Seconde Guerre mondiale*, Sipols et Kharlamov, Ed. Novosti, Moscou, 1973, p.262.
5. Grigori Déborine, *Les secrets de la Seconde Guerre mondiale*, Ed. du Progrès, Moscou, 1972, p.35.
6. Churchill, *op. cit.*, tome 2, pp.51-52.
7. Cité dans: *La grande guerre nationale de l'Union soviétique*, Ed. du Progrès, Moscou, 1974, p.20.
8. Joukov, *Mémoires*, tome I, Ed. Fayard, Paris, 1970, pp.250-251.
9. *Documents sur les relations finno-soviétiques*, Ministère des Affaires Etrangères de Finlande, Ed. Flammarion, 1940, pp.93-95 et 109.
10. Hans Adolf Jacobsen, *La Seconde Guerre mondiale*, tome I, Ed. Casterman, Paris, 1968, p. 118.
11. Pavel Jiline, *Ambitions et méprises du Troisième Reich*, Ed. du Progrès, 1972, p.74.
12. Général Serrigny, *L'Allemagne face à la guerre totale*, Ed. Grasset, 1940, p.228.
13. *Falsificateurs de l'Histoire*, Ed. ABS, Bruxelles, 1948, p.68.
14. *Petite encyclopédie politique du monde*, Ed. Chanteclair, Rio de Janeiro, 1943, p.136.
15. *Ibidem*, p.102.
16. *Ibidem*, p.105.
17. Joukov, *Mémoires*, tome II, Ed. Fayard, Paris, 1970, p.156.
18. *Ibidem*, p.201.
19. *Ibidem*, p.156.
20. *Ibidem*, p.203.
21. Joukov, *op.cit.*, p.204.
22. *Ibidem*, pp.204-205.
23. *La grande guerre nationale*, Ed. du Progrès, Moscou, 1974, p.33.
24. *Ibidem*, p.279.
25. Joukov, *op.cit.*, p.291. Et *La grande guerre*, *op.cit.*, p.33.
26. Joukov, *op.cit.*, p.296. Et *La grande guerre*, *op.cit.*, p.33.
27. Joukov, *op.cit.*, p.289. Et *La grande guerre*, *op.cit.*, p.33.
28. Joukov, *op.cit.*, p.280.
29. *Ibidem*, p.264.
30. *Ibidem*, p.250.
31. *Ibidem*, p.311.
32. *Ibidem*, p.254.
33. *Ibidem*, pp.270-271.
34. *Ibidem*, p.272.
35. *Ibidem*, pp.312-315.
36. Jiline, *op.cit.*, p.212. Et Joukov, *op.cit.*, p.308.
37. Joukov, *op.cit.*, pp.287-288.
38. *Ibidem*, pp.321-322.
39. *Ibidem*, p.334.
40. *Ibidem*, pp.335-337.
41. Lazitch, *op. cit.*, pp.102-103.
42. *Ibidem*, pp.104, 107.
43. Elleinstein, *Staline*, Ed. Marabout, 1986, p.262.
44. Vassilevski, *La cause de toute une vie*, Ed. du Progrès, Moscou, 1975, p.26.
45. *Ibidem*, p.25.
46. Déborine, *Les secrets de la Seconde Guerre mondiale*, Ed. du Progrès, Moscou, 1972, pp.73-74.
47. Joukov, *op.cit.*, p.333.
48. Sefton Delmer, *Opération Radio Noire*, Ed. Stock, 1962, pp.81-82.
49. *De Morgen*, 23 janvier 1993, p.21.
50. Joukov, *op.cit.*, p.330.

51. *Ibidem*, p.339.
52. *Ibidem*, p.340.
53. *Ibidem*, p.342.
54. *Ibidem*, pp.345-346.
55. Lazitch, *op.cit.*, p.109.
56. *Ibidem*, p.74.
57. Elleinstein, *op.cit.*, p.269.
58. Joukov, *op.cit.*, p.395.
59. *Ibidem*, p.351.
60. Lazitch, *op.cit.*, p.107.
61. Joukov, *op.cit.*, pp.395-396.
62. *Ibidem*, p.354.
63. *Ibidem*, p.359.
64. *Ibidem*, p.379.
65. Staline, *Œuvres*, tome XVI, Ed. NBE, 1975, pp.16-17.
66. Joukov, *op.cit.*, p.406.
67. Vassilevski, *op.cit.*, pp.38-39.
68. Alexandre Beck, *La chaussée de Volokolamsk*, Ed. Bordas, Paris, 1946.
69. Staline, *Œuvres*, tome XVI, *op.cit.*, p.38.
70. Rokossovski, *Le devoir du Soldat*, Ed. du Progrès, Moscou, 1988, p.94.
71. *Ibidem*, p.72.
72. Jacobsen, *op.cit.*, tome I, pp.119-120.
73. Alan Clarc, *La Guerre à l'Est*, Robert Laffont, Paris, 1966, p.250.
74. Arno J. Mayer, *Why did the heavens not darken?* Verso, London, 1990, p.349, traduit en français sous le titre *La «solution finale» dans l'histoire*, La Découverte, 1990. Toutes les références se rapportent à l'édition anglaise.
75. Clarc, *op.cit.*, p.251.
76. Mayer, *op.cit.*, p.251.
77. *Hitler parle à ses généraux*, Albin Michel, Paris, 1964, pp.39-40.
78. Mayer, *op.cit.*, p.281.
79. Heinrich Himmler, *Discours secrets*, Gallimard, 1978, p.191.
80. Eremenko, pp. 153-154.
81. Joukov, *op.cit.*, p.385.
82. Elleinstein, *op.cit.*, p.283.
83. Himmler, *op.cit.*, p.205.
84. *Ibidem*, p. 187.
85. Mayer, *op.cit.*, p.234.
86. *Ibidem*, p.244.
87. *Ibidem*, p. 106.
88. *Ibidem*, p. 101.
89. Hitler, *Mijn Kamp*, Ed. Ridderhof, 1982, p.400.
90. Brzezinski, *op.cit.*, p.27.
91. Lazitch, *op.cit.*, p. 100.
92. *Ibidem*, p.115.
93. *Ibidem*, p.61.
94. *Ibidem*, p.97.
95. Elleinstein, *op.cit.*, pp.284, 282.
96. Vassilevski, *op.cit.*, pp.34-36.
97. Chtéménko, *L'Etat-Major général soviétique en guerre*, tome II, Ed. du Progrès, Moscou, 1976, p.319.
98. Joukov, *op.cit.*, p.395.
99. Lazitch, *op.cit.*, p.100.
100. Vassilevski, *op.cit.*, p.42.
101. Rokossovski, *op.cit.*, p. 128.
102. Rapport secret, pp. 110, 113, 111.
103. Elleinstein, *op.cit.*, p.285.
104. Joukov, *op.cit.*, p.415.
105. *Ibidem*, p.416.
106. Chtéménko, *op.cit.*, tome II, p.354.
107. Vassilevski, *op.cit.*, pp.402-403.
108. *Ibidem*, p.375.
109. Joukov, *op.cit.*, pp.416-417.
110. Vassilevski, *op.cit.*, p.235.
111. *Ibidem*, pp.235-236.
112. *Ibidem*, p.401.
113. *Ibidem*, pp.108-109.
114. *Ibidem*, p.111.
115. Joukov, *op.cit.*, pp.417, 399, 417-418.
116. Vassilevski, *op.cit.*, p.403.
117. Joukov, *op.cit.*, p.419.
118. Lazitch, *op.cit.*, p.114.
119. *Ibidem*, p.115.
120. Averell Harriman, *Special Envoy*, Random House, New York, 1975, p.536.
121. Vassilevski, *op.cit.*, pp.400-401.
122. *Ibidem*, p.404.
123. *Ibidem*, p.399.
124. Joukov, *op.cit.*, p.420.
125. *Ibidem*, pp.419-420.

Chapitre 10. De Staline à Khrouchtchev

1. Staline, *Discours 9 février 1946*, tome XIV, pp.189-191.
2. *Ibidem*, pp.193-196.
3. Maurice Dobb, *Soviet Economic Development*, 6th édition, Routledge and Kegan Paul, London, 1966, p.301.
4. *Ibidem*, p.313.
5. Bettelheim, *L'économie soviétique*, Ed. Recueil Sirey, Paris, 1950, pp.148, 151.
6. Dobb, *op.cit.*, p.316.
7. *Ibidem*, p.316.
8. Staline, *op.cit.*, p. 198.
9. E.H.Cookridge, *L'espion du siècle Reinhard Gehlen*, Ed. Fayard, 1973, p.169.
10. *Ibidem*, p.162.
11. *Ibidem*, p.165.
12. *Ibidem*, p.178.
13. *Ibidem*, pp.187-188.
14. Mark Aarons et John Loftus, *Des nazis au Vatican*, Ed. Olivier Orban, 1991, p.318.
15. Valentin Beriejkov, *J'étais interprète de Staline*, Ed. du Sorbier, Paris, 1985, p.384.
16. Joukov, *Réminiscences and Reflections*, Vol. 2, Progress, Moscou, 1985, p.449.
17. Truman, *Memoirs*, II, p.462.
18. Gabriel Kolko, *The Politics of War*, Panthéon Books, New York, 1990, p.559.
19. *Ibidem*, p.560.
20. Truman, *op.cit.*, p.466.
21. Déborine, *Les secrets de la Seconde Guerre mondiale*, Ed. du Progrès, Moscou, 1972, p.265.
22. Truman, *op.cit.*, p.129.
23. *Ibidem*, p.124.
24. *Ibidem*, p.314.
25. *Hitler parle à ses généraux*, Ed. Albin Michel, 1964, pp.279, 264, 283.
26. Rokossovski, *op. cit.*, pp.274-282.
27. Staline, *op.cit.*, p.376.
28. *L'armée soviétique libératrice dans la Seconde Guerre mondiale*, Ed. du Progrès, 1977, p.309.
29. Kolko, *op. cit.*, p.188.
30. *Rapport d'André Jdanov sur la situation internationale*, septembre 1947, imprimerie Maréchal, Paris, 12-1947, pp.5-7, 14, 21, 7, 26.
31. Malenkov, *Le XXXIX^e anniversaire de la grande révolution socialiste d'Octobre*, Ed. en langues étrangères, Moscou, 1950, p.23.
32. «Manifeste aux peuples», *Revue mondiale de la Paix*, Paris, nov. 1950, n°21, pp.121-122.
33. James Klugmann, *From Trotsky to Tito*, Lawrence and Wishart, London, 1951, p. 13.
34. *Ibidem*, p.22.
35. *Ibidem*, p.9.
36. *Ibidem*, p.11.
37. *Ibidem*, p.43.
38. *Ibidem*, p. 143.
39. *Rapport: Le PCY dans la lutte pour la Yougoslavie nouvelle...* Belgrade, 1948, pp.94, 25.
40. Klugmann, *op.cit.*, p.129.
41. «Directives du CC», dans *Questions actuelles du socialisme*, n° 10, jan-fév. 1952, Agence Yougoslave d'Information, pp.160, 161, 145.
42. *Ibidem*, p.85.
43. *Ibidem*, n°14, oct-nov. 1952, AYI, Paris, pp.2, 5, 18, 35-36, 30, 37, 44 et 47.
44. *Ibidem*, p.44.
45. *The Times*, 27 décembre 1950.
46. *New York Herald Tribune*, 26 juin 1951.
47. *Daily Mail*, 31 août 1951, p.150.
48. *Business Week*, 12 avril 1950, p.175.
49. *Daily Telegraph*, 12 décembre 1949, p.191.
50. *The Times*, 13 septembre 1949, p.194.
51. Staline, *Le marxisme et la question nationale et coloniale*, Ed. Norman Bethune, 1974, pp.191-192.
52. *Ibidem*, pp.175, 170.
53. *Ibidem*, p. 117.
54. *Ibidem*, p.203.
55. *Ibidem*, p.339.
56. *Ibidem*, pp.344-345.
57. Alexandre Ouralov (A. Avtorkhanov), *op. cit.*, p.VIII.
58. *Ibidem*, pp.32 et 34.
59. *Ibidem*, p.83.
60. *Ibidem*, pp.197-198.
61. *Ibidem*, pp.139-140.
62. *Ibidem*, pp. 167-168.
63. *Ibidem*, pp.184, 291.
64. *Ibidem*, p.296.
65. *Ibidem*, pp.299, 302.
66. Tokaev, *op. cit.*, p.354.
67. *Ibidem*, pp.358-359.
68. *La Libre Belgique*, 4 mars 1949, p.1; 6 mars 1949, p.1.
69. Malenkov, *Rapport au XIX^e Congrès*, Ed. en langues étrangères, Moscou, 1952, p.121.
70. Staline, «Rapport au XVIII^e Congrès», *Les questions du léninisme*, Tirana, 1970, p.822.
71. Mao Zedong, «Rapport au IX^e Congrès du PCC», dans: *La Grande Révolution Culturelle Proletarienne*, recueil, Pékin, 1970, pp.22-23.
72. Bill Bland, *Stalin Society*, octobre 1991: «The Doctors' Case and the Death of Stalin», ronéotypé, 80 pages.
73. Thaddeus Wittlin, *Béria*, Ed.Elsevier Séquoia, Paris-Bruxelles, 1972, p.281.
74. *Ibidem*, pp.287-288.

75. Tokaev, *op.cit.*, p.7.
76. *Ibidem*, p.101.
77. Khrouchtchev, *Souvenirs*, Ed.Robert Laffont, Paris, 1971, pp.298, 295, 240.
78. Félix Tchouchev, *Cent quarante conversations avec Molotov*, Ed. Terra, Moscou, 1991 (en russe), p.327.
79. *Ibidem*, p.335.
80. *Ibidem*, p.323.
81. Khrouchtchev, *op.cit.*, pp.295, 238.
82. Enver Hoxha, *Avec Staline*, Tirana, 1970, p.32.
83. Malenkov, *Rapport au XIX^e Congrès*, *op.cit.*, pp.103-104.
84. Lazitch, *op. cit.*, pp.70, 63.
85. Malenkov, *op.cit.*, pp. 108-110.
86. *Ibidem*, pp.113-115.
87. *Rapport d'activité du CC au XX^e Congrès (14 fév.1956)*, Ed.en langues étrangères, Moscou, 1956, p. 137.
88. Lazitch, *op.cit.*, pp.64, 66.
89. Malenkov, *op.cit.*, pp.71, 116-120.
90. *Ibidem*, pp. 121-122.
91. Khrouchtchev, *Rapport au XX^e Congrès*, p. 129.
92. Lazitch, *op.cit.*, p.149.
93. *Ibidem*, p.149.
94. Staline, *Les problèmes économiques du socialisme*, Ed. en langues étrangères, Moscou, 1952, pp.26-27.
95. Khrouchtchev, *op.cit.*, p.242.
96. Bland, *op.cit.*, p.4.
97. Bland, *op.cit.*, p. 18. Et *Pravda*, 13 janvier 1953, p.4.
98. Bland, *op.cit.*, p.11-13, citant J. Ducoli, «The Georgian Purges (1951-1953)», dans *Caucasian Review*, vol.6, 1958, p.55.
99. Bland, *op.cit.*, p. 12, citant e.a. Mgeladze, *Report to Congress of Georgian Communist Party*, sept. 1952.
100. Bland, *op.cit.*, p.24, citant e.a. Deriabin, *Watchdogs of Terror: Russian Bodyguards from the Tsars to the Commissars*; n.p. (USA), 1984, p.321.
101. Bland, *op.cit.*, p. 27, citant e.a. Deriabin, *op.cit.*, p.325.
102. Deriabin, *op.cit.*, p.300.
103. Lewis et Whitehead, *Stalin, a time for judgement*, London, 1990, p.179.
104. Khrouchtchev, *op.cit.*, p.308.
105. *Ibidem*, p.315.
106. Wittlin, *op.cit.*, p.305.
107. Bland, *op.cit.*, p.46.
108. Khrouchtchev, *op.cit.*, p.320.
109. Bland, *op.cit.*, pp.55-57.
110. *Ibidem*, pp.67-70.
111. *Ibidem*, p.73.
112. Sergei Khrouchtchev, *Herinneringen aan mijn vader (Souvenirs de mon père)*, Ed. Bruna, 1990, p. 16.
113. *Ibidem*, pp.19-20.
114. Soljénitsyne, *Le chêne et le veau*, cité dans: Lazitch, *op.cit.*, pp.38-39.
115. Félix Tchouchev, *op.cit.*, p.350.
116. Roy et Jaurès Medvedev, *Khrouchtchev, les années de pouvoir*, Ed. Maspero, Paris, 1977, p. 15.
117. Mikoyan, *Discours au XX^e Congrès*, Ed. en langues étrangères, Moscou, 1956, p.6.
118. Kozlov, «Rapport au XXII^e Congrès», dans: *Vers le Communisme*, Recueil, Ed. en langues étrangères, Moscou, 1961, pp.412-413.
119. Krouchtchev, *Rapport au XX^e Congrès*, *op.cit.*, pp.5, 36, 9, 47.
120. Krouchtchev, *Rapport au XXII^e Congrès*, pp.147 et 545.
121. *L'histoire du Parti communiste (bolchevik) de l'URSS*, Ed. Solidaire, p.399.
122. Mao Zedong, *Oeuvres, tome II*, Ed.en langues étrangères, Pékin, 1967, p.357.

Photos



Joseph Vissarionovitch Staline, 21 décembre 1879 – 5 mars 1953.



Lénine et Staline à Gorki en 1922. Dans l'absence de Lénine, malade, Staline était alors le principal dirigeant du Parti.



La construction d'une centrale électrique sur le Dniepr, une des plus grandes réalisations du 1^{er} plan quinquennal. Lorsqu'elle fut achevée en 1932, c'était la plus grande centrale du monde.



Le combinat métallurgique Staline à Kouznetsk et le combinat de Magnitogorsk comptent parmi les plus importantes réalisations du 1^{er} plan quinquennal.



Affiche avec les paroles de Lénine: «Le communisme, c'est le pouvoir des Soviets plus l'électrification de tout le pays.» En 1920, Lénine proposa un grand plan d'électrification jusqu'en 1935. Staline l'a réalisé à 233 %.



Une vue d'une assemblée générale où l'exécution de premier plan quinquennal par l'usine est discutée.



Des dizaines de milliers d'ouvriers compétents ont suivi des cours du soir, puis sont entrés à l'université pour devenir ingénieurs.



L'équipe internationale de l'Usine de roulements à billes de Moscou, 1933. Des centaines de techniciens et ingénieurs américains ont participé à l'édification économique de l'URSS. Le témoignage de Littlepage sur le sabotage contre-révolutionnaire dans l'industrie est capital.



Pendant la pause de midi, le chef d'orchestre Iachouguine donne un concert dans l'usine métallurgique Staline à Léninegrad.



Le grand canal de Ferghana, construit entre 1935 et 1950, a permis d'irriguer une ceinture de culture cotonnière en Ouzbékistan, Kirghizistan et Tadjikistan. Les travaux en 1939.



Lors de la première vague de collectivisation, en 1929, des paysans de la région de Kirov votent pour le kolkhoze.



En 1921-1922, neuf millions de personnes sont mortes de la famine causée par les interventions étrangères. Les nazis utiliseront dans les années trente ces photos pour «prouver» la «famine artificielle» provoquée par Staline en Ukraine en 1932-1933...



Les paysans brûlent les vieux instruments aratoires qui ont servi pendant des siècles.



... et fêtent solennellement l'arrivée du premier tracteur.



La mise sur pied de stations machines-tracteurs a révolutionné l'agriculture.



Des dizaines de milliers de jeunes paysannes, hier encore analphabètes, sont devenues des tractoristes et des techniciennes.



Sur le calicot : «Nous, kolkhoziens, nous sommes pour la collectivisation. Nous liquidons la classe des koulaks.»



De jeunes paysans étaient alphabétisés et recevaient une éducation politique et technique à l'armée. Un commandant travaille au tour, à côté d'un jeune soldat.



La première leçon dans un village du Kazakhstan. Les paysans passaient du féodalisme et de l'obscurantisme au socialisme et à la culture scientifique.



Staline lors de la réception en novembre 1934 des kolkhoziennes de choc cultivatrices de betteraves.



Mamlakat Nakhatigova, une orpheline tadjike, était écolière en 1935 quand elle fut reçue par Staline avec des kolkhoziennes de Tadjikistan et Turkménie. En 1953, elle garde la photo de cette rencontre dans son salon.



1954 : le 300^e anniversaire de l'unité entre l'Ukraine et la Russie fut fêté à Kiev par une soirée des meilleurs groupes artistiques d'ouvriers et de paysans.



Kirov, Ordjonikidze et Staline, début des années trente. En 1934, l'opposition trotskiste-droitière organisa l'assassinat de Kirov, le numéro deux du Parti, pour se lancer dans une série de complots, d'actes de sabotage et de trahison. Cela a conduit à la Grande Purge de 1937-1938.



Des assemblées pour débattre des questions politiques eurent lieu dans les entreprises. L'épuration de 1937-1938 s'appuyait sur une grande mobilisation politique dans les entreprises pour préparer le peuple à l'agression fasciste.



L'Armée rouge. Staline a toujours été un grand internationaliste. «Le pacte germano-soviétique a préparé les conditions de la victoire de l'Armée rouge contre les nazis».



Automne 1940. Le maréchal Timochenko donne un cours aux officiers de Kiev. Entre 1939 et 1941, Staline s'est investi complètement dans la préparation de la résistance anti-fasciste.



Des jeunes du Komsomol sont pendus à Minsk, au cours des premiers jours de la guerre.



Des femmes, certaines avec des bébés, sont poussées dans un ravin pour y être abattues. Les exterminations en masse perpétrées par les nazis étaient dirigées en premier lieu contre les Soviétiques qui ont vu abattre et tuer 23 millions des leurs.



Octobre 1941 à Leningrad : les milices ouvrières. Encerclée par les nazis, la ville résista pendant les 900 jours du blocus. 641.803 Soviétiques sont décédés de famine mais Leningrad ne s'est pas rendue.



Les nazis ont mis toute la ville de Stalingrad enflammée, détruite jusqu'au dernier bâtiment, mais les soldats et les habitants n'ont jamais cessé la résistance...



Le 7 novembre 1941, dans Moscou encerclée, Staline organise la parade militaire traditionnelle et déclare : «L'ennemi est aux portes de Leningrad et de Moscou. Le monde voit en vous une force capable d'anéantir les hordes d'invasion des bandits allemands».



Grâce à l'industrialisation, à la collectivisation et à la révolution culturelle, réalisées en treize ans, l'URSS put produire le matériel nécessaire à vaincre le nazisme.



«Au cours de la guerre, notre industrie socialiste a produit 102.000 chars et canons autopropulsés et 137.000 avions de combat» (Joukov).



Staline dans son uniforme de généralissime de l'Armée rouge. «Staline était mieux informé que Roosevelt, plus réaliste que Churchill, sous plusieurs aspects le plus efficace des dirigeants de la guerre» (Averell Harriman).



Le drapeau rouge flotte au-dessus de Berlin défait. Le véritable choix pour le XX^e et XXI^e siècle : fascisme ou communisme.



Mao Zedong rencontre Staline, décembre 1949 – janvier 1950. Tableau de Nalbandian. «Fêter Staline, c'est prendre parti pour lui, pour son oeuvre, pour la victoire du socialisme, pour la voie qu'il a indiquée à l'humanité» (Mao Zedong).



Staline au XIX^e Congrès du Parti, en 1952. Le Rapport du Congrès était une mise en garde contre le bureaucratisme et le révisionnisme qui se répandaient.



Le défilé du 1^{er} Mai 1954. En 1952, Staline avait mis en garde contre le révisionnisme, dont Khrouchtchev (centre) deviendra le chef de file. Molotov (à gauche) et Malenkov manquèrent de clairvoyance et d'esprit révolutionnaire après la mort de Staline.



L'usine Ordjonikidze à Moscou. Au moment de l'enterrement de Staline, un silence de cinq minutes fut observé dans tout le pays. 4,5 millions de Soviétiques descendaient dans les rues de Moscou pour rendre hommage à Staline.



Staline au 1^{er} Mai 1952. Aujourd'hui, le peuple soviétique se rend compte que Staline a représenté la construction socialiste, l'indépendance, l'unité et la paix entre les nationalités, le bonheur au travail, le progrès, la culture et la démocratie socialiste.